

**Roland
Habersetzer**

**Il faut que je vous raconte...
... 1957-2007**





*quelques souvenirs d'un demi-siècle
de péripéties sur une voie martiale...*

R. Habersetzer

*Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par les gueux pour exciter les sots
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot...*

(Rudyard Kipling)

(St-Nabor, été 2008. Copyright R.Habersetzer.CRB-Institut Tengu)

N.B. Ce texte étant rédigé en langue française, son auteur n'est en rien responsable des éventuelles traductions automatiques qui pourraient en être faites.

Sommaire

Pages

1957-2007 : le temps de se souvenir...	2
---	---

SHU. Printemps. 1957-1966

1. Deux rubans noirs	7
2. Pour un pantalon déchiré	9
3. Vaincre ou mourir	10
4. « Très bien, mais tout faux »...	11
5. Ceinture noire !	13
6. La section Karaté du Strasbourg Etudiant Club : sur des chapeaux de roues...	16

HA. Eté. 1966-2000

1. Les années héroïques : de stage en stage... de livre en livre...	25
2. Et tu ne cracheras pas à la face de ton arbitre...	30
3. Et ce fut « Budo Magazine » !	34
4. 1973 : le grand tournant.	37
5. Le Centre Rhénan Budo : vers une nouvelle identité	45
6. De stage en stage... de livre en livre... : l'affirmation d'une différence	56
7. Ronin : le chemin où il faut aller seul...	69
8. Le Gala d'Arts Martiaux au Hall Rhénus à Strasbourg	73
9. 1982 : le CRB devient « Centre de Recherche Budo » !	76
10. Japon 1982 : rencontres avec gens de qualité !	77
11. 1983 : on eut aussi droit au...Couloir de la Mort !!!	81
12. Les feux de l'été...	84
13. Ouverture à l'Est.....	99
14. 1990-1992 : remous et tentative de déstabilisation	103
15. « Ronin-infos », Dento Budo Dojo, et nouveau souffle...	113

LI. Automne. 2000-... ?

1. Prise de conscience du temps qui passe...	125
2. Tengu-no-michi : jusqu'au bout de l'art martial	130
3. 2004-2008 : le dernier virage	137
4. Regards sur le CRB	145
5. Droit devant. « c'tau bout »... !	150

à méditer...

1957-2007 : le temps de se souvenir...

Au bout de ces 50 années de tribulations diverses sur la Voie du Budo, il me vient surtout à l'esprit que... le temps passe vraiment très vite ! Et puis aussi que, plus il passe, plus il a l'air d'accélérer encore... C'était... hier que j'ai commencé la pratique des arts martiaux ! Depuis, je n'ai jamais pris le temps de regarder en arrière, pensant que le plus important était encore devant moi. Ce qui n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui. Car, tout de même... un demi-siècle (et déjà un peu plus, lorsque j'écris ces lignes). Il faut que je devienne raisonnable... C'est que ma vie « Budo », donc ma vie au quotidien, n'a jusqu'à ce jour jamais ressemblé à « un long fleuve tranquille » ! Et avant que je ne puisse plus être en mesure de le faire, je voudrais vous en parler un peu...

C'est Jean Claude Bénis, l'un de mes proches Yudansha, qui a eu finalement raison en réussissant à me convaincre de me pencher dès maintenant sur quelques souvenirs surnageant toujours avec précision de tout ce temps, et dont certains pourraient être, quelque part, intéressants pour les plus jeunes, qui aimeraient comprendre ce que fut une époque révolue (où les arts martiaux étaient fort loin d'être médiatisés comme ils le sont aujourd'hui, où l'on ne commençait pas la pratique du Judo à l'âge de 6 ans, et où, en particulier, le mot de « Karaté » était inconnu de tout le monde !), ou pour les plus âgés, qui auront plaisir à s'en souvenir avec moi. Je me suis donc décidé à vous dire comment toutes ces choses se sont passées pour moi, qui ont fait de moi l'un des plus anciens karatékas de ce pays. Je veux dire, l'un des plus anciens qui pratique toujours et encore... (avec l'intention de continuer le plus longtemps possible !). Sans aucun mérite que d'être resté accroché à une idée, et une envie, de départ. Et, tout naturellement, parce que j'ai encore la chance de vivre. Non pas, donc, que je me croie personnage à donner quelque leçon en quoi que ce soit à qui que ce soit, ou dont la vie est plus intéressante que celle d'autrui (je n'aurai pas cette outrecuidance), mais parce que je crois que toute mémoire et savoir-faire méritent de rester accessibles quelque part, pour le cas où, un jour, il faudrait rappeler certaines vérités...

Voici simplement quelques témoignages en toute transparence, que je voudrais retenir parmi tant et tant d'autres anecdotes (!), avant que les choses ne s'altèrent, naturellement, ou continuent d'être consciemment déformées par certains (qu'elles n'arrangent peut-être pas. Mais tout finit toujours par se savoir un jour !) : tout ce que je compte écrire ici est facile à vérifier (bien sûr !) dans mes archives, photos, films, lettres venues de partout et classées par année... Il y en a qui seraient étonnés de la dimension de mes cartons d'archives... Il ne s'agit sûrement pas de révélations (!), encore moins d'une volonté de règlements de comptes de ma part (qui me seraient faciles). C'est juste que j'ai envie de témoigner de mon temps. De me remémorer ces temps de mon printemps, de mon été, de mon automne, toutes les couleurs de ces saisons, avant le début de mon hiver. Cela doit évidemment être l'âge... Ce qui est assez déprimant, de fait, mais il ne faut pas s'arrêter à cette... impression, je sais !

C'est que tout (ou presque, la mémoire étant parfois sélective pour certains épisodes...) est encore si présent dans ma mémoire, avec tant de visages, de rencontres, de couleurs, de bruits, d'affrontements et de rires, d'espoirs et de déceptions, d'amitiés et de trahisons, de promesses non tenues, de tempêtes affectives. On ne peut évidemment être apprécié, encore moins aimé, de tout le monde. Je sais que ma passion quasi obsessionnelle pour la Voie martiale, dès le premier jour, m'a fait apprécier, parfois aimer, parfois détester, sans que je comprenne toujours pourquoi. Elle m'a permis à mon tour d'apprécier, d'aimer, de me détacher... comme il arrive à tous ceux qui vivent une passion qu'ils essayent de partager sans nuance. Rien que de très banal. Si je veux vous en parler ici, ouvertement, en toute franchise, ce n'est sûrement pas parce que je crois mon expérience unique et digne d'être connue à la ronde. Mais... c'est la mienne et c'est encore moi qui peux en parler le mieux ! Or je crois qu'à trop laisser les autres s'en accaparer le droit (mais si, mais si, tant de choses sont racontées sur moi, la plupart du temps d'ailleurs par des gens qui ne m'ont jamais approché...), rumeurs et mensonges finissent par devenir vérités. Manque de chance pour ceux qui s'y essayent : je suis encore là pour préciser ou démentir... preuves à l'appui, donc, pour ceux qui tenteraient quand même de revisiter l'Histoire en catimini... ! Je refuse à laisser dire, ou à laisser se dire, autre chose que ce qui a vraiment été. Voici donc ma vérité, que je veux écrire ici avant que le temps ne la déforme. Et tant pis pour ceux qu'elle peut encore égratigner...

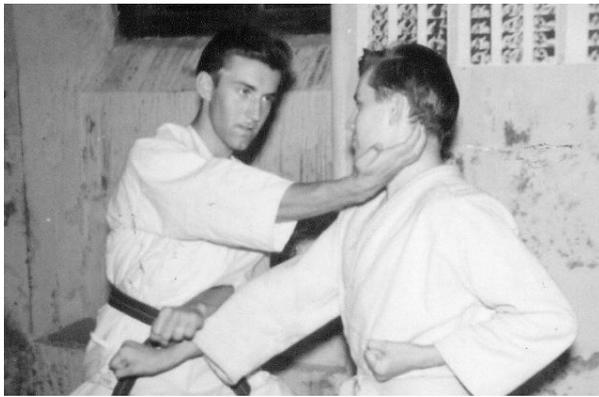
Mais avant tout, un point doit être tout à fait clair : je n'ai jamais fait de l'enseignement des arts martiaux, Karaté et Taichi en particulier, un métier. Ce que peu de gens ont compris. Peut-être parce que c'était incroyable... J'avais déjà fait le choix d'études universitaires pour devenir professeur d'histoire et de géographie (même pas de sport !) lorsque me fut délivrée la ceinture noire en 1961, ce qui n'a rien changé à mes intentions. Simplement, ce que j'ai ressenti alors comme une responsabilité, m'a obligé à un surcroît de travail dont on a peu idée, pour mener de front mon métier tout en me donnant les moyens de communiquer ma passion à travers quelques 75 livres, des dizaines d'articles et un nombre de stages et de conférences en France et dans le monde que je suis incapable de compter aujourd'hui. Des dizaines de milliers de kilomètres en avion, par le rail ou sur la route, avec des départs dans la nuit, des retours dans la nuit... pour retrouver sans transition mes élèves au lycée dès le lendemain (en reprenant un sac rempli de cours préparés bien à l'avance pour pouvoir faire face au programme du jour du retour : j'ai toujours su m'organiser !). Sans jamais permettre à mon corps de récupérer. Quand il m'arrive de prendre le temps, enfin, de tourner quelques pages de mes albums photos, certaines années me rappellent que mes engagements ici et là furent proprement stupéfiants de densité dans leur accumulation. Au point d'infliger tout ce temps à ma famille une vision quotidienne et sans retenue d'une passion dévorante, que mon épouse et mes deux enfants n'ont pu que subir. Oui, j'ai pratiqué, enseigné et porté la « parole martiale », sans réserve, sans retenue, en tant que non professionnel, partout où j'en ai eu l'occasion. En amateur passionné et libre, au sens noble du terme. Simplement par conviction, avec un engagement total et sans compromis, sans spéculer sur une quelconque valorisation de tant d'efforts. Je n'ai eu ni titre ni médaille, que je n'ai jamais sollicités. J'ai toujours voulu permettre à d'autres l'accès à la passion qui motivait ma démarche, partager au fur et à mesure que j'apprenais moi-même. Divulguer, vulgariser, oui, quoi de plus noble et de plus défendable ? Je crois que la seule façon d'être vraiment fidèle à ce que l'on a reçu, et aimé recevoir, c'est de le transmettre... Je suis de ceux qui sont fidèles. Avec la force minérale du monolithe même balayé par la tempête. Alors, j'ai écrit, tant et tant, pour partager avec les autres. Avec une ferveur qui tenait, je l'avoue, d'une espèce de rage de faire vite et bien... J'ai toujours eu ce sens du temps compté... Tout cela est dans ma nature même d'enseignant. Mais aujourd'hui, j'ai l'impression étrange de me réveiller d'un long rêve très agité, et il m'arrive de promener différemment mes yeux sur un monde que je n'ai pas toujours pris le temps de voir changer, avec cette question naïve : « Qu'est ce qui s'est passé.... ? ». En relevant depuis ces derniers temps (un peu) la tête du guidon, je découvre un monde, martial en particulier, que je ne voulais pas, et qui me désole... Moi qui pensais que l'on pouvait éduquer par la pratique martiale ! !

Si, dans cette hâte et cette volonté de bien faire, certaines erreurs ou imprécisions ont pu se glisser dans mes premières publications, cela n'a été que parce qu'en ces temps là, dans les années 1960 et 1970, il n'y avait ni internet ni DVD à profusion, qu'il fallait rassembler les informations avec infiniment de patience et de soin, et souvent sur place, auprès de gens qui, je dois aussi le dire, ne mesuraient pas toujours la portée de ce qu'ils avançaient (lorsqu'ils ne racontaient pas n'importe quoi, réfugiés derrière leur statut d'expert ou de « maître » parce que, simplement, ils étaient japonais ou chinois, et qu'ils ne voulaient pour rien au monde avouer leur ignorance...). En ces temps pionniers donc, où l'information croisée n'existait pas, où l'on voyageait beaucoup plus difficilement, et où certaines portes ne s'ouvraient pas aussi facilement qu'aujourd'hui, j'ai pu certes transmettre en toute bonne foi quelques unes des erreurs que l'on m'avait fait prendre pour vérités. Il est facile de me faire ce procès aujourd'hui ! Je sais que certains n'ont pas hésité... Mais en dehors de ce que j'écrivais en ces temps lointains, qu'y avait-il d'autre pour étancher la soif de tant d'amateurs d'arts martiaux en Europe.... ? Avec les années cependant, et assez vite, j'ai continué à glaner avec plus de circonspection, pour le plus grand bien de mon esprit cartésien. Et c'est bien cet esprit critique, de plus en plus affûté et impitoyable (certains me le reprochent aujourd'hui ! !), qui a fini par donner naissance au milieu des années 1990 à un concept que j'ai nommé « Tengu », dans le cadre d'une voie que j'ai appelée « Tengu-no-michi » (une appellation dont le « Bunkai » est clair pour qui a un peu de culture et qui peut se douter des phases par lesquelles j'ai dû passer, lorsque ce qu'il m'était donné de voir auprès des acteurs (!) du monde

martial me laissait soudain confronté à de grands moments de solitude et de doute). Oui, aujourd'hui, je me souviens de ce qu'était le martial il y a encore 40 ans, et ce qu'il était en mesure de promettre à ceux qui avaient choisi de le pratiquer avec ferveur. Même si, dans mon enthousiasme, j'en ai déroulé (à travers mes écrits et mes enseignements) des « tapis rouges », à des acteurs auxquels je fis aveuglément confiance simplement parce qu'ils venaient d'Extrême-Orient ! Et qui, je le vois enfin aujourd'hui, n'ont fait pour la plupart que récolter sur fond de notre naïveté et notre bonne foi, en oubliant de réensemencer...

Et je me demande si je n'ai pas rêvé ce temps...ou simplement rêvé pendant tout ce temps écoulé depuis, autiste dans un monde que j'aimais. « Look what they did to my song, Ma.... » (« Vois ce qu'ils ont fait à ma chanson, m'man... ») chantait déjà une célèbre ballade américaine dans les années 1960... Aujourd'hui elle revient dans ma tête... Elle sonnait bien aussi, ma chanson à moi, ces années là... Dur, le réveil en 2008...

J'ai choisi d'assumer sur plusieurs fronts pendant les 40 ans de ma vie professionnelle : ma famille, mes classes Terminales au Lycée d'Obernai, près de Strasbourg, mon dojo jusqu'à tard le soir plusieurs fois par semaine, les stages samedi et dimanche (et en plus, assez systématiquement, pendant mes vacances scolaires), les livres, les dessins (des dizaines de milliers de « bonshommes » aux ceintures noire ou blanche..., à l'encre de Chine, dessinés avec une petite plume sur du papier calque) et les photos, que je développais moi-même tard dans la nuit, sans jamais avoir pris le temps d'installer une vraie chambre noire, pendant que mon épouse, nos enfants couchés, frappait dans la pièce à côté mes textes (souvent illisibles tant j'écrivais vite) à la machine à écrire (comment vous expliquer : cette machine qui faisait encore beaucoup de bruit, dans laquelle il fallait insérer des feuilles de papier et des papiers carbonés pour avoir des doubles, pas le confortable traitement de texte sur ordinateur...). Et cela repartait tôt pour tous les deux le lendemain matin. J'oubliais : tout en rénovant et entretenant une grande maison, avec un grand jardin, où poussaient beaucoup d'arbres envahissants et beaucoup d'herbe, avec des hivers où tombaient encore deux mètres de neige sur un (long) chemin rural qu'il fallait déblayer à la pelle avant le lever du jour pour atteindre la route et pouvoir rejoindre le travail... Quand il ne fallait pas recommencer le même soir. Cela m'a toujours amusé d'entendre certaines personnes me parler de musculation, puis de fitness... Moi, je faisais du karaté toute la journée, et pas seulement au dojo, quand je n'en rêvais pas la nuit, rongé par mes courbatures. J'oubliais, encore : j'ai eu, aussi, pendant 18 ans, des responsabilités municipales importantes dans mon petit village de St-Nabor, ce qui impliquait déplacements et réunions supplémentaires où les soucis étaient très différents de ceux de mes préoccupations « martiales » quotidiennes... Un rythme de folie, une obstination qu'aujourd'hui je reconnais comme complètement « dingue », pour assurer une production de niveau artisanal qui a tout de même donné des ouvrages qui ont voyagé à travers le monde et amené plus d'un (peut-être vous-même) à découvrir le Budo japonais puis le Kung-fu chinois... Tout en m'entraînant, pour tenter de progresser aussi toujours un peu plus. On appelle cela « se dépenser sans compter »... Mais, comme on dit, j'ai pas mal tiré sur la corde... Je peux en parler, et tout cela en ayant eu pour seul encouragement l'audience de mes livres, et parfois, quand même, le contact rassurant avec quelques lecteurs qui me disaient tout simplement merci pour tout ce travail (et cela arrive encore aujourd'hui). Tout cela sans aucun soutien (le moins que je puisse dire) de la part de personnes et d'instances inféodées à une fédération qui tenta de me marginaliser dès lors que j'avais choisi d'aller mon propre chemin en 1974, en créant le « Centre Rhénan Budo » (devenu par la suite « Centre de Recherche Budo »), libre de toute attache fédérale et orientation sportive. Mes livres avaient quand même commencé à faire le tour du monde, dans lesquels j'expliquais ma conception d'un art martial traditionnel, avec une passion qui a amené tant de gens à les pratiquer aussi (et qui, soit dit en passant, ont rejoint sans se poser de questions les rangs de fédérations dont je me démarquais... Au final, qui a profité de qui ?). Envers et contre tout, je vous dis... J'avoue que lorsque je regarde par-dessus mon épaule, je suis, tout de même, un peu fier de tout ça. Je ne devrais pas ?



Aujourd'hui, à l'heure de l'informatique, quand je vois les procédés d'impression modernes qui n'en finissent pas d'évoluer, je crois avoir connu le Moyen Âge ! Les nouvelles générations ne peuvent même pas se représenter ce qu'était, par exemple, le travail de réalisation d'une couverture couleur où rien ne pouvait se faire par ordinateur (une incrustation de titre, ou un fond, un détournage, etc.) et pour laquelle l'éditeur demandait que lui soit fournie une diapo à utiliser telle, (avec même la place prévue pour les titres...). Lorsque nous prenions la voiture pour partir en vacances en famille (cela arrivait tout de même !), une partie du coffre était encombrée de keikogi, d'armes de kobudo, de matériel photo... Pas un jour de vacances où, entre deux jeux avec les enfants, je ne notais rien sur un carnet qui ne me quittait jamais. Ce n'était rien que d'avoir des idées à la pelle, encore fallait-il leur donner corps, les confronter, les coucher sur papier, les illustrer. Un projet de livre succédait à un autre, et je prenais à peine le temps de feuilleter un ouvrage qui venait de paraître, que j'avais déjà dans la documentation du ou des suivants... Peu de sorties, peu de vie sociale, des passages à Paris, au temps de mes responsabilités fédérales, réduites au minimum...

C'est vous dire. Quant à répondre à la question qui me fut souvent posée : « Comment avez vous fait tout ça ? »... Je ne sais pas... j'ai fait, laissé faire... J'ai mis un pied devant l'autre, et j'ai avancé, sans regarder en arrière, ni même autour de moi (ce qui est plus critiquable, s'agissant des conséquences sur ma famille). Ce qui me paraît certain, c'est que je n'aurais pu mener à bien le quart de ce que je voulais faire si je n'avais pas eu la chance de vivre loin des cercles parisiens, oublié tranquille dans mon petit village alsacien blotti tout contre la forêt de sapins du Mont St Odile, où je gérais mon temps comme je l'entendais. Une forêt dans laquelle je prenais parfois, quand même, le temps de me promener (en réfléchissant bien sûr au livre suivant...). Cette « retraite » a abrité une invraisemblable quantité de travail (que je peux opposer d'entrée de jeu à ceux qui tentent ici et là de discréditer un bilan final qui les gêne d'une manière ou d'une autre). Mais bon, c'est fait. Personne ne regrette rien. En fait, pour mon épouse, je ne sais pas vraiment... Ce que je sais, c'est que sans son soutien indéfectible et efficace depuis la toute première heure, je me serais probablement perdu dans tant d'épreuves et tant de pièges sur ce long parcours. Et si elle m'a assuré ce soutien, ce n'était sûrement pas par passion des arts martiaux (ce n'est pas le monde de sa sensibilité) mais par respect de la parole donnée il y a 45 ans lorsque j'ai voulu lui faire comprendre que jamais je n'arrêterai cette passion-là, et qu'elle a accepté le deal et le challenge... C'est encore plus exemplaire, non ?... Sans doute ne pouvait-elle vraiment présager alors de l'ampleur de cet engagement, mais elle a toujours assumé à mes côtés.

Je peux vous dire qu'aujourd'hui, à l'âge de 66 ans, j'ai une petite idée des directions dans lesquelles s'est évaporée mon énergie vitale... Il y a même des jours, je l'avoue, où je me pose quelques questions sur tant de « légèreté » dans cette gestion de cette quantité de « ki » qui m'a été confiée. Que faire d'autre maintenant que d'espérer que certaines de ces directions en valaient tout de même la peine ? En aurai-je quittance un jour ?

Bref, puisqu'il est l'heure et que j'ai l'âge, il est temps de me souvenir un peu avant que tout ne s'efface dans ma propre mémoire. Tout est encore tellement « là »... Bien entendu, comme on dit, « toute ressemblance avec des personnes ou des situations ayant existé (ne) serait (pas) purement fortuite »... ! Cependant, je ne citerai de noms que pour ceux dont je sais qu'ils sont restés des amis, ou dont je n'ai gardé que de bons souvenirs, ou qui ont été un temps trop proches pour être aujourd'hui ramenés à de simples initiales... En souhaitant pour ces derniers, au nom de l'amitié passée, que mes souvenirs ne les indisposent pas trop.... Pour d'autres, qui furent également proches mais dont je suis en droit de penser qu'ils préfèrent ne même plus être évoqués, à voir la manière dont ils ont préféré disparaître de ma vie (je ne sais, pour la plupart, ce qu'ils sont devenus), voire de la scène même des arts martiaux, ou d'autres encore dont je tairai les noms par charité, je respecterai l'anonymat. Et pour beaucoup, beaucoup d'autres, je préfère même ne plus m'en souvenir... Je n'ai pas écrit ces pages pour nuire à quiconque, en aucune manière. Au mieux, inciter gentiment quelques uns de ceux qui sont évoqués dans ces pages à revoir leurs propres souvenirs en y mettant quelques bémols... Je ne veux engager aucune polémique. Pas de temps pour ça... jamais eu de temps pour ça ! Je sais bien que, s'ils me lisent (je sais pertinemment qu'il y en a qui le feront très vite...), ils se reconnaîtront dans certaines descriptions très précises... Tant mieux. C'est aussi fait pour... Peut-être se regarderont-ils différemment le matin dans leur miroir, après avoir pris dans ces pages connaissance d'une autre vérité que celle qu'ils tentent parfois de diffuser aujourd'hui (mais peut-être leur mémoire leur fait-elle réellement défaut... ? Piqûre de rappel, dans ce cas...). Ce sera leur problème. Mais si, d'aventure (magie de l'internet !), certains lecteurs de ces pages auraient eu plaisir à s'y retrouver, et qu'ils auraient envie de me dire en toute amitié ce qu'ils sont devenus, c'est avec une joie profonde que je recevrais de leurs nouvelles (roland.habersetzer@tengu.fr).

Faire un bilan, après 50 ans de tribulations sur la route, peut s'interpréter comme un stade d'arrêt. Ce n'est aucunement mon intention. Je désire juste ralentir, oui, car cela est devenu nécessaire. Je me suis enfin rendu compte que je ne pouvais avoir raison contre tout le monde. Car si ce « tout le monde » se contente du pâle reflet qui subsiste aujourd'hui de l'art martial d'origine (avec ses finalités d'efficacité dans la vie réelle et de perfectionnement intérieur de l'Homme en quête de sagesse), c'est que c'est moi qui ne suis plus dans mon temps. Je ne dis pas que ce « tout le monde » a raison... Mais si, envers et contre tous les signes de ce temps, je m'acharne encore à vouloir convaincre (un public qui n'en n'a plus rien à faire...) qu'il peut y avoir autre chose dans la pratique que ce que celle-ci propose en ce début de siècle, faite de mousse et de course à l'ego, c'est moi qui ai tort de m'acharner... Et avoir raison trop tôt ne m'apportera rien non plus que de dilapider encore plus vite ce qui me reste d'une énergie si longtemps déjà mise au service de tout le monde. Le temps passe, la vie s'écoule, avec l'impression de travailler toujours plus et plus vite, alors que les objectifs de mes efforts se dérobent sans arrêt, se perdent dans un brouillard de plus en plus épais enveloppant les jeunes générations de pratiquants qui ne peuvent plus et ne veulent même plus savoir comment les choses pourraient être autrement (ils ont déjà compris, plus vite que ceux de ma génération, que la vie est, vraiment, courte, et qu'il ne sert à rien de se la compliquer !). Sur fond d'intérêts qui écrasent avec la force d'un bulldozer les derniers discours, dérisoires parce qu'étouffés, de quelques « anciens » qu'il est si facile d'isoler dans un contexte où le culte du corps, le vedettariat, la performance, la compétition, l'acharnement à ériger en principe de vie (et pourquoi pas encore en « valeur »... ? !) la confrontation entre les uns et les autres, les pouvoirs d'argent et le ludique (ce qui n'est pas étranger à ce qui précède), l'écume des choses, sont rois. Tout cela n'a jamais été mon monde. Et même si le monde change, rien ne m'oblige à changer avec ce monde où je ne me reconnais plus. Il n'y a d'ailleurs plus qu'à laisser faire le temps, et les responsables des nouvelles orientations « martiales » ne seront plus ennuyés, même de très loin, par des discours comme le mien... Les loups guettent à la lisière du bois. C'est qu'ils en sortent même, enhardis par le manque de réactivité, pour ne pas dire la lâcheté, ambiante d'un troupeau si efficacement encadré... Curieuse impression tout de même, à l'aube de mon hiver... pour quelqu'un qui a enseigné toute sa vie le sens de la raison et la tolérance, et aussi l'esprit de résistance dès lors que les fondamentaux de l'humanisme sont menacés.

Qu'aurais-je pu faire de plus, à mon modeste niveau ? « L'homme noble comprend les signes du temps et préfère s'abstenir : continuer apporte l'humiliation », dit le Yi King chinois. Et encore : « Savoir se suffire exempte de revers. Savoir s'arrêter préserve du danger et permet de durer longtemps ». Je dois l'admettre, enfin. Sans regretter le long détour. Mais aujourd'hui le temps est venu de m'enseigner moi-même (« Il faut d'abord enseigner aux autres, ensuite s'enseigner soi-même » écrit Zao Bichen). Avec la détente intérieure que permet, enfin, la sortie de tout ce stress, à force de toujours vouloir bien faire, pour tout le monde... « Look what they did to my song, Ma..... »... Tant pis ! Ce n'est plus mon problème. Je me suis enfin donné la liberté de me détacher de l'arène. Même s'il y a encore des jours... Mais cela finira par passer. Il le faut. Je le veux. Je reste évidemment libre de continuer à préférer la chanson (d'époque), celle du temps d'avant qu'elle ne tourne au bruit (actuel).

Encore une chose, avant de commencer à feuilleter mes albums photos et à les croiser avec les coupures de presse de l'époque, couvrant nombre de ces aventures (cela me permet d'avancer plus sûrement dans cette forme d'archéologie) : en effet, en raison d'une disposition légale interdisant l'utilisation de l'image d'une personne, même pendant les activités d'une association, et même sur une photographie de groupe, sans accord préalable de cette personne donné par écrit, et ne voulant fournir de prétexte à personne pour mettre en jeu la responsabilité civile et pénale de l'association (trop facile... et lorsqu'une image de stage regroupe une centaine de personnes... j'y passerais le reste de ma vie !), je me suis vu au regret de devoir retirer d'intéressantes photos d'archives. Peut-être qu'en effet tout le monde ne s'y serait pas reconnu avec plaisir... Je les conserve donc précieusement comme pièces à conviction s'il s'avérait nécessaire de rafraîchir quelques mémoires défaillantes... Alors, à bon entendeur... Du coup, le choix a été plus difficile, et c'est moi que vous verrez défiler plus souvent dans ces pages ! Vous savez maintenant pourquoi. Avec quelques proches en qui j'ai toute confiance.

Bien. Allez, il faut que je vous raconte... ! Rassurez vous, je ne vous raconterai pas ma vie (quel intérêt, n'est-ce pas ?)... juste ma « vie Budo », qui y tient tout de même une place essentielle. Tout a commencé en 1957. Le début d'une sacrée aventure, ma foi, dont j'étais alors loin d'imaginer qu'elle allait structurer mon existence... Voici comment les choses se sont passées. Savoir si je referais tout pareil aujourd'hui ? Avec le caractère que j'ai, les pulsions que je me connais, très probablement... Pour les mêmes satisfactions et les mêmes désenchantements...

SHU. Printemps. 1957-1966

1. Deux rubans noirs

J'ai découvert le karaté par le judo... et le judo par le scoutisme. Quelque part, j'ai tiré sur un fil... M'approcher de ce fil n'avait déjà pas été une chose évidente, mon père, qui avait ramené de la guerre un certain nombre d'impressions fortes (comment le dire autrement ?) et aussi de dérapages de santé, refusa d'abord tout net que son fils porte une chemise brune en toile brute sur un short kaki et marche au pas derrière un quelconque fanion. Trop de souvenirs de la manière dont furent embrigadés les jeunes outre Rhin, lors d'une période encore très présente dans l'esprit des Alsaciens au début des années 1950. J'avais essayé d'argumenter de mille manières, rien n'y fit. C'est donc en secret, mais avec la complicité de ma mère qui avait connu le mouvement des Jeannettes dans son enfance, et grâce à l'amitié de Pierre Hinder (décédé depuis quelques années) que j'organisais sur les conseils de ce dernier, déjà responsable de patrouille à la troupe scout de Huningue (sud de l'Alsace, près de la frontière suisse), une patrouille de « foulards noirs » avec quelques copains du coin. La formule me permettait de rejoindre le mouvement, et de participer aux activités de la troupe (lorsque j'arrivais à m'éclipser de chez moi...), sans y être officiellement rattaché, donc sans être soumis aux contraintes régulières des réunions, sorties hebdomadaires, etc.

J'étais déjà un « Ronin » alors que j'avais rêvé d'être un Samuraï parmi les autres... (c'est bien après que j'y ai repensé, ne sachant bien entendu à cette époque strictement rien ni de l'un ni de l'autre. Au fond, à y réfléchir maintenant, je dois bien admettre que j'avais, sans en mesurer les conséquences, opté pour un comportement rebelle qui sera le même toute ma vie et dans lequel je me sens tout à fait à ma place aujourd'hui, plus que jamais d'ailleurs...). Nos foulards étaient donc noirs, un signe distinctif que j'aimais bien finalement, et je donnais à ma patrouille le nom de « Elan » (pour lequel je dessinais un superbe animal que ma mère réalisa en tissu et cousu, toujours en secret de mon père, sur notre fanion !). C'était parti... Je commençais à tirer sur le fil...

Comme mes amis, je voulais progresser, acquérir des talents, me rendre utile, sortir du cocon familial et être par moi-même. Coursus normal pour chaque adolescent. Je n'éprouvais guère ce besoin de « tuer le père », je voulais simplement, très fort, que le mien admette un jour que ce que je réalisais en dehors de son contrôle méritait aussi considération et respect. Il fallait donc que je devienne « quelqu'un »... ! Il fallait pour cela que je passe par des épreuves. Qu'à cela ne tienne : toute ma vie, à chaque fois que je m'intéressais à quelque chose, cela tournait à la passion, et je n'ai jamais fait les choses à moitié. C'était toujours « à fond ». Je réservais mon argent de poche à une seule chose : l'achat de livres sur le scoutisme (ils sont, évidemment, encore dans ma bibliothèque), carnets techniques mais aussi romans de la collection « Signe de Piste » des éditions Alsatia. Ah, les longs moments à humer les livres du rayon jeunesse de la librairie Huffel, le soir en sortant de la classe, en attendant le tramway qui reliait la commune française de St-Louis, où était mon lycée, à la ville suisse de Bâle où nous habitions alors, mon père étant agent SNCF à la gare (secteur français) de cette ville (je passais la douane quatre fois par jour, matin, midi et soir). Imaginez, des livres imprimés sur papier mat, pas très blanc, dont il fallait couper la tranche des pages à mesure qu'on avançait dans la lecture... Je dégustais, cahier après cahier, sans rien avaler de ma lecture. Les choix de titres étaient douloureux (j'ai largement complété ma collection par la suite, pendant longtemps, à mesure que je disposais de plus d'argent, et j'en possède bien une centaine aujourd'hui. Avec le vague espoir de pouvoir prendre un jour le temps d'en relire l'un ou l'autre, pour voir si la magie peut encore opérer. Mais non, je n'en aurai sûrement pas le temps, et puis, il y a un temps pour tout...). Un jour, je partis avec le titre « Deux rubans noirs » (noirs, encore...), de Pierre Labat, illustré par le talentueux Pierre Joubert, qui n'avait pas son pareil pour créer, dans ses dessins en noir, au trait fin et précis, une ambiance, un mouvement, un visage de caractère, une émotion. Dans le mouvement scout, ceux qui portaient le béret vert d'où pendaient deux rubans noirs dans la nuque, étaient les « raiders-scouts ». Des gars qui allaient « au charbon », s'engageaient partout où on avait besoin d'eux, faisaient des raids d'exploration, équipés d'une connaissance et d'un savoir-faire impressionnants pour tout ce qui touchait à la nature, à la manière de s'y fondre et d'y vivre en respectant faune et flore. Des gars costauds, quoi... Je voulais donc être Raider-Scout ! Là, ma mère ne suivit plus tout à fait. Et si son garçon se blessait avec un couteau, une hache, ou se brûlait avec un feu... ?

Moi, je baignais dans un rêve. Mon ami Pierre m'avait filé un « carnet de brevets » (scouts), qu'il fallait maîtriser pour postuler au statut rêvé. C'est là que tout a commencé.

Dans les dizaines de brevets (ou spécialités) proposés, j'en passais quelques uns (dans tout ce qui touchait à la pratique de la nature) mais Pierre avait aussi le brevet « sportif ». Que je voulais donc aussi... d'autant que sur la page 73 de mon « Deux rubans noirs » (nous y revoilà) un splendide dessin de Pierre Joubert illustrait un mouvement de judo pratiqué sur un tatami plongé dans une ombre complice. Le texte, de la page d'en face, disait (sic) : «... *au début les garçons apprendront bien évidemment le judo dans l'unique et barbare fin de s'assurer une supériorité toute physique. Mais peu à peu, j'en ai la conviction, nous pourrons leur faire comprendre que ce n'est là qu'un but très secondaire et qu'il s'agit pour eux d'une autre quête dix mille fois plus importante* ». Une quête... ah bon ? Plus loin : « *C'est pourquoi la pratique du judo est obligatoire pour tous les raiders... comme jadis pour les samourais...* ». Je ne savais pas ce qu'était un samourai (Pierre non plus) mais nous avons tous deux commencé à étudier des techniques de judo, avec un petit manuel, sur le plancher en bois du foyer de la troupe, derrière la Mairie de St-Louis.

Il en savait bien entendu déjà plus que moi et je chutais assez lourdement sur le parquet. Pas de problème... Ce début d'aventure allait cependant s'arrêter assez vite avec le déménagement de mon ami à Chalons sur Marne où il allait s'inscrire à la troupe locale. Nous en avons passé des jeudis (à cette époque, les scolaires étaient libres toute la journée du jeudi) à construire des cabanes dans la forêt, à tirer à l'arc, à étudier les cartes topographiques avec nos boussoles, à pister les animaux, et... à terminer sur un entraînement de judo. Je fus peu après reçu à mon examen (sans avoir encore vraiment été inscrit dans un dojo), en fait à un niveau d'initiation équivalent à une ceinture jaune. Je pus donc compléter mon dernier brevet, mais Pierre parti, je n'avais plus de partenaire en judo « artisanal » (!). D'ailleurs, il y eut soudain beaucoup de travail à la rentrée de la classe de Première. Je ne savais pas qu'un fait divers allait très vite me faire trouver le chemin d'un vrai dojo.

2. Pour un pantalon déchiré

Parmi les traits de mon caractère que l'on put qualifier très tôt d'agaçants, il y avait, depuis mon plus jeune âge, le fait que... je voulais toujours avoir raison lorsque j'affirmais quelque chose (toujours de bonne foi !) et que mon argumentation, lorsqu'elle était maladroite dans mon élan, se soldait souvent par la conclusion péremptoire de « c'est une question de principe » (je me souviens bien de ma colère rentrée lorsque, en classe de 6^e déjà, le prof de sport se moquait de « l'homme aux principes »...). Bon. Je me doutais, plus que je ne savais, qu'un « principe » était quelque chose d'incontournable et qu'il fallait se tenir « droit » derrière (j'avais entendu dire cela à mon père), mais il faut bien dire que, frêle comme j'étais, je n'avais pas les moyens de ma politique, en-dehors d'une g.... toujours ouverte pour un rien. Pénible pour l'entourage, je l'admets volontiers. Je fus brutalement confronté à mon inefficacité lorsque, un soir d'automne 1957, la nuit étant déjà tombée à la fin des classes, je butais contre deux forts « camarades » de la classe supérieure qui attendaient de pied ferme « l'homme aux principes » pour les lui faire ravalier dans la gorge. C'était en fin de journée au passage de la douane de Bâle, juste après que je sois descendu du tram. Je réagis aussitôt à la provocation et fonçais tête baissée vers ces grands gaillards qui voulaient m'interdire le passage. Choc contre un mur. Rencontre avec un destin...

Pas de quoi être fier du choc : je me retrouvais sans grande surprise sur les pavés, m'accrochais vainement (pour une question de principe...), pris encore des coups et me relevais enfin, les autres estimant que la leçon avait suffi, avec un pantalon tout neuf sévèrement abîmé. La honte. Je me souviens de ce soir là à la maison. L'incompréhension dans les yeux de ma mère, la colère dans ceux de mon père. Je m'étais encore donné en spectacle ! C'est alors que les choses changèrent vraiment pour moi. Mon père décida de me donner « les moyens de ma politique »... « *Si tu veux absolument te battre, lâcha-t-il soudain, il faut que tu apprennes* ». Yeux horrifiés de ma mère. Je ne savais plus où me mettre... Et là, je trouve que mon père fut juste et grand dans sa décision ! Devant ma mine incrédule, il ajouta « *J'ai un collègue de travail qui est ceinture noire de judo. Si tu veux, je te présente. S'il t'accepte, je suis d'accord pour qu'il t'enseigne* ». Je n'en avais donc pas fini avec le judo. Tout allait au contraire vraiment commencer. J'allais découvrir un vrai dojo, comme celui du dessin de Pierre Joubert !

Rendez vous fut pris et, les deux hommes devant une bière et moi timidement serré sur la chaise de la brasserie bâloise (le « Baselstab », toujours sur la place centrale) à siroter une limonade, l'affaire fut conclue. D'entrée, je fus ébloui par l'assurance et la gentillesse de Paul Binot, 3^e Dan (c'était quelque chose à l'époque), qui disait son intérêt pour la démarche de mon père, son ami. Je pouvais commencer dès la fin de la semaine. Mon père me prêta son vélo pour rejoindre le dojo du Judo-club (Kano) de Huningue, à quelques kilomètres de parcours urbain, la petite ville alsacienne étant limitrophe de la grande ville suisse. Il faisait nuit. Je dois dire que je n'en menais pas large lorsque je descendis la première fois les marches d'un escalier qui menait au sous-sol du bâtiment où se trouvait le dojo, et d'où montait l'odeur caractéristique des tatamis à l'ancienne. Mais le maître des lieux m'accueillit avec une grande gentillesse, qui me mit en confiance, ce qui conditionna d'emblée ma régularité et mon ardeur à m'entraîner. Des mois qui suivirent, je me souviens de deux

choses, très précisément : que je fus ébloui par la technique de Mario, ceinture marron, l'assistant de Monsieur Binot, efficace avec le sourire et la modestie en prime, et que j'y découvris rapidement le ju-jitsu, autre étape déterminante dans ma pénétration progressive dans le monde des arts martiaux. Je ne sais même plus si le terme de Budo était déjà utilisé dans le petit monde où, malgré mes courbatures des lendemains (mais j'étais si fier auprès des copains de classe, qui commençaient à me laisser tranquille... à mesure aussi, je dois dire, que j'évoluais vers une plus grande discrétion dans mon comportement...), je commençais à me sentir vraiment bien. Je crois que non. Et puis, un soir, ce fut la révélation. Monsieur Binot (personne n'utilisait le terme de « maître », et c'était très bien ainsi) fit tirer les petits rideaux pour occulter les larmiers qui donnaient au ras du sol à l'extérieur, sur la place d'où des jeunes venaient parfois observer nos entraînements, arrêta le randori de judo et fit une déclaration assez solennelle. Il nous dit que le judo, c'était un sport, et qu'il n'y avait aucun problème à regarder ou à pratiquer ce sport. Mais que dès lors qu'il allait s'agir de ju-jitsu on entrait dans le domaine des applications réelles des techniques de combat, et que ceci devait être réservé à ses élèves judokas. Cela m'avait frappé, sans que je puisse encore deviner la nouvelle étape que je venais de franchir dans ma tête... Je me souviens bien de ce mouvement qu'il nous démontra sur Mario, avec un Shuto (sabre de main) à la gorge de l'agresseur, suivi d'une projection éblouissante et bruyante. Je découvrais qu'une confrontation pouvait se faire d'une manière autrement plus « pointue » que nos coups de poing autrefois donnés à l'aveuglette dans la cour de l'école (on ne connaissait alors rien des coups de pied, et l'idée de frapper un camarade du pied, même si on lui en voulait beaucoup, ne venait à l'idée de personne : autres temps...) avant que d'agripper pour lutter au sol pour y obtenir soumission, étaient bien maladroits rapport à ce que pouvait connaître un « expert » de judo-ju-jitsu (on disait plus couramment jiu-jitsu). Ce soir là, je venais de tirer un peu plus sur le fil... convaincu désormais que c'est ce que je voulais vraiment, démonstration après démonstration de Monsieur Binot. Le judo sportif ne présentait plus, en soi, aucun intérêt pour moi. C'était à sa source que je voulais maintenant remonter.

3. Vaincre ou mourir

Je m'abonnais assez vite à la « Revue du Judo Kodokan », éditée à Paris par un certain Henri Plée, en fait une traduction de la revue japonaise, écrite par des spécialistes de la maison du fondateur Jigoro Kano, dont les analyses et conseils étaient très précieux pour qui voulait progresser au-delà de quelques succès éphémères lors des shiai (compétitions) des dimanches matins... Je découvrais aussi qu'il y avait au Japon un judo dont les mouvements se classaient autrement que dans la « méthode Kawaishi », qui était alors suivie dans les dojos français (et que j'aimais bien d'ailleurs, car elle intégrait bien à mes yeux l'idée d'une progression avec des sortes de « balises chiffrées »...). Comme il est bien connu, lorsque la passion monte en soi, on ne compte plus ! La revue était trimestrielle, et



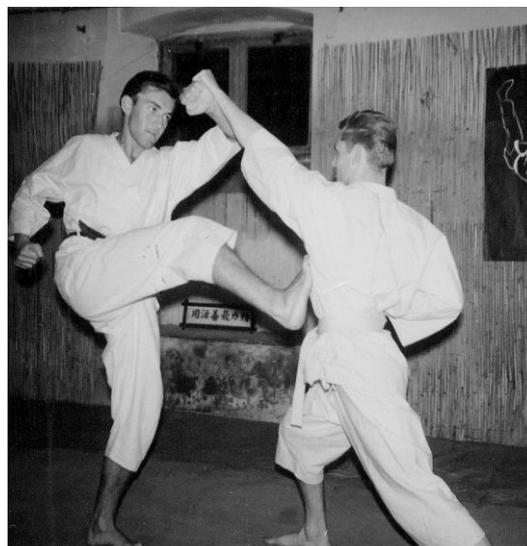
Débuts en Judo au Dojo J. Kano de Huingue, 1957

je la dévorais, même si je ne pouvais tout comprendre, bien sûr. Ses auteurs étaient prestigieux, j'y découvrais lentement des pans d'histoire du judo et du ju-jitsu (quelques anciens du dojo se moquèrent de moi en disant que j'intellectualisais trop... : un reproche qui m'aura collé à la peau toute ma vie). Des « histoires de dojo » aussi, dont les fameuses aventures de Sugata Sanshiro. Tout un monde se découvrait. Puis, un jour, l'abonnement arriva avec un supplément de quatre pages, tiré à part (il sera incorporé dans la revue par la suite), combinant « Budo Presse » et le « Bulletin officiel de la Fédération Française de Boxe Libre et de Karaté » (FFBLK), géré par H.D. Plée lui-même, où il était question de l'existence de plusieurs arts martiaux japonais qui constituaient le Budo. J'y lisais pour la première fois le mot ... « Karaté », et qu'il s'agissait d'une forme de boxe sans relation avec le judo.

C'était en 1958. J'y découvris dans le numéro d'automne de l'année suivante une photo qui me laissa rêveur, accompagnée du titre « Des mains travaillées ! », montrant des mains déformées par des kento sur lesquels on frappait encore avec un marteau ! Impressionnant. C'était donc cela, une « arme naturelle »... (oserais-je l'avouer : en 1973, lors de mon premier voyage au Japon, je scrutais à la dérobée, et en vain, les mains des hommes dans le métro, m'imaginant que, forcément, j'allais reconnaître de nombreux karatékas...). Evidemment, je voulus en savoir plus. Ma bibliothèque s'enrichit aussitôt de livres que j'appellerais aujourd'hui « livres cultes », tant ils me semblaient contenir la quintessence de ce que je voulais découvrir plus avant. Celui qui m'interpella le plus fut incontestablement le petit fascicule « Vaincre ou mourir, ou l'esprit et la technique du Karaté-do, l'invulnérabilité à mains nues », écrit par H.D.Plée (1955. Il est encore réédité par Budo Editions). Ces 32 pages, petit format, furent le vrai déclic. « Vaincre ou mourir », la définition d'un enjeu qui me semblait à la hauteur des efforts auxquels tout mon corps et tout mon esprit voulaient se soumettre, comme la réponse à un défi lancé à l'adolescent qui secouait lentement mais sûrement l'enveloppe d'une enfance chétive (ma petite enfance fut émaillée de divers problèmes de santé, et je ne fus jamais bien « épais »... D'où l'incompréhension familiale dès lors qu'on y découvrit mon intérêt pour un « sport de brute », malgré mes tentatives pour essayer d'expliquer ce qui pouvait se trouver derrière la gestuelle. Mais le savais-je bien moi-même ? Il faut dire que l'auteur du petit livre le suggérait si bien...). J'acquis dans la foulée le second livre de Henri Plée, « ABC du Karaté-do, boxe libre japonaise, défense invincible » (1957), déjà nettement plus riche en forme d'assauts (kumite), superbement illustrés par Emile Guillo (il y avait aussi un petit chapitre consacré à la manière de s'entraîner seul, ce qui me parla beaucoup, car personne, ni en Alsace ni en Suisse n'avait encore entendu parler de cette forme de combat qui n'était apparemment enseignée qu'au 34 de la rue de la Montagne Ste Geneviève, à Paris). Le « ABC de self-défense, les secrets du Karaté-do » de Robert Lasserre (venant après son ouvrage « Atémis et Jiu-jitsu »), paru la même année, vint renforcer ma décision. En 1960 parut la première édition (couverture bleue) de « Karaté par l'image » de H.D. Plée, alors 3^e Dan de karaté, où je pus voir pour la première fois à quoi pouvaient ressembler ces fameux katas (description des 5 katas de Heian, le 5^e étant démontré par l'auteur lui-même en hakama, ce qui lui donnait un look de kata supérieur !). Je m'étais déjà beaucoup entraîné (dans ma chambre ou sur la terrasse de mon immeuble, à l'abri des regards perturbants, tout en poursuivant au dojo de judo de Huningue), mais, évidemment, il restait un pas décisif à franchir. Je le fis cette année là, quelques semaines après avoir passé mon Baccalauréat en Sciences Ex. Mais ce ne fut pas une mince affaire.

4. « Très bien, mais tout faux »...

J'avais vu Paris à deux ou trois reprises dans mon enfance, au cours de vacances en famille. Lorsqu'en ce mois de juillet 1960, jeune bachelier, je m'ouvris de mon projet à mon père (par lequel je disposais de billets de chemin de fer gratuits... élément décisif du projet !), ce fut d'abord un refus sans appel. Que pouvais-je aller faire à Paris, seul, sans point de chute ?... Aucune discussion ne permettant d'évoluer sur le sujet, je sortis alors ma carte maîtresse : un bristol à en-tête de la FFBLK, signé par son Président Henri Plée (en réponse à une lettre que je lui avais adressée au printemps. Je n'ai jamais oublié l'importance de ce bristol : du coup, j'ai moi-même toujours répondu aux courriers qui m'étaient adressés, quel que soit l'âge de mes lecteurs...) qui m'invitait très simplement à venir le voir chez lui, rue de la Montagne Ste Geneviève, pour parler du karaté.



3^e Kyu de Karaté ! Enthousiasme et défauts techniques...

Et ça a marché. Mon père, tout de même impressionné, finit par accepter (ce qui reste encore aujourd'hui un mystère pour moi...). Ma mère ne dit plus rien... Je venais tout de même de réussir mon Bac !

C'est ainsi que je débarquai Gare de l'Est vers midi et entamais mon pèlerinage... Il faisait beau, et de peur de me planter dans le métro (peu de pratique, à l'époque...) je descendis avec allant le boulevard de Strasbourg, cap plein sud (j'avais tout de même étudié la carte de la ville !). Il a même fini par faire très chaud en ce mois de juillet et je fis la pause « diabolo menthe » à la terrasse d'une brasserie au coin de la place du Châtelet. Cela me paraissait déjà loin depuis la gare, et où pouvait donc bien être cette Seine que je devais traverser... ? Sans me douter du ridicule de ce que j'allais faire, je m'informai auprès du serveur : « *Pardon, vous pouvez-me dire où se trouve la Seine ?* ». Il a d'abord cru que je me moquais de lui puis, devant mon regard candide, il tendit la main : « *Là, vous prenez le pont de l'autre côté de la rue, la Seine, c'est juste sous le pont...* ». Bon... Il faut bien débiter... Je repartis, trouvai l'Île de la Cité, mis le cap sur la Montagne Ste Geneviève, de plus en plus excité à l'idée de la rencontre que j'allais y faire. Lorsque je franchis la porte du 34 et que je montai l'escalier qui menait à l'appartement de Monsieur Plée (il fait aujourd'hui partie du magasin « Budo Store », avec, notamment, le stock des livres), j'hésitais tout de même avant de sonner. Le reste se déroula comme dans un film. Je me souviens. Il y avait du monde assis à finir de déjeuner autour d'une table, dans le fond. Une sorte de comptoir isolait la pièce de l'entrée, derrière lequel apparut une dame blonde me demandant gentiment qui j'étais. J'exhibai fièrement mon bristol en ajoutant que je venais répondre à l'invitation de Monsieur Plée. « *Mais vous savez, il faut prendre rendez-vous...* ». Je perdis ce qui me restait d'assurance. Mais quelqu'un s'était levé de la table et venait vers moi « *Et vous lui voulez quoi, à Monsieur Plée... ?* », dit l'homme en souriant derrière des lunettes que je vois encore très sombres. Il portait le hakama, comme dans le livre... Coup d'adrénaline dans les veines : il ressemblait aux photos, mais il était plus petit que je ne l'imaginais (on paraît toujours plus grand sur les photos d'un livre... je l'ai également appris à mes dépens !). Sûr, c'était lui ! Tempête dans ma tête... qu'il apaisa de suite, dès les présentations faites, en me rassurant dans un gentil sourire : « *Ce n'est pas grave, vous allez descendre au dojo, il y a justement un cours de ceintures noires. Je vous y rejoins dans un instant* ». Je commençais à regretter d'avoir emmené mon kimono (c'est comme cela que l'on appelait le keikogi à l'époque) de judo...

Je descendis donc, en me faisant le plus discret possible, un escalier assez raide qui partait de l'appartement et débouchait au dojo. Le choc... Une vingtaine de ceintures noires (quelques marrons peut-être ?) se livrait à des assauts avec force kiai, dans une atmosphère lourde de sueur. Où avais-je mis les pieds... ? Les chocs des corps (blocages) résonnaient terribles, et il me sembla que, contrairement à ce que j'avais lu, certains coups étaient assez sévèrement portés. J'eus soudain très peur de toute cette violence, même si elle était visiblement acceptée par des partenaires avec des expressions sévères, pour ne pas dire plus. Je n'aurais jamais pu imaginer rien de pareil. C'est la première fois que je « voyais » à quoi ressemblait ce karaté sur lequel j'avais déjà tant lu (rappel : il n'y avait alors pas de films, encore moins de DVD ou d'info par internet !!!). Et cela allait si vite... Je m'étais assis sur une des dernières marches de l'escalier, et personne ne me prêtait attention. Hélas, cela ne dura pas. Au bout d'un petit moment, voilà qu'Henri Plée descendit de l'escalier et me demanda d'aller mettre mon kimono. Lorsque je revins des vestiaires, après avoir ajusté mon bandage sur l'avant-bras droit (je souffrais, comme souvent après les entraînements de judo, d'une tendinite pas encore soignée. Détail important pour la suite...) et noué une ceinture blanche ramenée du judo, Monsieur Plée réclama le silence, qui fut immédiat, et fit asseoir tout le monde. « *Je vous présente Roland Habersetzer, qui vient de Strasbourg, pour travailler un peu avec nous. Il va nous montrer comment on s'entraîne en Alsace* ». Grand, énorme moment de solitude, au bord du tatami... Devant mon air désemparé, quasi paniqué, Henri Plée ajouta : « *Pouvez vous nous montrer un Heian ? Allez...* ». Et j'ai plongé. Décidé à... vaincre ou mourir ! Je n'avais jamais vu le déroulement, encore moins le rythme, d'un kata, mais je décidai de me lancer corps et âme dans une suite d'imitations des photos du « Karaté par l'image » que je connaissais par cœur. Je ne sais pas ce qu'a pu en penser l'entourage... Je hurlais mes kiai comme si ma vie en dépendait, entre des mouvements hachés exécutés de toutes mes forces. J'avais oublié où j'étais.

J'étais seul sur le tatami, où je combattais une horde de guerriers sauvages... J'étais « dans » chacune de mes techniques. Retour à yoi, salut. La suée... le cœur qui cogne... la respiration qui bloque... la peur d'être la risée...

Et là, dans un silence impressionnant, le verdict du maître des lieux : « *C'est bien...mais c'est tout faux ...* ». Dit avec le sourire. J'ai rappelé cet épisode à Henri Plée lors de notre rencontre en juin 2005, après l'avoir perdu de vu après les années 1970, en lui disant combien je me suis souvenu de cette analyse jusqu'à ce jour (« *J'ai dit ça ? Et tu t'en souviens encore... ?* »). Elle me paraissait très « juste », en une formule bien résumée : je ne pouvais pas bien faire, avec ce que l'on ne m'avait jamais appris, mais je l'avais vraiment fait du mieux que je pouvais, avec mes tripes, et n'était-ce pas le plus important ? A chaque passage de grades, depuis le premier jour où je me suis trouvé derrière la table d'un jury, comme on dit « de l'autre côté de la barrière », je me souviens de cette première leçon qui me fut donnée, et je tente de deviner l'esprit dans lequel une technique est faite avant de chercher à pinailler sur un détail de forme, qu'il est toujours facile d'améliorer lorsque l'on a été corrigé. Je me souviens bien que j'eus en face de moi, lors du passage de grades concluant un stage de karaté à Bucarest (Roumanie) au milieu des années 1970, un candidat dont les yeux de braise suaient la passion et que je fis passer d'un coup de la ceinture blanche à la marron tellement sa prestation ressemblait à ce que fut la mienne à Paris lors de ce fameux cours de ceintures noires, avec le même engagement physique, le même esprit, et... les mêmes erreurs dans le détail des techniques (il me confia après coup avoir appris ses katas dans... mon livre « Guide Marabout du Karaté »). Son nom était Stefan Ion, et il revint me retrouver avec enthousiasme en 1992 au stage que je dirigeais à Kiev, en Ukraine : je ne vous dis pas comme il avait progressé, en presque 20 ans, et comme je n'ai pas eu à regretter la confiance que j'avais mise en lui autre fois à Bucarest !

Revenons au dojo de la « Montagne », au Karaté Club de France de Henry Plée. Ce fameux jour là, j'eus ensuite droit au plus bel entraînement de ma vie, avec tant de ceintures noires agréables avec moi dans leurs comportements, me corrigeant pas à pas, me montrant quelques blocages de base (sans jamais ne serait-ce que frôler mon bandage, auquel Henri Plée les avait rendu attentif...), me donnant envie d'apprendre. Pourtant, il y avait des gabarits qui avaient de quoi faire peur... Je n'ai pas eu peur dans quelques 60 kilos... Et je suis reparti, reconnaissant, enthousiasmé, avec une feuille de route pour les temps à venir. Car, sûr, je viendrai les revoir au stage annoncé pour les vacances de Noël ! Il ne pouvait en être autrement. Pour mon père, je verrai bien ! Cette fois, le fil venait à moi tout seul, et vite... Je n'ai pas pu trouver le sommeil dans le train de nuit qui me ramenait chez moi.

5- Ceinture noire !

Je l'ai dit, je n'avais pas à payer mes billets de train. Ce qui fut déterminant. Le prix des stages et les séjours parisiens, à chaque stage, suffisaient à alourdir le budget, même en réduisant bien entendu toutes les dépenses au minimum. Commençait alors une aventure qui mêlait toujours l'inquiétude de ne pas être à la hauteur de ce que l'on pouvait exiger de moi, la peur d'être blessé quand même, et l'excitation de me mouvoir dans un monde hors du commun, dont ni mes proches ni mes camarades de classe n'avaient idée. Je me sentais privilégié, et pourtant très souvent un peu seul. Mais c'est ce temps des stages que je voulais vivre intensément. Ce qu'ils m'apportaient, me laissaient les soirs d'efforts lorsque je rejoignais le dortoir des agents de la SNCF où mon père m'avait retenu une place pour la durée du premier stage, ou à chaque retour, valaient bien quelques inquiétudes de la part du jeune provincial que j'étais, à l'accent alsacien encore prononcé, si peu familiarisé avec la confrontation avec des gens que je sentais plus forts de nature, évoluant avec tant d'aisance dans un environnement parisien que j'allais appréhender longtemps encore avec une pointe de méfiance. Je me souviens aussi avoir côtoyé alors au dojo de la « Montagne » des personnages que j'avais découvert dans le « Karaté par l'image » de H.D. Plée et dont je pouvais admirer maintenant de loin le niveau, des Maquin, des Bassis, des Chemla, des Chouk,... d'autres encore dont les visages restent nets dans ma mémoire mais dont j'ai peur d'avoir oublié les noms. Mes aînés sur la route !

Je rentrai à la Faculté des Lettres de Strasbourg à l'automne 1960, pour une première année appelée Propédeutique. Je visais l'enseignement de l'Histoire et de la Géographie, et devais donc passer par une licence après cette première année. J'en profitais cette année là pour lire beaucoup, et notamment découvrir Lao-Tseu, le Taoïsme, le Zen,... Je m'inscrivis au Judo Club du Rhin, Faubourg de Pierre, où enseignait Roger Jouan, 5^e Dan. Un Monsieur, lui aussi. Quelle chance pour mon judo, que je voulais continuer à pratiquer parallèlement au karaté. Il y avait d'ailleurs dans ce dojo une ceinture marron de karaté (je dois préciser ici qu'en ce temps là l'attribution des grades en karaté suivait encore l'usage japonais, qui ne distinguait que la ceinture blanche, puis la marron, que l'on portait à partir du 3^e kyu et ce jusqu'à la ceinture noire), un Français venu d'Algérie, mon aîné d'une dizaine d'années je crois, duquel bien évidemment je me rapprochais avec plaisir : nous pouvions étudier des techniques de kumite ensemble, et cela nous allait bien à tous les deux, même si, face à lui, je faisais poids plume... Cela dura presque un an... Une fois encore, fin 1960, je réussis à convaincre mon père, toujours très présent dans ma vie, et, une fois amorti le départ de la gare de Bâle le soir du jour de Noël (une fête que l'on passait traditionnellement en famille), cela se passa très bien. J'appris encore, goulûment. Je notais tout, prenais des esquisses le soir à l'hôtel (pas question en ce temps là de prendre des photos... Vous savez quoi... ? : Je les ai toujours dans une boîte, ces premiers gribouillis...). Je ne sais plus si c'était à cette occasion là, ou quelques mois suivants seulement, que j'eus l'occasion de faire la connaissance de Hoang Nam, une ceinture noire d'un excellent niveau, qui m'impressionna beaucoup de par sa petite taille, sa force tranquille, son énergie capable d'être déployée avec une incroyable vitesse, et son sourire... Il a dû me trouver sympathique aussi, car il m'invita un soir au premier restaurant vietnamien de ma vie, au Quartier Latin, et me parla beaucoup de sa passion de l'art martial et de ses projets. Nous ne nous perdîmes pas de vue, puisqu'il me fit plus tard l'honneur de me demander une préface pour son livre « Kung-fu traditionnel » et j'eus grand plaisir à l'accueillir dans ma maison pour diriger un stage à Strasbourg en janvier 1978. Du stage d'avril 1961 à la Montagne Ste Geneviève, je revins porteur de la ceinture marron, grade obtenu dans le cadre de la Fédération Française de Boxe Libre et de Karaté, et qui fut peu après reporté sur ma licence N°2778 (nous n'étions guère nombreux...). Le gros problème m'attendait au retour à Strasbourg... au Judo Club du Rhin, où Claude M..., le déjà ceinture marron (en fait, je n'ai jamais su par qui il avait été gradé), perdit son sourire en me voyant revenir du vestiaire. Je n'avais aucunement l'intention de provoquer, simplement j'arborais ce grade avec une satisfaction que je savais avoir méritée. Dès lors, nos rapports allaient se dégrader. J'achevai de le comprendre lors d'une démonstration dans le cadre d'un championnat de judo, tenu au dojo de maître Jouan, alors que Claude m'avait assigné le rôle statique d'une cible destinée à « montrer comment un karatéka pouvait encaisser des coups » (!!!). Je n'étais pas bien large, ni musclé dans mes 60 kilos, mais je résistais tant bien que mal dans mon kiba-dachi que Claude pilonnait consciencieusement de ses yoko-geri puissants. Assez mal, finalement, et la démonstration terminée, je filai au vestiaire avec un mal de ventre qui allait durer deux jours. Pas mortel, certes, mais je n'ai jamais aimé avoir mal gratuitement (je sais qu'il y en a qui aiment...), et en plus ma déception avait été grande de ne pouvoir montrer à mon tour ce que je ramenais de Paris. Je ne montrai donc pas, les semaines suivantes, grand empressement à lui expliquer les fondements de katas dont il ignorait à peu près tout. Nous nous écartions alors rapidement l'un de l'autre, lui combattant, moi technicien, d'autant que les vacances d'été arrivaient. Je n'en travaillais davantage que par moi-même, de plus en plus hors du dojo où je ne venais plus que pour le judo. Mais la aussi l'ambiance devenait pesante, le karaté étant à cette époque très mal vu (plutôt « imaginé ») par les judokas, comme si ces derniers se sentaient menacés quelque part. En judo et ju-jitsu, j'avais découvert, bien après le petit livre de Jim Alcheik (« Self-défense pour tous ») le livre de Moshe Feldenkreis « Manuel pratique de Jiu-jitsu, la défense du faible contre l'agresseur » (éditions Chiron, 1954) préfacé par Jigoro Kano, et qui éclairait de nombreuses techniques à partir d'analyses nouvelles. C'est là que je lus qu'une fois que l'on savait bien chuter (ukemi), il n'y avait aucune contre indication à chuter sur un sol dur, que le tatami n'était pas indispensable... Qu'à cela ne tienne : comme je ne disposais pas de tatami chez moi, ni dans ma chambre d'étudiant, je mettais à profit les week-ends où je rentrais dans ma famille pour m'entraîner aux chutes sur la dalle de béton

qui couvrait le haut de la terrasse de notre immeuble collectif... cela ne faisait aucun bruit et je ne risquais pas de voir déboucher le dimanche matin quelque locataire venant sécher son linge... Risqué sans doute, mais « qui peut le plus peut le moins » : cela m'a permis par la suite de me sentir parfaitement à l'aise lors des projections mêmes violentes. J'ai longtemps adoré les projections, jusqu'à en introduire quelques unes dans les séries de mes Kumite-kata de karaté, que j'ai créé en 1974, et qui sont toujours étudiés tels quels dans mon école.

Le dernier stage de 1961 se plaça, encore, aux vacances de Noël. J'y allais, bien sûr. Incontournable, malgré les soucis d'une première année de licence à la faculté. Séparation toujours difficile le jour de Noël. J'avais obtenu une chambre dans la Maison des Etudiants Suisses (!) à la Cité Universitaire dans le sud de Paris, où je prenais également mes déjeuners, ce qui réduisait cette fois sensiblement le coup du séjour (j'ai donc pu acheter un peu de matériel à « Judo International »...). Je me souviens bien des airs de piano, graves et doux, venus de quelque part dans la grande maison presque vide pendant les vacances de Noël (les étudiants étaient rentrés dans leurs familles, d'où la possibilité pour moi de louer pour quelques jours une chambre vidée) qui m'accueillaient lorsque je rentrais très tard après les entraînements, éreinté, soudain submergé par un brusque sentiment de solitude (qu'est ce que je faisais là...) après tout le bruit de la ville. Je les écoutais un long moment, étendu tout habillé sur mon lit dans l'obscurité, comme si je décompressais dans un sas, avant de reprendre une nouvelle douche puis de me laisser sombrer en laissant faire la fatigue. Mais le résultat final dépassa mes espérances : je repris le train avec le grade de 1^{er} Dan signé par Monsieur Plée, toujours dans la cadre de la FFBLK. J'avais une ceinture noire avec le filet rouge, qui la distinguait d'une ceinture de judo (je la conserve bien sûr toujours dans mon dojo, avec quelques autres aussi, mais... comment ai-je pu la nouer autrefois... ? c'est qu'elle me paraît bien courte aujourd'hui !). Et aussi, distinction supplémentaire, une ceinture rouge et noire, créée par Henry Plée, pour distinguer ceux qui désiraient enseigner (une idée intéressante, je trouve, car un combattant n'est pas forcément un bon pédagogue). Heureux, et écrasé par le sentiment de responsabilité. Mais je ne saurais jamais, me suis-je dit, seul dans mon coin alsacien... « *Le meilleur moyen de progresser maintenant, c'est que tu ouvres un dojo* » m'asséna alors Henry Plée, coupant court à toute hésitation. Quand j'y repense aujourd'hui, ce fut très exactement cette phrase là qui déclencha tout le reste, derrière l'engagement de toute une vie... Je repris donc le train de nuit (économie d'une nuit d'hôtel oblige) en ruminant des pensées diverses, ma petite valise lourde de livres et de revues collectées à « Judo International » (de ce jour, je commençais à ramasser toute la documentation martiale que je pouvais trouver, quelle que soit la langue et le pays d'origine du document, d'où une bibliothèque aujourd'hui bien fournie et qui fait envie à ceux qui viennent me voir...). J'arrivais très tôt à Bâle le lendemain matin et, rentrais à l'appartement, où tout le monde était encore couché. Mais j'avais tout de même fait un peu de bruit à la porte d'entrée et de la lumière filtrait de dessous la chambre à coucher des parents. Mon père m'appela. Je ne pourrai jamais oublier son regard inquiet lorsque je poussais la porte, puis l'échange qui suivit : « *Papa, je... suis ceinture noire* ». Je sortis fébrilement la ceinture rouge et noire de mon sac pour la lui montrer. Il la prit en mains, me regarda : « *Bon, tu as ce que tu voulais... je te paie le prix de cette ceinture, mais tu vas t'arrêter maintenant... Un sport où l'on frappe avec les pieds est un sport de voyou ! Le Judo est noble, mais pas... ça...* ». Ma joie retomba d'un coup. Mon père ne me donnerait jamais quittance de tant d'efforts. Il ne comprendrait donc jamais la source de ma motivation. Qu'était-il donc possible de lui prouver ?

J'eus encore une autre déception, et je crois bien qu'elle fut encore pire, car très vexante... Dès le lendemain de mon retour, encore tout à mon excitation, je voulus montrer à ma sœur, ma cadette d'un an, l'étendue de mes nouvelles connaissances... Mal m'en prit : après lui avoir expliqué en quoi consistait ma science nouvelle (!), je lui demandais de rechef de m'attaquer d'un coup de poing franc sur la tête. Ce qu'elle fit aussitôt avec beaucoup d'allant, sans prendre une quelconque position, sans attendre que je sois en position (!), sans faire « dans les règles » comme j'en avais déjà pris l'habitude au dojo, pour... aplatis sans aucun problème sa main sur le haut de mon crâne... Elle rit d'abord, puis fut désolée en voyant ma mine. Honte et stupéfaction... Quelque chose n'était pas au point...

Cela aurait au moins dû me faire réfléchir sur la pertinence de certaines techniques (de défense) et comportements dans un contexte « non formaté », mais, encore tout à mon enthousiasme et à ma confiance en l'enseignement « traditionnel », je ne commençai à y penser que plus de 25 ans après, avec un esprit critique enfin revenu à la surface. Je suis certain que ma sœur ne se souvient plus aujourd'hui de ce pénible épisode. Moi, je n'ai jamais oublié...

6. La section Karaté du Strasbourg Etudiant Club : sur des chapeaux de roues...

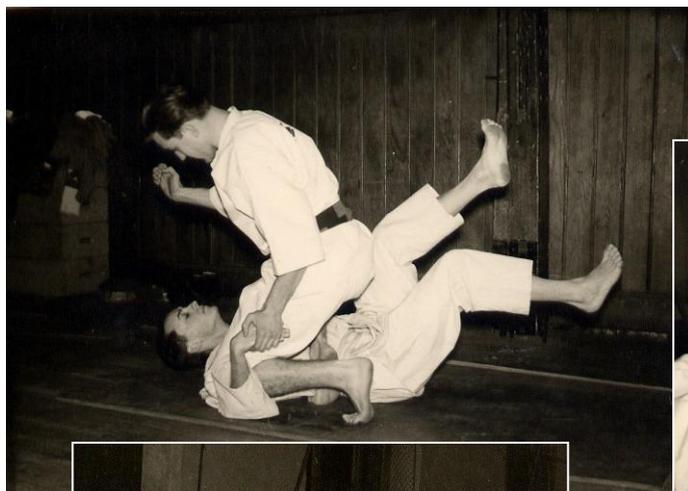
Comme je n'ai jamais oublié la seule personne qui, dès le mois de janvier suivant, m'apporta une joie profonde en me félicitant pour cette première « ceinture noire », comme personne ne l'a plus jamais fait pour aucune des étapes suivantes... Je vois encore le visage rayonnant d'amitié, de spontanéité et de sincérité de cette amie étudiante d'une faculté voisine, qui avait passé son Bac comme moi au Collège Classique et Moderne de Saint-Louis, dont l'avis comptait beaucoup pour moi, et qui n'a jamais su qu'à chaque nouveau Dan depuis lors, je la revoyais encore, comme dans le « flash-back » d'un film, me croisant ce jour là près de la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg pour me dire avec des mots simples et forts que ce que j'avais fait était « bien ». Une rencontre fortuite, qui prit à mes yeux valeur d'une reconnaissance dont j'avais besoin... Puis Danièle a continué dans sa direction, et moi dans la mienne. Chacun sa vie. Il y a des rencontres où l'on cherche le hasard...

Je laissai donc passer en m'entraînant au ralenti les premiers mois de 1962, tout à mes examens de juin (où je réussis du premier coup mes deux certificats d'Histoire). Un dojo, j'y pensais bien sûr, mais il était plus raisonnable d'attendre l'automne pour mettre une structure en place. Comment faire, d'ailleurs ? Ce ne fut pas facile. Grâce à l'aide précieuse de Monsieur Lemaître, professeur responsable du sport à l'Université, séduit à l'idée d'introduire une discipline nouvelle. Pas aveuglément toutefois... il avait sa petite idée ! Ce fut à l'entrée de cet été là qu'il m'obligea, très gentiment mais très fermement, à ma première expérience de confrontation avec une autre forme de combat. Il s'agissait de la boxe française, dont je ne savais rien, mais dont un réel champion, Marc K., qui était alors très impliqué dans la construction de la fédération nationale, faisait tout comme moi partie du groupe de gars et de filles, représentant des activités sportives variées, que M.Lemaître (vrai découvreur de talents !) avait rassemblé dans les Alpes valaisannes pour un séjour inter-sports à plus de 2000 mètres d'altitude. Nous partions pour vivre deux semaines dans un chalet un peu rustique certes mais où l'ambiance fut d'emblée extrêmement amicale. Et voilà comment cela arriva... sans que je le vis arriver ! Le maître d'œuvre nous convainquit un jour de démontrer à tour de rôle ce que chacun savait faire dans sa spécialité, devant un parterre de touristes qui grimpaient quotidiennement le sentier passant devant notre chalet. Nous fîmes donc... Et Marc en boxe française et moi en karaté... jusqu'à ce que notre chef à tous, souriant dans sa grosse moustache, nous annonça qu'un « petit match » entre nous serait quand même plus convainquant... Impossible de refuser. Ayant vu la démonstration technique du champion de BF, je savais qu'il avait un potentiel athlétique que j'étais loin d'avoir. Et puis, je ne savais fichtrement pas comment m'y prendre à main nue face à une paire de gants. Les copains s'étaient assis en cercle, les touristes s'étaient arrêtés, le chef souriait. Marc, tout comme moi, ne savait pas trop ce que nous allions faire. Puis il a commencé à tourner autour de moi, jouant comme le chat avec la souris, balançant haut ses coups de pieds d'une souplesse inouïe, sans aucunement forcer. Il m'était largement supérieur physiquement, cela ne faisait aucun doute dans la tête de personne, la mienne pour commencer. Comment m'en sortir ? Puis cela m'a pris dans le fond de mes tripes, et c'était parti, un peu à la manière du kamikaze... Mais ceux qui ont vu ont dit que ce fut vraiment inattendu et pas mal du tout... Profitant d'un moment où, une fois de plus, sa jambe fouettait haut, je cassai brusquement la distance et rentrai vers lui pour, tout simplement mais de toute mon énergie, le bousculer d'un bloc en poussant un Kiai... Surpris, plus par le cri que par mon mouvement, je pense, Marc, partit en arrière avant d'avoir pu récupérer son équilibre, à plat dos.

Je l'avais suivi et réussi à placer un coup de pointe du coude (otoshi-empi-uchi !), porté violemment de haut en bas, au niveau de son plexus, mais stoppé juste avant l'impact comme on m'avait appris le faire. De tout mon (faible) poids, de toutes mes forces, de toute ma volonté... Mon « adversaire » fut beau joueur, se releva en validant le coup, et en me disant que je l'avais bien surpris. J'étais conscient d'avoir eu de la chance... et aussi que je ne l'y reprendrais plus une seconde fois avec ce type de tactique désespérée. Mais cela avait marché. Sur un ring, et revenu de cette première sous-estimation de son adversaire, il m'aurait allègrement matraqué les rounds suivants, de toute évidence. Mais là, sur le terrain j'avais gagné. Une fois suffit, dans le monde « réel ». J'y ai souvent pensé depuis, ayant compris ce jour là, derrière les battements de mon cœur stressé par l'enjeu, ce que pouvait vouloir dire unité du corps et de l'esprit, unité de volonté et d'action. Marc et moi nous nous sommes regardés autrement dès ce jour là et sommes devenus amis pour le reste du séjour alpin. Je me suis intéressé à la boxe française et lui au karaté... et nous en parlions désormais souvent en arpentant les sentiers de la montagne pendant le reste du séjour alpin. Mais j'avais décidé que jamais plus je ne tomberais dans ce type de piège : faire s'affronter juste pour le plaisir de la « galerie » un concept martial et un concept sportif était un challenge ridicule et frustrant pour l'un comme pour l'autre de ses représentants. Nous nous revîmes avec plaisir des années plus tard dans le train Strasbourg-Paris, et parlions des arts martiaux, dont il avait lui-même une haute idée. Marc avait l'air sincèrement ravi d'entendre que ma passion pour le karaté ne faisait que grandir encore. Mais, tout à son nouveau métier de journaliste, et passablement déçu me dit-il par l'évolution de « sa » BF, à mesure qu'elle se développait sur le plan national (éternel problème : le karaté allait suivre la même érosion), il avait arrêté toute activité et engagement en un domaine où il aurait pu donner tant encore. Il fut un pionnier, dont, je crois bien, personne ne se souvient plus aujourd'hui. Dommage. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Lui aussi m'avait permis, finalement, de prendre confiance en moi.

Monsieur Lemaître, qui fut séduit par ma prestation, me procura donc à l'automne l'autorisation d'utiliser une salle de sport d'un collège de Strasbourg, mais cela ne dura pas. Nos entraînements « violents » et bruyants (les kiai... !) nous ont très vite rendus indésirables. Au bout de quelques semaines de migrations (!) avec mon tout petit groupe d'élèves (et même quelques entraînements, remarqués, en plein air dans le square juste devant l'ancienne Faculté des Lettres), je pus enfin stabiliser mes cours dans une petite salle au Foyer St-Joseph, rue St-Urbain, dans laquelle nous pûmes nous adonner à fond à notre activité. J'y créai la « Section Karaté du Strasbourg Etudiant Club », dont les premiers membres furent quelques copains de faculté que je réussis à convaincre de me suivre dans ma passion. Cela donna aussi lieu à quelques soirées mémorables dans nos chambres d'étudiants... Ils m'ont permis d'organiser, dans une grande improvisation, les premières soirées de démonstrations auxquelles j'avais convié par l'intermédiaire de petits tracts tirés sur machines à encre et distribués sur les tables des restaurants universitaires de la ville. Quand je revois aujourd'hui le public qui avait répondu à ces premiers appels maladroits, curieux, dubitatif, parfois à la limite de la provocation (certains gabarits étaient inquiétants), je me dis que je ne doutais alors vraiment de rien... Et que je devais être convaincant dans mes réponses à tant de questions ! Je dessinai ma première affiche, en fis des tirages dans un atelier d'héliogravure, que je coloriai en série... Il y en eut plusieurs versions. Avec des mots alléchants comme « art de la main vide », « défense totale », « invincibilité à main nue »... Cela marcha au-delà de mes espérances et c'est ainsi que j'agrandis rapidement le cercle de mes premiers élèves. En m'adressant d'emblée au milieu étudiant, je touchais une certaine qualité d'écoute qui me renforça dans l'idée que l'art martial pouvait être quelque chose de sensible et d'intelligent derrière son apparente violence, et me fit poursuivre dans un enseignement pur et dur, qui était d'ailleurs le seul que je pouvais envisager. Ce niveau de perception de mes premiers élèves m'a permis sans que je m'en rende compte à placer très haut la barre des efforts demandés et consentis. Ces premiers recrutements, qui se renouvelèrent ensuite de bouche à oreille, me donnèrent un groupe d'un niveau parfaitement capable de comprendre la différence entre une gesticulation sportive et quelque chose qui y ressemblait tout en incitant dès les premiers pas à découvrir une autre dimension. C'est que j'y croyais très fort et à voir l'intensité de nos entraînements, je crois bien que ma passion était communicative !

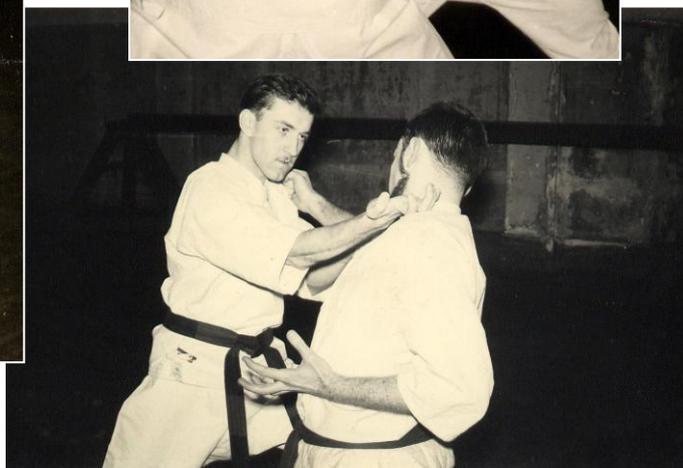
En échange, mes élèves me retournaient la force d'une certitude dont j'avais besoin, alors que je me sentais souvent bien seul et présomptueux en regagnant tard ma chambre d'étudiant. Malgré les questions que je me posais en me « frottant » à des élèves qui se révélaient parfois capables de mettre à mal la résistance de mon petit gabarit au cours d'échanges qui prenaient, l'air de rien, la dimension de tests, ma confiance en moi se développait (mes frappes à main et à pied nus, arrêtées avec kiai juste avant impacts étaient apparemment crédibles, en tous cas suffisamment surprenants pour décourager de poursuivre !). En réalité, nous progressions tous très vite, ensemble. De mes premiers élèves, j'appris beaucoup. Je voyais bien que l'on avait plaisir à venir à ce cours bi-hebdomadaire de karaté, où nous nous rejoignons dans la fièvre de pionniers conscients de l'être... J'arborais alors la fameuse ceinture rouge et noire...



*Octobre 1962 la ceinture rouge et noire
et le prestigieux logo du Karaté Club de France*



Strasbourg Etudiant Club, 1962



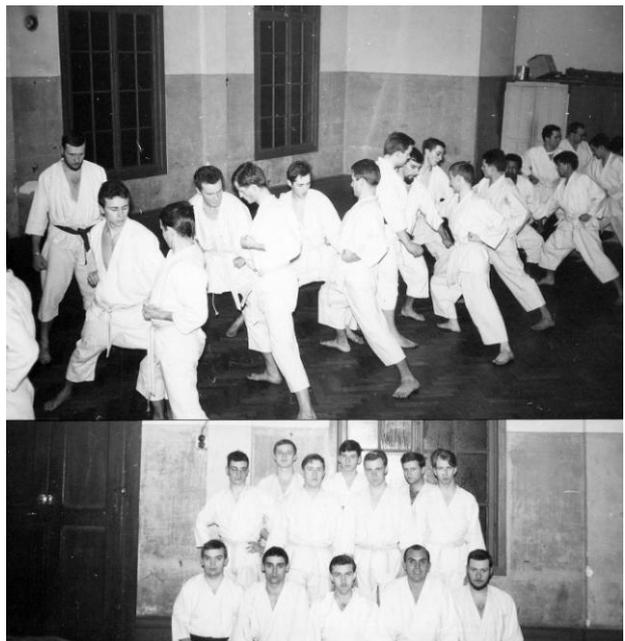
Nous étions rapidement 26, dès cette première année. Je nous affiliâmes à la Section Karaté de la Fédération Française de Judo et Disciplines Associées. La section karaté du Strasbourg Etudiant Club devint ainsi le premier club officiellement affilié. Je dois honnêtement dire que ce point porta à controverse par la suite, puisqu'un autre club de judo strasbourgeois revendiqua l'antériorité (mais je reste persuadé que mon SEC les avait pris de vitesse...).

Peu importe aujourd'hui, mais il resta de cette affaire un effet de concurrence sur le terrain qui empoisonna stupidement les relations que j'eus avec le responsable de cette autre section, Marcel N., qui vint cependant suivre certains entraînements katas sous ma direction à la rue St-Urbain (au cas où il me lirait, et si la « hache de guerre » n'était toujours pas enterrée entre nous, après tout ce temps, je lui rappelle qu'il peut se voir sur une photo de groupe, au cours d'un Kihon que je dirigeais en mon dojo, parue dans la première édition de mon « Karaté Wado-ryu » chez Flammarion en 1968, une photo que je retirais dans les éditions suivantes pour ne pas l'indisposer davantage, lui et aussi quelques autres qui ne voulaient plus trop se rappeler ces temps là...), et qui dura aussi longtemps que nous fûmes obligés de nous côtoyer dans le cadre de la Ligue de l'Est (puis Ligue d'Alsace), c'est à dire avant que je ne me retire de la fédération sportive en 1979 après un esclandre sur lequel je vais revenir, lui laissant définitivement la place. Bon, nous étions tous deux, comme on dit, des caractères « entiers »... Il n'y a pas eu mort d'homme !

Le 8 mars 1963, j'organisais le premier passage de grades de ma vie. Il partait à cette époque du niveau de 9^e kyu. Parmi les reçus au 7^e kyu, un certain Gilbert Gruss... J'ai conservé (comme de tout le reste !) la fiche de ce passage. Presqu'une relique...

Puis, profitant des vacances de Pâques, j'organisais le premier stage de printemps, en plein air, avec seulement quelques « mordus », sur les bords du Rhin, sur une plage de cailloux qui mit nos pieds nus à rude épreuve. Et ces séances de kiba-dachi qui nous clouaient sur place... Naissance d'une tradition... En juillet 1964, nous décidions, avec Maurice L., Daniel C. et S. de nous essayer à une expérience que j'avais lue dans le premier « What is Karate » de Mas Oyama (à l'époque on ne parlait du fondateur du Kyokushinkai que pour avoir décorné des taureaux d'un coup de son « sabre de main »...), à savoir, nous retirer quelques temps de toute civilisation, quelque part dans la montagne, près de la source d'inspiration de tous ceux qui au Japon, avais-je lu, avaient toujours voulu dans le passé trouver le vrai sens de la Voie. Je ne savais pas encore qu'il y avait, dans les forêts japonaises, des Tengu. ! Bon. On en avait rêvé, et on l'a fait. Un peu... mais

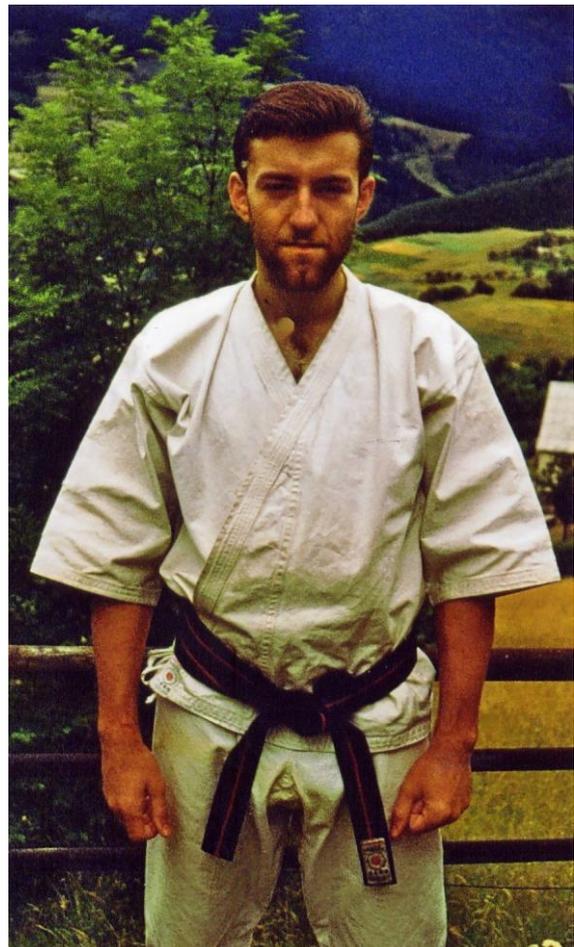
suffisamment pour que l'essai nous ait laissé très longtemps le souvenir impérissable de quelques jours d'une vie à part. Ce fut une semaine dans les Vosges, dans un chalet sur les pentes de Fréland, près d'Aubure. Je venais de réussir fin juin avec des notes très confortables mon Diplôme d'Etudes Supérieures de Géographie et je me sentais très libre pour l'été à venir. Personne dans nos familles, petites amies comprises, ne sut jamais où nous avions disparu. Silence radio. Pas de téléphone portable évidemment, ni de fixe d'ailleurs, pas d'image (télé), pas de son (transistor), rien... Nous baignions dans un autre monde, à nous, fait de karaté et peuplé de samuraï (on avait vu les premiers films d'Akiro Kurosawa), d'histoires et de légendes du pays du Soleil Levant, que nous nous racontions chaque soir au coin du feu (il faisait froid la nuit, là haut...). Nous avons emporté la nourriture pour la semaine, et nous n'avions plus à nous soucier de contact avec les humains... Aussi avons nous décidé de garder sur nous, nuit et jour, nos keikogi, et de nous laisser pousser barbe et cheveux ! C'est bien comme cela que faisaient autrefois les « fous de la voie » (*Musha-shugyosha* est le terme approprié, mais personne n'avait encore eu connaissance de ce mot. Nous étions à la préhistoire des arts martiaux japonais en Occident...). On a vécu comme dans un rêve. Ce fut une semaine de vécu profond de ce qui nous passionnait et nous rassemblait dans cette forêt vide et isolée (en ce temps là...); à part, un jour, deux bucherons étonnés qui nous ont vu débouler en hurlant dans nos keikogi sales et souillés de rouge (car c'était la saison des myrtilles, et uke ne choisissait pas toujours les endroits pour projeter tori au bout de quelques enchaînements techniques et sauvages...).



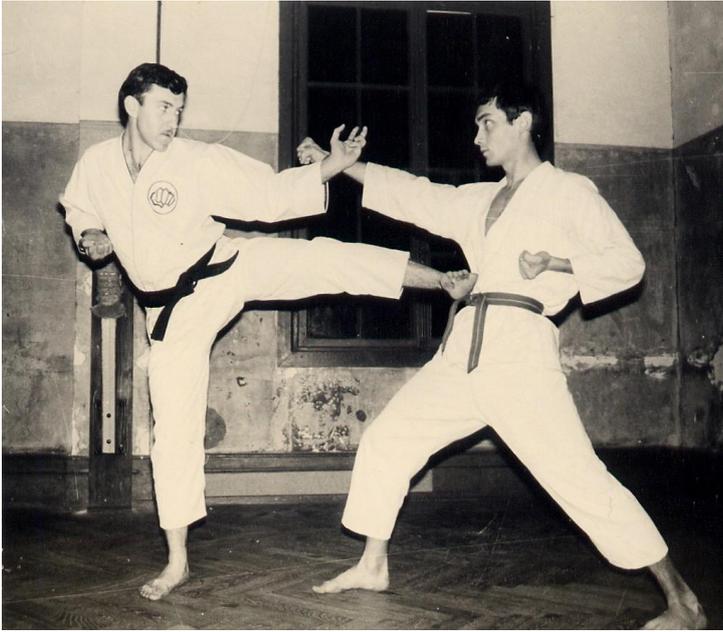
Strasbourg Etudiant Club, automne 1963. Les pionniers !

On commençait tôt le matin, par des cross sur sentiers de chèvres et pentes abruptes qui secouaient nos carcasses, on passait la journée à durcir kento et shuto sur troncs d'arbres ou branches mortes qui ne demandaient qu'à s'en détacher en insistant un peu..., à combattre encore et encore, on finissait tard le soir avec des kumite jusqu'à la tombée de la nuit, avant de nous assoupir les uns après les autres sur quelques histoires de dojo, rompus, brisés, heureux ! Quand nous sommes redescendus de la montagne un dimanche matin, nous avons redécouvert un monde, et on est resté un long moment avant de nous parler, en reprenant les voitures pour revenir par la route du vin. Nous n'avons jamais pu refaire ensemble une telle expérience, la vie nous ayant tirés très vite des quatre côtés, responsabilités familiales et professionnelles obligent. Nous l'avons regretté longtemps, puis on a fini par ne plus en parler, puis on s'est perdu de vue... Arrive-il encore à mes compagnons de Fréland de penser à nos émotions de jeunesse ? Même s'il est illusoire de penser qu'il est possible de revenir en arrière.

Le dojo commençait à être connu. Les petites affichettes que je tirais sur la machine à encre de l'école de mon futur beau-père, et que je distribuais toujours dans les resto universitaires de la ville, m'assuraient un public d'étudiants dont les motivations et le niveau de compréhension de ce que je voulais communiquer me garantissaient en cela dès la première leçon un taux de réussite qui ne s'est jamais démenti toutes ces années. J'étais dans l'année de préparation de mon concours pour l'Education Nationale (CAPES), et j'avais beaucoup de travail, mais j'arrivais encore à mener de front sans problème celui que nécessitait la dynamique de la Ligue. C'était le temps de la passion, et de l'idée que, loin de Paris, on nous laisserait vivre ici « notre » karaté sans nous compliquer la vie avec l'organisation obligatoire d'incontournables rencontres à seule connotation sportive, championnats, arbitrages. En tant que Délégué (fédéral) de la Ligue de l'Est pour le karaté, j'allais évidemment aux réunions du Comité Ligue (les autres membres étaient des judokas) pour lesquelles je courais les routes les samedis ou (parfois « et ») les dimanches. Une charge qui allait s'accroître au fil des années, et que j'allais vivre de plus en plus mal, laissant mon épouse et mon jeune fils, les jours où d'autres allaient se promener en famille au soleil ou dans la neige. Mais en ce temps là, je n'hésitais encore pas, persuadé que ce travail de pionnier dans ma province allait porter ses (bons) fruits, à savoir le développement de dojos de qualité, où les élèves de mes premiers élèves, allaient apprendre et transmettre à leur tour les valeurs des authentiques arts martiaux, celles qui, seules, avaient attiré mon attention et m'avaient motivé dès le début. Il m'a fallu encore quelques années avant de comprendre que les fédérations n'étaient pas là pour ce genre de préoccupations humanistes, que le temps n'y changerait jamais rien, que les mêmes personnes continuaient à y sévir avec des idées qui n'étaient pas les miennes (et auxquelles, en temps que délégué de Ligue, j'étais censé adhérer), ou que c'étaient leurs clones, à mesure que se développaient les chiffres de licenciés dans toute la France, et que ce type de résultat était bien le seul qui soit finalement pris en compte. Mais je pensais encore que le reste (recherche et défense de l'éthique) suivrait. J'étais tellement pris dans le mouvement que je n'avais pas vraiment le temps de douter de la beauté et du bien-fondé de cette dynamique... Naïf que j'étais !



Mushashugyo sur les hauteurs de Fréland en juillet 1964 !



Ils furent mes premiers et meilleurs élèves au SEC au milieu des années 1960.



Novembre 1966. Mes premiers Stages Katas rassemblant les instructeurs de la Ligue rue St-Urbain.



J'organisais, avec l'appui inconditionnel de Monsieur Philippe Kiener, Président de la Ligue de l'Est de Judo, une série de stages d'initiation au karaté. Monsieur Kiener (que j'eus le plaisir de retrouver plus de 20 ans après dans un de mes stages de taiji-quan à Strasbourg) m'avait invité à venir le voir à Saint-Dié, où il dirigeait une usine textile dans laquelle était domicilié le siège de la Ligue de Judo. J'avais donc pris un petit train m'amenant au cœur des Vosges, puis je partis à pied depuis la gare, à la recherche du 88 rue de la Bole... Le contact fut extrêmement courtois, d'emblée très rassurant pour le jeune étudiant qui découvrit un homme affable, calme, décidé, précis dans ses questions chaque fois qu'il arrêta de tirer sur sa pipe, intéressé par mes réponses. A l'issue de notre entretien, il me donna le feu vert pour développer ce « tout nouveau » karaté à travers sa Ligue (Alsace, Lorraine, Vosges). Je ne demandais pas mieux ! C'est ainsi qu'en octobre 1964, et pour la première fois, je portais « la bonne parole »... dans un premier stage de deux jours dans la ville de Saint-Dié, réservé aux cadres de Judo et d'Aikido de la Ligue. Un stage historique. Pas évident tout de même. J'allais être regardé à la loupe, il ne s'agissait pas de me mettre à dos les deux disciplines majeures... J'étais accompagné de Daniel C., un 2^e kyu que j'avais formé, un excellent partenaire, bon technicien, très investi de la... « mission », aussi « mordu » que moi (mais nous l'étions alors tous, dans ce petit dojo strasbourgeois dont les effectifs le mettaient en bonne place parmi les 70 clubs alors affiliés sur le plan national à la section Karaté de la Fédération Française de Judo et Disciplines Assimilées). Une bonne vingtaine de ceintures noires s'était déplacée et nous nous séparâmes dimanche soir sans que personne n'ait regretté le week-end. Je garde un excellent souvenir de mon tout premier stage ! J'ai découvert que, en restant naturel, passionné, ouvert, respectueux des autres choix de pratique, on pouvait se faire écouter de tous, pour finir par en convaincre plus d'un. Une leçon, et une recette, que j'appliquais sans effort, puisque conformes à ma nature, aux multiples stages qui allaient suivre au cours de ma vie. Je dirigeais dans la foulée un autre stage pionnier à Briey (Tucquegnieux, en Lorraine), invité par le responsable local du judo qui avait découvert le karaté au stage de St-Dié (et qui, plus tard, me demanda si je ne pouvais lui envoyer un karatéka de mon dojo strasbourgeois pour l'aider à développer sa toute nouvelle section : je le mis en contact avec Gilbert Gruss... qui, comme on sait, fit rapidement de la Lorraine son propre fief). Et c'était, définitivement, parti, et à quel rythme !

Je me demande encore aujourd'hui comment la jeune fille que je fréquentais alors, et qui devint mon épouse l'année suivante, n'a pas fui devant tant d'engagement dont elle pouvait prendre ombrage...

Le mois suivant, novembre 1964, ce fut le stage de Mulhouse-Bourtwiller, dans les locaux du Judo-club Corporatif de Bourtwiller (salle de la Milhusina) où officiait Maître Guillocheau, qui m'avait déjà accueilli dès octobre 1963 pour une grande démonstration de Karaté, la première dans la région, à l'issue de laquelle on me demanda d'y animer un cours suivi. Proposition à laquelle j'avais, évidemment, souscrit avec enthousiasme. Ce qui commençait d'ailleurs à encombrer sérieusement mon emploi du temps d'étudiant faisant chaque semaine la navette depuis Strasbourg. Je fus cette fois accompagné de Maurice L., un karatéka et un ami de la première heure, avec qui j'avais partagé l'expérience de la « retraite de Fréland », et qui était devenu président du dojo strasbourgeois, un homme efficace et apprécié de tous. L'enthousiasme des uns et des autres n'eut pas le temps de refroidir : fin de ce même mois de novembre 1964, la fédération m'envoyait à ma demande le prestigieux Hiroo Mochizuki, alors 4^e dan de Karaté !

Ce fut le premier déplacement dans l'Est (il revint à plusieurs reprises) du jeune maître, et je voulus faire profiter de l'évènement un maximum de karatékas de Strasbourg, Mulhouse et Belfort, rassemblés au dojo strasbourgeois de la rue St-Urbain. Comment oublier... la présence, le charisme, la beauté des techniques de Hiroo Mochizuki, venu nous présenter la technique Wado-ryu, à nous tous qui « étions » Shotokan... Avec lui, nous avons découvert un karaté dynamique, rapide, tout en esquives et en contres vifs, fouettés, précis. Nous buvions les paroles, nous étions émerveillés par les techniques. Au point que, dimanche soir, après avoir reconduit notre mentor à la gare de Strasbourg, nous nous retrouvions encore à une quinzaine de « mordus », épuisés par les deux jours de stage, à répéter jusqu'à plus soif, tard dans la soirée, les techniques et les katas du Wado-ryu. Afin d'être sûrs de ne rien oublier... Quand on aime... Quelques heures auparavant, à la gare, ce n'avait été qu'un au revoir : nous avions déjà décidé de faire revenir le maître en Alsace. De fait, je le fis revenir sur Mulhouse dès fin février 1965, et il y obtint le même succès. Je dus à ce stage la possibilité d'apprendre auprès de lui des katas Wado-ryu comme Bassai, Kushanku, Wanshu, dont la dynamique me convenait bien, et qu'il me laissa filmer pour pouvoir progresser seul. Une chance incroyable.

J'organisai les tous premiers Championnats de la Ligue de l'est le 6 mars 1965 au dojo de Mulhouse. Guy Sauvin, qui effectuait alors son service militaire en Allemagne, tout près de l'autre côté du Rhin, et auquel j'avais confié dans mon dojo un cours hebdomadaire axé sur la compétition (je crois qu'il était alors Champion de France), m'assista pour les arbitrages. Le journal régional avait annoncé l'évènement : « *Le Karaté quittera l'ombre pour faire son apparition sur la scène sportive* »... Ce qui fut, quelque part, le début de la fin : il n'y eut plus jamais de championnat, de coupe, de rencontre sportive pour lesquels s'alignèrent les divers dojos de ma Ligue, sans contestations ou affrontements divers. Rançon du développement, qui allait maintenant croissant. Mon dojo de la rue St-Urbain, le SEC, atteignait 85 licenciés après 3 années d'existence et restait le premier club de la Ligue (il y eut même cette année là la toute première inscription féminine... Il en avait fallu du courage, à Josette, pour venir rejoindre cette bande d'illuminés !).



Je fus informé que se déroulerait à Paris le premier passage de grades fédéral pour le 2^e dan de karaté. Ce que maître Hiroo Mochizuki m'avait apporté au cours de ces deux premiers stages en Alsace constituait déjà un solide bagage. J'osais donc y penser, sans rien dire à personne. Et je me retrouvai en ce 22 avril 1965 à Paris, devant celui qui avait donné une nouvelle et sérieuse impulsion à ma pratique. Des 5 candidats qui allaient être promus 2^e dan par maître Hiroo Mochizuki, j'eus les meilleures notes en katas. Ce qui étonna quelques karatékas parisiens qui, peu avant le début des épreuves, m'avaient toisé de haut en me demandant ce que je venais faire là. Et qui étaient restés sans voix lorsque je leur demandai où étaient les vestiaires pour que je puisse me changer... Un culot qui valut derechef quelques inimitiés à l'inconnu qui avait osé sortir de sa lointaine province... Je repris le train quelques semaines plus tard pour accompagner Gilbert Gruss aux Championnats de France, à Coubertin, où il allait représenter la Ligue de l'Est. Son excellent score fit qu'il resta pour fêter sur place avec les autres vainqueurs (je ne me souviens plus du détail), tandis que je repris le train de nuit car il me restait à préparer mes épreuves théoriques du CAPES. Une absolue priorité. J'étais content pour la prestation de Gilbert qui, je crois, gagna la Coupe (?). Mais, de ce moment là, il se mit à tourner dans les sphères fédérales parisiennes, et fut progressivement happé par l'option sportive du Karaté, qui n'était toujours pas la mienne, même si, en tant que représentant régional de la fédération je me devais d'organiser des rencontres selon le calendrier national. Preuve que je ne boycottais alors en rien cette orientation sportive (en tant que représentant de la fédération, je m'en sentais également responsable) : Gilbert fit par la suite une telle démonstration d'efficacité en combat lors du passage de son 1^{er} dan à Mulhouse, totalisant avec une facilité que je n'avais jamais vue tous ses points (je crois que dans sa poule de 5 combattants, il en battit en une suite impressionnante 4 par ippon, sans discussion possible, et le dernier par waza-ari...), que je ne lui tins pas rigueur de sa faiblesse en katas (je lui fis toutefois promettre, lorsqu'il vint recevoir son grade à la table du jury, d'y remédier très vite... ce qu'il me promit !). Fin juin 1965 j'organisai un dernier passage de grades au dojo de Mulhouse et annonçai que j'en laissais la direction à mon élève André Boehly (décédé depuis des années). Ce dernier passa son 1^{er} kyu en octobre suivant, au cours d'un stage au dojo de Mulhouse, car il n'était pas question pour moi de le laisser sans soutien. Les élèves de ses élèves enseignent aujourd'hui un peu partout dans le Haut Rhin, parfois sans même connaître le nom de ce pionnier. Pour moi, le rythme s'accélérait encore : reçu au CAPES d'Histoire et de Géographie, j'avais intégré le Centre Pédagogique Régional de Strasbourg, pour y enseigner la première fois, ce qui exigea une organisation sans faille dans toutes mes activités. Et puis... je me mariaï en décembre 1965 avec Gabrielle, qui ne savait toujours pas dans quelle aventure elle se lançait avec un fou du travail comme moi...

Ainsi finissait pour moi le « temps du printemps » de ma passion. Tout était en place, en moi et autour de moi, pour la suite d'une direction donnée à ma vie, et dont rien ne me ferait dévier. Ce que je savais depuis des années, et que j'allais maintenant prouver à mon entourage. C'est en ce temps là que je me suis dit que si les « vieux maîtres » existaient ou avaient existé quelque part, je les trouverais, ou trouverais les traces laissées, et que j'essaierai de toutes mes forces, tant que Dieu me prêtera vie et santé, d'en devenir un à mon tour (je ne doutais vraiment de rien... !). Pour continuer à alimenter la chaîne de la transmission de ce qui devait être transmis à ceux qui suivraient... Pour, à mon tour, être un maillon et servir... Je me sentais parfaitement à l'aise avec une volonté pédagogique qui m'animait sans discontinuer entre mes classes au lycée, mon dojo, mes intentions de publication qui allaient rapidement venir. Dans un engagement sur un terrain qui, en keikogi ou non, était celui que j'avais choisi et qui me convenait intimement. Je dois le dire aussi : il y avait dans cette volonté, pour le républicain convaincu que j'ai toujours été, l'esprit de ces « hussards noirs de la République » qui avaient à la fin du XIX^e siècle voué leur vie à l'éducation, parce qu'ils croyaient que seule l'éducation amenait à la liberté de l'Homme. Le vieux rêve de la fin de l'obscurantisme qui serait synonyme de paix... Quelque part, j'aurai été, un peu, je veux le croire, un « hussard blanc » dans mon keikogi... J'aurai fait de l'éducatif toute ma vie ! Je ne saurai bien entendu jamais avec quelle efficacité. Mais j'aurai du moins essayé, très, très fort !

Vint alors le « temps de l'été », un été torride où je m'engageais tous azimuts (au mépris des plus élémentaires précautions concernant ma famille et ma santé), que je situe entre cette période d'installation et de consolidation de ma « base » (le vétuste dojo de la rue St-Urbain), à partir de laquelle rayonnait ma passion pour le Karatedo strictement traditionnel, et au tournant du nouveau siècle, à partir du moment où je consolidais une nouvelle direction, et impulsion, dans ma recherche et ma pratique, et qui aboutit à ma « Voie Tengu ». Soit entre le milieu de mes années 20 et la fin de mes années 50...

HA. Eté. 1966-2000

1. Les années héroïques : de stage en stage... de livre en livre...

Elles allaient défiler très vite, d'un stage à l'autre (nous prenions également souvent, à quelques uns, en une ou deux voitures, la RN 4 entre Strasbourg et Paris, l'autoroute n'existant pas, pour suivre quelques enseignements d'experts fédéraux, dont Hiroo Mochizuki, lors de quelques stages de masse. C'était très enthousiasmant, mais je préfère ne plus penser aux retours, les dimanches soir, tard dans la nuit, sur une route étroite et encombrée amenant pour finir vers des cols vosgiens où l'attention ne devait pas faiblir...), puis aussi d'un livre à l'autre... En ce domaine, tout a commencé de manière très inattendue. Je découvris en effet un jour de 1967 à la librairie Kléber de Strasbourg un petit fascicule intitulé « Apprenez vous-même le Judo ». Je m'intéressais toujours beaucoup (et encore aujourd'hui !) à ce qui fut mon « premier amour martial », et qui m'avait ouvert LA porte... L'idée m'est alors venue (« pourquoi pas moi? »...) de réaliser une version Karaté de ce petit ouvrage d'initiation. Sans rien dire à personne, ni même à ma jeune épouse (la honte, en cas de refus !), j'écrivais aux Editions Eyrolles en leur faisant part de mon projet. La réponse fut rapide et positive. Il n'y avait donc « plus qu'à... ». J'entamai ainsi sans le savoir une fantastique aventure qui ne s'est toujours pas vraiment arrêtée quarante ans après ! Je voulais en effet communiquer ma passion, l'expliquer et l'enseigner partout où cela était possible, avec le keikogi comme avec la plume (je ne connaissais pourtant pas encore la formule japonaise « *Bun Bu Ichi* », ou « *Arts guerriers et arts littéraires ne font qu'un* » !). Et on venait de me le permettre. Plus tard, l'éditeur de mes premiers romans chez Pygmalion, qui me recevait chaleureusement à Paris, me souligna la chance que j'avais de pouvoir exprimer ce que j'avais envie d'exprimer à travers un support (le livre) qui pouvait toucher tant de monde, partout, longtemps. Je pense souvent à lui, et apprécie qu'il ait eu raison. Oui, j'ai eu la chance d'approvisionner le, alors, pauvre rayon « arts martiaux » des librairies avec tant de titres, tout au long de tant d'années, à une époque où la littérature sur la question était restée pauvre sinon inexistante. Mais à quel prix... J'y reviendrai... Ce premier (petit) livre, « Apprenez vous-même le Karaté » (et dont j'exigeais de faire moi-même toute la mise en pages), parut en 1968, peu avant le « Karaté, technique Wado-ryu » chez Flammarion, à l'automne de la même année, lui-même suivi par « Le Guide Marabout du Karaté » en 1969. Ce titre explosa littéralement sur le marché et fit quasi le tour du monde (pour la petite histoire : j'avais dès 1967 essuyé un refus des éditions Chiron au sujet d'une proposition d'ouvrage sur les katas... On m'écrivit en retour qu'il n'y avait pas de « marché » pour ce genre d'ouvrage...). Ce « Guide », bien distribué par une maison belge connue, me fit connaître, fit connaître ma vision du Karaté, me fit aussitôt apprécier ou détester pour certaines prises de position déjà très engagées. Pour les uns et les autres il me donna une étiquette qui me colla, justement je crois, à vie. En même temps, n'étant pas du sérail parisien, jamais visible dans les réceptions et cocktails (mon temps était pris pas autre chose, sur le terrain !), me parvenaient déjà, drues, des rumeurs (ah, les rumeurs... les auteurs des rumeurs sont des gens courageux...) critiques sur fond d'incompréhension et d'envie. Qui m'accompagneront également toute ma vie.

La « littérature Habersetzer », pionnière, omniprésente, incontournable (il ne s'agit pas de jouer à la fausse modestie : le fait est, j'en ai eu assez d'échos), suivie, année après année, avec constance et fidélité à des options choisies et farouchement défendues depuis quatre décades, m'a valu plus d'ennemis (« Mais c'est qui donc, celui-là ? Il est champion de quoi ? »...) que d'amis (j'ai aussi eu en tout ce temps, je dois dire, de très beaux et motivants courriers !), du moins lorsque je pense à ceux que j'ai pu connaître directement ou indirectement. S'exposer, avoir un « profil haut », c'est attirer le feu de l'ennemi, ai-je appris longtemps après au cours de mes formations en tir de combat (sur lesquelles je reviendrai plus bas)... J'ai choisi dès le départ d'assumer ce risque. Et je ne change pas avec l'âge. Je défie quiconque de trouver dans l'un de mes écrits, et dès les premiers, une modification ou même une hésitation dans mes credo ! J'ai toujours écrit la même chose... Ce n'est pas ma faute, si d'aucuns n'y ont lu que ce qui les arrangeait, pour le laps de temps où cela les arrangeait... Et à propos d'exposition... : j'ai aussi, depuis, appris à répondre, s'il le faut absolument, au feu de l'ennemi... J'ai appris, à force de travail et d'acharnement, à me donner les « moyens de ma politique » (comme aurait dit mon père), en dehors rien d'efficace n'est possible!

Ces années dans la salle des sports du Foyer St-Joseph de la rue St-Urbain à Strasbourg furent incontestablement des années « héroïques ». Quand je pense à toutes ces impulsions parties de là, pour développer lentement mais sûrement le karaté à travers l'Alsace, la Lorraine, les Vosges... On venait me voir de loin, pour s'informer, s'inscrire, planifier l'ouverture d'autres « sections de karaté ». Beaucoup d'entre ceux qui vinrent ceinture blanche repartirent quelques années plus tard avec une ceinture noire, ouvrirent des dojos sans vouloir perdre le lien avec le mien. Ils formèrent la première vague des instructeurs, qui en formèrent d'autres. Bien sûr, il y eut parfois aussi des incompréhensions et des rivalités, entre eux, et entre eux et moi. Rien que de très normal, quand j'y pense avec le recul... Rien d'autre que la vie... Au point que certains ont voulu oublier très vite cette époque de dépendance envers le « dojo-mère » de Strasbourg (dans la réalité, rien moins qu'un Hombu-dojo, à l'époque où j'ignorais encore le sens de ce mot), où j'organisais déjà un samedi après-midi par mois une Ecole des Cadres suivie, basée notamment sur l'étude des katas (j'en ai même encore les programmes dans mes classeurs d'archives !). Mais les photos de groupe prises à cette époque sont là pour me rappeler les visages de ceux qui sont venus à ces formations... Il y eut la crise de croissance, qui provoqua tant de soirées de discussions animées, où nous refaisions le monde, prolongeant les entraînements devant une limonade ou un panaché à « L'Homme Sauvage », une brasserie un peu plus loin dans la rue, nous faisant tous nous quitter tard dans la nuit. Mais période héroïque aussi, où des amitiés et des fidélités se sont également nouées, à travers des entraînements que nous voulions tous très durs (sur des canevas de techniques très basiques, entendez : des kihon peu variés et qui n'en finissaient plus) malgré des conditions matérielles que ceux qui sont aujourd'hui gâtés dans des clubs « tout confort » ne pourraient même pas imaginer : chauffage précaire et insuffisant, souvent défectueux (on s'entraînait quand même, même dans l'odeur forte du mazout, même ce fameux soir d'hiver où nous découvriions le fourneau hors d'usage et où nous avons commencé dans une température de -9 degrés (si, si... et il n'était pas question de se défiler n'est-ce pas, nous étions des guerriers !) pour finir deux heures après par -7 degrés, sans avoir pu faire fondre la glace à l'intérieur des grandes vitres de la salle, sol en parquet vétuste dont les mauvaises jointures laissaient passer l'humidité et provoquait des glissades (l'un de mes genoux en porte encore les séquelles), vestiaire étroit (bien sûr sans douches !) où les premiers arrivés (assez généralement moi, avec la clé) pouvaient ramasser en hiver quelques souris ayant avalé nos grains empoisonnés, murs lépreux avant que Maurice (le Président, « Momo » pour les amis) et moi nous nous décidions à repeindre le tout, seuls, jusqu'à la limite d'un plafond que nous ne pouvions atteindre même du haut de notre échafaudage mobile et branlant que nous faisons rouler aux quatre coins de la salle... jusqu'à des 3 heures du matin (on ne démarrait les travaux qu'après l'entraînement bien sûr !) alors que nous devons repartir à nos cours pour 8 heures le lendemain matin. C'était beau, l'enthousiasme... Tant pis si c'était aussi un peu fou... Quand je pense au confort (exigé et offert) des dojos actuels !

Années héroïques encore, qui virent dans cette salle que nous ressentions progressivement comme nôtre, des pratiquants venus d'ailleurs, de loin, de passage à Strasbourg, pour s'entraîner un soir ou deux avec nous, sous la direction d'un Alsacien qui avait de moins en moins l'accent et dont on commençait à parler dans l'hexagone et déjà au-delà. Ce qui, soit dit en passant, ne changeait strictement rien à mon comportement. Et qui me revient juste comme un souvenir amusé aujourd'hui...

Je faisais trois quarts d'heure de route dans ma petite R8 d'occasion, et plus tard ma 2CV, entre Obernai et Strasbourg, deux soirs par semaine, quel que soit le temps, sous la tempête, dans les congères de neige qui en ce temps là pouvait tomber dru sur une route du retour où il n'y avait souvent plus personne passé minuit. Ma « deuche » a bien failli décoller sur la route de retour, un soir de tempête, et je n'ai pu refermer en force le capot qu'à l'aide de ma ceinture noire pour ramener la bête au bercail... Un autre soir je suis tombé en panne sèche au milieu de nulle part et ai dû faire quelques kilomètres à pied sous la pluie battante pour aller réveiller en son presbytère le jeune curé d'un village sur l'itinéraire (je le connaissais du Lycée, tout de même !) pour un jerrican d'essence... Rien ne m'aurait détourné de ces rendez-vous avec mes élèves et amis (pour beaucoup d'entre eux). J'étais, nous étions, jeunes ! Oserais-je avouer ici que, la veille de la naissance de mon fils Thierry, en ce début décembre 1966, alors que mon épouse avait déjà été évacuée sur la maternité, je pris prétexte de ce que la sage-femme m'avait dit que rien ne devrait se passer avant le lendemain matin pour... filer tout droit à mon cours comme si de rien n'était... ? Vers 23 heures, pris soudain de remord et d'inquiétude (nous venions de finir un Heian-nidan, je m'en souviens très exactement !), j'annonçai que je terminais le cours un peu plus vite que d'habitude pour retourner à l'hôpital... La tête de mes élèves... qui m'ont pris, très justement, pour un fou... Bon, notre fils n'est effectivement né que le lendemain, mais quand j'y repense... Je ne dirai jamais combien mon épouse fut patiente, faisant semblant de croire que, à la longue, j'aurai raison dans ma démarche... pire encore lorsque, en plus, je commençai à la charger de textes à taper à la machine (vous savez, ces trucs antédiluviens, qui faisaient du bruit, qu'il fallait charger feuille après feuille doublée de plusieurs épaisseurs d'autres feuilles de fine pelure avec intercalaires de papiers carbone pour disposer d'un nombre de copies suffisant, et dont il fallait actionner le chariot après chaque ligne lorsqu'avait retenti une agaçante petite sonnerie... Si nous pouvions en ce temps là rêver d'un traitement de texte sur PC ou Mac...) pour les documents de Ligue, puis pour mes livres... Alors qu'elle travaillait elle aussi à temps plein au Lycée et s'occupait (plus que moi, je dois le confesser...) des besoins quotidiens de nos deux enfants.

A Saint-Louis aussi, près de Bâle et de Huningue (d'où tout était parti pour moi), s'ouvrit un dojo de karaté sous la direction de Pierre W. un autre de mes élèves de Strasbourg, que je soutins dans son action par ma présence lors de démonstrations et de stages (je me souviens d'une soirée de démonstration publique où je rompais avec enthousiasme une lance en sa faveur auprès des autorités administratives de la ville, après un Tame-shiwari sur des galets du Rhin...). Avec lui, je partis pour un premier stage organisé en Suisse, sur les hauteurs du Passwang, dans le Jura suisse. Pierre, que j'appréciais beaucoup et en qui je voyais un pilier futur pour la Ligue, bascula vers une pratique Shotokai (l'offre en experts japonais, invités par Monsieur Pléé à Paris, se diversifiait rapidement, et Tsutomu Oshima arriva à son tour) et je le perdis derechef, sans rien y comprendre (c'est le pire, non ? Se retrouver sans comprendre le pourquoi des choses...). C'était dû à moi, ou à Oshima... ? Depuis, j'ai ma petite idée... La rencontre que je fis avec ce dernier en 1970 au cours d'un stage à Saint-Louis, toujours chez Pierre, où j'en profitai pour organiser un passage de grades au niveau de la Ligue, m'a laissé un très mauvais souvenir. Je n'ai pas « senti » l'homme, pour des raisons que je ne développerai évidemment pas ici. Et, question passage de grades, ce fut, au sommet, la zizanie entre Shotokan et Shotokai, comme de bien entendu !

D'ailleurs, après une dernière, mauvaise, expérience du même style au Maroc, bien des années plus tard, je n'ai plus jamais voulu avoir à juger « un Shotokai ». Un autre de mes élèves strasbourgeois de la première heure, Norbert S., passa également « chez » Oshima, avec, ipso facto, la même attitude exclusive et d'oubli envers ce qui existait avant l'arrivée du « maître »... Ce que j'avais enseigné avant qu'ils ne sachent même qu'il existe était-ce donc si nul, voire si méprisable, ou Tsutomu Oshima est-il vraiment apparu à leurs yeux comme un Dieu vivant justifiant la plus brutale des « conversions » ? Je trouve que Pierre comme Norbert « marchaient » déjà fort bien lorsqu'ils confièrent la suite de leur progression à Sensei Oshima, et qu'il n'y aurait eu aucune honte à assumer bravement leurs origines (jusqu'à un niveau de ceinture noire, tout de même)... Comprends pas... Peut-être parce que j'ai toujours secrété des anticorps face à tous les « Dieux vivants », si heureux qu'on le leur rappelle souvent, et à tous les gourous que la terre peut porter...!



Hiroo Mochizuki et Gilbert Gruss au dojo de la rue St-Urbain en janvier 1967

Et Hiroo Mochizuki revint en Alsace, en 1967, puis en 1969. Avec lui, et d'autres, avec moi aussi, les stages succédèrent aux stages. L'Amicale Mochizuki, à laquelle je fis évidemment adhérer dans l'enthousiasme les dojos alsaciens tenus par mes élèves, eut cependant une courte existence. La sortie de mon « Guide Marabout du Karaté » en 1969 fut d'abord une bonne publicité pour le dojo du Strasbourg Etudiant Club. J'en avais fini la rédaction lors des événements de mai 1968 (le souvenir des camions militaires ramenant les troupes françaises basées en Allemagne, en face, traversant Strasbourg... le souvenir des émeutes dans les facultés une certaine nuit enflammée de partout, où l'on vint me chercher à la fin du cours pour raisonner quelques uns de mes élèves qui étaient montés sur les barricades...). Je dus en obtenir l'autorisation de publication auprès des autorités militaires, car j'effectuais cette année là, comme sursitaire, mon service au régiment des « Diables Rouges » (le 152^e RI) de Colmar (je vois encore la tête du Capitaine Barthélémy découvrant mon manuscrit, et « me » découvrant par la même occasion...). J'eus mon 3^e Dan FFJDA-Karaté le 1^{er} décembre 1969, après l'avoir raté une première fois au printemps (en même tant que l'ensemble des candidats qui s'y étaient alors présentés et qui, en « stand by » sur place depuis le matin pour ne passer que dans l'après-midi, après une heure de kihon puis les katas, durent affronter l'Equipe de France au complet, qui « joua » bien évidemment avec nous, histoire de bien nous montrer notre vraie place...). Merci pour la leçon... c'était facile. Ce type d'attitude ne me réconciliait pas avec le milieu fédéral parisien...

Au cours de ces années là, de 1962 à 1970, la section de Karaté du Strasbourg Etudiant Club (SEC), qui devint ensuite Strasbourg Université Club (SUC), fut sans conteste une véritable pépinière des futurs cadres des clubs alsaciens et lorrains de la toute première génération (combien de ceintures noires alors formées dans « ma » Ligue de l'Est ?). Mais je veux bien admettre que certains (mes « meilleurs ennemis »...) ont très vite tout fait pour ne pas avoir plus longtemps besoin de moi (une fois assimilées les séances katas de la rue St-Urbain, certain samedi après-midi...). L'un des points culminants de cette activité fut l'organisation en février 1969 de Championnats de Karaté de la Ligue de l'Est, qui furent d'un excellent niveau et dont je vois encore très bien les images dans ma tête. S'affrontèrent en finale deux karatékas qui se connaissaient bien pour s'être souvent rencontrés dans mon dojo de Strasbourg, Gilbert Gruss (Judo-Club de Briey) et Patrick E. (Judo-Club de Nancy). Gilbert remporta le tournoi après des échanges d'une haute technicité de part et d'autre, dans un fairplay parfait. Nous ne savions sur lequel des deux reporter nos suffrages dans la mesure où tout cela nous semblait absolument irréprochable ! Que le meilleur gagne ! Ambiance ! Ce fut Gilbert. Le mois suivant, ce dernier représentait la Lorraine au Championnat de France. C'est à l'automne de cette même année que je devais passer mon titre d'arbitre national à l'occasion de la Coupe de France à Coubertin (ou Championnats de France ?... peu m'importe aujourd'hui : je venais d'être nommé arbitre de ligue, ce qui représentait dans ma tête beaucoup de concessions au sport, et pour mon formateur-examineur, M. Noël, la preuve d'une certaine indulgence car il voyait bien que tout cela se faisait quasi à mon corps défendant... Mais bon, j'en étais encore stupidement à penser que la voie sportive pouvait se concevoir, sans faire de l'ombre au Traditionnel, en acceptant de « fermer un oeil » !).

Et l'évènement mérite sans aucun doute que je m'y arrête ici.



Championnats de la Ligue de l'Est en février 1969



AU DOJO DU SEC A STRASBOURG
GRUSS, MEILLEUR
KARATEKA DE L'EST

Le dojo du SEC, à Strasbourg, a accueilli les meilleurs karatékas de l'Est venus pour disputer leurs championnats. Les combats se sont déroulés devant un public nombreux et intéressé. Voici une phase mettant aux prises les individuels les plus en vue : Gruss (Briey) et Escams (Nancy). Le premier l'emportera. (Photo DN)

24-2-1969

2. Et tu ne cracheras pas à la face de ton arbitre....

Au cours de cette après-midi d'un samedi d'automne à Paris, me voilà pointer à la table des arbitres au stade Pierre de Coubertin. J'étais en compagnie de ma femme pour laquelle c'était, enfin, une occasion de voir ce que tout cela donnait au niveau national, et dont elle n'avait encore eu que les échos que je filtrais tout de même un peu pour elle... Dois-je encore une fois souligner qu'elle n'était pas portée, le moins que l'on puisse dire, à des démonstrations de violence, même à titre « sportif ». Elle allait être servie... !

Je me souviens que tout avait fort bien commencé. Mes premiers arbitrages me parurent plus faciles que je ne pensais. C'est que le niveau, somme toute, était bon, et les décisions faciles à prendre. J'assistai également à un assaut qui fut, tout particulièrement, extraordinaire. Le karatéka rentre sur la surface de combat, salue, se met en garde, calmement, très concentré, grignote la distance et... rentre pour balayer et marquer proprement sur l'adversaire en cours de réception au sol. Ippon... ! Et il salua. Aussi simple que cela. Gabrielle, qui avait tout suivi du haut des tribunes, me demandant par la suite qui était « ce gars là ». « *C'est Dominique Valéra*, lui ai-je alors répondu car j'avais découvert son nom sur la feuille de poule, *et il ira loin...* ». Mais l'après-midi n'était hélas pas terminée. Il faut que je vous raconte par le menu ce qui suivit... et qui vaut son pesant...

Vint un nouvel appel de combattants. En tant que candidat à l'examen national, je jouais le rôle d'arbitre central, assisté de quatre arbitres de coin déjà expérimentés. J'avais bien entendu décidé de jouer le jeu avec conscience et impartialité, comme jusque là. Du moment que j'avais accepté de venir... Des deux combattants qui se présentèrent, ceintures marron tous deux, je découvrai que l'un était Patrick E., de ma Ligue, et mon élève puisqu'il faisait souvent la route entre Sarrebourg, son lieu de résidence, et Strasbourg où je lui donnais des cours. J'en fis aussitôt la remarque au directeur des compétitions, feu Patrick Baroux. Au cas où cela poserait ultérieurement problème. Il me dit que non, que j'avais à faire mon travail d'arbitre en toute neutralité. Je n'avais rien pensé d'autre dans ma tête, bien entendu. Mon élève Patrick non plus, qui salua calmement et pris la position. En face de lui, un plus petit gabarit, incroyablement agité, avec des cheveux longs sur les épaules. Le combat fut de suite violent, et même hargneux de la part de ce dernier. Patrick rendait coup pour coup, très proprement, avec un contrôle parfait, comme il l'avait appris. Je n'arrivais pas à me décider. Je souhaitais quelque chose de particulièrement net et indiscutable pour mettre fin à une situation qui était visiblement en train de dérapage. Cela finit par venir, sous la forme d'un coup soudain porté par le « chevelu », que je considérai efficace en mon âme et conscience, et je criai aussitôt « yame » pour arrêter l'échange. Soulagé qu'on en finisse... Patrick leva aussitôt ses grands bras pour signifier qu'il avait compris. Malheureusement, il aurait fallu plus pour que son adversaire, qui avait pourtant marqué, le comprenne aussi... Ignorant le « yame », ce dernier poursuivit d'un violent gyaku-zuki au corps, que Patrick, stupéfait comme moi, ne pensa même pas à esquiver. Touché au foie, il partit au sol tandis que l'autre, lui bondissant dessus, voulut le marquer encore ! Je bondis à mon tour sur le « chevelu », prit son keikogi par le col, le tirai de toutes mes forces en arrière en hurlant « yame » sans discontinuer pour le faire abandonner et libérer Patrick qui se recroquevillait lentement au sol. Et pour la première fois de ma vie, et la seule fois à ce jour puisque je me mis aussitôt à penser que ce serait la dernière fois de ma vie, je pris un crachat en pleine figure... Le « chevelu » s'était relevé, tourné vers moi, et avait violemment et hargneusement craché... Je me reculai, choqué par tant de haine, et, au lieu d'annoncer sa victoire (qu'il avait indiscutablement avant ce... dérapage), le déclarait « hansoku-make », disqualifié. Ce qui donna lieu à une petite émeute, le public n'ayant rien vu de si loin, ne comprenant pas une décision aussi inattendue. Ferme dans mon jugement, mais secoué quand même, je demandai confirmation auprès de mes quatre arbitres de coin. Tous, y compris Hiroo Mochizuki, acquiescèrent à ma décision. Je demandai un micro pour expliquer au public ce qui s'était passé. Baroux me le refusa, et me demanda de faire une pause jusqu'aux combats pour les finales en soirée. Entre temps, police secours, appelée, évacua Patrick sur un brancard et nous l'accompagnâmes à l'hôpital, Gabrielle et moi, pour avoir le résultat des radios.

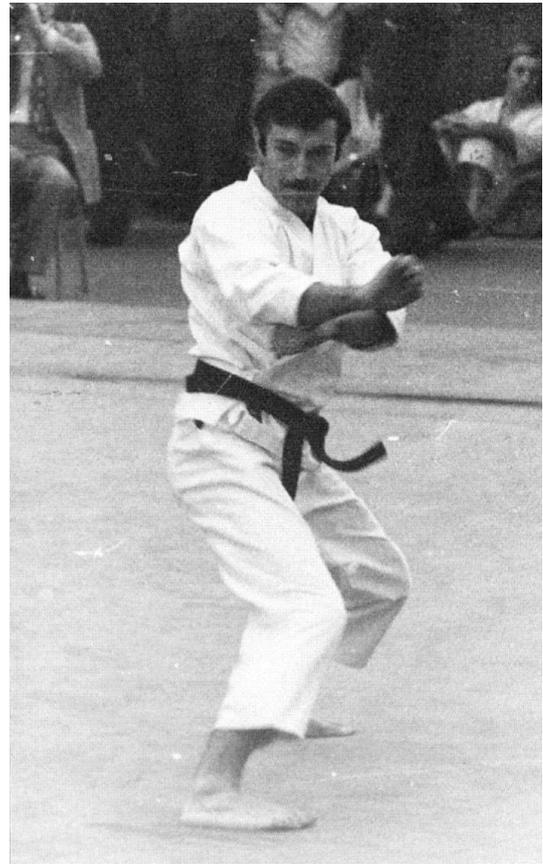
Le foie était sévèrement touché, et il fut décidé de le garder en observation pour la nuit. Nous ne pouvions rien faire de plus en attendant de nouveaux contrôles prévus le lendemain, et nous repartions pour Coubertin. Ce qui était inutile. En fait, d'une certaine manière, pas tout à fait, car pas mal d'idées commençaient à se bousculer dans ma tête...

Je n'ai plus jamais arbitré de ma vie... Je découvris en effet ce soir là que mon nom ne figurait plus sur la liste des arbitres et candidats arbitres retenus pour la soirée (ce qui, en soi, n'était pas grave). Mais aussi, surtout, à ma grande stupéfaction, que le jeune fou dangereux qui avait craché sans aucune retenue à la figure de son arbitre, le karatéka parisien à l'origine de toute l'affaire, avait été miraculeusement repêché et figurait toujours dans les tableaux au titre de la Ligue de l'Ile de France (je ne pense pas me tromper quant à cette « affectation », encore que ce ne soit pas le plus important). Pire, Maurice S., alors président de cette Ligue, vint me voir en aparté pour me dire qu'il serait apprécié que je règle le « petit problème » de la blessure de Patrick au niveau de ma propre Ligue... Véridique ! Hypocrisie et lâcheté... Je suis reparti de la table des officiels écœuré, révolté, décidé à ne plus être manipulé à quelque titre que ce soit. Je me suis laissé dire que mon cracheur de l'après-midi remporta même un (ou le?) titre ce soir là. Je tairai, par charité, le nom, et même, allez, les initiales (!), du jeune « chevelu » qui s'était ainsi donné en spectacle, au mépris de la plus élémentaire règle sportive, et encore plus de l'éthique de l'art martial qu'il prétendait pratiquer (depuis, mon ancien élève Gilbert Gruss, qui avait assisté à la scène, ne l'appelle plus que « le cracheur »...). Je dois quand même ajouter qu'il n'a cessé de « progresser » depuis, en grades et en honneurs, puisqu'il occupe aujourd'hui encore un poste, disons très important, dans... une fédération sportive fort connue (cheveux coupés maintenant...), où il demande avec une intolérance de fort mauvais aloi (pour ceux qui se souviennent de son passé) l'application de la loi sur les grades (monopole d'attribution des grades « Dan » à la seule fédération délégataire, une disposition unique au monde, soit dit en passant). Réclamant contraintes et condamnations pour ceux qui n'obéissent pas au règlement de la dite fédération ! Je reste pantois devant l'aplomb d'un tel donneur de leçon, devant tant de force d'oubli, devant une telle carrière finissant sur une image de procureur exemplaire... Mais qui en connaît encore son triste point de départ ?... Le temps peut-il racheter une conduite ? N'est-il pas plus souvent complice d'oublis arrangeants ? Ma mémoire résiste à ce type de temps là : et je vis encore pour m'en souvenir et dire ce qui fut... Car c'est quand même moi qui ai pris le crachat, en public, et je le ressentirai encore, presque physiquement, jusqu'à la fin de ma vie. Personne ne peut, ne doit, accepter de se faire cracher dessus, en aucune manière. Je sais que le jeune compétiteur de Coubertin ne m'a pas oublié non plus... même si nos routes ne se sont plus jamais croisées. Nous avons tous deux fait nos vies depuis, sur des scènes où nous endossons des responsabilités fort différentes, à cause d'objectifs très différents. Alors... ça ira comme cela, chacun dans son coin, et tout sera bien. Il n'y en a de toute façon plus pour quarante autres années à ressasser des souvenirs. Et je ne suis plus tenté à mon âge de faire la guerre à personne. A mesure qu'il passe, le temps devient de plus en plus précieux. Et, pour le « jeune fou » de Coubertin, être rattrapé par son passé pourrait faire des vagues insoupçonnées et provoquer quelques dommages collatéraux même auprès d'un nouveau public que l'on peut à priori penser n'être en rien concerné par l'affaire. Cela s'est déjà vu plus d'une fois. Je préfère donc me dire que le soleil doit briller pour tout le monde... même si pour un tel acte, il ne peut y avoir prescription dans mon esprit. Même la jeunesse ne peut excuser un tel comportement, et la complicité du système encore moins. « *Le sabre est un trésor dans son fourreau...* » dit l'adage !!! Et le meilleur combat est toujours celui qui n'a pas lieu. Sagesse du Budo. Que j'ai reprise dans ma « Voie Tengu » sous la forme du « *ne pas se battre, ne pas subir* » (mais attention : *ne pas subir*, non plus... !)... Et je veux m'y tenir. Mais pour en finir ici avec cette triste histoire : nous sommes allés rechercher Patrick à l'hôpital le lendemain. Il marchait comme un petit vieux dans sa robe de chambre, le teint cireux, et nous le ramenions avec ses élèves en voiture jusqu'à Sarrebourg. Ses premières paroles furent qu'il arrêterait le karaté. Je ne sais pas ce qu'il fit par la suite, car il dut quitter assez rapidement la région par suite du décès de son épouse, que nous apprécions également, Gabrielle et moi, pour avoir rencontré le couple à plusieurs reprises. S'il me lit un jour...

Pour moi, tout était devenu nettement plus clair. Il n'était pas question de continuer à être complice, même de loin, de pareils agissements. Déjà les lecteurs de mes premiers ouvrages m'écrivaient parfois pour me demander de les guider vers un dojo où, ici ou là peut-être, on pratiquait le karaté dans l'esprit de mes livres. Que l'on puisse, finalement, chercher à pardonner à un mouvement incontrôlé d'humeur de jeunesse, peut-être, et encore ! Mais qu'un grand système sportif, alors leader du karaté dans toute l'Europe, qui se posait en exemple, valide sans même l'ombre d'une sanction un tel comportement, dépassait mon entendement. Et comme je venais, aussi, d'entendre hurler dans la même après-midi de ce jour noir à Coubertin « *Vas-y, tue le !!!* » par le coach de l'Equipe de France pour stimuler (!) son élève, ce fut la goutte d'eau... J'avais décidé en reprenant la Nationale 4 vers Nancy que je n'avais absolument, définitivement, rien à voir avec ce milieu là. Je pensais alors encore qu'en me repliant sur le cadre de mon dojo, où seul maître à bord, je pouvais espérer rester plus près de la Tradition, cela suffirait pour m'en démarquer. Il me fallut encore quelques années pour admettre que « ces gens là » ne changeraient jamais... et enfin passer la vitesse au-dessus, puisqu'il n'y avait, décidément, plus d'autre choix en dehors de celui d'arrêter toute pratique. Ce qui eut tout de même été un comble !

Fin 1969 le livre le plus épais que j'écrivis jamais était prêt aux Editions Amphora (où Monsieur Roger Vaultier, fondateur, m'avait demandé d'y travailler). Mon « Karatedo, techniques de base, entraînements, assauts » parut sur 496 pages en février 1970, juste à temps pour pouvoir encore le présenter à mon père, alors qu'il rentrait à l'hôpital. Je lui avais dédié ce que je considérais alors comme ma « thèse », (mais à une époque où personne n'aurait osé proposer un tel sujet à la Faculté ! Quand je vois, depuis, le nombre de sujets sur les arts martiaux proposés et acceptés par les jury de thèses, et pour lesquels on est parfois venu me voir en Alsace, ...). Il décéda une semaine après. Nous étions là, ma sœur et moi, à recueillir son dernier souffle avant que de devoir l'annoncer à notre mère qui attendait à côté, si petite et fragile sur son siège, tétanisée, effondrée, refusant l'inéluctable de tout ce qui lui restait de force, attendant jusqu'au bout l'annonce d'un miracle. J'aime à penser qu'il eut encore le temps de s'apercevoir de la portée et du sens des efforts d'un fils qu'il avait toujours refusé de voir en keikogi... ce qui restera à jamais un grand manque dans ma vie. Il partit peu avant son 58^e anniversaire, et ce fut un choc énorme pour moi. Je me retrouvais brutalement tout seul « devant », avec plus jamais la possibilité de m'abriter derrière ce roc qu'avait jusque là été mon père. Malgré l'intensité de la douleur de cette séparation, ou peut-être à cause d'elle, j'accélérai encore dans mon travail, et mon besoin de faire, de laisser quelque chose derrière moi... Le jour de mes propres 58 ans je fus submergé par l'évidence qu'à partir de ce jour je serai chaque jour toujours encore un peu plus vieux que mon père... J'y repense très souvent, si longtemps après, et je ne m'y fais toujours pas ! Le Karma...

En décembre 1971 l'ASS Tivoli organisa une grande manifestation de judo à Strasbourg, à laquelle la Ligue de l'Est me demanda de participer pour une présentation de karaté en compagnie de Yoshinao Nambu, invité d'honneur, que j'avais déjà rencontré à Paris. Notre démonstration fut très appréciée. Après divers échanges en kumite dont nous avons tous deux arrêté les grandes lignes, Nambu montra un kata respiratoire fort spectaculaire avec son impressionnante musculature. Puis mes élèves et moi avons exécuté Tekki-shodan avant que je ne conclue par un Chinto en solo puis avec partenaires (Bunkai). Nous fûmes chaudement remerciés par nos amis judokas. Le karaté avait encore, localement, une très bonne presse... Je me souviens aussi que Nambu, lors du dîner de clôture, me proposa de m'associer avec lui dans le cadre d'un style qu'il était en train de mettre sur pieds. Mais, encore tout à ma Ligue de l'Est, et toujours convaincu que les dérapages au sein de la fédération restaient l'exception et ne me concernaient d'ailleurs plus, je déclinai l'offre. Yoshinao Nambu a fait ensuite la carrière que l'on sait. Je le revis une dernière fois en mars 1986 à Paris, lors de la remise par Sensei Ogura du 9^e dan à Henri Pléé.



En 1974, au cours du second stage que l'on m'avait invité à diriger au Maroc, je fis la rencontre tout à fait inopinée, dans un café d'une petite ville tout au sud du pays, d'un Français qui m'aborda en souriant pour me demander si je me souvenais de lui. Non, je ne me rappelais même plus que c'était moi qui lui avais décerné la ceinture noire un jour à Mulhouse, ce qui lui permettait depuis de vivre d'un petit dojo ici, me dit-il sans cacher sa joie de me revoir de manière aussi inattendue... A cette époque déjà, tout allait si vite pour moi, à chaque « chantier » succédait un autre. J'ai dû en donner des métiers, à quelques uns... Peu veulent encore s'en souvenir aujourd'hui. Mais je repense à cette rencontre dans la petite ville du sud du royaume chérifien, si loin de l'Alsace...

Les mordus de la première heure me secondèrent souvent dans les stages pour lesquels je fus de plus en plus sollicité. Et que je ne refusais jamais, pensant encore en ce temps là que l'on pouvait faire évoluer doucement les choses de l'intérieur (de la fédération sportive) ou du moins assurer une sorte de domaine réservé à un Karatedo s'affirmant plus comme une culture que comme un sport. Epoque pionnière, donc, dont je peux parler avec émotion et fierté, où l'ardeur, la volonté, le purisme, la curiosité de tout de mes premiers karatékas (nous avions à peu près tous le même âge, sans que cela n'ait jamais posé de problèmes en terme de respect entre nous), faisaient ma certitude, ma joie, mon enthousiasme. Quelle effervescence alors, quelle soif d'apprendre et de savoir, quel bouillon de culture... Je tirais autant que l'on me poussait, pour tirer encore davantage... Si j'ai alors commencé à écrire, de plus en plus, c'était pour me faire entendre davantage encore, toucher un public de plus large, faire connaître une certaine conception du karaté et des arts martiaux en général, que j'ai défendue depuis ma première ligne et qui pouvait ainsi se répandre bien au-delà de limites que je pouvais oser espérer du fond de la rue St-Urbain... Je me suis rapidement, en ces années où la découverte du karaté ne faisait que commencer, et où personne ne parlait encore vraiment de kung-fu, trouvé porteur d'une idée, d'un message perçu bien au-delà de l'hexagone, dont des centaines de messages reçus du monde entier ont largement authentifié l'impact. Je garde toutes ces lettres, avec l'idée stupide que j'aurai un jour le loisir de les relire...

(Ah, ma collection de timbres en ce temps là... Les mails, c'est pratique aujourd'hui, mais que deviennent les philatélistes... ?) En ce temps là, ce que j'écrivais était effectivement incontournable... A Paris, celui qui m'avait décerné ma ceinture noire en 1961 et découvrait avec une stupeur qu'il ne dissimula pas au printemps 1970 mon énorme « Karatedo », me donna une chance inouïe : Henry Pléé avait compris ma puissance de travail et je n'allais pas, je crois, le décevoir. Mais ce fut un cran plus loin encore dans le rythme imposé à ma petite famille...

3. Et ce fut « Budo Magazine » !



Les 4 années (1970 à 1973) pendant lesquelles Henri Pléé me confia la rédaction de son « Budo Magazine », dont les « anciens » se souviennent encore, et les (un peu) plus jeunes comme des revues vues aux mains de leurs pères, contribuèrent largement à l'audience que je désirais donner à mes idées. Je veux faire ici un juste retour sur ce que fut un investissement-travail énorme. Ce travail fut passionnant; j'assurais pour l'essentiel textes et illustrations, photos comme dessins, avec des moyens dérisoires (je m'étais fabriqué une table lumineuse tout ce qu'il y avait de plus artisanal, mais ça fonctionnait !). J'appris à mieux me servir de mon reflex Asahi Pentax, achetais les pellicules au mètre (je me souviens que je pouvais en avoir 17 mètres en une seule bobine, ce qui réduisait considérablement le coût de la valeur d'un film « Ilford ». Je déroulais dans le noir, avec l'aide de Gabrielle qui empêchait la bobine de se dévider intempestivement, transférais sur des bobines... Inimaginable... !). Je fis des progrès dans le développement, agrandissais, apprenais à faire des montages, le tout « sur le tas » bien sûr, avec pour seule expérience de départ ce que m'avait appris un soir dans sa chambre d'étudiant l'un de mes premiers élèves du dojo, Daniel Coquery, auquel il m'arrive de penser souvent depuis une soirée mémorable... Sans sa démonstration et ses encouragements, jamais je n'aurais osé me lancer dans une telle aventure. Bien m'en prit pourtant, car il fallait en ce temps là fournir aux éditeurs les tirages papiers des photos d'illustration, au format, et si j'avais dû passer par les services d'un photographe professionnel, non seulement je n'aurais pu lui expliquer le recadrage que je désirais pour chaque photo, mais j'aurais vite abandonné devant le prix de tels services. Et pas question non plus qu'un éditeur envoie à un auteur un photographe payé par lui, ou le fasse disposer d'un studio (le « Guide Marabout du Karaté », réalisé en studio à Bruxelles, fut la seule exception).

Daniel et moi avons réalisé ensemble les photos du « Apprenez vous-même le Karaté », et je me suis lancé seul pour la suite. J'ai appris vite, je crois, et quelque part Daniel a été (l'a-t-il seulement su par la suite ?) à l'origine d'un savoir-faire qui fut déterminant pour me lancer dans la fabrication de tant et tant d'ouvrages, à l'aide de milliers de clichés pris par mon épouse. C'était au jardin, ou en intérieur avec de mauvais flash, en vacances, n'importe où, car j'emportais toujours un keikogi dans le coffre de la voiture, pour le cas que tel ou tel paysage pourrait convenir pour telle ou telle prise de vue, telle ou telle couverture de livre en projet. Car, je crois l'avoir déjà dit, « en ce temps là », on photographiait « à tel » sans moyen (du moins artisanalement, ce qui était toujours mon lot) d'incruster, de modifier le fond, de tricher ici ou là... C'était le temps de la photo argentique avec ses contraintes, bien avant le numérique... Gabrielle et moi avons fonctionné comme cela pendant des années, sans même une chambre noire, attendant que nos enfants soient couchés, que la nuit devienne bien noire pour, volets fermés et calfeutrés, transformer la cuisine en laboratoire photo ! Imaginez... : cela commençait autour de 22 heures (limite même en été, avec la lumière du jour filtrant plus longtemps à travers les volets !) pour finir souvent vers les une heure du matin, la glaceuse (une machine sur laquelle il fallait étendre à grands coups de rouleau de caoutchouc pour bien les faire adhérer les photos mouillées pour les sécher et en glacer, c'est à dire faire briller, la surface) restant sur la table. Je la rouvrais avec appréhension le matin (il fallait quand même rejoindre le lycée pour nos cours à 8 heures) pour récupérer les photos, en voir le fini et les contrastes (lorsqu'elles ne restaient pas collées, et qu'il fallait tout refaire le soir suivant...). Que d'ouvrages réalisés de la sorte, à partir d'une mise en page complète que je fournissais à l'éditeur, avec les photos et les dessins en place, avec le manuscrit tapé à la machine... (par Gabrielle, pendant que je développais dans la cuisine !). Je découpais les photos à l'angle avec une simple lame de rasoir... Et je n'ai pas encore parlé des dessins !

Je progressais aussi en ce domaine. A coup de milliers et milliers de « petits bonshommes » en keikogi qui se mirent de plus en plus à ressembler à de vrais personnages. Je peux maintenant vous livrer un petit secret de fabrication... : parfois, pour être plus près du mouvement, je dessinais en projetant verticalement sur la table, en vue par vue, des petits films en 8mm (vous voyez le format ?...), une image sur huit ou parfois davantage. Henri Pléé m'avait ainsi confié une série de films en noir et blanc (souvent de très mauvaise qualité, avec des flous que ma petite plume devait corriger !) avec l'ensemble des katas du Shotokan, pour que je traduise le tout en planches dessinées. J'ai ainsi dessiné en quelques mois (170 heures de travail : j'ai compté... j'ai, évidemment, encore le bordereau récapitulatif dans mes archives...) 63 planches au format 23 x 33 cm, portant très exactement 2858 dessins explicités par flèches et axes du mouvement (une première en la matière, ce qui rendait le tout bien lisible), ce qui a donné en 1973 le tout petit fascicule « Official Basic Karate Katas ». Henry Pléé m'avait promis qu'il en assurerait le descriptif, ce qu'il ne fit jamais, et publia seulement mes planches, en les réduisant très fortement en passant. Mais même sous cette forme tronquée, qui n'avait pas été convenue, le succès de librairie fut immédiat. Y en a-t-il eu, des karatékas en France (et ailleurs : mes planches étaient des BD et pouvaient se passer de textes), qui ont commencé à découvrir les « katas supérieurs » avec ce petit fascicule au format poche... Mes droits d'auteur se réduisirent à un forfait, qui a dû être largement amorti par la suite. Mais ce ne fut pas la raison pour laquelle les deux « co-auteurs » se fâchèrent un peu... J'avais quand même de quoi être vexé de voir mon travail si peu valorisé, alors qu'il devait initialement faire partie d'un gros ouvrage incluant également les katas du Wado-ryu avec Hiroo Mochizuki en photos (un ouvrage qui sortit d'ailleurs séparément en 1974, dont on ne me fit même jamais suivre un exemplaire...). Je commençais à comprendre que si je restais aussi naïf (pour le moins) au contact d'un certain milieu éditorial je continuerais à faire le « nègre » pour d'autres... Cette déconvenue, ajoutée à la fin peu glorieuse de « Budo Magazine », que je vais vous raconter maintenant, fit que Henry Pléé et moi nous sommes perdus de vue dès la fin 1973.

Donc ! « Budo Magazine » fut un formidable accélérateur dans ma manière de travailler de manière efficace. Mes vraies « universités » dans le domaine éditorial en quelque sorte, j'en conviens. Mais au prix de tâtonnements et d'une charge de travail que je n'ose plus guère raconter à personne...

Il fallait sortir un numéro d'une soixantaine de pages chaque mois (sauf en juillet et août), dont je confectionnais à Saint-Nabor les plaques page par page avec du matériel pour offset (ozalid) réalisé à Paris à partir des documents textes et photos que j'envoyais dans un premier temps chez l'imprimeur (valorisation de ma table lumineuse !), avant de réexpédier le tout, monté et prêt à l'impression. Comme nous travaillions mon épouse et moi en journée, c'était pendant la petite heure du déjeuner que l'imprimeur appelait pour les dernières mises au point avant le « bon à tirer ». Autant dire que nous ne déjeunions pas souvent dans le calme, ni en même temps... Que l'on s'imagine le stress permanent au prix duquel cette revue sortit très régulièrement à l'heure pendant ces 4 années... La fameuse « équipe de Budo-Magazine », se réduisait à Gabrielle et à moi, plus l'imprimeur qui faisait ce qu'il pouvait pour nous aider. Certes Henri Pléé en restait le patron, que je retournais voir à Paris deux fois par an pour qu'il valide mon planning et les sujets préparés, ce qu'il faisait volontiers, me rappelant que j'étais le rédacteur en chef... Je dois dire cependant que j'ai eu toute sa confiance, et que je suis resté assez libre (en particulier dans mes éditoriaux, dont j'eus quantité d'échos favorables, car j'y posais déjà sans retenue les vraies questions concernant le Budo). J'ai aussi, par le biais de nombreux reportages en championnats que je couvrais moi-même, y compris en judo (jusqu'en Allemagne aux Championnats du Monde de Judo de Ludwigshafen en 1971), rencontré un tas de gens de la scène Budo. Et si vous saviez le nombre de ces « gens », parfois encore très connus aujourd'hui, qui m'ont littéralement assiégé pour que je parle d'eux dans « ma » revue... D'autres me demandèrent des adresses au Japon, des introductions auprès de maîtres... Je me souviens en particulier de l'un d'eux, qui fit par la suite un très beau film sur les arts martiaux traditionnels japonais, repris en (beau) livre et toujours en vente. Tout alla donc très bien (enfin, je veux dire, tout fonctionnait, bien rôdé) jusqu'en ce mois de décembre 1973... où la décision d'arrêter me fut signifiée par Henry Pléé lorsque je le retrouvais à son bureau de la rue de la Montagne Ste Genevière avec sous le bras mon planning pour les six mois suivants, avec plein d'articles déjà prêts, couvertures, etc. Je n'ai pas bien compris pourquoi il avait décidé, sans m'en prévenir plus en amont, d'arrêter l'aventure, maintenant en pleine réussite (par simple effet de bouche à oreilles, la revue n'étant pas distribuée en kiosque). On s'est un peu accroché... d'autant qu'il me fit « sauter » le dernier édito du numéro de décembre 1973 pour le remplacer par un simple avis du style, « chouette, on fusionne avec la revue France-Judo, réabonnez-vous... ». Alors que je reçus pendant les premiers mois de 1974 une avalanche de courriers me demandant des explications de la part de lecteurs qui s'étaient réabonnés dans l'enthousiasme et qui découvraient brutalement qu'ils avaient acheté une revue de judo ! J'ai, individuellement, pris la peine (et le temps !) d'expliquer que je n'étais absolument pour rien dans ce changement. Venant dans la foulée de ma désillusion du « Official Basic Karate Katas », la brouille entre Henry Pléé et moi-même dura, peut-être stupidement j'en conviens, une quinzaine d'années. J'eus alors l'impression d'avoir été floué une fois de trop.

Il reste que j'appris beaucoup pendant ces années de dur (mais passionnant) labeur. Et j'en reste rétrospectivement reconnaissant à celui qui avait cru en moi, et donné ma chance. Nonobstant le souvenir de ce qui nous a un temps tenus éloignés. Et puis, je reçus en ce temps là quantité de courriers du monde (j'ai bien entendu gardé toutes ces enveloppes et timbres, réservant à ma retraite de philatéliste le temps de les classer... !!! Toujours pas fait, dans une autre vie peut-être... Mes petits-enfants me chahutent bien à ce sujet), m'apprenant que mes articles et livres étaient lus bien plus loin que je ne pouvais imaginer. Et appréciés aussi. On m'invitait aussi, ici et là. On promettait. Parce qu'on avait, me répétait-on ici et là-bas, compris le message du « vrai » Budo, relayé dans mes articles et mes livres. Je crus alors qu'un mouvement naîtrait, quand même, assez fort pour faire vivre un Budo culturel à côté du Budo-sport. Las ! C'était méconnaître la force de persuasion des pouvoirs d'intérêts... On prend fort opportunément toujours les mêmes, comme on sait, partout, et on recommence... Pendant ce temps, la vie passe, de nouvelles générations de pratiquants crédules finissent par goûter à leur tour à ces mêmes désillusions que les anciennes ont connues. Puisque, décidément, « l'expérience est une lanterne qui n'éclaire que le chemin parcouru »...

Et que, plus ce chemin s'allonge derrière soi, plus on comprend qu'il est impossible de préserver ceux qui suivent de déconvenues qui finiront par les démotiver à leur tour. Et c'est ainsi que, à ce rythme tranquille pour les intérêts des systèmes en place, rien ne change, et ne changera, jamais ! Rien de nouveau sous le soleil ! J'en suis aujourd'hui, hélas, persuadé.

4. 1973 : le grand tournant.

Bien entendu, « Budo-Magazine » ou pas, nouvelles parutions de livres ou pas, et toujours sur fond de mon métier d'enseignant au Lycée Freppel d'Obernai, mes activités karaté se poursuivaient de plus belle au Karaté-Club du SUC. De plus, je commençais à répondre aux premières demandes de stages à l'étranger. J'avais passé la main au niveau ligue en 1972, ne désirant pas occuper une situation de monopole (que personne ne me contestait, et que j'aurais pu renouveler sans problème, je veux le rappeler ici) et désireux de laisser d'autres s'exprimer mieux que je n'avais envie de le faire au niveau sportif. C'était faire preuve de tolérance, non ? Mal m'en prit... Je n'en eus jamais retour. Mes adversaires, qui supportaient mal ma notoriété, me guettaient depuis longtemps. Mon retrait volontaire au niveau de la Ligue fut le signal de l'attaque, même si pour un petit temps encore l'une de mes ceintures noires, Patrick C. occupa le poste avec dévouement et mesure.

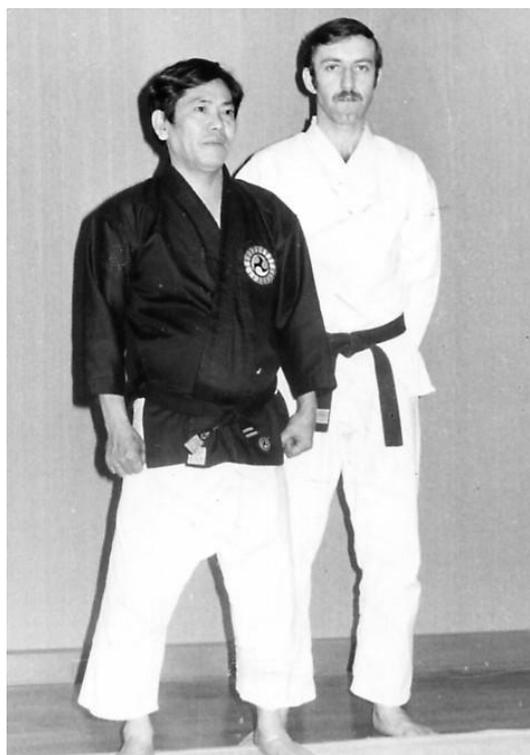
Je fus nommé 4^e dan en 1972, ce qui était en ce temps là un grade important, quasi « terminal » au niveau de la connaissance technique (mon passeport fédéral délivré en 1968, sur lequel ce grade fut reporté, ne portait alors mention que du 4^e Dan... la suite étant supposée honorifique. Mais là aussi l'inflation allait suivre très vite). Il me fut également demandé, alors que je songeais déjà à quitter mon poste de responsable de Ligue, de fournir à la fédération une liste de noms proposés pour la réception du, alors, tout nouveau Brevet d'Etat de Judo, Aikido, Karaté et Méthodes de Combat Assimilées (cette reconnaissance faisant suite à un premier Diplôme Fédéral de Professeur de Karaté, qui me fut attribué dès novembre 1968, dans un courrier adressé à 112 autres récipiendaires, mais qui fut contesté par la suite par le Président, un judoka, de la FFJDA. Lutte intestine, qui allait d'ailleurs pousser le karaté à s'affranchir de la tutelle du judo). Je portais consciencieusement sur cette liste, absolument sans esprit sectaire, les noms des professeurs de karaté en Alsace et en Lorraine qui me semblaient dignes d'une telle responsabilité. Cette liste de noms fut validée en octobre 1972. Je peux donc affirmer (archives à l'appui...) que ces premiers professeurs n'eurent jamais à passer d'examen les habilitant à enseigner dans leurs dojos et dans le cadre de la fédération officielle. Quelle tristesse de me souvenir aujourd'hui que, parmi eux, il s'est trouvé les plus acharnés à faire barrage aux candidats qui les suivirent et qui, eux, devaient passer un examen. Normal... Nature humaine... Mais tout de même... Je commençais à regarder autour de moi et à apprendre... (j'ai le souvenir d'une phrase que me dit un jour Madame Pléé lors d'une visite à Judo International, quelque chose comme : « *Le problème, avec les arts martiaux, c'est qu'ils peuvent vous rendre fous, les mecs...* » Je n'ai jamais oublié son regard pénétrant sur le Budo...). J'eus moi-même, sans examen, ce diplôme le mois suivant avec la première fournée fédérale.

1973 fut une année charnière, marquée par trois événements majeurs.

D'abord la venue à Strasbourg, en mars, de Sensei Shinho Matayoshi, 10^e Dan de kobudo, héritier prestigieux de l'école de son père. Avec lui nous découvrîmes aussi pour la première fois le karaté Goju-ryu d'Okinawa. Initialement c'est Sensei Seikichi Toguchi, également 10^e Dan d'Okinawa, qui aurait dû l'accompagner, mais il dut annuler en dernière minute, pour raison de maladie (il nous rendit visite plus tard). Maître Matayoshi avait déjà été en démonstration aux Championnats du Monde Karaté à Paris en 1972, en compagnie de Maître Tsuneyoshi Ogura, que Henry Pléé me fit rencontrer à cette occasion (j'assurais un reportage photo de l'évènement pour « Budo Magazine »). Ce dernier m'envoya Maître Matayoshi l'année suivante. Celui-ci avait alors 57 ans et il nous fit l'effet d'un « vieux » maître, tant il savait de choses et subjuguait par son charisme. Quel stage ! Quelle volonté pédagogique ! Je le vois encore monter sur une table qu'il nous avait demandé de placer au milieu de la salle pour qu'on puisse bien le voir de tous côtés, malgré sa petite taille...

Nous décidions aussitôt de créer une section de kobudo dès l'année suivante, après mon séjour au Japon où j'étais invité par les Sensei Ogura et Matayoshi. Il faut que je vous raconte quand même un épisode extraordinaire. Jacques D., brillant interprète, qui avait accompagné Maître Matayoshi, fit le maximum pour que nous gardions de ce passage en Alsace un souvenir fort. Aussi m'accompagna-t-il volontiers dans mes efforts pour décider le Maître à nous laisser prendre un bout de film de ses techniques. Ce ne fut pas facile, et nous essayâmes une dernière fois de le convaincre au cours d'une dernière promenade au Mont St-Odile alors que son regard errait sur la plaine d'Alsace en contre bas (J'en fis un lieu de passage obligatoire pour tous les hôtes japonais et chinois qui vinrent me rendre visite les années suivantes, pour leur plus grand ravissement d'ailleurs. Maître Ogura, sans rien connaître en géologie, disait y ressentir des ondes spéciales : l'endroit est effectivement reconnu pour être un haut lieu « vibratoire » en raison de la présence d'ondes telluriques censées recharger en énergie vitale), avant que les deux hommes ne reprennent la route de Paris après un dernier déjeuner dans ma maison de St-Nabor. Le Maître, qui soit dit en passant était un gros fumeur, avait fortement mal à la tête, disait-il. Non, ce n'était vraiment pas possible, répétait-il en grimaçant... Nous rejoignîmes donc ma maison en nous excusant d'avoir tellement insisté. Lorsque nous entrâmes pour midi tapant dans notre salon-salle à manger, où mon épouse avait déjà mis la table (elle devait revenir du Lycée d'un moment à l'autre, et elle avait tout organisé la veille au soir), ne voilà-t-il pas que, de manière tout à fait inattendue, le Sensei me demande de chercher ma caméra 8mm (c'était avant les caméscopes...) pendant qu'il se mettait en keikogi. Clin d'œil à Jacques, et je fonçais sans demander d'autre explication. C'était... maintenant !!! Go...Go...Go !!! Lorsque je revins, le Sensei, nunchaku à la main, prenait tout en douceur les distances entre télévision, couverts, verres, lampes et bibelots divers dans la pièce... Et c'était parti ! Avec une vitesse fulgurante, passant au ras des précieux objets, sans jamais rien toucher... Je filmais, l'œil rivé au viseur, tétanisé, cœur battant dans la poitrine à la pensée de tout ce qui pouvait arriver en une fraction de seconde, avec une pensée vers la capacité de la batterie de mon engin... Je vois encore Gabrielle dans mon dos, arrivée entre temps et alertée par le mouvement qu'elle devinait à travers la porte vitrée, stupéfaite au seuil de la pièce, stoppée à temps par Jacques puis battant en retraite vers la cuisine... Je vous dis... la main du maître... et, au final, un document précieux que, je le sais, on m'achèterait cher aujourd'hui... Je revis Maître Matayoshi au Japon dès l'été.

Le second événement qui marqua pour moi le tournant de 1973, fut le premier stage que je dirigeai à l'étranger. Ce fut le Maroc, pour la première fois, où j'allais revenir à plusieurs reprises jusqu'en 1987. Cette première invitation vint du dojo « Karaté Shotokan Traditionnel » de Casablanca, pour un stage d'une semaine en juillet. Je décidai de tenter ce nouveau type d'expérience, alors que mon premier déplacement au Japon était également déjà programmé dans la foulée, trois semaines après. Les choses allaient encore s'accélérer... Que dire de ce stage ? Qu'il fut... « magique », pour mes premiers élèves marocains comme pour moi. Tant d'images, de convivialité, de couleurs, de regards, d'odeurs, de nouvelle gastronomie... dans un dépaysement total. Tout fut nouveau pour moi. J'ai cru longtemps rêver éveillé. Le travail réalisé fut intense, le séjour fut fabuleux. Car mes hôtes furent d'une prévenance exemplaire, que je n'avais encore jamais connue. Les cours avaient lieu dans une petite salle de la rue de Verdun, bondée non seulement d'élèves épiaut le moindre de mes mouvements mais aussi d'un nombreux public venu jour



Je reçus Sensei Matayoshi dès mars 1973 à Strasbourg

après jour à la rencontre de celui qui avait été présenté comme une... vedette internationale (le « Guide Marabout du Karaté » avait, notamment fait des « ravages »...). Et puis... le film « La fureur du Dragon » de Bruce Lee venait de sortir (mais je n'en savais rien) ! Quelle responsabilité pour moi ! Que pouvais je bien donner pour ne pas décevoir tant d'attente ? (une question que je me suis souvent posée lors de mes stages, d'ailleurs...). J'ai « donné » de toutes mes tripes... dans une chaleur étouffante, le jour et la nuit, également toute nouvelle pour quelqu'un qui vivait à la campagne, au mieux des sapins. Il y avait même un préposé à la bouteille d'eau, chargé de me ravitailler en ce précieux liquide (de l'eau « Oulmes »...) car je coulais littéralement sur les tatamis. Mais le soir venu, mes nouveaux amis m'emmenaient boire des jus de fruits frais, pressés à partir d'une abondance de fruits inimaginables, avant d'aller dîner dans des décors dignes des « Mille et une nuits »... Et, lors de chaque accueil, ce thé à la menthe, cette abondance de pâtisseries sucrées ! Je me souviens... Un jour j'ai failli avoir un vrai problème avec une ceinture noire locale, fort sympathique au demeurant, mais qui n'acceptait pas, en musulman pratiquant qu'il était, de s'agenouiller pour le salut (« un musulman ne peut s'agenouiller que devant Allah », me dit-il...). Je comprenais. Mais je voulais lui faire comprendre que le salut au dojo, c'était avant tout un salut respectueux à une forme d'état d'esprit. Qu'il était une marque d'acceptation d'une tolérance à l'égard de tous ceux qui, autrefois (la photo de Gichin Funakoshi accrochée au Kamiza...) ou maintenant, ont essayé de progresser sur la Voie de l'Homme... C'était l'impasse ! Tout le monde attendait de voir, debout, comment j'allais pouvoir gérer ce problème... Il se fit soudain un grand silence lorsqu'un vénérable personnage, âgé me semblait-il (selon mes critères de l'époque...) prit la parole. C'était, m'a-t-on dit par la suite, un chef religieux respecté sur la place. Il parla doucement, mais fermement. Tout le monde, sauf moi qui ne comprenait pas la langue, buvait ses paroles. J'attendais, assez inquiet. Et puis il s'est incliné dans ma direction, et je lui rendis son salut, juste à temps pour m'apercevoir que tout le monde était redescendu en position Seiza, y compris la ceinture noire récalcitrante. Je pus enfin ordonner le salut collectif.. Je demandais au directeur du dojo, qui m'avait invité, par quel miracle... ? La réponse fut : celui qui était intervenu a dit avoir vu en vous un homme de bien, au cœur pur, et que ce que vous disiez était juste, et qu'il fallait suivre votre enseignement en tout. De toutes mes expériences depuis, à tant de bouts de la terre, ce fut probablement celle qui m'a le plus marqué sur le plan du cœur, et je n'oublierai jamais la confiance exprimée par cet homme, mon aîné. Je repris le cours, davantage encore écrasé de responsabilité, mais avec une joie nouvelle et profonde en moi. Une confiance nouvelle aussi. J'avais eu la preuve de ce que je supposais intuitivement : si l'on explique bien, avec le cœur, on peut arriver à pénétrer jusqu'à celui des gens, même en enseignant un art de guerre... et que cet art devient alors une voie de rencontre et de paix. C'est exactement ce que j'avais toujours voulu faire, ce qui m'avait toujours motivé. J'étais donc capable de faire passer le message auquel je croyais mieux qu'en prêchant statiquement des convertis du haut d'une tribune... Je n'ai jamais oublié, et lors de combien d'autres stages n'ai-je pas eu une pensée fugitive pour cet homme de paix, qui m'a tant donné ce jour là... Il est vrai aussi que j'avais introduit dans le dernier chapitre de mon « Guide Marabout du Karaté » une réflexion comparative de la recherche de la « porte étroite », en y citant des pensées venues de toutes les religions, y compris de la pensée arabe. J'eus d'ailleurs un jour une longue lettre postée d'un autre pays du Maghreb exprimant la reconnaissance de son auteur (tout étonné de trouver une telle allusion dans un livre de karaté) d'avoir cité les paroles de paix d'un grand penseur de son pays. Peut-être le chef religieux de Casablanca avait-il aussi feuilleté mon livre... (?). Je revins du Maroc couvert de cadeaux, comme il sera à chaque fois, mais en manque de ma petite famille avec laquelle je ne pouvais communiquer (les connexions téléphoniques étaient onéreuses et souvent problématiques), en ayant laissé la promesse de revenir dès l'an prochain. Mon épouse Gabrielle m'a dit des années plus tard qu'il m'arrivait, les premières nuits de mon retour, d'éclater de rire en dormant, et sans me réveiller... Le début d'une nouvelle découverte au fond de moi, sans doute...

Et ce fut le départ pour le Japon, deux semaines après. En laissant encore, ce ne sera pas la dernière fois, mes enfants en bas âge à Gabrielle qui, en plus, devait gérer la grande maison que nous avions achetée en 1970, avec un (très) grand jardin... Quand j'y repense...

Mais j'avais rendez-vous avec les Maîtres Ogura et Matayoshi au pays du Soleil Levant ! La réalisation d'un rêve, celui de tout pratiquant d'art martial. J'ai déjà dit avoir scruté dès mes premiers déplacements dans le métro de Tokyo la démarche des hommes... regardé furtivement leurs mains... tant il me semblait devoir reconnaître tout de suite une foule de pratiquants... Ridicule, sûrement, mais juste pour dire le degré qu'avait atteint mon rêve ! Le survol de la Sibérie étant encore interdit en ce temps là, l'avion de la Japan Air Lines devait prendre la route du pôle nord, par le Groenland, puis redescendre sur l'Alaska, pendant une première tranche de neuf heures. Une escale d'une heure à Anchorage (quel dépaysement), puis une seconde tranche de neuf heures de vol en reprenant cap au sud vers le Japon. C'était comme si la course du soleil s'était stabilisée de l'autre côté de mon hublot. J'avais beau enseigner la géographie, de voir ces choses sur le terrain (ou plutôt...en l'air !) était une belle découverte. Lorsque l'avion fit enfin son approche sur Tokyo (à l'époque sur l'ancien aéroport de Haneda) et que le soleil s'était enfin mis à décliner sur l'horizon, la première chose que je vis, collé avec impatience et émotion à mon hublot, fut... une immense raffinerie de pétrole... !!! J'avais rêvé de toits de temples égaillés dans une dense verdure... Il y avait eu pas mal de pratiquants d'arts martiaux français sur le même vol, et les rendez-vous étaient divers, pour lesquels nous étions tous aussi excités les uns que les autres. Le mien était avec Maître Tsuneyoshi Ogura, qui m'attendait en hakama avec quelques uns de ses élèves dans le hall d'arrivée, un large et bon sourire aux lèvres, pour me convier à son « training camp », qui avait déjà commencé quelque part loin de la ville, tout de suite disait-il (« *Ima, neh... quick, quick...* »). Assommé par le décalage horaire, j'eus juste le temps de récupérer ma valise et de décommander l'hôtel que j'avais réservé pour cette première nuit, avec l'idée de me « repositionner » un peu avant de voir le maître... Mais le maître avait pris de l'avance sur mon planning !

Tout commença comme dans un cauchemar.

Patrick Brizon, hélas décédé depuis longtemps, alors élève 2^e Dan du Sankukai de Yoshinao Nambu, avait fait ma connaissance dans l'avion (lui aussi m'avait déjà lu et était heureux de me rencontrer « en chair et en os »...) et, sans but précis pour son séjour, m'avait demandé s'il pouvait profiter de l'invitation de mon Sensei. Ce à quoi j'acquiesçai volontiers. C'est ainsi que nous fûmes tous deux, aussitôt débarqués de l'avion, embarqués dans la voiture de Sensei Ogura avec laquelle il était venu nous attendre en compagnie de deux Sempai restés en keikogi, histoire sans doute de ne pas refroidir... car nous repartions derechef vers le « training camp ». Ce n'est qu'en voyant défiler les dernières lumières (la nuit était enfin tombée) de Tokyo, qui fut rapidement traversé, que je compris ce qui était en train de se passer. J'obtins, finalement, un court arrêt dans l'un des derniers petits restaurant de la grande banlieue pour nous restaurer (quand même) un peu (« *..quick...quick...* »), avant que les deux voitures ne repartent à vive allure, traversant un environnement où brillaient de moins en moins de lumières ! Je crois bien que Patrick et moi avons fini par nous assoupir. On s'est retrouvé des heures après, en pleine nuit, les paupières collées par le sommeil,... en pleine forêt où quelques tentes étaient disséminées dans le silence. J'étais encore en cravate (c'est je m'étais préparé à débarquer dans un pays où une certaine tenue était de rigueur, m'avait-on dit) et ma valise fut posée à côté de moi dans le sous-bois. Scène ubuesque, totalement irréelle... Et pourtant ! J'eus l'honneur de partager la tente du maître, tandis que Patrick fut casé ailleurs. Je dormis très mal pour ce qui restait de cette première nuit d'arrivée au Japon (je me demandais ce que je faisais exactement là, ayant promis à mon épouse de l'appeler dès mon atterrissage. Et puis, mon rasoir électrique n'allait pas me servir à grand chose...). Sensei Ogura quittait la tente en pleine nuit pour prier sous les arbres en invoquant bruyamment les Kami.... Je dormis aussi très mal les nuits suivantes, car je n'arrivais pas à m'habituer... Et moi qui avais besoin de mon petit café au lait au réveil... Je me souviens avoir mis une bonne vingtaine d'années avant de reconsidérer ma position sur les repas froids, algues et sushi, que je dus prendre au lever pendant toute cette semaine infernale ! En fait, je ne mangeais quasi rien les trois premiers jours. Je ne vous parle pas de la soif, dès lors que le ciel de l'été virait au plomb...

Ma première aventure japonaise, à l'été 1973. ➔
Démonstration de mes Katas au bord du lac Seiko



↑
Au Gembukan en 1973,
le début d'une longue fidélité à Sensei Ogura



Le « training camp » d'été de Sensei Ogura se tenait aux bord du lac volcanique Seiko, dans la région de Kofu, aux environs du Mont Fuji. Un environnement touristique à souhait, mais dont aucun des vingt stagiaires (japonais, hormis Patrick et moi) ne vit grand chose. Pas une minute en dehors des longs entraînements sur un sol rugueux et inégal, katas en plein soleil, les moments de ralentissements pour les « repas » froids (je me suis mis à haïr les boîtes de repas que l'on peut acheter dans tous les kiosques et gares du Japon, pour le voyage...), et les nuits vraiment très courtes et exotiques... Mais je crois que les deux Gaijin (étrangers) ont été bons dans leurs tests ! Les Japonais nous avaient regardés avec d'autres yeux dès le second jour du stage... Toujours est-il que le reste du séjour de ce mois d'août 1973 fut de plus en plus enrichissant à mesure que les jours passaient et que nous étions revenus au dojo de Sensei, dans la grande ville de Kofu. Que de souvenirs ! Grâce à Sensei Ogura, nous pûmes rencontrer les Sensei Matayoshi (nous étions déjà des vieux amis, et il se souvenait bien avoir brûlé ma moquette toute neuve avec son mégot, à St-Nabor, et avoir chanté quelques vieilles mélodies okinawaiennes... mais où ai-je rangé cet enregistrement ? ... tandis que Jacques Devèvre l'accompagnait sur le piano de mon épouse...) et Toguchi Seikichi. Ah, ces entraînements au dojo Shoreikan de ce dernier, où je vis exécuté pour la première fois le kata de la Grue (Hakutsuru-ken) avec poème chanté. Et où, puisque nous disait-on, la France étant championne du monde l'année précédente, nous devons montrer que nous étions Français...

Il y eut donc quelques Kumite dont Patrick et moi firent les frais, pour commencer, car nous étions très (trop) fair-play. Nous avons quand même très vite sorti un « plan B », qui nous a permis de « leur » rendre la pareille, car très vite nous n'avions plus besoin d'un dessin... Je préfère passer les détails... Cela finit à vrai dire dans une ambiance un peu tendue, mais Sensei Toguchi y a mis gentiment fin en nous invitant tous à prendre une tasse de thé... Mais de ce jour Patrick eut à jamais un regard différent sur la « tradition » du Karaté... (lui aussi comprenait très vite !). Et puis aussi les Sensei Hirokazu Kanazawa à la JKA (lorsque je le vis dérouler des démonstrations de respect envers Me Ogura, je commençais lentement à comprendre dans l'ombre de qui nous nous trouvions...), Tohei à l'Aikikai, ou encore Chibanaki. Personne ne connaît ce dernier, jamais évoqué nulle part, mais qui nous donna quelques leçons étonnantes, à Patrick et moi, dans sa belle maison construite autour d'un magnifique pin dont les ramures habitaient chaque pièce; à commencer par une leçon de patience et d'humilité lorsque, les genoux douloureux dans un zazen immobile de plus d'une heure sur un sol dur, alors que les deux hommes discutaient allègrement entre eux en nous ignorant superbement, Chibanaki Sensei fit soudain semblant de s'apercevoir que nous existions aussi et nous pria de nous relever enfin (ce que nous fûmes incapables de faire pendant un bon moment, où je tentais de calmer la colère de Patrick qui commençait à avoir l'anathème à la bouche... sans que je puisse fondamentalement lui donner tort !). D'autres visites de maîtres encore, qui nous firent nous sentir des privilégiés... Et puis Me Ogura, de plus en plus fier de nous, nous emmenait partout, chaque jour, de dojos en temples, entre Kuramadera, le temple de Minamoto Yoshitsune et des Tengu (mais je ne prévoyais pas encore...), et la grotte humide où avait médité Miyamoto Musashi, de relations en relations, toujours en keikogi, pour rester prêt à recevoir un enseignement ou à démontrer notre niveau en public, n'importe où, à toute heure... Sensei Ogura aussi s'amusait beaucoup. Un livre ne suffirait pas à relater tant d'expériences. Elles me reviennent au fur et à mesure que j'ouvre ce « fichier » de ma mémoire... Au gré des pulsions de Sensei, nous devions nous soumettre aux épreuves d'endurance les plus inattendues. Il ne réussit jamais à nous prendre en défaut, moi parce que j'étais l'aîné et que je me sentais devoir rester exemplaire (pas toujours évident), Patrick parce qu'il ne voulait pas me décevoir (et aussi parce qu'il avait une sacrée condition physique). Et ce fameux jour où nous avons décidé d'aller voir un film Samuraï à Tokyo, dont on essaya de nous dissuader car il n'y avait pas de sous-titrage pour les étrangers (!!!). ... Nous avons compris peu après la vraie raison : dans une salle obscure bondée de Japonais parfaitement impassibles aux horreurs qui défilaient sur l'écran, nous ne pouvions plus contenir notre puissance de révolte dans l'incrédulité à ce qu'il nous était donné d'assister... Le héros de l'histoire, LE héros pur et dur, après quelques autres comportements tout à fait répréhensibles par une morale occidentale, finissait par massacrer les enfants encore petits (et... adorables !) de son ennemi avant de brûler le château. Je vois encore Patrick, traitant ses voisins immobiles de tous les noms ! Nous avons compris brutalement qu'il existait des films de Samuraï (les films de « Chambara ») à usage interne, qui ne pouvaient s'exporter en raison d'une sensibilité tout de même différente chez nous (ce dont nous nous ressentions très fiers en sortant du ciné !). Là, il n'y avait pas photo, vraiment... Le gosier asséché par l'émotion, et l'épouvantable chaleur de l'après-midi qui semblait devoir liquéfier d'un instant à l'autre l'asphalte du quartier universitaire de Kanda, nous nous sommes alors engouffrés dans un coffee shop en sous-sol, d'où nous eûmes ensuite un peu de peine à ressortir après avoir avalé goulûment un impressionnant (pour nos voisins japonais tout étonnés de rencontrer là des Gaijin à l'air un peu paumé) volume de bière glacée. Sur fond d'une chanson d'Edith Piaf dont on avait discrètement mis un disque, fort élégamment et visiblement à notre intention... Là, on s'est dit que parfois, quand même, la gentillesse et la sensibilité des Japonais pouvaient excuser d'autres aspects moins compréhensibles de leur culture. Nous avons réussi à nous hisser au niveau de la rue après moult courbettes, sourires et remerciements à la ronde.

La fin du séjour fut consacrée par Patrick à prendre contact dans des dojos de karaté-contact (dont celui, auquel il s'inscrira plus tard, de Kurosaki, le plus grand enseignant pour le kick-boxing), car il entrevoyait maintenant une évolution de sa pratique. Quant à moi, je verrouillai à mon tour quelques précieux contacts dans le Budo traditionnel.

Je retrouvais d'ailleurs également Roland Maroteaux (j'avais déjà rencontré dans l'avion, le fidèle collaborateur de « Budo-Magazine » qu'il était) qui me demanda de filmer son examen de 4^e Dan en Hakkoryu-ju-jutsu devant les Sensei Okuyama et Mimurodo. Je viens seulement, il y a un ou deux ans, de lui faire, par amitié et respect pour son propre parcours dans les Budo, cadeau de ce précieux document (je ne me sépare jamais de mes archives...). Roland, autre pionnier du Budo s'il en est, a fait depuis le chemin que l'on sait. Nous partagions pour la nuit avant le départ du Japon une chambre au Shiba Park Hôtel de Tokyo (tous les étrangers passaient par là, car la réservation y était facilement possible), mais nous ne dormîmes guère, à nous raconter avec passion tout ce que l'un et l'autre avaient vécu au cours de ces semaines fabuleuses. Si j'en parle ici, c'est que, lorsque le tremblement de terre nous surprit brutalement, nous secouant à je ne sais plus quel étage de l'hôtel, bougeant les lits et mettant un peu de désordre dans la pièce, nous bondîmes sur nos pieds pour dévaler les escaliers en, je dirais aujourd'hui, « code rouge total ». Nous comprîmes devant la mine placide des réceptionnistes que la chose était tout à fait habituelle, que nous pouvions remonter tranquilles, et... qu'ils avaient un autre problème réellement plus important : la porte vitrée tournante qui donnait accès au hall de cet hôtel respectable venait d'éclater sous la poussée d'une bande d'individus qui s'y étaient entassés en hurlant et en se bousculant, juste pour chahuter. La bande en question, c'était l'Equipe de France de Karaté (ce serait intéressant de rechercher des noms), en guise d'adieu après le stage qu'elle avait fait Japon. Cela ne s'invente pas... Où l'on retrouve les mêmes... Vous voulez vraiment que j'essaie de vous décrire la tête du chef réceptionniste, et la gêne que nous ressentions en face de lui en tant que Français ? Voulez-vous vraiment que je vous dise ce que je me suis mis à penser à propos de la somme versée, avec les excuses, tout de même, par les responsables d'accompagnement de la fameuse équipe, au nom de la fédération ? Et que je vous dise encore que Roland et moi nous nous sentions si loin d'une telle image donnée ?



Avec P.Brizon au Gembukan en été 1973, avec la ceinture rouge et blanche héritée de Sensei Ogura



L'avion redécolla le lendemain, et nous avions tous la tête dans les nuages bien avant qu'il n'atteigne son plafond de croisière... Quant à moi, je repartais avec, surnageant au-dessus de tant et tant d'images et de sensations, une dernière émotion, d'historien cette fois. Je venais en effet de terminer mon premier séjour au Japon en me rendant, seul, au Sengakuji, le cimetière des 47 Ronin, les braves d'Ako, dans le sud de Tokyo. Un pèlerinage que je refais avec une émotion retrouvée lors de chaque passage par la capitale nipponne, et où le croassement des corbeaux me rappelle tant de souvenirs dans ce lieu d'histoire un peu perdu au milieu du béton de la ville. D'autant plus que... Il faut que j'ouvre ici une parenthèse pour une histoire incroyable mais parfaitement véridique ! Voici :

Quelques mois plus tard à Saint-Nabor, au cours d'une nuit de cet hiver 1973-1974, j'avais travaillé très tard comme à l'habitude avant de m'endormir enfin. Mon épouse me réveilla avec fermeté peu après. Avec un peu de peine pour émerger de mon premier sommeil, je commençais à distinguer le hurlement du vent et les rafales de pluie qui battaient les volets de notre chambre à coucher, au second étage de notre maison de style alsacien entourée de sapins, donc à peu près au niveau de leurs pointes pliées sous le vent. Nous en avions pris l'habitude, mais cette nuit là ce fut particulièrement impressionnant. D'autant que notre maison était un peu en dehors du village et qu'elle était entourée de vignes, prés et forêts. Aucun proche voisin. Et là, effectivement, perçaient faiblement dans la nuit, venant de loin, des appels au secours... Lorsque j'ouvris le volet, sur une nuit noire et inquiétante, ces cris entre les rafales devinrent très distincts, venus de quelque part sur la route qui menait au village, une route droite bordée de forêt. Il devait être vers une heure du matin. Je m'habillai à la hâte, sortis la voiture, pris une lampe de poche et m'engageai lentement sur la route qui luisait sous les phares, encombrée de branches cassées. A environ un kilomètre du village, j'aperçus une voiture nez dans le fossé, avec une forme s'agitant à l'intérieur. Je me précipitai pour découvrir une femme ensanglantée coincée dans son siège, mais parfaitement consciente. Impossible d'ouvrir les portes. Après l'en avoir prévenue, je me précipitai chez moi pour appeler les secours (rappel : le portable n'existait pas en ces temps lointains !) avant de retourner aussitôt auprès de la blessée. Bref, les secours arrivèrent très vite, sirènes hurlantes, et s'occupèrent de tout. La dame, qui disait être du village (je n'y connaissais en fait pas grand monde, pris par tant d'activités), me pria encore d'aller prévenir son époux, ce que je fis avant d'aller me recoucher. Fin du premier acte. C'est en fait du second que je veux vous parler... Ne voilà-t-il pas qu'un soir, quelques semaines après cette émotion, la dame vient sonner à ma porte, un petit paquet sous le bras. Elle me disait être sortie de l'hôpital, où l'on avait soigné ses fractures et voulait me remercier pour ce fameux soir où elle s'était sentie si abandonnée, baignant dans son sang, tout près de chez elle pourtant. Elle me tendit le paquet en me glissant que quelqu'un lui avait confié au village que j'étais amateur du Japon... Devinez : il y avait dans le paquet trois estampes japonaises encadrées, représentant chacune trois Ronin d'Ako... (je les ai reproduites dans mon livre « Les Paladins du Soleil Levant »). Elle me dit encore que ces œuvres d'arts (authentiques, signées, de la fin du XIX^e siècle, comme me l'ont affirmé par la suite mes divers hôtes japonais, stupéfaits par cette histoire) étaient dans sa famille depuis au moins son grand père, et qu'elles dormaient dans son grenier à... une centaine de mètres de ma propre maison, dans ce tout petit village alsacien ! Je revenais du Japon, où je n'avais rien trouvé de la sorte en dehors des musées, et quand bien même, je n'aurais pu me procurer de telles antiquités, et ces Ronin m'attendaient là, tout près... et auraient pu attendre longtemps encore. Je les regarde souvent, en me souvenant de cette incroyable coïncidence. Quelque part au Japon existe une collection dépareillée... Si ! L'histoire dépasse parfois la fiction ! Incroyable, non ? Clin d'œil, fort sympathique, du destin, et souvenir ému de Madame Bollack, dont je ne sais ce qu'elle est devenue après avoir déménagé. Parfois les choses, que l'on croit pouvoir forcer, viennent très simplement à soi, lorsqu'il en est l'heure...

Maître Ogura m'avait promis de revenir me voir dès novembre de cette même année à Strasbourg ! Je revenais donc avec un gros cadeau pour les karatékas alsaciens. Entre Sensei Ogura et moi avait vraiment commencé ce qui allait devenir une longue histoire, à vie(s). J'avais trouvé en lui ce que l'on peut appeler un guide sur la route que je m'étais fixée.

Avec, en plus (mais probablement aussi à cause de cela), un contact immédiat au niveau de nos cœurs (cet indéfinissable « kumiuchi ») qui allaient se parler avec délicatesse, longtemps, de près à chacune de nos rencontres, et de loin et plus sporadiquement par des courriers espacés mais denses. Avec des retrouvailles fortes à chaque fois. Pendant plus de trente ans il sera là et me fera confiance. Et je lui ferai confiance. J'avais trouvé mon maître ! Une présence parfois violente (ah, les « saintes colères » du Sensei !), plus souvent subtile et souriante, sans être jamais écrasante, juste ce qu'il fallait pour que je me maintienne sur la route avec assez d'interrogations pour ne m'y endormir jamais... Lorsqu'il décéda en mai 2006 (j'y reviendrai bien sûr plus loin), j'ai senti le vide laissé, comme en 1970 lorsque mon père m'avait déjà laissé tout seul devant. Sauf que j'y étais mieux préparé et que je me sentais mieux stabilisé sur la route qui restait à parcourir.

Je ne revis plus jamais Patrick Brizon, qui repartit souvent et longtemps pour le Japon et en ramena d'ailleurs une épouse, mais nous correspondions encore, alors que sa vie était entièrement prise par le kick-boxing, qu'il fut le premier à introduire en France, et où il réussit brillamment, ai-je appris. Il décéda à l'âge de 31 ans fin 1982, par arrêt cardiaque au cours d'un classique footing d'entraînement avec un élève, tout près de chez lui, à Cébazat, près de Clermont-Ferrand. Je lui avais dit un jour, au cours de notre inoubliable pérégrination à travers le Japon en 1973, que le karaté n'était pas fait pour pousser jusqu'au bout la mécanique humaine au cours d'entraînements forcenés. Qu'il était fait pour la vie. Le concernant, j'aurais préféré ne pas avoir eu raison. Sacré Patrick, qui a voulu aller jusqu'au bout, avec ce caractère entier... une fois de plus... une fois de trop. Je repense à cette fameuse soirée de combats au dojo de Toguchi Sensei, où le comportement inutilement agressif de certains Sempai de ce dernier l'avait derechef fait sortir de la voie du Karatedo pour l'amour duquel il était venu au Japon, et basculer dans un monde plus violent et plus destructeur mais, me disait-il, plus honnête dans sa finalité. Dans mon souvenir, Patrick n'est pas mort sur un sentier de Cébazat. Il s'est « arrêté » ce soir là chez Toguchi Sensei. Qui ne l'a jamais su.

5- Le Centre Rhénan Budo : vers une nouvelle identité



Novembre 1973, la première visite à St-Nabor des Sensei Ogura et Ohtsuka

Et Sensei Ogura vint, comme promis, emmenant dans son sillage Sensei Otsuka Tadahiko, du Gojukensha de Tokyo (avec lequel démarra pour moi une autre relation très forte), et Monsieur Okamoto, un assistant. Jacques Devèvre revint avec eux, pour la seconde fois cette année, pour à nouveau servir d'interprète. Pour la première fois de son existence, « mon » dojo du Strasbourg Etudiant Club, recevait des hôtes d'une telle importance, faisant le voyage de si loin ! Ces derniers en profitaient bien entendu également pour faire un stage sur Paris (avant ? après ? Je ne sais plus). Quand je pense que dès l'an 2004 vous pouviez aller vous entraîner avec un moine (estampillé) « Shaolin » dans le plus petit village des Vosges... Aujourd'hui les « maîtres » pullulent, se reproduisent à grande vitesse, au point de se faire de l'ombre. Autres temps ! Mais quel enthousiasme alors, pour nous, qui savions réellement apprécier une telle chance. Ce fut un stage extraordinaire pour nous, un séjour inoubliable pour eux, j'ai eu le loisir de l'entendre depuis ! Nous étions tous mobilisés, disponibles à tout instant malgré les contraintes de nos métiers, prêts à tout, pour véhiculer les maîtres, les éloigner de tout souci, les accompagner dans un maximum de visites à travers l'Alsace, « aux petits soins », quoi... En dehors, bien sûr, des entraînements dans notre petite salle vétuste de la rue St-Urbain. Mes élèves découvrirent pour la première fois qu'il y avait aussi une technique Goju-ryu... avec des vieux katas, des bunkais étonnants de richesse. Et Otsuka Sensei nous montra un soir le Taikyokuken (la forme Tai-ji-quan des 24 mouvements) sur... une poutre d'équilibre (!). Je lui demandais alors de quoi il s'agissait là. Pour m'entendre répondre : « *Vous devez apprendre aussi cela. Vous allez aimer...* ». Il me laissa le film en 8 mm de Yo Meiji, le créateur de la forme, et je me mis à étudier, furieusement, aussi, ce que je venais de découvrir. Le 12 novembre de cette année 1973, incroyablement riche en événements pour moi, Maître Ogura me remit le diplôme japonais de 5^e Dan de Karatedo, avec le titre de Shihan, dans le cadre de son "International Confederation for Karatedo, Kobudo, Propagation" (I.C.K.P.). Ecrasé par cet honneur, je savais dès cet instant que j'allais l'assumer, de toutes mes forces, aussi loin que je le pourrais. Et je crois que Sensei le comprit dans notre échange de regards à ce moment là. Il relata cette rencontre dans un long article dans sa revue japonaise « Shin Karatedo » (« Nouveau Karaté »).

Et le rythme normal reprit dans le cours habituel des choses. Famille, lycée, dojo, stages, livres, maison et jardin... Le fascicule « Officiel Shotokan Karaté Katas » était paru chez Judo International, suivi par « La Self-Défense » chez Marabout, et je commençais à travailler à l'idée d'un manuel de techniques supérieures, enfin au-delà des sempiternelles répétitions des techniques de base, qui s'appela en 1975 « Karaté pour Ceintures Noires », et qui s'avéra dès sa sortie un nouveau best seller pour Amphora ! Le titre fut rapidement traduit (officieusement) dans quelques pays dits, alors, d'Europe de l'Est et jusqu'en Union Soviétique, où il fit « un tabac »... Dessins, photos, glaceuse, bruyante machine à écrire les soirs quand les enfants étaient couchés... (voir plus haut !). Je fis en mai 1974, dans la foulée de mon stage de printemps en Alsace (au Champ du Feu, dans les Vosges, cette fois-ci), un stage inoubliable dans la ville de Pau, organisé par Monsieur De Salettes, l'un de mes lecteurs, qui avait fait le déplacement de Strasbourg pour suivre le stage de Sensei Ogura en novembre 1973, et qui, à plus de 70 ans, ceinture marron (il obtint le 1^{er} Dan dans son club par la suite), me disait qu'il avait enfin découvert ce qu'il n'avait fait que rechercher ailleurs. Je le vois encore, simple, gentil, modeste, amical, d'une intelligence vive. Une belle rencontre dans une propriété ancienne, avec une bibliothèque (où j'aurais volontiers passé le week-end !) riche de livres anciens, parmi les premiers imprimés, décorée de panoplies d'armes blanches également fort anciennes et en partie orientales. Un monde... Le stage de ligue déplaça plus de 80 personnes (mes lecteurs... ! l'un d'eux me dit alors que j'étais pour lui le « Victor Hugo du Karaté » !!!! sic...) et je me souviens avoir eu terriblement chaud sous la voûte du Stade Blanchard, un moment même à la limite de tomber (j'espère que personne n'a rien vu !). Enthousiasme et promesses de suivi dans la démarche... J'y croyais encore. On me l'a si souvent fait depuis... Un stage sans lendemain, bien sûr. De la coupe aux lèvres... il faudrait franchir courageusement quelques caps fédéraux « dangereux », j'ai bien eu le temps de le comprendre depuis. Et aussi que les hommes sont ainsi faits...

J'ai longtemps correspondu avec Monsieur De Salettes, sur les thèmes passionnants de l'Homme et de la vie, jusqu'à ce que, hospitalisé, il m'écrivit une dernière fois avec une émotion palpable pour m'annoncer qu'il ne pourrait probablement plus le faire, et aussi qu'il avait apprécié notre rencontre. Son fils, que je n'avais pas connu, m'écrivit peu après avec une correction exemplaire pour m'informer de son décès, suivant la volonté expresse que lui avait exprimée son père avant de partir... Mon plus grand regret reste de ne pas avoir « accroché » lorsque ce grand Monsieur, ancien Cadre Noir de Saumur, donc cavalier hors pair, avait du temps de ma visite dans sa demeure fait une allusion précise au tir au pistolet (qu'il avait, aussi, pratiqué à une époque) qui, me disait-il, est très proche du Iaido et qui me plairait bien dans mon style de pratique du Karatedo... Je n'ai pas voulu savoir, alors. Cela venait trop tôt pour mon degré de maturité. Mais je pense souvent à ce rendez-vous manqué avec quelque chose que je mis vingt ans de plus à découvrir ! La dernière lettre reçue de cet homme rare, m'annonçant qu'il allait devoir mourir, vaut le plus beau des poèmes composés par un Samuraï à l'instant ultime... Je l'ai bien entendu gardée précieusement et j'en ai encore aujourd'hui la gorge sèche en y repensant.

J'enchaînai aussitôt, dès le début de mes vacances d'été (Faut-il encore une fois que je vous rappelle que toutes ces activités n'avaient rien à voir avec mon métier d'enseignant ? Celui avec lequel je gagnais ma vie, et qu'elles étaient simplement des charges supplémentaires, que j'acceptais volontiers certes, mais sans voir encore à quel prix dans l'évolution de ma vie quotidienne) avec le second stage programmé à Casablanca. J'y emmenai cette fois Gabrielle. Ce nouveau déplacement au Maroc (juillet 1974) donna lieu à de nouvelles et belles rencontres (voir plus haut, avec cette ceinture noire de Mulhouse...) mais aussi à quelques expériences pénibles lorsqu'eut lieu le passage de grades final, passage officiel pour le 1^{er} et 2^e Dan dans le cadre de la Fédération Royale Marocaine de Judo et Arts Martiaux assimilés, dont le Président, M.Benomar, m'avait donné plein pouvoir. Ambiance... Je n'en finissais plus de me donner la peine (inutile...) d'expliquer le pourquoi et le comment des réussites et (surtout !) des échecs... et qu'il n'était absolument pas question de renégocier la chose ! Dur... épuisant... je passe... Je commençai à voir la fragilité de certains enthousiasmes, et le poison qu'étaient, définitivement, ces passages de grades en Burdo ! Suivit tout de même une belle visite des somptueuses villes marocaines, de Casablanca à Marrakech, puis un beau voyage loin dans l'Atlas puis vers le sud, avec des amis marocains qui nous emmenèrent visiter quelques villages rustiques mais accueillants aux confins du désert, où je montai pour la première (et la dernière) fois de ma vie sur un dromadaire (ah, les livres de Joseph Peyré de mon enfance...). J'allais encore revenir quelques fois au Maroc au cours des années suivantes. On ne dira pas que je n'ai pas insisté dans la mission que je m'étais donnée, et à laquelle je croyais encore. C'est que, en ce temps là, j'étais encore lent dans certaines compréhensions des évidences...



Sensei Toguchi vint à St-Nabor en septembre 1974

Dès la rentrée de septembre 1974 eut lieu à Strasbourg le stage avec Sensei Toguchi Seikichi, du Shoreikan, qui avait dû être différé l'année précédente. Comme à l'habitude, j'y invitai l'ensemble des clubs alsaciens, dont la plupart étaient encore dirigés par mes anciens élèves. Le Strasbourg Université Club restait encore un point de rencontre saisonnier incontournable, où l'on pouvait toucher à l'excellence du karaté japonais. Ce que, par la suite, beaucoup se sont efforcés d'oublier, une fois rejoints les « hauts » cadres d'une fédération sportive à propos de laquelle ils n'avaient pas autrefois de propos assez durs pour en dénoncer les dérives. D'autant que je marquai enfin lentement mais sûrement mes distances avec ce qui se passait à Paris. Avec son assistant, Ichiro Naito, Toguchi Sensei nous fit découvrir la richesse des katas respiratoires et des bunkais qui en découlaient. Michel Martin, expert en Kyudo, les accompagnait. Une fois encore ma maison de St-Nabor fut, en marge du stage, le haut lieu d'une rencontre passionnante, et le maître me demanda de sa voix basse et rauque pourquoi je voulais tant venir au Japon, alors que j'habitais une si belle maison en pierres de grès des Vosges... qu'il était prêt à m'échanger contre la sienne !

A peine « digéré » ce stage, j'y reçus en octobre Sensei Shimabukuro, qui nous fit découvrir l'Uechi-ryu, au cours d'un nouveau stage en mon dojo de Strasbourg. L'année se terminait par un autre important stage que je dirigeai sur Mulhouse, accompagné de mes meilleurs élèves de Strasbourg, et où je posai, cette fois avec insistance, la question de créer un groupement de dojos alsaciens tenus par mes anciens élèves, qui serait indépendant par rapport à des instances sportives qui dictaient des directives de plus en plus contestables dans mon esprit de puriste. Le temps n'était-il pas venu de se démarquer d'une politique sportive qui n'avait jamais été la mienne, entraînant sur le plan de l'esprit des dérives que je ne voulais en aucun cas cautionner ? Il faut dire aussi que c'était déjà depuis un moment matière à débat, puisque, ce fut un dimanche matin, une délégation d'élèves du Haut-Rhin vint me trouver à St-Nabor, pour achever de me convaincre. C'est curieux : quand je pense aujourd'hui que de tous ces « pères fondateurs » du CRB, qui se voulurent plus décidés les uns que les autres, il n'en reste plus un seul... à part moi ! Il est vrai que je caressais depuis plus d'un an (et même depuis mon retour du Japon l'année précédente) l'idée de créer une structure autonome (non pas indépendante, alors, car je croyais que la tolérance pouvait être mutuelle) dont le nom serait « Centre Rhénan du Budo » (CRB). Je voulais dès l'origine que cette association soit internationale, centrée sur Strasbourg (le Rhin), très fortement marquée d'une empreinte européenne à partir de cette position centrale. Comme l'affirmation franche d'une différence... Pas une seconde je n'ai pensé à y intégrer mon nom... (pas plus d'ailleurs que dans mon style actuel de pratique, le « Tengu-no-michi » !). Il ne s'agissait en effet pas de moi, mais des idées que je voulais défendre ! A vrai dire, et à la réflexion après tout ce temps, un tel effacement personnel derrière des idées qui étaient pourtant miennes n'était peut-être pas une bonne idée en terme d'efficacité dans la communication. L'attention des gens se cristallise plus volontiers sur des noms de personnes que sur des concepts. C'est la « force » (!!!) et « l'intelligence » (!!!) des « maîtres » (!!!), au Japon comme ailleurs, que d'avoir compris cette évidence. Qui leur a abondamment servi. Mais non, malgré tout, je ne regrette pas la forme que j'ai voulu donner à mon message.

1974 fut aussi l'année où je composai les « Kumite-kata » du CRB, comme un vecteur commun d'enseignement dans les dojos de l'association. Ces dix séries d'échanges techniques entre Tori et Uke, intégrant des parties du Shotokan, du Wado-ryu et un peu du Goju-ryu, destinées en premier à être maîtrisées par mes Experts, devaient permettre de rassembler et d'unifier. J'avais imaginé que cette forme toute nouvelle de dialogue entre deux partenaires, travaillant dans l'harmonie et non l'opposition, pouvait être un dénominateur commun à tous les pratiquants du CRB, une sorte de « marque de fabrique », expression physique d'un message humain qui pourrait s'exporter hors de l'hexagone par le biais des nombreux stages que j'animais, et qui pourrait permettre à des karatékas de langues différentes de dialoguer quand même... Ce qui est finalement le cas, plus de trente ans après, avec ces séries restées immuables, qui se pratiquent aujourd'hui au Canada, en Europe, en Russie. Mon intention avait également été de mettre fin à ces sempiternelles démonstrations d'ego, que j'étais fatigué de voir à chaque passage de grades, qu'étaient les katas exécutés en solo. Et puis, quelque chose commençait à mûrir en moi...

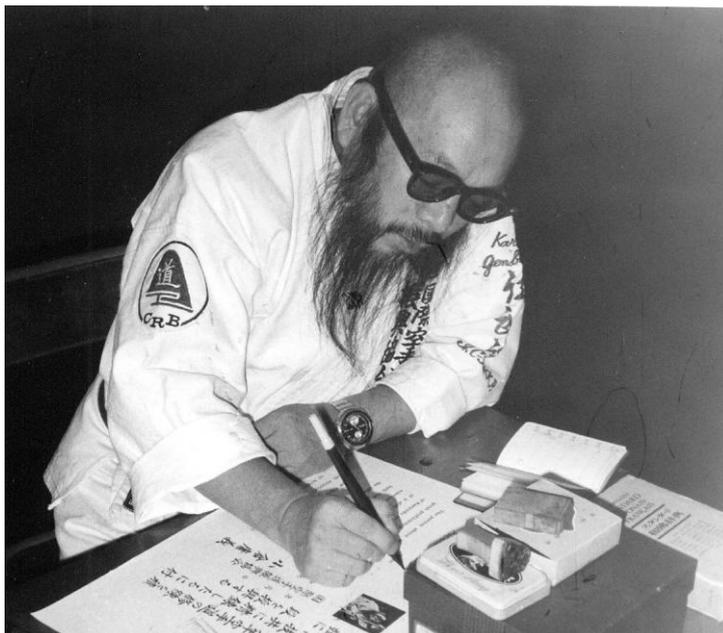
Les six premières séries des « Kumite-kata » furent publiées pour la première fois dans les Bulletins 7 et 8 (les derniers) de notre association, avant de paraître in extenso dans les nouvelles éditions de « Karaté pour Ceintures Noires », puis dans le tome 3 du « Karatedo » de 1987, enfin dans « L'Encyclopédie des Arts Martiaux » de 2000. Raison pour laquelle, les deux premiers ouvrages ayant été largement piratés à l'étranger, on trouve trace de mes « Kumite Kata » dans de nombreuses publications (portant ou non mon nom). Le procédé du piratage est évidemment discutable, mais la diffusion de mon travail a été assurée ! Alors, bon... Ces « Kumite-kata » font toujours partie des fondamentaux à connaître lors des passages de grades de ce qui est devenu aujourd'hui le « Centre de Recherche Budo – Institut Tengu ».

Lorsque Sensei Ogura revint à Strasbourg fin janvier 1975, le stage fut déjà organisé sous l'égide d'un « Centre Rhénan du Budo », qui n'avait cependant encore aucune existence légale... C'est que, mois après mois, j'avais à chaque fois autre chose à faire que de m'occuper de statuts (en fait la première mouture du texte était prête). Tout allait trop vite, partout, toujours. Je n'avais tout simplement pas le temps... J'étais déjà au four et au moulin... Je voulais pratiquer, avant tout, rassembler dans la pratique, ne pas m'user dans des luttes administratives. Et ne pas provoquer inutilement. Nous étions tous à la Fédération Française de Karaté, et nous ne pensions pas encore devoir en partir un jour. Autonomie, pensais-je encore, pas indépendance. Nous n'étions pas agressés dans notre (ma...) position. Je n'eus pas à attendre longtemps. Dès 1975, mon 5^e Dan japonais me fut contesté par le directeur technique de la nouvelle Union Française de Karaté. On me reprochait ma double progression, en France, où je n'étais que 4^e Dan, et au Japon. Pourtant, dès le départ, il n'y eut aucune ambiguïté dans ma tête. C'était oublier que j'avais, au niveau fédéral, quelques adversaires à ma manière de voir, d'écrire et d'agir, toujours tapis dans l'ombre, mais qui commençaient à ne plus supporter cet alsacien que l'on ne voyait jamais dans les réunions parisiennes (et pour cause!). L'affaire traîna trois ans, jusqu'à cette lettre du 29 septembre 1978 dans laquelle Jacques Delcourt, Président de la FFKAMA me félicitait, au nom du Comité Directeur, pour mon 5^e Dan, cette fois officiel. Ce fut la dernière fois que l'on me reconnut un grade extérieur, mais, bien sûr, je n'en avais déjà plus cure. J'estimais que je n'avais pas besoin d'un cadre sportif pour développer ma « certaine conception » du karaté, et de l'art martial en général, et que je faisais plus pour la fédération qu'elle ne faisait (et même, pouvait faire) pour moi. Je suivais farouchement un homme, maître Ogura. Et je ne restais encore à la fédération que parce que je trouvais évident de ne pas tourner le dos à une structure que j'avais largement contribué à installer dans l'Est du pays, et dont ni l'orientation ni le développement ne me gênaient en quoi que ce fût, du moins tant qu'ils n'empiétaient pas sur mon petit pré-carré. La tolérance... Il fallait encore quelques années pour que cette position me devienne par trop pénible.

L'année 1975, mais je pourrais en dire autant des suivantes, fut particulièrement chargée, toujours davantage. ... Je m'étonne encore aujourd'hui de l'incroyable charge de travail (et de soucis) que je me suis imposée. A mes activités déjà habituelles, s'ajoutaient maintenant, de plus en plus, les nombreux courriers et appels téléphoniques venant de partout, me sollicitant à des degrés divers, conseils, etc. Ma production littéraire, que l'on m'a tant reprochée par la suite, et qui n'en était encore qu'à ses débuts, touchait de plus en plus de monde, dans plus en plus de pays (bien sûr, les copies illégales, voire simples photocopies, avaient commencé... Et comme mes documents étaient très illustrés, on pouvait facilement les utiliser. Par contre, certains lecteurs étrangers m'ont même appris qu'ils s'étaient mis à étudier le Français pour pouvoir lire plus profondément le contenu de mes livres... Défense de la langue française à travers la diffusion des arts martiaux japonais... ! J'aime...). J'assurais en quelque sorte un « service après vente », qui devint pénible à mesure que ce que j'enseignais dans mes ouvrages était souvent peu conforme à ce qu'il était donné de voir sur place à mes lecteurs... Je me sentais de plus en plus concerné, révolté par le fait que mon « public » ne pouvait être que déçu par le monde « réel », au sein de leurs clubs et fédérations. Cette prise de conscience fit que, finalement, je décidai de franchir le pas de la constitution cette fois officielle d'une entité où je n'aurais la responsabilité que de mes propres propos et agissements, et non plus ceux de tant d'autres.

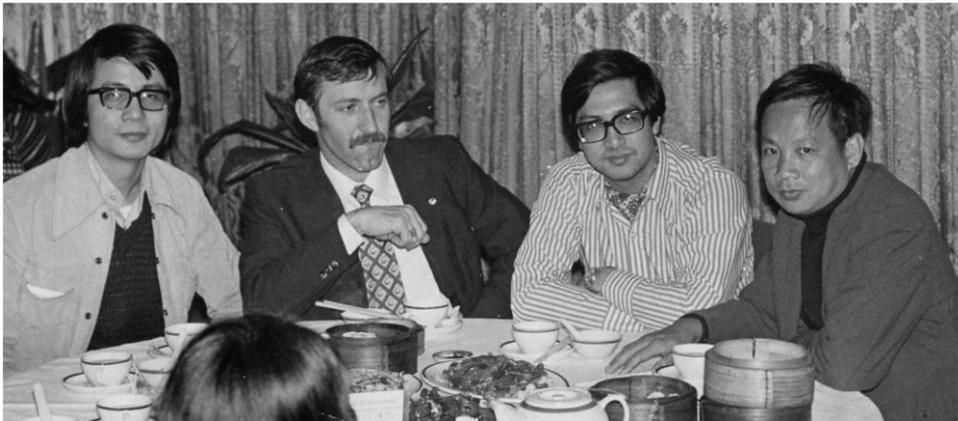
La route où il fallait décidément aller seul se précisait... Je tournais lentement mais sûrement au « Ronin »... J'y avais quand même pris le temps ! Il ne s'agissait pas d'un coup de tête...

Le nouveau stage de Sensei Ogura à Strasbourg, en janvier 1975, se fit donc déjà sous l'égide du « Centre Rhénan Budo ». En repartant, après une nouvelle visite au Mont St-Odile, qu'il « sentait » bien me rappelait-il à chaque fois en raison d'ondes particulières qui se dégageaient de ce lieu chargé d'histoires et d'émotions, Sensei me délégua le pouvoir d'attribuer à l'avenir en son nom les grades de 1^{er}, 2^e et 3^e Dan japonais (Gembukai International). Je m'envolai quelques semaines plus tard pour un autre grand voyage (à l'heure même où paraissait mon « Karaté pour Ceintures Noires », inattendu et tout de suite plébiscité en raison de ses études de situations hors les Ipon-kumite classiques et statiques. Certaines années, où je publiais jusqu'à quatre volumes par an, il arrivait assez systématiquement que je ne prenne même pas le temps de feuilleter une parution tant j'étais pris par la suivante, ou celle qui allait venir après la suivante... Je ne me suis jamais offert le « luxe » d'un stade d'arrêt, ni dans la recherche, ni dans sa restitution...).

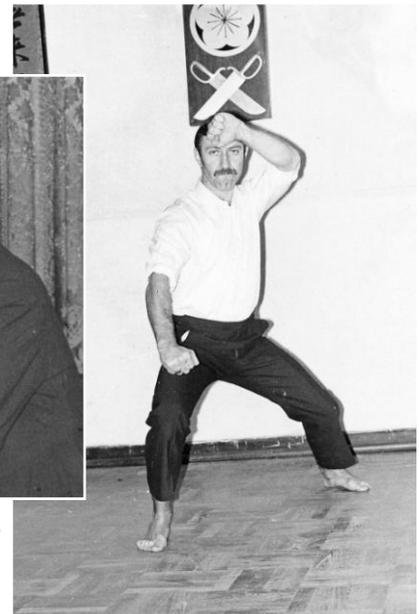


Je voulais alors comprendre ce « phénomène Kung-fu » qui, venu de Chine, commençait à faire parler de lui depuis la mort toute récente d'un certain Bruce Lee... Tout ce qui touchait à mon idée d'art martial m'a toujours intéressé... Je profitai donc de mes petites vacances scolaires du printemps pour découvrir Hong-Kong, la seule partie de Chine Populaire (communiste) alors accessible sans problème. Un autre livre ne suffirait sans doute pas à raconter la densité de ces nouvelles rencontres. Je n'avais aucune adresse... aucune recommandation... J'étais parti en ne doutant pas un seul instant que je trouverais bien quelques kwoon (dojo chinois) quelque part... Je ne lisais pas le chinois, et sans l'aide inattendue, un soir sur Temple Street (mais vous auriez tort de chercher l'endroit dans une ville complètement remodelée depuis...) encombrée par marchands, diseurs de bonne aventure, spectacles ambulants, théâtres de rue, dans le vacarme des salles de Mah-jong qui coulait du haut des immeubles, d'un jeune chinois intrigué par ma présence en un tel milieu, qui vint vers moi et me demanda dans un anglais meilleur que le mien, ce que je pouvais bien chercher là. « Sanshiro Lee » fut le pseudonyme avec lequel il souhaitait que je l'appelle, et il fut le point de départ de la quête pour laquelle j'étais venu. Ce fut, au bout de ce fil tiré, Leung Ting, maître du Wing-chun qui me reçut de la manière la plus conviviale possible, dans son kwoon et dans quelques restaurants de qualité, en compagnie de certains contacts qui me promettaient un pont d'or si je devenais leur agent pour l'introduction de leurs produits, allant des revues kung-fu aux tenues et autres « produits dérivés » pour la pratique... Je me souviens d'une certaine soirée de discussion, et d'incompréhension de la part de mes hôtes : ils avaient rencontré un occidental qui était venu pour voir et apprendre le kung-fu, pas pour faire du business... !? A ses frais... Proprement incompréhensible pour eux... Je n'y ai plus jamais pensé jusqu'à il y a quelques années de cela, lorsque mes élèves allemands venant régulièrement en stage à Strasbourg, m'ont parlé d'un de leurs compatriotes qui trustait littéralement le Wing-chun dans leur pays, à la tête d'une richesse accumulée en peu de temps, propriétaire d'un véritable domaine avec château et de quelques voitures de sport... Les Chinois de Hong-kong avaient donc fini par trouver un commanditaire efficace, et ils l'ont bien entendu laissé ne pas s'oublier dans une affaire juteuse...

Gabrielle a eu le mot, un jour, à ce sujet: « *Tu aurais préféré les voitures de sport, toi... ?* ». Bien sûr que non... C'était juste pour dire ! J'ai dû faire plaisir à Leung Ting en démontrant à sa demande expresse mes techniques de karaté (ce qui était pour moi le monde à l'envers) et en posant pour quelques photos en tenue de ville qui ont paru dans sa revue chinoise le mois suivant... Souvenirs... Et puis, j'ai vu aussi que le Choy-lee-fut, et le Hung-gar, en particulier, étaient très proches de ma gestuelle Karaté, faciles à « convertir » (hormis leurs Tao, d'une autre complexité que ceux que j'avais appris du Shotokan ou du Wado-ryu !). Leurs techniques utilisées en combat, même dans leurs finesses, m'étaient apparues relativement faciles à apprendre. Et puis, c'est vrai, j'ai probablement, quelque part, une sorte de don du mimétisme qui m'a toujours fait gagner beaucoup de temps dans l'apprentissage. Je l'avais valorisé pleinement lors de ce premier contact avec la Chine. Il y eut aussi d'autres découvertes, comme celle des studios Run-Run-Show, sur Hammer Hill, où je découvris comment se tournaient les films de kung-fu, en séries et simultanément pour des scènes de combat souvent interchangeables, dans une activité constante et frénétique, où excellaient quelques dizaines de « Bruce Lee », simplement moins médiatisés. Comme celle de la ville « interdite » car dangereuse, dans Hong-Kong même, que mes nouveaux amis me firent franchir, rapidement, en silence... et sur fond de rythme cardiaque un peu « boosté »... !



Je fus reçu comme un hôte de marque par Sifu Leung Ting en 1975 en son Kwoon de Hong-Kong



Lorsque je repris le vol du retour (le fonctionnaire que j'étais devait se retrouver face à ses classes Terminales le lundi matin, malgré le décalage horaire...), en passant par Bangkok où je découvris le Thai kick-boxing au Lumpini Parc (avec une pensée pour l'ami Patrick Brizon, qui était revenu au Japon pour s'engager dans cette « voie » de combat-contact, et que je ne comprenais, et ne comprends toujours, pas), ramenant dans ma valise quantités de documents sur l'art martial chinois (je rappelle que c'était en 1975, et que personne ne parlait encore du monastère Shaolin... que je m'étais alors promis d'aller voir un jour. Ce qui mettra encore une quinzaine d'années), j'avais deux projets de livres en tête : l'un consacré à une présentation technique de l'incroyable richesse du kung-fu chinois (on ne disait pas encore Wu-shu en France), des arts internes aux arts externes, l'autre à la très vieille histoire de cet art (ma fibre d'historien...). C'est ainsi que parurent très vite, dès 1976 (je sais travailler vite... à chaque fois que je suis porté par la passion pour ce que je fais, et aussi ce... sentiment d'urgence dont j'ai déjà parlé), « Kung-Fu, techniques de la Boxe Chinoise », chez Amphora (lorsque le directeur, Monsieur Vaultier, qui avait déjà eu tout lieu de se féliciter après la parution de mon «énorme « Karatedo », me demanda ce que c'était que ce « Kung-fu » dont je lui avais parlé, je me vois encore lui répondre dans son petit bureau de la rue de l'Odéon : « *C'est l'avenir...* »).

Et il m'a, encore une fois, fait confiance), et « Kung-fu, l'épopée de la main de fer » qui fut un autre best-seller (disait-on comme ça autrefois..?) chez Pygmalion (titre repris par les mêmes éditions en 2002 sous le titre « Kung-Fu, trois mille ans d'histoire des arts martiaux chinois »; mais 30 ans après son contenu datait quand même un peu. D'autres passionnés de l'art chinois, qui, souvent de leur propre aveu, avaient été orientés par mes premiers ouvrages sur la question, étaient partis à leur tour à la découverte chinoise et en avaient ramené d'autres moissons). Mais ce ne fut pas tout. Mes premiers romans, que j'avais construits sur un fond historique très précis (un travail de recherche passionnant, mais quel boulot encore !) furent aussi des enfants de ce fabuleux voyage : « Li le Mandchou » sorti chez Trévisé en 1976 (repris par la suite sous le titre « Les rebelles du Yang Tsé »), suivi des « Le Couloir de la Mort » et « Les Diabes de Kai Fong » chez Pygmalion l'année suivante. Monsieur Gérard Watelet, PDG des Editions Pygmalion, dont je me souviens comme d'un homme cultivé et raffiné, et dont je garde un excellent souvenir comme je l'ai déjà évoqué plus haut, m'a encouragé lors de notre rencontre à Paris : « *Vous ne savez pas la chance que vous avez de pouvoir publier, et de pouvoir publier très exactement ce que vous avez envie de publier... Et vous avez une grande puissance de travail, alors continuez...* ». Pour la petite histoire : Monsieur Watelet me demanda alors aussi quelle serait ma position s'il me proposait d'écrire régulièrement une suite à ces romans (j'en avais initialement prévu six, les scénarios des trois derniers étant restés dans mes cartons, où ils sont toujours...), qui serait publiée dans le cadre d'une collection proposée en poche en très grande diffusion, donc dans une échelle qui n'aurait plus rien à voir avec la sienne, puisque les ouvrages en question étaient sur tous les tourniquets de librairies de gares sous des labels très connus... Si je me sentais partant pour la première partie de la proposition (j'étais loin de me sentir au bout de mon imagination...), la seconde perspective me fit aussitôt répondre par la négative : je ne voulais rien avoir à voir avec un genre de littérature où il aurait fallu obligatoirement faire une part à certains « ingrédients » dont je pensais qu'ils n'avaient pas leur place dans ce que je voulais proposer à mes lecteurs. Désolé, j'ai toujours eu mes principes... et je n'allais pas accepter de placer quelques ficelles pour arriver à vendre. C'est juste pour dire, à ceux qui pensaient, et certains le pensent encore, que j'ai « fait de l'argent » avec les arts martiaux, que si le business avait vraiment été ma motivation, j'aurais pu y réussir en ces années où explosait le mythe Bruce Lee, où mon dojo de Strasbourg atteignait 330 membres (et j'y assurais tous les cours), où j'aurais pu amener de Hong-Kong la juteuse feuille de route dont je parlais plus haut... Lorsque les Editions Denoël m'ont retourné mon manuscrit des « Rebelles du Yang-Tsé », on avait pris la peine d'ajouter au courrier de refus type que c'était là un excellent roman d'aventure mais que, hélas, il manquait « de sang et de sexe », et que, « même si cela n'était pas à l'honneur de notre civilisation », de tels éléments étaient déterminants pour une bonne vente ! (voir plus haut, les « ingrédients » suggérés). A bon entendeur... sans regrets ! Je n'allais pas faire n'importe quoi, m'adapter à un « marché » ! Je gagnais ma vie comme professeur de lycée, et il n'avait jamais été question que je remette en question ce choix de vie (j'avais choisi l'enseignement parce que je voulais, vraiment, enseigner... La volonté pédagogique aura animé toute ma vie, finalement illustrée de quantités de manières). Tant pis pour le château et les voitures de sport, que je laissais volontiers à d'autres... Je me souviens : avant de partir pour ce premier voyage en Chine (pas si évident en 1975...), au hasard des rencontres, l'esprit ouvert à tout et curieux de tout, j'avais préparé dès mon départ mon sac pour ma journée de classe en retour, devant arriver à l'aéroport de Strasbourg le lundi matin et reprendre les cours aussitôt dans la foulée. Mon épouse alla me chercher avec le sac en question dans la voiture... Comme il y eut un peu de retard dans la correspondance avion, je fis littéralement irruption dans ma classe mixte de Terminale d'Obernai, en jean et blouson de cuir (mes élèves ne m'avaient jamais vu dans une telle tenue décontractée) avec ces mots absolument pas préparés « *excusez moi, je rentre de Chine* »..., ce qui laissa tout le monde sans voix sur le coup... Ce n'était pas rien, à l'époque, que de revenir du bout du monde. J'avais été « presque » à l'heure et je dus faire un mot d'excuse au proviseur du lycée (vert de jalousie, il me l'a avoué lui-même par la suite). Mais ma réputation était désormais faite auprès de mes élèves, dont plusieurs me firent savoir, souvent longtemps après cet épisode, par le truchement de quelques cartes postales inattendues venues de l'Extrême Orient, que s'ils voyageaient ou même travaillaient au Japon ou en Chine, c'est que je n'avais pas été étranger à ce type de vocation...

Et...de tels témoignages m'arrivent encore aujourd'hui ! Quand je pense à l'image de globe-trotter que j'ai dû avoir auprès de mes gars et mes filles au cours de ces années là. Elle n'était, à la réflexion, pas étrangère à l'attention que j'ai toujours eu auprès d'eux, et donc à l'efficacité de mon enseignement, en près de quarante ans de métier et sur deux générations locales d'élèves (puisque je n'ai jamais changé d'établissement) !

A vrai dire, mes trois romans ne furent pas des succès de librairie. J'eus tout de même droit à une émission sur la 1^{ère} chaîne de la Télé pour présenter « Li le Mandchou », dont les aventures furent également lues sous forme d'un feuilleton à la radio, avec la voix de François Maistre, de la Comédie Française, qui incarnait mon héros ! Ce n'était pas rien pour l'auteur inconnu que j'étais, que d'entendre ainsi la voix du héros qu'il avait créé... Mais la vente n'était pas au rendez-vous : tout simplement, je crois, que parce que dès leur sortie personne ne savait dans quel registre placer, en rayon, ces ouvrages là... Habersetzer, c'est de la technique, non ? Du coup, ceux qui venaient en librairie chercher de la « technique », étaient étonnés de trouver du roman sur le même rayon, ce qu'ils n'étaient pas venu y chercher (et puis, les quadri de couverture étaient d'assez mauvais goût, et je ne les découvris qu'à parution. J'avais eu d'autres idées à mettre en avant pour ces couvertures, mais je n'ai pas eu voix à ce chapitre là...). Quant aux lecteurs potentiels, qui auraient pu être intéressés par du roman d'aventure, et sans être forcément pratiquants d'arts martiaux, ils n'allaient pas chercher ce genre de produit dans le rayon des ouvrages techniques. Encore une erreur sur le plan de la communication... qui manqua d'ailleurs totalement, devais-je m'en étonner, dans les revues dites spécialisées. Et puis, mon abondante « production » commençait à déranger : comment classer tout ça, année après année... Il faut bien avouer aussi que le « public kung-fu » était peu enclin à la lecture et se ruait par contre au cinéma. Un grand éditeur m'a dit par la suite que ces trois titres étaient d'excellents scénarios de films... On m'a aussi demandé pourquoi j'étais sorti de mon registre de publication habituel. Mais parce que, tout simplement, je cherchais à toucher un autre public, qui aurait pu découvrir le sens des arts martiaux à travers des aventures qui pouvaient les séduire davantage que des ouvrages techniques ! Moi, quoi qu'il en fut, j'ai eu énormément de plaisir à les écrire. Je fais abstraction du travail... Et je me suis laissé dire que ceux qui les ont quand même trouvés et lus ont généralement aimé leur contenu. Les trois titres furent repris une dernière fois en 1996 par les Editions du Bastberg, mais leur diffusion fut encore une fois trop confidentielle. On les trouve encore sur certains sites de ventes en lignes comme www.priceminister.fr ou www.amazon.com. J'aurai essayé, là aussi...

Revenons au « Centre Rhénan Budo »... Je repartis en faire la promotion au cours du nouveau stage auquel je fus invité par le Maroc, cette fois au Wydad Shotokan à Tanger. Ville chargée d'histoire, vers laquelle je m'envolais en avril 1975 avec une émotion toute particulière. J'y fus reçu comme un prince, dès mon arrivée au bas de l'échelle de l'avion, le chef de la police étant le vice-président du club. Je fus invité à une soirée mémorable par le Gouverneur de la ville. Certains soirs, à l'hôtel donnant sur la baie, derrière les grandes vitres de ma chambre où venaient s'écraser les rafales de vent, je finissais les derniers chapitres de mon « Epopée de la Main de Fer » dont j'avais promis la remise rapide aux Editions Pygmalion. Etonnement de la part de mes hôtes, qui étaient prêts à me proposer la fête chaque soir après l'entraînement... Je repartis encore couvert de cadeaux, avec des promesses de ralliement à mon association, auxquelles je ne m'attardais heureusement pas trop, préférant finir dans l'avion la conclusion du manuscrit que j'allais envoyer dès mon retour. Là, je fus aussitôt pris par l'organisation, sans pouvoir faire de pause, d'un nouveau stage de kobudo avec Kenyu Chinen, élève de Sensei Matayoshi, qui m'avait téléphoné d'Okinawa quelques mois auparavant (je m'en souviens très bien lorsque je décrochai, incrédule, ce lundi matin... Savoir si Maître Chinen, bien établi en France depuis, s'en souvient lui aussi...) pour me demander de le faire venir pour faire stage. Comment refuser une telle aubaine... Un mois plus tard, j'organisai à l'occasion de ce stage la première Coupe du CRB, une grande fête à Strasbourg à laquelle participèrent nombre de dojos alsaciens dont les professeurs, mes élèves, avaient gardé ma ligne d'enseignement (du moins, je le suppose, aujourd'hui... car quand je pense à ce qui suivit...

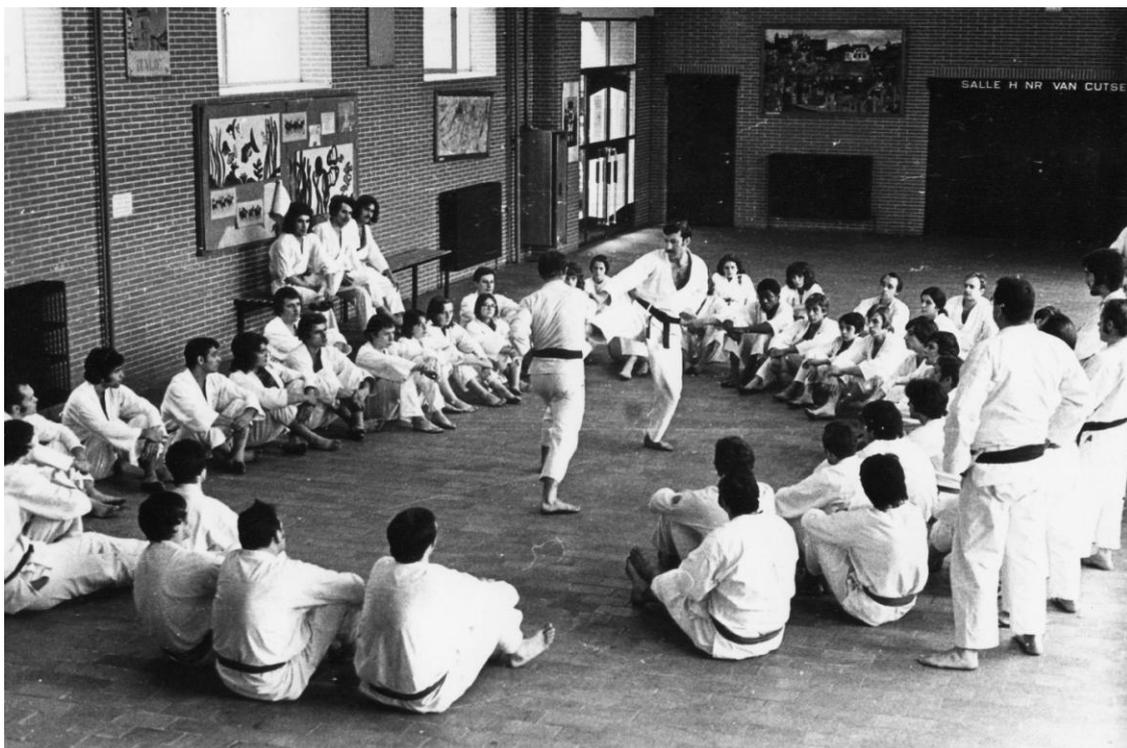
ces mêmes choisissant de rester à la fédération sportive au moment où je m'en démarquais définitivement quelques années plus tard). On refusa du monde dans la salle Paul Collomb ! Mon ami Roland Maroteaux, alors 6^e Dan de Ju-jitsu, vint nous rejoindre de Reichshoffen pour participer à nos démonstrations finales. La presse en fit de très beaux comptes rendus et évoqua avec enthousiasme le CRB, cette « *amicale sans frontière, diffusant les aspects culturels et spirituels des arts martiaux* ». Je rendis bien entendu la politesse, en toute amitié, à Roland dès le mois de juillet pour sa soirée d'arts martiaux traditionnels qu'il organisait à Reichshoffen. J'y démontrai quant à moi katas et bunkaïs, ainsi que la petite séquence de tai-ji-quan que je travaillais déjà régulièrement, mais que je n'enseignais pas encore en dehors des fins de cours à mes karatékas avancés de Strasbourg.

L'année 1975 n'était pas finie... Je partais en juillet pour un stage à l'île de la Réunion, suite à une invitation personnelle. Je me dois d'insister. Que les choses soient bien claires : aucun de mes très nombreux stages, en France comme ailleurs, n'a jamais été organisé à l'initiative de la fédération sportive (dont je faisais encore partie, mais où l'on avait commencé à me faire la guerre pour mon 5^e Dan japonais comme je l'ai relaté déjà...), encore moins sponsorisé. Mes déplacements l'ont toujours été suite à des relations personnelles (contacts avec mes lecteurs...). Et pourtant, je partais pour ce long voyage avec un document de l'Union Française de Karaté m'habilitant à organiser en son nom, à l'issue de mon stage, un passage de grades officiel ainsi que des nominations d'arbitres de Ligue, au cours d'une véritable Ecole des Cadres. Ce que je fis très consciencieusement, et dont je rendis aussi consciencieusement compte au retour. La presse locale écrivit (extrait): « *Souhaitons que nos karatékas aient su apprécier à sa juste valeur les qualités de technicien et de pédagogue de M.Roland Habersetzer et qu'ils continueront à progresser sur le plan technique et mental pour donner du karaté l'image qu'il mérite* ». Mon épouse (qui m'avait accompagné cette fois) et moi nous souvenons comme si cela s'était déroulé hier, de l'excellent accueil par Monsieur Poudroux, Président de Ligue, M.Arnes, responsable technique, comme par toutes les communautés, la chinoise (avec les frères Chan Liat), la malgache (avec la famille Mazaka), la réunionnaise (avec Jean Marc Castelnau, élève d'André Merckel, que je rencontrai l'année suivante en Nouvelle-Calédonie, où ce professeur de sport avait entre temps été muté), la française (les « zoreilles »...), ... Mais je sais aussi que ces dernières avaient entre elles bien des différends, que je ne suis pas arrivé à aplanir même en parlant beaucoup, et qui reprurent dès mon départ... Bon stage, beau séjour, jusqu'au cirque de Cilaos et jusqu'en haut du Piton de la Fournaise, à pied puis en survol avec la complicité de l'aéroclub local (Gabrielle se souvenant particulièrement bien des ratés du moteur juste au-dessus du cratère, bien évidemment... Moi, j'en ai placidement profité pour prendre une série de diapos fort jolies à ramener pour nos élèves...). Je revins une seconde fois sur l'île en 1983, mais rien ne fut plus pareil.

Le mois d'octobre fut marqué par l'AG constitutive du CRB. Enfin, cette fois très officiellement, ... après plus d'une année de fonctionnement et sous l'insistance réitérée de mes anciens élèves, déçus par les dérives que prenait la pratique sportive, notamment sur Mulhouse. Cette fois les statuts du « Centre Rhénan Budo » étaient déposés, qui n'étaient une déclaration de guerre envers personne, marquant et précisant juste notre territoire, hors « des objectifs sportifs » de plus en plus fortement affichés ailleurs. Nous continuions à être licenciés à l'Union Française de Karaté, la chose ne me paraissant toujours pas, alors, incompatible. Il me faudra encore quelques années avant de me rendre compte de mon erreur à rester fidèle à ma position ancienne. Puis je partis pour Charleroi, en Wallonie belge, à l'invitation de M.Sévery, pour un stage dans un cadre quand même tout nouveau pour moi, celui du Kyokushinkai.

Encore beaucoup d'enthousiasme dans ma tête, en revenant dimanche soir par le train ! Quelques visages, et propos, sont toujours dans ma mémoire, si longtemps après... Il y eut les années suivantes bien d'autres stages en Belgique. De tous, je me souviens de la chaleur des accueils, de l'esprit d'ouverture dans le travail que je proposais, mais aussi de la rapide érosion des enthousiasmes et des engagements, une fois que je perdais le contact (jusqu'à cette année 1983, où je fis en novembre dans le cadre d'un stage donné à Gand chez Walter Toch

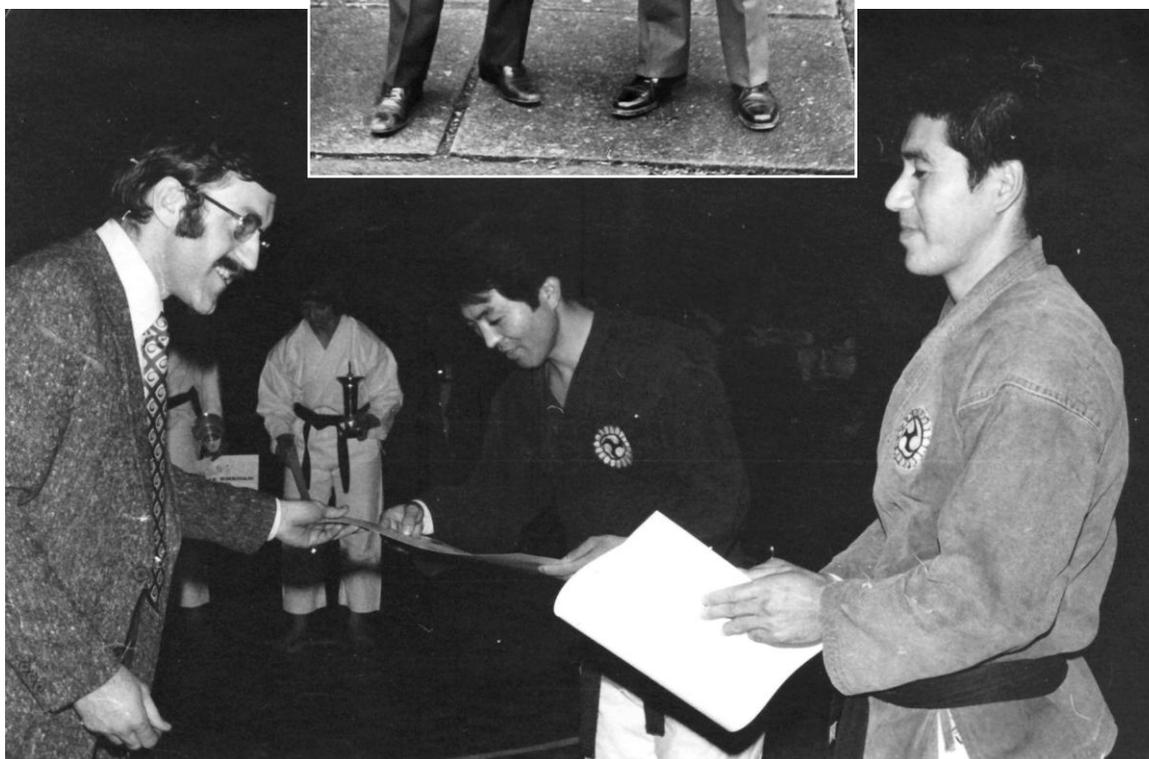
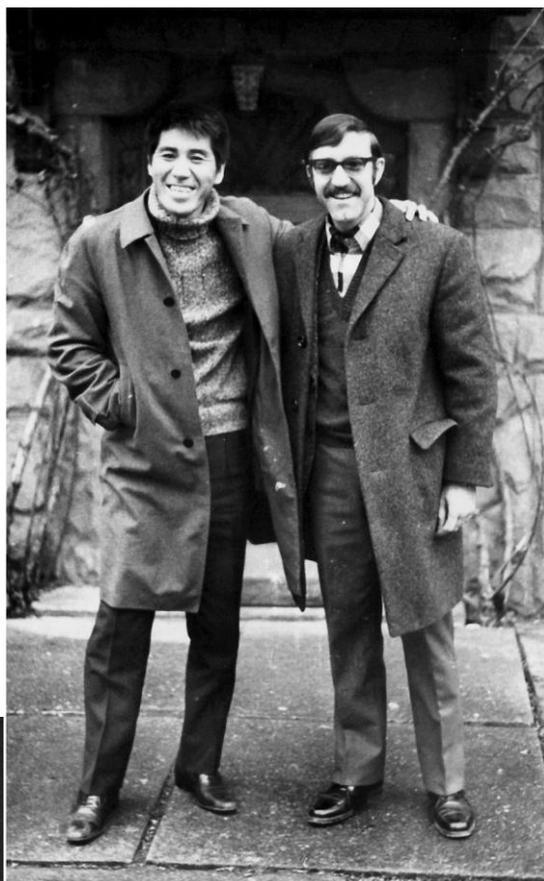
et prolongé par un « Budo Festival » où je participai aux démonstrations, la rencontre avec Alex Hauwaert, aujourd'hui un solide pilier de mon « Centre de Recherche Budo », dont je parlerai sûrement plus bas).



De stage en stage... ici à Charleroi en 1975

Et l'année se conclut par le traditionnel Stage d'Hiver (kan-geiko) de Strasbourg, dont je ne comptais déjà plus l'édition, et qui rassemblait déjà quelques 80 mordus, issus de (presque...) tous les dojos alsaciens, mais encore sans participation étrangère. Ce qui viendra très vite... Le quotidien « L'Alsace » écrivait en décembre, à propos de ce kan-geiko : « ... *Il faut envers et contre tout garder la certitude que l'esprit du Budo n'est pas un vain mot. C'est le propre de l'homme digne de ce nom que de s'engager dans une quête spirituelle qui l'élèvera. Restons des hommes et pas seulement des paquets de muscles à engager en championnat. Il y va de notre dignité, c'est tout le sens du vrai Budo* ». Mais si, mais si, voilà ce qu'inspiraient alors mes entraînements auxquels venaient assister les journalistes sportifs... Tout le monde y croyait encore ! Au moins faisait semblant. Plus de trente ans après, dans quel compte-rendu de manifestation sportive trouve-t-on encore ce type d'allusion ? La place y est largement prise par la seule publication des résultats sportifs. Pour le reste, *nada...* Comment voulez-vous que les plus jeunes y croient encore ? Il faudrait peut-être prendre la peine de revenir sur certains discours premiers, même si ce n'est sûrement pas le plus facile aujourd'hui. La faute à qui ? Je ne me sens absolument pas concerné par la dérive. J'ai, depuis toujours, fait plus que mon boulot de pédagogue. Et si j'ai été, à mon petit niveau, avec ma petite audience, convainquant, c'est que j'ai toujours été moi-même convaincu. Et ai agi en fonction de cette conviction. Ce ne fut pas plus facile autrefois qu'aujourd'hui. La constance dans l'engagement, sans compromis, n'est pas facile. Les pressions sont fortes, les découragements s'accumulent. Surtout lorsque le temps est complice de certaines contre-vérités. Mais tout était bien clair et calé dans ma tête : j'avais donné au « Centre Rhénan Budo » une identité que j'étais résolu à défendre « envers et contre tout »...

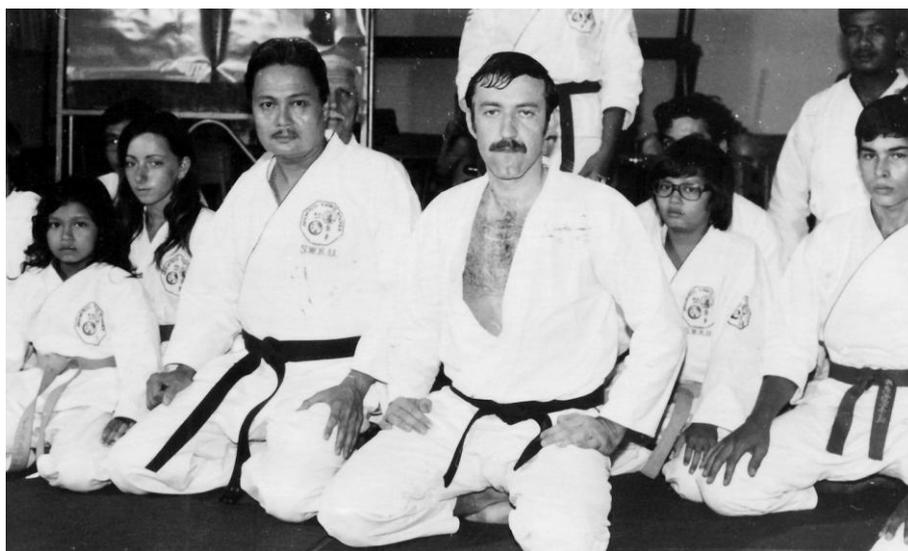
6. De stage en stage... de livre en livre... : l'affirmation d'une différence



Avec les Sensei Chinen et Adaniya, en stage chez moi en 1976

Comme 1975, 1976 fut encore une année incroyablement chargée... Finalement, et en revoyant bien le film des évènements..., je dois admettre que les suivantes le furent tout autant ! Impossible de mentionner tous mes stages, week-end après week-end, entre mes responsabilités au lycée et mes activités régulières dans mon dojo strasbourgeois (et le reste bien sûr, famille, maison, jardin, livres, puis mairie du village...). On m'a souvent demandé, ici ou là, comment j'avais fait pour mener tant d'activités de front... La passion sûrement, mais aussi l'énergie dont j'avais la chance d'être abondamment pourvu, sans oublier l'appui indéfectible, proprement incroyable, de mon épouse.

La seconde Coupe du CRB, à Strasbourg, fut l'occasion d'inviter pour un nouveau stage de kobudo Kenyu Chinen et Adaniya, tous deux élèves de Matayoshi Sensei. Les arts du kobudo restant alors encore fort confidentiels (d'ailleurs aucun public passif ne fut accepté pour assister à ce stage), ce stage eut un excellent écho de par la couverture médiatique qui en fut faite. Il faut dire aussi que la presse locale et régionale ne boudait pas en ce temps là les interviews ou articles de fond consacrés au karaté ou au kung-fu. J'ai conservé quantité de coupures de presse de cette époque. Ainsi cette « Une » en couleurs des Dernières Nouvelles d'Alsace du dimanche 16 février « *Kung-Fu ?... Ne cherchez plus : il est alsacien* ». J'eus droit à quelques belles photos prises devant ma maison alsacienne et un article qui « remua » mon petit village, où je vivais jusque là en marge des soucis locaux : « *...Le vrai Kung-Fu, philosophe avant tout (sic !), vit à Saint-Nabor. A 32 ans, il a déjà écrit une dizaine de livres dont certains ont un retentissement mondial. Ecrivain musclé et 5^e dan de karaté, il se lance maintenant dans le roman* ». Monsieur Keller, le journaliste qui m'avait « découvert » fortuitement en lisant mon « Epopée de la main de fer », n'en revenait pas... (mais « nul n'est prophète dans son pays... »). J'eus ainsi droit au cours de cette semaine, à plusieurs « papiers » où je pouvais m'exprimer à ma guise. Je devins « l'Alsacien aux yeux bridés », mais c'était pour la bonne cause ! Merci, Monsieur Keller... Je n'eus pas le temps de vérifier ma nouvelle popularité dans mon petit village. Sauf que, les « anciens » m'ayant sollicité pour leur liste aux élections municipales, j'eus dans la foulée, sans aucune campagne de ma part (quand aurais-je eu le temps... ?) un véritable plébiscite de la part de personnes que je n'avais jamais pris le temps d'apprendre à connaître et qui me propulsa derechef au rang d'adjoint au maire... Un vedettariat local qui me valut de siéger et d'intervenir un nombre de fois dans des dossiers très locaux mais parfois très complexes pendant trois législatures successives, soit dix huit ans avant que je ne persiste dans ma décision de me retirer... Je n'ai jamais eu aucune ambition politique, même à petite échelle. J'avais fait du travail à la mairie de St-Nabor pour aider, pas pour devenir... Ce que ses habitants, étonnés par une telle motivation, n'ont finalement compris que lorsque je me suis retiré de tout.



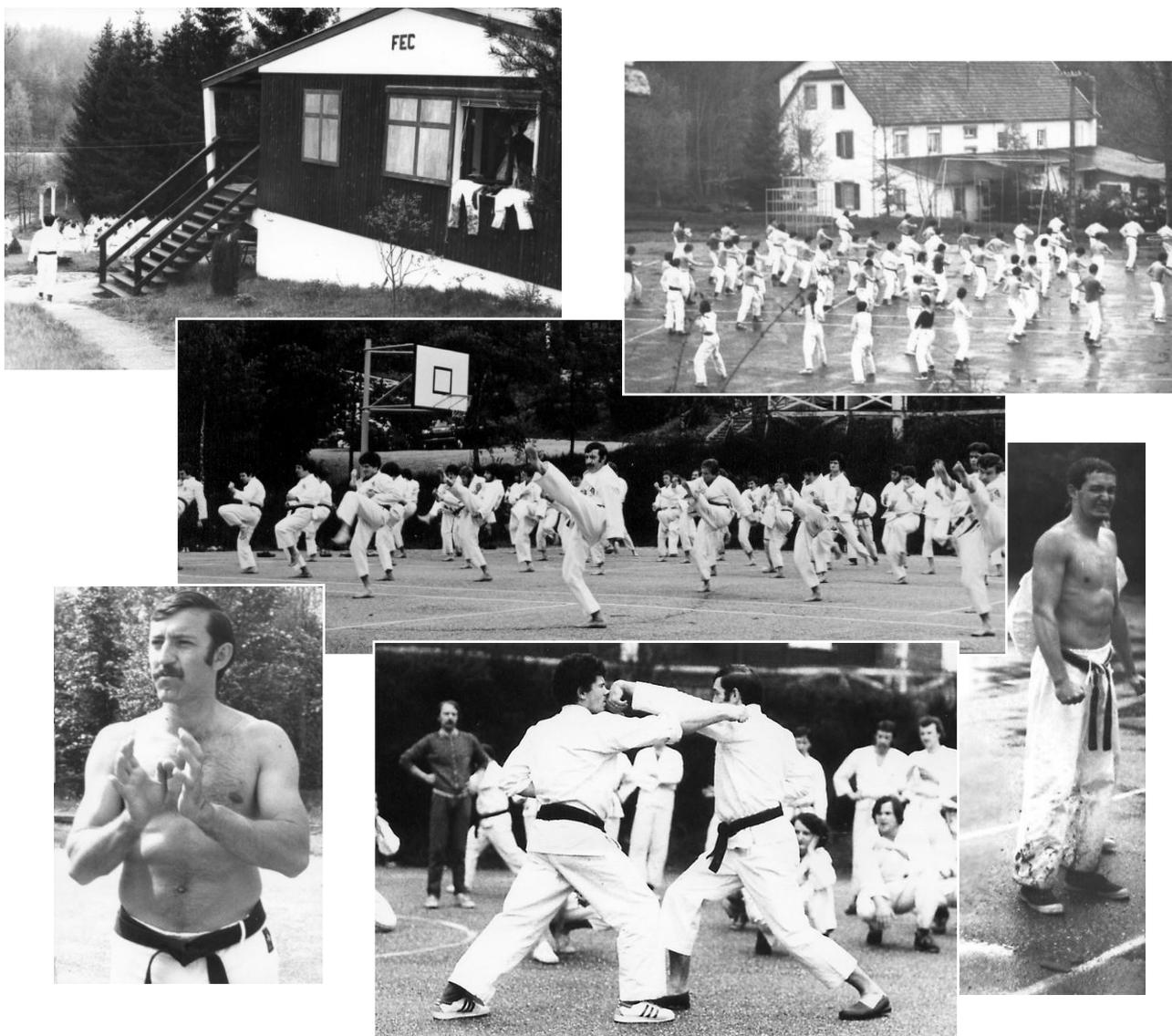
L'ami André Merckel, qui me reçut à Nouméa.

Je m'envolais ce même mois de février 1976 pour la Nouvelle Calédonie, invité par le dojo Sanshindo d'André Merckel, avec lequel je correspondais depuis un long moment déjà, et qui avait déjà été à l'origine de l'organisation de mon stage à l'île de la Réunion l'année précédente, qu'il avait dû quitter suite à un changement de poste de professeur d'éducation physique. Quel voyage, quel dépaysement ! Vol sur une ligne UTA, par Singapour et Sydney, pour arriver aux antipodes sur ce Territoire d'Outre Mer où l'accueil fut particulièrement chaleureux, faisant oublier instantanément la fatigue des 31 heures (!!!) de voyage. L'ensemble du club d'André Merckel s'était déplacé à l'aéroport Tontouta pour m'accueillir. Et m'accompagner au somptueux « Château Royal », où j'allais récupérer du décalage horaire.

Lorsque je me réveillai, je vis par la grande baie vitrée de ma chambre d'hôtel, comme dans un rêve, un lagon d'un bleu indescriptible, sillonné par des petits bateaux en couleurs, une plage de sable blanc presque déserte... Cela me changeait de mes Vosges et de ses sapins. Mais, comme d'habitude, on entama rapidement le travail que nous avions prévu, André et moi. En marge de ce stage, j'eus la chance de vivre un séjour très dense au niveau des centres d'intérêts qu'étaient les miens, curieux de tout que j'étais de par ma profession. Il y eut des points d'orgue : cette soirée de rencontre avec une soixantaine d'alsaciens de Nouméa et des environs (qui se retrouvaient régulièrement dans un restaurant décoré comme une brasserie de Strasbourg, avec peinture de la cathédrale au mur), cette conférence donnée au Rotary Club (qui avait en partie sponsorisé le stage), cette visite à l'Île des Pins, dans l'avion mis à ma disposition par le Rotary (j'en profitais par inviter quelques responsables locaux de l'Education Nationale), car je voulais me rendre sur les lieux de l'ancien bagne où furent déportés Louise Michel et les Communards de 1871. Pèlerinage pour l'historien..., émotion surtout devant les ruines du pénitencier et le cimetière quasi abandonné. Nous fîmes « la coutume » avec les habitants canaques de l'île et nous eûmes droit à une magnifique plage de sable comme de la farine blanche, pour nous tous seuls, au fond d'un lagon à l'eau très chaude... Et puis encore, ce survol un autre jour des montagnes dévorées par les gigantesques mines de bauxite creusées à ciel ouvert (matière première pour l'aluminium), cette plongée sous-marine dans une mer de corail avec un myriade de poissons de toutes les couleurs dans des fonds parmi les plus beaux du monde (avec cette rencontre inopinée avec deux requins qui me flanquèrent la frousse de ma vie... mais qui, d'après les plongeurs expérimentés qui m'encadraient, n'étaient pas bien dangereux... disaient-ils...). Et puis cette soirée dans la brousse, loin de Nouméa, où je partis tout seul dans une petite voiture dont je disposais pour tout le séjour, invité par un couple de Français qui y vivaient depuis des années... avec cette nuit chaude qui tomba d'un coup sur fond de démarrage des compresseurs dont chaque maison individuelle était pourvue, avec ces légendes racontées, avec ce retour mouvementé tard dans la nuit sur une piste inondée où j'ai failli me perdre après avoir eu du mal à traverser quelques rivières en forte crue sur des « radiers » posés à l'oblique (!), avant de retrouver l'entrée de Nouméa barrée par une joyeuses (?) bande de canaques, géants et musclés, surtout bien éméchés, qui faillirent me retourner tranquillement la voiture (je découvris cependant les vertus du dialogue, et les principes efficaces de la désescalade d'une crise... Tout finit dans le petit débit de boissons qui jouxtait la route, avec des gars devenus brusquement d'une gentillesse incroyable et qui ne voulaient plus me lâcher !). Et puis cette chasse, à laquelle je fus invité par un maire local, en pleine brousse encore, pour laquelle nous partîmes avant lever du jour, en Jeep sur la piste défoncée et détrempée par l'orage (non, je n'ai pas eu à chasser, je ne suis, et ne serai jamais chasseur, mais enfin il a fallu que je m'encombre d'un fusil, sans dire à personne que je souhaitais très fort au fond de moi ne pas voir débouler un cochon sauvage dans le secteur qui me fut assigné. J'eus cette chance...). Ce fut là le plus beau lever du jour auquel j'assistai de ma vie, à mesure que l'ombre se retirait vivement de la montagne, que le jaillissement de l'aube éclaboussait la mer derrière la ligne de crête... et que criait l'oiseau Cagou... Et puis l'amitié d'André, qui veillait à tout. Et puis... et puis... Sans doute le plus beau voyage de ma vie, à la rencontre d'une nature si différente de celle que j'avais pu côtoyer ailleurs, au contact d'une autre culture, de gens merveilleux, d'esprit ouverture et de chaleur de cœur. Sans ma relation personnelle avec André Merckel, je n'aurais jamais connu cela... De retour, j'échangeai encore quelques courriers chaleureux avec l'ami André, puis celui-ci disparut de la surface de la terre... au sens propre du terme je pense, puisque s'il était encore vivant, je suis certain qu'il m'aurait redonné signe de vie depuis longtemps !!! J'ai failli oublier : et pendant ce temps, à St-Nabor, une bétonnière coulait la dalle sur lequel devait s'élever mon dojo personnel, jouxtant ma maison, un vaste chantier surveillé par mon épouse... qui se souvient encore de quelques décisions techniques difficiles à prendre en mon absence (mais qu'elle a alors fort bien prises !). Ce dojo fut opérationnel à partir de l'été (je précise qu'il n'y eut jamais de cours, en dehors de quelques rencontres entre Sempai pour quelques Ecoles des Cadres. Ce dojo reste toujours réservé à mon entraînement personnel, seul, ou avec quelques Yudansha proches).

Je ne dois aucune de mes découvertes, aucun de mes voyages, au moindre coup de pouce de la fédération sportive. Je le répète, le souligne. De toutes ces fantastiques expériences, je ne lui dois rien. Je suis persuadé, au contraire, que j'ai beaucoup travaillé pour elle, en faisant la promotion du karaté jusqu'au bout du monde, alors que, de plus en plus sûrement, je savais qu'il me serait impossible de continuer à tenir un discours pour tenter, encore et encore, d'excuser les dérives de plus en plus flagrantes, et décevantes pour les puristes que je rencontrais partout, tolérées par le karaté mondial au nom du sport ! Lors de chaque stage loin de Strasbourg, en France comme ailleurs, j'affirmais de plus en plus fort ma différence, en me rendant à l'évidence : il faudrait bien un jour prochain que je saute le pas, en détachant le CRB et son message d'une fédération sportive qu'il m'était de plus en plus difficile de défendre. Dieu sait que j'ai essayé pendant longtemps !

Ce mois de mai là, le stage de printemps que j'organisais désormais (et pour la douzaine d'années suivantes) dans les Vosges, au col de Steige, fut particulièrement réussi. Je crois bien que les années 1976 à 1980 furent « les Steige » les plus fortement vécus.

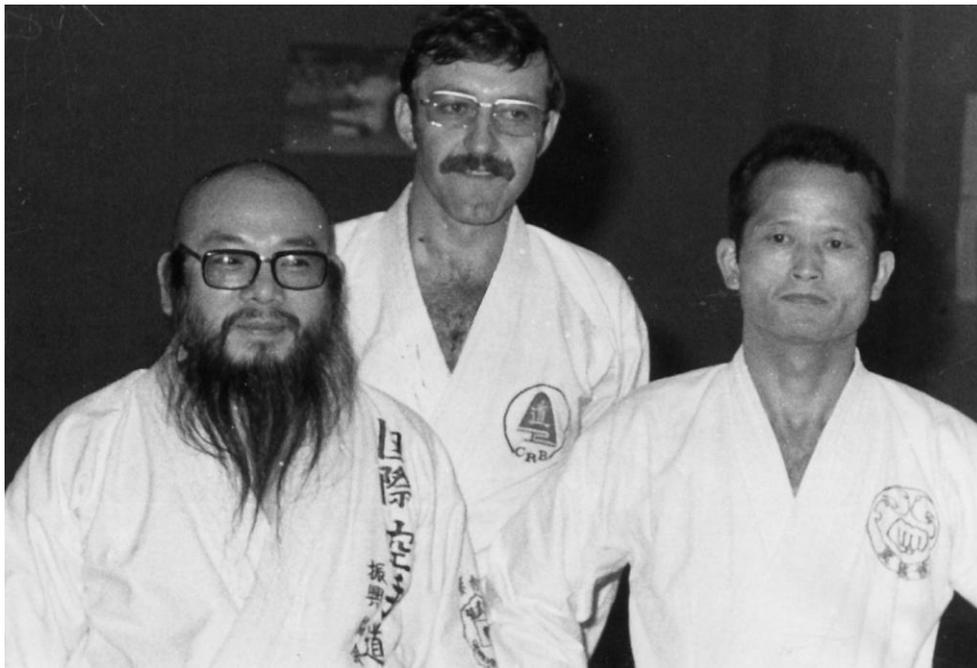


Steige, par tous les temps ! L'enracinement d'une légende...

Dans une amitié générale, encore sans réserve (j'y viendrai plus bas), une ambiance à nulle autre pareille, dans ces chalets mis à ma disposition par le Frère Médard, directeur du Foyer de l'Etudiant Catholique (FEC) de Strasbourg, où j'avais résidé, étudiant, pendant plusieurs années.

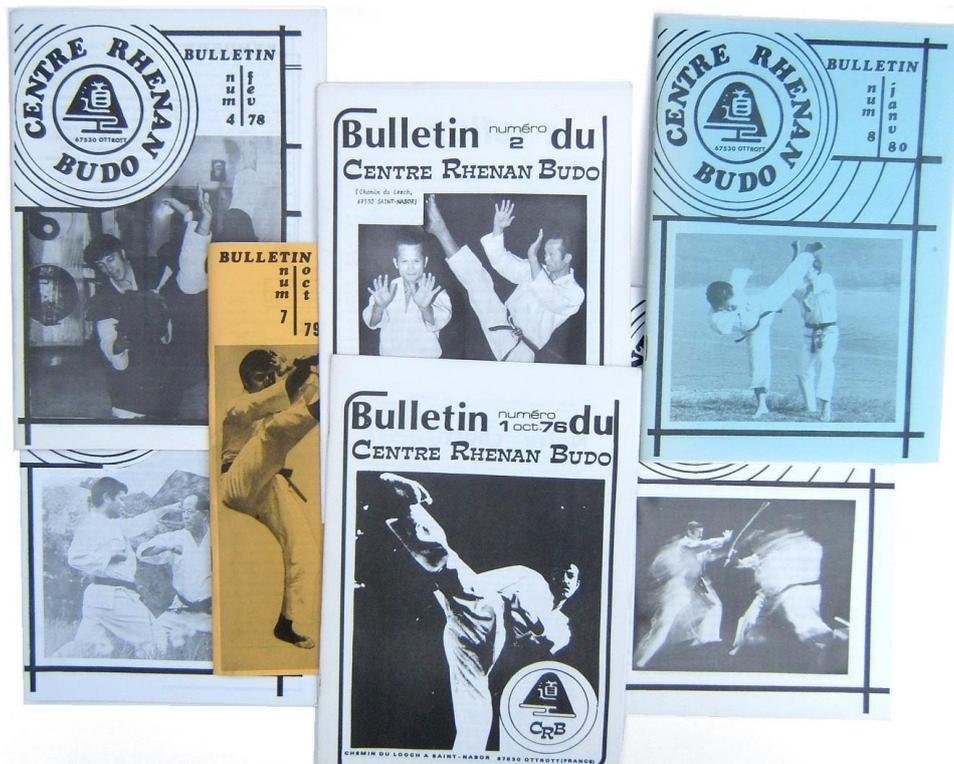
Un lieu magique, dans les sapins, au bord d'un petit lac, au milieu de crêtes alentours, sur les rudes dénivelés desquels la soixantaine de stagiaires qui y avaient décidé de passer un week-end consacré quasi jour et nuit aux arts martiaux, pratiquaient vigoureux footing du matin (dans l'air froid et humide, où la colonne s'étirait longuement derrière moi, réveillant les chiens dans les villages déserts, grimant les pentes en soufflant, les dévalant en chutant, pataugeant dans la boue et quelques rivières... c'était le règle du jeu !) et du soir, en alternance avec les ateliers de travail. Il n'y avait pas de salle couverte et les entraînements ne pouvaient se faire qu'en extérieur, dans la forêt, ou sur des places dégagées dans la campagne. Par tous les temps, bien sûr... Avec des séances de méditation en zazen à l'aube, où certains luttèrent (mal) contre le sommeil encore si présent après des nuits trop courtes... Il y eut des Steige glacés (avec chute de neige... en début mai !), des Steige trempés et boueux, sous des orages terribles, et même quelques Steige ensoleillés, voire torrides. Quelle ambiance ! Déjà dans ces années là des karatékas venus d'ailleurs, parfois de l'étranger, s'inscrivaient pour goûter à ce qui était en train de devenir une légende... Les séparations et les retours du dimanche soir étaient difficiles... Quelle époque de partage et de convivialité !

En octobre de cette année 1976 Maître Ogura revint une nouvelle fois, accompagné cette fois de Maître Shigeki Izumi, du Shiseikan de Yonago (et qui avait... un sacré gyaku-zuki, une souplesse de Yogi et des keri décoiffants...). A nouveau les ceintures noires des clubs alsaciens furent au rendez-vous. Les deux Sensei avaient tant à nous apprendre, et nous apprîmes encore goulûment... On aura compris que notre progression n'avait plus rien à voir avec ce que nous pouvions attendre dans le cadre de stages organisés par la fédération sportive, que nous ne fréquentions plus depuis des années. Du moins, je crois... Car, je ne peux être aujourd'hui sûr de rien, à propos de tous ceux qui venaient alors « prendre » aussi bien au CRB qu'ailleurs, sans état d'âme, prêts à tous les mélanges et à toutes les opportunités...! Bien contents que je leur accorde une confiance qu'ils ne méritaient sûrement pas tous. Et que nombre d'entre eux ont oublié depuis.



1976, stage mémorable avec les Sensei Ogura et Izumi

Le 1er octobre avait paru le premier numéro (artisanal et trimestriel) de notre Bulletin du Centre Rhénan Budo (il y en aura huit, puis je passais la vitesse supérieure en lançant la revue « Le Ronin » en 1980), avec l'aide précieuse de Jean-Marie Hamert, alors l'un des piliers de l'organisation. Où je commençais à expliquer dans quelle direction nous commençons à aller vraiment, enfin,... celle de l'affirmation définitive de ma, de notre (pour ceux qui voulaient vraiment me suivre), différence. Voici un petit extrait de mon premier éditorial, déjà intitulé « *Notre choix...* » :



«le CRB existe depuis deux ans, créé en Alsace par une poignée de karatékas issus de différents clubs, de plus en plus inquiets devant ce phénomène de dégénérescence des arts martiaux, que l'on enregistre depuis que la publicité faite autour du sport gonfle le nombre de pratiquants en laissant dépérir l'essence qui fut pourtant le premier attrait de l'art. Cette constatation est évidente pour tous, et les deux mouvements, tout aussi spectaculaires, semblent solidaires; au point, semble-t-il, du moins au niveau de nos fédérations sportives, que la qualité ne saurait revenir avant que la quantité ne diminue. Il est difficile pour un budoka ayant connu l'esprit des dojos d'il y a seulement dix ans d'assister à cette débâcle sans rien tenter. Regretter ne suffit pas..... (nous voulons) réaffirmer cette volonté de « prospérité mutuelle » que Me Kano Jigoro, père du Judo, donnait comme première raison d'être du Budo.... Notre CRB veut favoriser cette prise de conscience chez des budokas en qui nous voulons voir des êtres majeurs et engagés, et non des numéros entre groupes et fédérations ne proposant toutes qu'honneurs et titres..... Nous aimerions voir coexister tous les styles, toutes les écoles, toutes les disciplines, sans parti pris; nous nous réclamons d'une tolérance qui n'existe plus guère en ce domaine. Chez nous, les techniques ne seront toujours (vraiment) que des moyens. Le but se situant bien évidemment au-delà.... ».

Je n'en ai pas changé une virgule... C'est écrit il y a... 32 ans ! 32 ans après on pourra donc comprendre que j'en ai assez de « radoter »... car qu'ai-je fait d'autre depuis, sinon taper encore et encore sur le même clou ? Mais le clou s'est-il vraiment, ne serait-ce qu'un peu, enfoncé... ? S'il n'y a pas, aujourd'hui, de relais efficace à ce discours, tout de même pionnier et prémonitoire, il me semble que cela ne sert plus à rien que je continue à m'acharner sur ce qui persiste à dépasser de la tête du clou... Il me semble que j'ai crié au loup assez tôt. Avec les mêmes mots, la même virulence, la même conviction. Je n'ai jamais changé dans mes positions. Et c'est peut-être cela qui a fini par agacer certains, incapables de comprendre que je ne composerai jamais pour garder ma fidélité à cette ligne de vie.

C'est en effet au cours des années suivantes que des différends se firent jour dans mes propres « troupes », tout le monde n'étant (tout de même) pas prêt à sauter le pas, hors de la sacro-sainte fédération. C'est pourquoi je pense que cette année 1976 fut un point d'inflexion dans mon engagement personnel comme dans la vie du CRB. Peu à peu les groupes d'amis, certes tous passionnés par un « certain » karaté qu'ils défendaient bien avec moi depuis des années,

se fissurèrent dans leurs positions finales, et ce jusque dans le Comité Directeur de notre association. Tout le monde ne voulut pas aller aussi loin, dans mon sillage. Des oppositions se firent jour, entre eux, entre eux et moi, qui ne furent à mesure que les années passaient que prétexte à une grogne sourde sur fond de rivalités que je ne suis jamais arrivé à clarifier. Je me suis souvent interrogé depuis. Pourquoi cette fantastique dynamique de notre groupe commençait-elle à stagner ? A se lézarder au plus profond ? Il y avait probablement de la part de certains (sans nul doute, à la réflexion) un peu d'envie à me voir me déplacer seul à travers le monde, à avoir tant de succès avec mes livres, qui se suivaient à cadence rapide... Et une fois que ce type de sentiment a pris, les « on dit » vont vite. Ajoutons les soucis que chacun découvrirait tout naturellement en avançant dans sa propre vie... Mais nous avons encore devant nous quelques belles années de passion commune avant le grand tournant de la fin des années 1980, sur lequel il me faudra revenir.

En attendant, absolument pas conscient que les choses pourraient un jour se compliquer dans le cadre d'une association dont je ne pensais qu'à diffuser le contenu, tout à ma passion des arts martiaux, ne doutant pas un seul instant de la force d'impact que celle-ci pouvait avoir, appuyée sur des publications qui faisaient de plus en plus parler d'elle, je me rendis dès la fin du stage Ogura-Izumi à une invitation reçue de Bucarest. Je rappelle qu'en ce temps là existait encore ce que l'on appelait le sinistre « Rideau de Fer » qui coupait l'Europe en deux depuis la Seconde Guerre Mondiale, que de le franchir n'était pas chose facile, qu'un visa était obligatoire et pas si évident à obtenir pour des pays où la pratique du karaté étaient strictement interdite ! Le déplacement avec un keikogi dans la valise ne pouvait se faire que discrètement et sans allusion aucune avec une intention de pratique martiale. Je fus donc invité en Roumanie par une très docte Association Roumaine des Etudes Orientales, présidée par le Professeur Cicerone Poghirc, avec siège à l'Université, qu'avait mobilisé pour cette bonne cause N.B. Je vois encore mon arrivée sur l'aéroport de Bucarest, à l'heure où tombait la nuit, dans une atmosphère grise de roman d'espionnage (de l'époque) : ce que je vis en premier à l'atterrissage, défilant rapidement dans la pénombre derrière les hublots de l'avion, furent des batteries (je pense) anti-aériennes... puis, lorsque je descendis l'échelle avec les passagers (il n'y avait pas foule), une police tout habillée de noir qui nous encadra aussitôt, avec des chiens tenus en laisse, jusqu'au bâtiment pour les formalités d'entrée. C'était... pesant. Il faisait froid... Un mauvais rêve... Une fois les formalités douanières accomplies, par des agents ruisselants d'amabilité (je rigole, bien sûr !!!), j'eus un autre choc, mais si agréable celui-là, en franchissant la porte qui séparait le hall d'arrivée, vide, du public qui se pressait derrière, accueillant chaleureusement chaque arrivant après la récupération de ses bagages. Je les vois encore : Nicolae, avec lequel j'avais échangé depuis fort longtemps des courriers préparant cette rencontre, Florin, Michaela, Mihai, Serban, Radu et les autres... J'avais déjà fait, en compagnie de mon épouse, professeur de géographie comme moi, une brève incursion en Roumanie en août 1968, à bord de notre petite Renault R8 bleue, mais nous avons alors été très mal inspirés : c'était en plein « printemps de Prague » (la Tchécoslovaquie voulant secouer le joug soviétique) et nous traversions la Hongrie pour pénétrer dans une Roumanie quasi sur pied de guerre où l'Ambassade de France de Bucarest nous dissuada de persévérer dans notre volonté de visiter les monastères de Moldavie... J'avais cependant gardé le souvenir de l'excellence de l'accueil de beaucoup de Roumains francophiles, et les cris de bienvenus de ceux qui étaient cette fois venus m'accueillir à l'aéroport ne me surprisent donc point. C'était bien parti... Que dire de ce premier stage, sinon évoquer en vrac la gentillesse de mes hôtes, à commencer par Nicolae qui me lisait dans mes livres depuis longtemps, le sérieux du travail (Karatedo et initiation aux Kobudo) dans des conditions matérielles pas toujours idéales (mais mes nouveaux amis roumains n'en étaient absolument pas responsables. Tout le monde était déjà content d'avoir l'autorisation d'utiliser une salle de sport même si certaines contraintes administratives étaient incontournables et pesantes), les échanges culturels, les visites plus qu'intéressantes organisées pour l'historien et le géographe que j'étais, les rencontres toujours amicales et teintées d'un humour pertinent et féroce face aux difficiles conditions matérielles du pays tenu d'une main de fer par le dictateur Ceausescu, une manière de réagir que j'appréciais particulièrement. Tout le monde s'était « mis en quatre » pour moi... Nous nous quittions en nous jurant que ce ne serait qu'un au revoir. J'avais pas mal souffert du froid.

J'eus un premier problème articulaire à mon retour, mais j'étais absolument décidé à y retourner... J'ai toujours pensé qu'il fallait suivre un travail une fois qu'il avait été initié.

Au retour, je lançai une section enfants (à partir de 8 ans) dans ma « Section Karaté du Strasbourg Université Club », et déplaçai exceptionnellement les cours de l'Ecole des Cadres du CRB vers mon dojo personnel, qui venait d'être terminé et que je considérais comme notre Hombudojo, à St-Nabor (mais j'insiste... construit entièrement à mes frais...). Je terminais l'année par un stage à Liège, en Belgique. Bien entendu j'avais également assuré des stages en France, mais il est de peu d'intérêt de se rappeler ici de tous. J'avais également, parallèlement, bien sûr, commencé à travailler très fort sur les prochains thèmes d'ouvrages qui allaient sortir en 1978, sans rien dire à personne...

Janvier 1977 démarrait fort : j'étais en stages à Charleroi en février... à Bruxelles en mars (juste avant la 3^e Coupe du CRB)... à Alger en avril... En mai, 80 stagiaires se retrouvaient avec plaisir au « stage-culte » de printemps à Steige. Je multipliais encore les cours au SUC, pour faire une plus grande place aux tai-jutsu et kobudo. Mais certaines de mes ceintures noires commencèrent à me seconder efficacement, voire allaient faire des stages dans d'autres dojos amis du CRB en Alsace et même au-delà (une formule qui me soulageait bien dans mes efforts mais qui ne dura hélas pas, car les premiers volontaires se rendirent vite compte de la fatigue ramenée le dimanche soir... avant la reprise du travail le lundi matin ! Chose à laquelle j'étais largement habituée, et que je n'avais jusque là pas réussi à faire comprendre...). Georges Charles, accompagné de Dominique Balta, nous dispensa un stage de boxe chinoise en octobre, plus particulièrement centré sur les styles Hung-kuen et Tang-lang. Il provoqua une adhésion enthousiaste à des formes de travail auxquelles mes karatékas de Strasbourg étaient très réceptifs.

Le jeudi 24 novembre 1977 fut une soirée particulièrement mémorable dans l'histoire du « Centre Rhénan Budo ». Ce fut au cours de cette soirée que je remis les premiers diplômes d'Experts du CRB (17 karatékas eurent le 1^{er} degré, 2 autres celui du 2^e degré, 2 autres celui du 3^e degré). Après mûre réflexion, j'avais décidé de délivrer des grades non plus au nom d'une fédération sportive mais au mien propre, en toute âme et conscience, et en fonction de mes propres conceptions de l'art martial, selon les critères Shin, Ghi et Tai (j'avais même pensé à supprimer toute autre forme de grade « Dan » au sein du CRB, mais un « conseil des anciens » m'en dissuada en me convainquant que le port d'une « ceinture noire » restait décisif, pour notre image, aux yeux du « monde extérieur ». Le conseil était avisé !). Je proposai à mes élèves, en toute liberté de choix, soit une filière sportive, avec passages de grades organisés par la Ligue d'Alsace de la Fédération Française de Karaté (où, je ne le cachais à personne, je n'étais désormais plus du tout à l'aise, et d'ailleurs devenu un mouton noir...), soit une progression interne au CRB, avec 3 niveaux d'Experts, avant le Menkyo-kaiden, un jour... Liberté et tolérance. Dans l'engagement et pour le droit à la différence. Je ne pouvais faire mieux. Encore fallait-il savoir ce qu'on voulait....

Ce ne fut pas une bonne idée de ma part... Je m'y étais décidé bien trop tôt. Pas assez de maturité chez mes « Experts ». Dans leur grande majorité les gens veulent être « dirigés », sur des pistes claires et balisées, si possible, surtout, qui ne soient pas un jour sources de problèmes... Or la fédération, n'est-ce pas, c'est tout de même « officiel »... Un discours que je n'ai cessé d'entendre depuis, partout. Pour tout dire, les ennuis commencèrent (que j'aurais pu m'économiser, ceux-là !). J'avais placé la barre bien trop haut pour la grande majorité de ceux que je voulais distinguer. De fait, leurs niveaux techniques comme leurs conceptions de l'engagement étaient par trop inégaux. Dans l'idée que ce n'est pas le grade qui fait l'homme, mais l'homme qui fait le grade, que le grade ne transforme pas, mais consacre, je m'étais imaginé que ce message provoquerait la prise de conscience d'une responsabilité par rapport à la dynamique du « Centre Rhénan Budo » et à la direction que je voulais lui donner de plus en plus fermement, et « propulserait » mes Experts en avant. Certains d'entre eux ont sans doute eu « peur », trouvé cette charge écrasante, et ma vision de l'avenir trop exigeante. Cependant, personne ne refusa le titre... Et puis, je dois le dire tout de même, une poignée d'entre eux assumait, bien. J'ai donc laissé les choses en l'état pendant quelques années.

Puis j'ai failli aller jusqu'à supprimer l'idée même d'Expert, tant j'ai été déçu par certaines attitudes (érosion technique, démissions de fait, rivalités, véritables révélations de personnalités au cours du voyage au Japon que je fis avec certains d'entre eux en 1984). Mais il n'y avait pas de raison que tout le monde paye l'addition... Mon seul Expert resta alors, pendant longtemps, Jacques Faieff, l'archétype même du soliveau sur lequel on peut construire en confiance, aujourd'hui Tashi (titre équivalent à un 6^e Dan dans les fédérations sportives), vétéran des 4 Experts que compte le CRB en 2008, Sempai respecté par tous. L'homme qui n'a jamais déçu. Celui qui fait honneur à son titre et à son grade. Celui que je peux citer en exemple !

Le CRB rayonna bien au cours des années suivantes. Son audience s'agrandit encore, « hors les murs », même si nous n'étions alors que 600 membres effectifs et qu'un certain relâchement apparut au niveau de la fidélité de certains dojos locaux. Mes livres y furent toujours aussi pour quelque chose. Je n'arrêtais pas d'en faire, d'avoir toujours de nouvelles idées d'ouvrages... que l'on m'incita à concrétiser à une époque où d'une part les livres d'arts martiaux restaient encore relativement rares (ils l'étaient sûrement toujours en langue française) et où d'autre part le besoin d'information était grand. Je commençais à « avoir » une bonne longueur de rayon chez les libraires (!), et ma « littérature », si illustrée, fut en ce temps largement appréciée. Elle en a apaisé des besoins, décortiqué et éclairé techniques et concepts, permis des enseignements et des progressions... Qui pourra dire le contraire ? Que je n'ai rien inventé ? Ai-je dit quelque part le contraire ? J'ai toujours rassemblé une information encore rare en ce temps, au prix d'un travail énorme et d'une passion dévorante, avant de tenter des synthèses, puis de mettre à disposition... Un travail de recherche puis de vulgarisation. Si les Editions Amphora consacraient à mes livres année après année une importante partie de leur catalogue, avec des titres de plus en plus pointus (dont personne ne voudrait plus assumer la diffusion aujourd'hui, tellement le niveau de besoin de « culture martiale » a baissé...), c'est que la demande était bien réelle. Dans les vingt ans qui suivirent, les Ecole des Cadres des fédérations sportives de karaté comme de judo s'appuyaient sur mes ouvrages, je le sais de manière absolument certaine. D'ailleurs, je ne mettrais encore pas ma main au feu pour ce qui concerne l'heure actuelle (on vient de me le confirmer tout récemment pour la nouvelle édition de mon « Judo pratique » paru en... 1981 et régulièrement réédité depuis !).

Et puis, il faut que je vous dise aussi... l'année 1977 me procura une grande joie... d'enfant ! Cette année là parut le premier tome d'une bande dessinée intitulée « Les 3 formules du professeur Sato », de Edgar P. Jacobs dont je fus un fervent lecteur dans mon adolescence (« La Marque Jaune », « Le Secret de l'Espadon », « Le Mystère de la Grande Pyramide », etc... avec les héros-cultes Blake et Mortimer...). Je me procurais l'album aussitôt, évidemment. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que l'un des principaux protagonistes de l'histoire faisait du karaté, sur toute une page de dessins reproduits d'après les photos de mon « Guide Marabout du Karaté » de 1969. Il y a même un yoko-geri où je me reconnais personnellement très bien... J'écrivais à Edgar Jacobs, pour lui faire part de ma joie d'avoir pu, quelque part, contribuer au travail récent de l'enchanteur de mes années d'adolescence. Le cercle bouclé... L'auteur-dessinateur me fit une très aimable réponse en me « remerciant » de ma « collaboration »... Quel honneur, même si cette « rencontre » était bien le signe que le temps passait... E.Jacobs décéda dix ans après (pour ceux qui aiment le genre : d'autres albums avec les aventures de Blake et Mortimer sont parus depuis, avec des scénarios et des graphismes très proches et très respectueux de la direction autrefois donnée par Jacobs, ce maître de la BD classique, disciple du grand Hergé, ce qui est aussi une manière d'enrichir une Tradition... !). Maintenant que j'y repense... deux de mes photos du « Apprenez vous-même le Karaté » (très exactement un coup de coude et une esquive sur mawashi) avait déjà été utilisées quelques années auparavant pour des dessins de la non moins célèbre série de « Docteur Justice » de Marcello !

J'eus l'immense plaisir de recevoir en stage en janvier 1978 Maître Hoang-Nam, qui nous montra les subtilités de l'art martial vietnamien. J'ai aujourd'hui encore une pensée particulièrement émue lorsque je me rappelle le sourire et la perfection technique de ce « petit » homme qui m'avait déjà si fortement impressionné 20 ans auparavant, lorsque je fis sa connaissance au Karaté-Club de France, le dojo de Henry Pléé. Il en était alors une des ceintures noires les plus impressionnantes, de par son petit gabarit contenant une si grande énergie... Pensée émue aussi parce qu'il vint à la rencontre du jeune débutant que j'étais alors, après la « violence » des entraînements, pour m'expliquer et, un soir, m'inviter dans le premier restaurant vietnamien de ma vie, dans une petite rue de cette Montagne Ste-Geneviève où tout était nouveau pour moi. C'est lui qui m'a appris très patiemment à manger avec des baguettes... et à chaque fois, je le jure, que je m'assieds dans un restaurant chinois (j'adore) et que je me saisis de baguettes, j'ai à son endroit une pensée fugitive, quasi automatique... Se souvenant de moi, et, m'a-t-il dit, assez impressionné par le parcours que j'avais suivi depuis notre rencontre à Paris, il avait eu la gentillesse de me demander d'écrire une préface à son livre « Kung Fu traditionnel », qui parut chez Solar en mai de cette année 1978. Ce que je fis avec plaisir et reconnaissance. Encore un homme de bien qui a quitté la scène trop tôt...

Je partis pour un stage au Budo Nagoya de Waterloo, en Belgique, invité par Frans Machiels qui avait découvert le CRB, son orientation et son travail, au stage d'hiver de Strasbourg en décembre 1977, en compagnie de quelques karatékas belges, dont M. Terryn (qui m'invita également par la suite). Deux semaines après, j'étais en Hongrie, chez Janos Tamas Szegedi à Budapest, qui militait, également bien seul, pour l'installation d'un karaté traditionnel. Le courant passa de suite entre nous, mais Tamas ne put jamais venir à Strasbourg en raison des nombreuses tracasseries administratives auxquels étaient alors soumis les citoyens de l'Europe de l'Est. Je le rencontrai encore une fois lorsque, brillant cavalier, il avait trouvé un emploi saisonnier dans un parc d'attraction en Allemagne. Puis il émigra pour l'Australie, d'où je n'eus plus de nouvelles. Se souvient-il encore de nos soirs dans les quartiers animés du vieux Budapest ? De notre excursion champêtre sur les hauteurs de Buda ? De notre passion commune pour les armes blanches, dont il me fit découvrir une rare variété dans le Musée de l'Armée d'une ville au passé culturel si riche ?

En mai, le 15^e stage de Steige, qui rassemblait 80 karatékas de Strasbourg, Haguenau, Mulhouse, Paris, et aussi d'Allemagne et de Belgique (il y en eut, des amis belges, en particulier, qui « passèrent » par Steige au cours de ces rendez-vous internationaux du printemps !). Malgré les (longs) moments d'inévitable pluie froide, les esprits restèrent droits, même si les corps eurent quelques difficultés à suivre les exercices de Yoga dynamique proposés par Pierre Portocarrero, alors Expert du CRB et responsable d'un dojo parisien affilié, imperturbable sous le vent et la pluie, grimaçant un peu tout de même, comme tout le monde, lorsque les rafales cinglaient trop froides. On ne pouvait que (essayer de) suivre... Et puis, nous avons l'habitude de conditions « extrêmes » (bon, n'exagérons rien, mais les conditions matérielles étaient plus que spartiates...), nous nous les souhaitions même (un peu maso : certains anciens, déjà blanchis sous le harnais, en arrivaient même à dire, lorsqu'il faisait trop beau à Steige, ce qui arrivait parfois aussi, que « ça valait pas »...!). Nous savions tous que l'on ne pouvait venir à Steige sans effets de rechange, sans sac de couchage (très) chaud, sans pastilles pour la toux, sans armes de kobudo, sans bonne humeur... Mais quelle ambiance, quelle générosité en ce temps là ! C'est simple : depuis qu'on a dû mettre fin, pour des raisons matérielles, à la « Steige-aventure », en mai 1990, il n'y a pas une année, lors du stage de printemps (que l'on fait, depuis, ailleurs) sans qu'un Sempai (vraiment, un « ancien », du côté du club de Revin de Jacques, suivez mon regard...) n'évoque la belle époque de Steige... à nulle autre pareille... Tradition, vécu et même légendes, qui alimentent encore les conversations avec bonheur, de ceux qui (il y en a encore) « y étaient » !!! Il fut décidé cette année là que le zazen matinal de 6 heures tapantes, avant le cross par monts et par vaux (à vous faire cracher les poumons dans l'air froid), puis seulement le petit-déjeuner (!), un zazen jusque là optionnel, serait obligatoire à partir de la saison prochaine : il n'y avait pas de raison que quelques frileux restent au lit jusqu'à ce que ceux qui revenaient crottés jusqu'à la ceinture (pour le moins... parfois il arrivait qu'on traverse des cours d'eau ou que, tout simplement, on glisse dans les chemins boueux, le tout se traduisant

par un « vieillissement » rapide et spectaculaire des plus beaux keikogis...et chaussures de sport Stan Smith et autres ! Cela passa dans la Tradition comme une patine dûment « label Steige » les réveillent pour aller au petit-déjeuner (cela s'est vu une année, et provoqua chez moi une de ces « saintes colères » dont les présents se souvinrent longtemps; certains ne me pardonnèrent pas la violence de mes propos, je l'ai appris par la suite... Il est vrai que c'était une apostrophe verbale « brute de décoffrage », absolument pas zen..., mais je ne vois pas pourquoi elle aurait dû l'être !!!).

En juillet je repartis pour Casablanca, où la Fédération Royale Marocaine de Judo et Disciplines Associées me confia une nouvelle fois la direction d'un stage national, réservé aux ceintures marrons et noires. Pour mon quatrième séjour au Maroc, les karatékas avaient rejoint des quatre coins du royaume chérifien, Fes, Meknes, Oujda, Rabat, Agadir, Marrakech. J'ai appris par la suite, mais sans avoir de certitude, que l'une des ceintures noires délivrées à l'issue de ce stage devint garde du corps du Roi, ce qui fit beaucoup d'envieux. Et je me suis dit que le stage avait été profitable à certains en particulier !

Quoi d'autre encore en 1978 ? Ah si ! Je fis cet été là un voyage en Egypte, accompagné de mon épouse. Historiens tous deux, nous avions soif de vieilles pierres et envie de prendre physiquement contact avec ce que nous enseignions déjà depuis longtemps. Ce voyage n'eut certainement rien à voir avec le confort de celui qui est proposé aujourd'hui par de nombreuses agences de voyage. Notre petit groupe était descendu en bus non climatisé du Caire jusqu'à Assouan... par contre avec un guide exceptionnel de par sa culture, qui avait d'ailleurs été à l'origine de la conception de ce circuit historique, et nous fit visiter son pays « de l'intérieur ». Comme accompagnateur, nous étions gâtés. Et, pour une fois, aucun keikogi dans mon bagage... Or voilà pourtant que le « Budo » m'interpella au fond du désert ! Un jour en effet, ayant pour le retour remonté le Nil en Moyenne Egypte, au sud de Minieh, nous allions visiter une nécropole antique creusée dans la falaise calcaire à environ 1200m du fleuve. Nous allions, presque fortuitement, car l'endroit était situé hors des grands circuits touristiques, voir les tombeaux dits de Beni Hassan. Sur les 39 hypogées, 12 étaient largement décorées, et 4 d'entre elles me laissèrent sans voix... C'est dans le tombeau d'Amenemhat, grand seigneur féodal des règnes de la XII^e Dynastie (plus de 1000 ans avant J.C.) que s'étalent en fresques longues de 10 m sur 5 m de haut, de véritables bandes dessinées de techniques de combat individuelles, extrêmement précises. On peut y reconnaître, très nettement, des projections de type Judo (uchi-mata, ippon-seoi, ura-nage...), un contrôle ressemblant de très près à un Ikkyo d'Aikido et (ce qui déclencha la plus grande émotion en moi) un authentique ushiro/yoko-geri et un peu plus loin un mae-geri paré et contré par coup de poing... J'ai trouvé cela stupéfiant et dus m'en expliquer auprès du reste du groupe et de notre guide lui-même, qui ne comprenaient pas la raison de ma soudaine excitation. Car pensais-je, quel Bodhidharma égyptien, quel Funakoshi local avait ainsi confié des traces de son art à la pierre ?... Quand je dis aujourd'hui que l'on invente jamais rien à partir de rien... Mais j'étais encore trop aveuglé par la seule « voie japonaise » pour que cette découverte, quand même énorme je trouve, perturbe alors en quoi que ce soit ma crédulité en ce Shotokan yoko-geri censé avoir été créé à l'époque de Yoshitaka Funakoshi. Pour ne prendre que cet exemple... La réflexion humaine a bien évidemment toujours apporté le même type de réponse, logique, à un même type de besoin. J'en eus il y a 30 ans une preuve évidente sous les yeux. J'ai quelque fois depuis cité dans mes textes (et jusque dans mon dernier ouvrage « Tengu », pas innocemment je dois dire...) ces étranges « présences » dans ce tombeau de Beni Hassan, pour inciter mes lecteurs à se débarrasser plus tôt que moi d'ocillères handicapantes et que l'on garde bien souvent à vie, une fois que le temps a annihilé tout besoin d'interrogation et toute faculté de réactivité...

Georges Charles revint à Strasbourg en octobre, accompagné de l'expert chinois Wong Yu Kwai (je viens d'apprendre dans une revue récente que ce dernier est basé en Nouvelle Calédonie, où il est un Sifu reconnu), et ce fut encore une bien sympathique rencontre qui s'est prolongée dans mon dojo de St-Nabor, en compagnie de mes invités pour ce stage et de mes Experts. Le Hombu-dojo remplissait son rôle de havre de convivialité.

D'ailleurs, j'y groupais régulièrement mes Experts pour quelques entraînements spécifiques, en toute amitié. En tout ce temps, que de monde, de maîtres et d'experts, ont défilé là ! Si les murs pouvaient parler... chaque fois que je m'y rends, ils me renvoient tant d'images...

Je répondais à une nouvelle invitation de l'Association Roumaine des Etudes Orientales pour un second stage organisé par N.B. à Bucarest, fin octobre. Ce dernier réussit brillamment le test de 2^e Dan de karaté tandis que cinq autres de ses élèves passèrent le 1^{er} Dan. Je donnai parallèlement une conférence sur « Le Kung-fu, l'Homme et l'Univers » à l'Institut d'Histoire de l'Université de Bucarest, en présence du Professeur Cicerone Poghiric et une nombreuse assistance extrêmement attentive. En fait, m'a-t-on dit, tout ce que la capitale roumaine comptait de personnes de près ou de loin familiarisées avec les arts martiaux japonais et chinois (parfois rien que sur un plan très théorique d'ailleurs) et même le Yoga. Et aussi, en grand nombre, ceux et celles qui firent le déplacement rien que pour entendre une conférence en langue française... (Je me souviens bien de ces deux petites dames d'un certain âge assises au premier rang, qui n'avaient visiblement jamais approché d'art martial, mais qui semblaient ravies de m'écouter, opinant régulièrement du chef à chacune de mes affirmations avec une constance de métronome). Après avoir roulé les tapis de la vénérable salle garnie de livres derrière leurs vitrines, nous finissions par une importante démonstration avec la participation du club de N.B., dont trois images sont encore, en particulier, très présentes dans ma mémoire : l'attention respectueuse, quasi palpable, du public, l'intermède (qui faillit être brutal sans l'intervention rapide de N.B. qui s'est précipité à la rencontre du problème...) du garde armé qui fit irruption dans la salle en réponse au premier kiai que je poussai dans mon kata, et... l'atroce douleur lorsque mon genou dévissa brutalement alors que je glissai sur le parquet au cours d'un pivot... Je crois que je n'ai pu finir le kata. Ou alors très mal. Je n'avais plus d'appui. Le public a été compréhensif. Je m'en voulais bien sûr, mais ce qui arriva était dû à la faiblesse des ligaments latéraux d'une articulation trop souple, qui avait déjà provoqué la même rupture une dizaine d'années auparavant, lors de la réception d'un tobi-geri sur le parquet humide et glissant du vieux dojo strasbourgeois de la rue St-Urbain, et que j'avais réussi à soigner moi-même en rééduquant patiemment. J'avais oublié... Pendant plusieurs années encore après ce douloureux rappel de Bucarest, mon genou dévissa sans prévenir, parfois rien qu'en marchant, et j'arrivais aussi vite à le remettre en place à partir d'une position zazen où je roulais en grimaçant d'un genou sur l'autre... Douloureux mais efficace, à chaque fois suivi de quelques jours d'inflammation spectaculaire de l'articulation puis retour à la (presque) normale... Ma fille Christine, alors encore toute petite, peut témoigner de ce jour où, l'amenant en classe, je dévissai brutalement en montant l'escalier, ce qui provoqua ses larmes en voyant ma douleur. Et aussi comment, en me traînant dans une salle de classe encore vide, la tenant d'une main et mon sac de l'autre, je procédai à la remise en place en transpirant beaucoup et en criant un peu... Je n'avais pas le temps de me faire opérer et m'entendre dire que les mawashi-geri m'étaient désormais interdits ! Finalement, je récupérerai mon genou après cette période pénible et n'ai plus eu à m'en soucier depuis (mais...qu'est ce qu'il faut toucher, déjà, lorsqu'on affirme des choses aussi imprudemment... ???).

Je ne revins plus jamais à Bucarest, confiant à Pierre S. l'un de mes Experts, le soin de poursuivre le travail avec N.B. au cours d'un troisième stage, qui se passa bien. Mais je ne perdis pas le contact avec ce dernier, qui finira une dizaine d'années après à pouvoir s'installer en Suisse, où il mit sur pied un dojo à Lausanne qui resta longtemps affilié au CRB. Mais ceci est une autre histoire, sur laquelle je reviendrai sûrement. Je tiens simplement à dire ici que N.B. avait fait dans son pays un incroyable travail de développement au niveau du karaté et aussi de l'aikido, dont peu de Roumains veulent se souvenir aujourd'hui. Il y a même l'un de ses élèves qui rata son examen de 2^e Dan après mon stage, et qui s'est bien rattrapé depuis... puisqu'il est depuis longtemps le plus haut gradé de karaté dans son pays (6^e, 8^e Dan ? L'inflation...) dans le cadre d'une fédération sportive qui le fait, au titre de responsable, voyager dans le monde entier sans qu'il ait jamais eu à prouver son vrai niveau technique... Souvenirs... Dans ce pays comme ailleurs, trop de gens ont la mémoire vraiment courte...

Aucun de mes Experts ne désirant se charger d'une responsabilité que je jugeais encore utile à cette époque (dans la mesure où nos 1^{er} kyu devant parfaire aux épreuves de compétition pour les passages de grades fédéraux, on ne pouvait les laisser sans aucune formation dans ce domaine) j'allais jusqu'à me charger moi-même de cours « spéciaux compétition », avec gants et protections... C'est dire jusqu'où j'acceptais de me faire violence, par esprit de tolérance, en un temps où, mes élèves toujours licenciés à la fédération sportive, je pensais que l'on pouvait encore (un peu...) pratiquer le karaté-sport sans avoir à renier le Karatedo. Naïf jusqu'au bout, vous dis-je... J'avais à l'esprit l'intérêt de mes élèves à la veille de leur test « compétition » de ceinture noire. Un effort qui me coûta, et qui fut finalement parfaitement inutile. Mais le problème posé était devenu « vital » pour la crédibilité de mes élèves que l'arbitrage de la Ligue d'Alsace (un cercle dont je m'étais ostensiblement retiré) guettait avec une acuité partisane, pour saisir tous les prétextes pour ne jamais leur valider des points. Une situation difficile à « avaler » pour le pionnier alsacien que j'étais, pour tous les élèves qui continuaient à me faire confiance, et qui ne pouvait que très mal évoluer... J'eus une occasion inespérée de rompre enfin l'abcès en décembre 1979, lors d'un fameux passage de grades, dont il est question plus bas...

Cette année là j'annonçais que trois de mes Experts ne verraient pas leur titre renouvelé pour 1979 (incompréhension totale de leur part...), alors que j'en nommais trois nouveaux. Entre temps étaient parus, en rafale, quelques nouveaux livres, qui surprisent et, je le sais maintenant, provoquèrent dans mes propres rangs quelque incompréhension (mais comment c'est possible de faire tout ça, « sérieusement »... Réponse : en travaillant jour et nuit, pardi ! Mais comme on n'imaginait même pas que ce fut faisable, on préféra laisser monter le doute, plus rassurant pour ceux qui en furent à l'origine, sur ma motivation réelle. La rumeur... mais je n'en ressentais rien à l'époque, le « nez dans le guidon »... !). Ce furent « Ko-Budo » (Amphora), « La Parure du Guerrier » (Signe de Piste), « Le Guide Marabout du Jiu-Jitsu et du Kiai » , « Le Guide Marabout de la Self-Défense ». J'ai aimé écrire « la Parure... ». Ce roman, écrit sans discontinuer en trois semaines seulement, jusque très tard dans la nuit, a été un livre dans lequel je me suis investi corps et âme. La collection « Signe de Piste », qui était celle de mon adolescence (j'en possède presque toute la collection), avec ses héros qui m'ont fait rêver, celle-là même où avait paru « Deux rubans noirs », l'ouvrage duquel tout est finalement parti (voir plus haut), me fit signe par un heureux hasard, au cours d'une exposition de livres à Bruxelles, que je suis parti visiter un dimanche après-midi en fin de stage et dans l'attente de l'heure de départ de mon train. J'y vis Serge Dalens, l'auteur des « Prince Eric », dont la lecture m'avait enchanté, tenant le stand des Editions Alsatia. Très impressionné devant cet homme à fière allure, aux cheveux blancs, je lui fis part de mon émotion. Il s'intéressa à ce que je faisais. Et je lâchai au détour de la conversation que c'était un « Signe de Piste » que j'avais toujours eu envie d'écrire (véridique !). Il me dévisagea tranquillement pour me dire qu'il n'était pas trop tard. Que je devais lui envoyer un synopsis. Qu'il l'étudierait. J'écrivis ce synopsis (il y a longtemps qu'il était dans ma tête) dans le train Bruxelles-Strasbourg... mais n'osai l'envoyer à Paris. C'est Serge Dalens lui-même qui me relança par courrier, très rapidement. J'envoyai. Il trouva l'idée bonne, la valida. Je rencontrai également Jean-Louis Foncine à Paris, l'autre auteur « culte » du Signe de Piste, achevant de réaliser mon rêve d'adolescent ! Et je me mis à noircir des feuilles. C'est ainsi que je construisis une histoire, mi-récit, mi-roman, tournant autour de l'expérience vécue par un groupe de jeunes du lycée d'Obernai (mon lycée...) autour d'un dojo de karaté (bien sûr...). Dans un environnement entre Strasbourg, Mont St-Odile et, il ne pouvait en être autrement, les fameux stages de Steige ! Pour moi tout coula de source, il n'y avait qu'à décrire, dans une émotion grandissante. Même que la fin du livre ne fut pas celle que j'avais prévue au départ... ce dont je ne m'aperçus que bien plus tard en le feuilletant un jour ! Incroyable, mais vrai : certains personnages m'avaient « échappé » au cours des chapitres (c'est facile à vérifier pour un lecteur attentif... indice : relire le prologue puis passer à la fin de l'histoire !)... J'eus d'ailleurs quelques échanges de courriers explicatifs avec certains lecteurs choqués par ce « dérapage »... Le livre fut épuisé en quelques années, la collection « Signe de Piste » n'étant plus guère connue, et absente depuis longtemps en librairie, mais j'ai vu récemment qu'on pouvait encore en trouver d'occasion en ligne <http://www.amazon.com>.

Je n'en changerais pas une ligne aujourd'hui... c'est exactement comme cela que je voulais que soit, et finisse, cette histoire. Mon seul regret fut que mon autre « idole » de la collection, Pierre Joubert, aux dessins incroyablement vivants (et qui avait dessiné la planche « Judo » dans « Deux rubans noirs ») ne put illustrer ma « Parure ». Ses dessins auraient été d'un autre niveau que les photos avec lesquelles on l'illustra, malgré mes protestations. Et, quelque part, dans ma tête, la boucle aurait été vraiment bouclée... On ne peut tout avoir... Décidément, pas de chance avec mes romans, mais quel bonheur de les avoir écrits.

Sur le plan des publications, je pensais alors sérieusement à faire une pause... Les choses commençaient à être de plus en plus difficiles à gérer de front. Mais je continuais à être aspiré dans une dynamique que j'avais moi-même créée, et dont je n'allais pas me plaindre maintenant ! Quand on se crée des responsabilités, on les assume. Je me rendais alors compte que j'allais devoir le faire, résolument, enfin, en dehors d'un cadre sportif dans lequel non seulement j'étouffais, mais qui, pire encore, détruisait régulièrement sur le terrain de la réalité des dojos la plus grande partie de ce que j'enseignais et écrivais (en ai-je eu alors des courriers me rendant attentif au décalage entre mon « message » et la réalité du terrain...). L'année 1979 fit déborder le vase et me fit enfin prendre le large... Pourtant, comme je l'ai déjà dit, une lettre du Président Delcourt, en date du 29 septembre 1978 m'avait félicité au nom du Comité Directeur de la FFKAMA pour l'obtention d'un 5^e Dan fédéral. On me reconnaissait enfin le grade délivré par Sensei Ogura trois ans auparavant. Mais, dans ma tête, j'étais déjà parti ailleurs. C'en sera fini de ma « progression » reconnue au sein de la fédération sportive. De toute façon, j'avais compris depuis longtemps, que loin de Paris (mais ça, c'était un choix sur lequel il n'était pas question de revenir. Si je m'y étais résolu, je n'aurais pas réalisé le dixième du travail que j'ai fait du fond de mon petit village tranquille entouré de sapins...), hors d'un petit cercle d'amis et de courtisans, on ne pouvait rien faire de vraiment utile au niveau d'un système aussi ambitieux et vorace qu'une fédération sportive, sinon y faire « carrière »... Certains me reprochèrent de ne pas y avoir fait la mienne. Mais là, c'était vraiment très mal me connaître. Je n'ai pas davantage eu ce type d'ambition que celle d'une carrière d'élus local. Je voulais garder le temps de pratiquer, juste pratiquer, et partager...

7. Ronin : le chemin où il faut aller seul...

Je commençais parallèlement à répondre aux invitations d'écrire dans certaines revues dont l'audience était nationale et internationale. Un travail supplémentaire que j'acceptais volontiers, car je voulais, encore et toujours, attirer l'attention pour faire bouger les choses... J'admets que cela a dû être fatigant pour ceux qui essayaient de me suivre. Pour certains, j'en faisais décidément un peu trop. L'année ne fut donc guère différente des précédentes, avec autant d'activités, avec le respect des mêmes principes. Jusqu'au « fameux » passage de grades à Strasbourg-Lingolsheim en ce dimanche matin du 2 décembre 1979... Il faut que je vous raconte...

Je m'étais juré de ne plus me mêler des passages de grades de la Ligue d'Alsace. Les échos que j'en avais régulièrement (étant toujours à la fédération sportive, mes élèves y passaient leurs tests de ceinture noire suivant les critères fédéraux) faisaient régulièrement état d'une ambiance déplorable et, plus grave, d'une partialité inadmissible des jury dont mes élèves, évidemment, faisaient les frais. Dois-je préciser que le Président de cette Ligue était maintenant Marcel N. mon « meilleur ennemi » depuis les tous premiers temps au SEC, et que j'ai déjà suffisamment évoqué plus haut. Sa patience avait payé, et la vengeance (de quoi donc, au fait ?) était douce... Je tenais bon, toujours décidé à ne plus jamais m'en mêler. Mais sa seule présence à la table du jury pesait cependant de plus en plus lourdement, dans l'esprit de mes élèves assez systématiquement recalés : je n'apprendrai rien à personne en disant que l'orientation d'un arbitrage dans l'épreuve compétition peut faire une sacrée différence dans la notion de coup contrôlé (ou plus ou moins moyennement porté...) et, par conséquent, les nécessaires points récoltés. Bref, on avait fini par me convaincre d'assister quand même à ce passage de grades de décembre. Juste pour voir. J'y suis allé, et j'ai vu. Je n'ai pu accepter. La marmite a explosé... A cause de Jacques ! Voilà toute l'histoire.

Je m'étais le plus discrètement possible installé dans les tribunes, dans le public. Je m'étais promis de ne pas bouger d'un cil. Mais lorsque Jacques Faieff a présenté pour le 1^{er} Dan son Kata Heian-shodan et que, après en avoir terminé, il s'est entendu dire avec désinvolture par le président du jury, qui n'était autre que Marcel, que ce n'était « toujours pas ça » (Jacques, qui avait fait des centaines de kilomètres depuis les Ardennes, avait déjà été barré une première fois par le même jury), que son kata avait été « trop vite et trop fort », ça m'a pris dans les tripes... Impossible de contrôler. Je me suis levé pour interpeller le jury (tous ses membres en tenue fédérale, blaser et cravates !) en ces termes, très exactement : « *Je demande à ce qu'un membre de ce jury remette son keikogi pour nous démontrer ce qu'est un kata pas trop vite et pas trop fort* »... En ajoutant qu'il était inadmissible de « jeter » les gens comme ça... Hors de moi, j'avoue que j'ai même conclu par un « *regardez vous, vous n'êtes qu'une bande de charlots...* ». Debout, le bras brandi vers la table du jury en contrebas (un jury composé de plusieurs de mes anciens élèves mais qui étaient devenus plus « fédé que fédé », sauf Jean-Marie, et en avaient oublié l'époque où ils étaient ceintures blanches... Je trouvais particulièrement inadmissible ce genre de mémoire courte) j'avais bondi comme un diable de sa boîte. Il est vrai que mon intervention fut violente, mais aussitôt suivie des acclamations du public (dont certains avaient aussi quelques comptes à rendre avec le dit jury, je le découvrais seulement. Et j'avais visiblement touché juste). Finie la discrétion que je m'étais promise... J'avoue, trente ans après, que j'avais ce jour là donné sur le plan de la forme un exemple à ne pas suivre, un manque total de contrôle verbal, guère excusable dans ma position, mais je peux vous dire aussi que je me souviens bien comme cette colère, indéniablement juste sur le fond, m'a soulagé, et que je n'ai rien regretté, ni sur le coup, ni après ! Et toujours pas, d'ailleurs... Je suis pour que les choses soient dites, fortement s'il est impossible de les faire entendre autrement. J'avais bien évidemment provoqué un scandale, dont le président du jury, s'estimant agressé en public, profita pour suspendre le passage et jeter l'anathème sur moi (et mon club tout entier, qui n'avait rien à voir dans cette confrontation toute personnelle, ce qui a provoqué un nouvel échange d'aménités). Il s'empressa de faire un rapport à la fédération, alors que je faisais de mon côté le mien. Bon, on ne va pas faire tout un livre sur cette affaire. Une commission d'enquête se réunit à Colmar en février 1980, présidée par Marcel Lancino, dans laquelle figurait mon ancien élève Gilbert Gruss, assez ennuyé comme on imagine, et que j'avais perdu de vue depuis un bon moment. L'affaire fut finalement « amnistiée » en juin. Trop tard, dans ma tête. Vu les magouilles locales que je dénonçais dans le dossier que j'avais adressé à la fédération sportive, un dossier dûment argumenté, un non-lieu eut été un minimum. Alors une amnistie... En fait, je ne m'en préoccupais déjà plus, tout à l'idée de ma nouvelle indépendance, proclamée dans la foulée, puisque la tentative d'autonomie dans le cadre sportif n'avait décidément pas été viable. J'avais en effet décidé de claquer définitivement la porte. Le Centre de Recherche Budo ne ferait plus partie de la fédération. Puisque mes élèves, que je consultais (et pour lesquels j'étais tout de même monté au créneau), n'hésitèrent pas un seul instant à valider ma décision. Quant à Jacques, qui fut à son corps défendant à l'origine du déclic final, il est aujourd'hui l'un des plus puissants piliers de l'association, Expert validé d'année en année, avec le grade traditionnel de Tashi en Karatedo, Kobudo et Ho-jutsu (selon les trois domaines de compétence de ce Tengu-ryu que j'évoquerai plus loin). Il ne m'a jamais donné à regretter ma sortie de route de décembre 1979. A la réflexion, j'ai eu depuis même une pensée pour Marcel N. : en me poussant hors d'une Ligue d'Alsace, qui était quand même ma maison d'origine, devenue outrancièrement sportive à mon goût, il provoqua sans le savoir ce qui pouvait m'arriver de mieux ! J'avais vraiment été jusqu'au bout du bout... Une dizaine d'années après l'affaire du « crachat », cette affaire du passage de grades avait été plus qu'une goutte d'eau : une louche qui fit déborder le vase jusqu'au sol ! Je prenais donc, résolument cette fois, la route du Ronin...

On eut tout, cette année là, au stage de printemps 1980 à Steige... Nous avions pour la première fois dans l'histoire de cette rencontre grimpé jusqu'en haut du massif du Climont, dans le vent, la pluie, la gadoue, le brouillard encore glacé qui avalait les groupes. Dur, mais quel réconfort aussi à midi, au retour dans les chalets, avec l'estomac de porc farci accommodé par Malou. Re-Yoga dynamique (et acrobatique) avec Pierre Portocarrero, bien sûr (je me suis laissé dire que certains avaient fugitivement rêvé qu'une grève opportune le week-end du stage pourrait affecter

le réseau ferré entre Paris, d'où partait le tortionnaire, et Strasbourg ...), zazen obligatoires (ah, mais !) matin et soir, entraînements jusque tard dans la nuit. Ce fut cette nuit là que j'avais mis mes baskets trempées à sécher sur le haut d'un fourneau, qui était éteint. Je ne savais pas que ce n'était qu'en raison du disjoncteur général qui avait sauté dans le bâtiment central au cours de l'orage. Disjoncteur qui fut remis dans la nuit par une main anonyme (?!) et qui relança donc discrètement les chauffages... Sur le coup de trois heures du matin, pris d'étouffement, j'ai failli déchirer mon sac de couchage pour m'en extraire plus vite et foncer vers la fenêtre pour en exploser les volets, à travers une grosse fumée noire et bien toxique venant des semelles de caoutchouc fondues de mes baskets... Quelques keikogi ont failli brûler également cette nuit là, pour la même raison, qui furent sauvés de justesse, mais les traînées marron sous la boue des vestes et pantalons étaient suffisamment éloquents au cours des entraînements qui suivirent ! Un beau stage, vraiment... N'était-ce pas aussi au cours de ce stage là que nous partîmes vendredi soir, à peine arrivés, au plus profond de la forêt pour un travail de kumite, nonobstant l'orage qui menaçait, et que nous fûmes obligés de battre en retraite au bout d'un bon moment de grêle sous les éclairs (ce fut féérique, cependant...) qui délogea une harde de sangliers ? Était-ce celui-là ou le suivant, je ne sais plus (à la réflexion cet épisode là a dû se placer en 1981), lorsque, contre toute attente, nous fûmes finalement gratifiés dès le lendemain d'une météo d'une clémence presque suspecte qui nous permit d'organiser notre déjeuner en buffet en plein soleil... Un stage presque contre nature... ! Et puis aussi, certains débuts de mois de mai étant encore glacés dans les Vosges, les surprises quand nous remettions sous pression les conduites d'eau coupées depuis des mois en raison du gel : certaines fuites spectaculaires n'ont pu être « gérées » qu'au prix de méthodes expéditives, genre bris de porte, absolument sans état d'âme (qui donc avait paumé certaines clés ?), pour avoir accès aux pièces concernées, trouver les robinets d'arrêt et intervenir sous des jets glacés... Quelle époque tout de même... On rigolait bien, dans l'effort et l'amitié. On accumulait les histoires de stages, qui se transmettaient, évidemment amplifiées et glorifiées, dans les dojos, des sempai aux kohai... Il y avait des millésimes pour Steige... On se jurait de revenir l'année suivante pour en être, absolument, pour participer à la légende ! J'avais fortement installé une Tradition ! Mes albums photos sont pleins de tous ces « Steige »...

« Karaté-do Katas, de base et avancés » parut cette année. Ce nouveau gros pavé (dans la marre) surpris encore plus d'un, avec ses 472 pages, ses katas avec leurs bunkais du Shotokan, du Wado-ryu et du Shorin-ryu, aimablement préfacé par Henri Pléé. Un honneur que j'appréciais particulièrement, en me souvenant du temps de son « *C'est très bien, mais tout faux* » avec lequel il avait qualifié ma toute première « prestation » au Karaté-Club de France !

En octobre 1980 sortait également mon premier « Ronin » (un titre qui me paraissait évident), un trimestriel indépendant, qui prenait la relève du « Bulletin du CRB », et auquel on pouvait s'abonner même en n'étant pas membre. Le succès fut rapide. J'y affirmai d'entrée de jeu une position extrêmement ferme dès ce numéro un. En fait, je me suis vraiment mis en colère (encore bien sous le coup de « l'affaire du passage de grade » de l'année précédente) dans mon premier éditorial intitulé « Ailleurs »... Je ne résiste pas à l'envie d'en extraire quelques lignes :

« Lorsque la mauvaise foi tue toute possibilité de dialogue, lorsque le spectacle systématiquement renouvelé de l'incompétence et de la partialité la plus vile finit par exaspérer les plus modérés, lorsque tout a été essayé, en vain, auprès de ceux qui prétendent gérer les destinées du Karaté, nantis pour cela de tous les pouvoirs « officiels », pour les rendre attentifs à l'irréversible dégradation d'un art que leur petitesse de vue est en train de tuer complètement, lorsqu'on en a assez de courber l'échine, au nom d'une pseudo philosophie du renoncement si commode pour ces « petits chefs » ivres d'autorité, pour ne pas finir dans des ghettos où l'on n'a plus pour se nourrir que souvenirs et abstractions, alors est venu le temps de l'intolérance et de la rupture. Car, avec ces gens là, aucune compromission n'est plus possible si on ne veut y perdre son identité... Il était grand temps pour nous, au Centre Rhénan Budo, de changer d'environnement....etc...etc... ».

Le reste étant de la même veine. Encore une « sainte » colère, s'il en est... Oui, je sais, je m'énerve souvent, et ça part vite... J'ai toujours préféré (et c'est encore le cas aujourd'hui malgré toutes ces années en plus) ce type de réactivité à la résignation d'un état d'acceptation face à l'inacceptable. Même si le « look zen », qui me conviendrait sans doute mieux au goût de certains, doit en prendre un coup (mais qui a pensé que je désirais l'avoir ???)... J'écrivais donc cela en 1980... J'en avais plus qu'assez d'avoir perdu tout ce temps sans que rien ne change. J'ai donc fait cette sortie, dont certains m'ont voulu, car ma position leur apparut vraiment trop « intégriste », comme on dirait aujourd'hui (!). Mais, oui, c'était bien cela : une position extrême, exposée, assumée. Avec l'idée du « *qui m'aime me suive... !* ». Je brûlais mes vaisseaux... ce qui me condamnait à ne plus jamais regarder en arrière. C'est bien ainsi que je l'entendais. Alors quand je prends connaissance, près de trente ans après, de doléances (j'en ai encore régulièrement, par courrier, mail, téléphone) à propos de certains agissements des fédérations (et pas seulement en karaté), sempiternellement les mêmes, évidemment, je n'ai même plus envie de répondre. Ou alors ce serait, mais à quoi bon, « *où étiez-vous lorsque j'écrivais, sans relâche, partout, pour dénoncer et hurler au loup ?* ». On récolte toujours ce que l'on a (ou ce que l'on a laissé) semé(r). Les pierres que l'on jette stupidement en l'air pour en débarrasser son chemin peuvent voler un petit moment, mais finissent toujours par retomber. Je trouve, ces dernières années en particulier, qu'une bonne quantité de pierres jetées par des irresponsables (et pas seulement dans le monde Budo, d'ailleurs...) pour gagner un peu de temps sont en train de tomber drues... A qui la faute ? Je ne me sens absolument pas concerné (on peut lire tous mes éditoriaux, régulièrement critiques sur le monde du Budo, regroupés avec quelques inédits dans mon « *Ecrits sur les Budo* » paru en 1993 chez Amphora, sans que la moindre virgule n'y ait été changée). La rupture était donc non seulement consommée mais proclamée. Irréversible. Elle n'affecta en rien la dynamique de mon association, même si tout le monde n'y avait pas aussitôt bien compris ce qu'une telle rupture impliquait en engagement et en exposition, et même si, à l'extérieur du CRB, on mit des années à comprendre que mon discours ne représentait plus en rien une politique fédérale dont je m'étais ainsi démarquée, et dont je ne fis dès lors jamais mystère dans aucun de mes écrits. Si certains voulurent continuer à confondre, ce fut désormais leur problème. J'exposais quant à moi clairement la situation, où je le pouvais, à chaque fois que je le pouvais, et m'accuser (comme certains n'hésitent pas à le faire aujourd'hui) d'avoir entretenu une équivoque au sujet de mes grades, en particulier (entre les « fédéraux » et ceux de mon maître, Sensei Ogura), relève ou de la mauvaise foi ou d'un problème de compréhension dans ce qu'on lit. Pour mettre fin à ce genre de mauvais procès, j'ai décidé de publier ma progression, et mes grades, en « toute transparence », une fois pour toutes je l'espère, partout où je le pouvais, à commencer sur le site officiel du CRB-Institut Tengu www.tengu.fr et dans mon dernier livre « *Tengu, ma voie martiale* » (2007), l'ouvrage qui marque une forme d'aboutissement de mon expérience martiale et de tous les « signes extérieurs » qui vont avec... Je ne peux mieux dire et faire ! Même si j'ai bien compris que la vraie « ceinture », on l'a dans sa tête et non autour de ses hanches ! Mais le monde étant, toujours, ce qu'il est...



46 numéros du Ronin + un sommaire = 47... bien sûr !

8. Le Gala d'Arts Martiaux au Hall Rhénus à Strasbourg

En ce samedi 15 novembre 1980, le CRB rassembla près de 3000 personnes au Wacken de Strasbourg pour un Gala d'Arts Martiaux Traditionnels. Celui-ci fut le premier en Alsace, et aussi le dernier que nous y avons organisé. Tout simplement parce qu'il fut... quasi parfait, je ne crains pas de le dire. Et quand quelque chose est proche de la perfection, il n'est pas évident de récidiver sans tomber dans une routine qui aurait risqué d'éroder les choses année après année ou, pire, qui nous aurait amenés à composer avec des impératifs commerciaux. Ce que d'autres ont fait par la suite (notre succès de 1980 donna évidemment des idées). Etre pionnier, c'est un type de démarche. Avoir le sens du commerce en est un autre. L'ensemble du staff organisateur de cette soirée mémorable, Michel, Jean Marie, Malou, Jean-Pierre, Pierre, et quelques autres de mes élèves, se sont mis en quatre pour que ce rendez-vous donné à un public avec lequel nous voulions partager une certaine idée des arts martiaux soit pleinement réussi. Et il le fut. Grâce aux experts du CRB mais aussi à quantité d'amis sympathisants venus de Paris pour nous appuyer dans notre démarche, tels Georges Charles, Claude Schraye, P. Florentiau, Charles Li, Michel Martin, pour ceux qui étaient alors les plus connus sur la scène des arts martiaux, le public eut droit à quatre heures d'un panorama éblouissant de Karaté, de Kobudo, de Kung-fu, de Taiji, de Iaido, de Ken-jutsu, de Ju-jitsu, de Kendo, de Bo, de Naginata, d'Aikido, de Kyudo... Seul le Judo était absent (mais les judokas étaient dans le public) du fait que la soirée n'avait été validée par aucune fédération sportive (et pour cause !) et que, du coup, la Ligue d'Alsace de Judo interdit même tout bonnement et simplement à ses ceintures noires de participer à la manifestation. Charly Dusch, haut gradé du Judo alsacien, un ami aujourd'hui décédé, vint s'en excuser auprès de moi... et regagna sa place dans les tribunes. Tant pis pour le Judo... A minuit passé, le public debout applaudissait à tout rompre. Le succès remporté par ce gala (organisé par des non professionnels qui en eurent quand même quelques sueurs froides, alors qu'il n'y eut absolument aucune faille, du début à la fin), dont le seul but était de rappeler avec force la dimension éducative et culturelle des arts martiaux parmi la multitude des manifestations à caractère exclusivement sportif, montra amplement qu'il fallait l'organiser. Nous nous quittions avec le sentiment du devoir accompli, d'un travail bien fait. Mais je dois l'avouer aussi : à part les démonstrations appréciées, il n'y eut aucune retombée à l'arrivée, aucune nouvelle inscription dans nos dojos... Les gens étaient venus voir un show, pas pour adhérer à une idée. Monnaie courante aujourd'hui (de véritables spectacles tournent, bien rodés, de ville en ville... sources de métiers...), mais que je découvrais seulement. Tout ça, pour ça... ? Je n'allais plus jamais alimenter ce type de dérive. Le Budo n'est PAS un spectacle. Point barre. En tous cas, je n'ai jamais voulu être complice de ce type d'approche.

En juillet 1981 je fus invité à diriger un stage de Karatedo et de Taikyokuken à Lisbonne, par l'Association Portugaise de Karatedo Wado-ryu. Pas vraiment étonnant, mon « Karaté, technique Wado-ryu » de chez Flammarion avait été traduit en portugais (mais sans que ni mon éditeur ni moi-même n'aient été mis au courant...). Je découvrais au cours de ce stage le « Jogo da Pau » (le « Jeu du bâton »), redoutable escrime au bâton, un véritable et redoutable art martial né et codifié dans ce pays, alors trop peu connu, et dont je tentai aussitôt de faire la promotion dans le bulletin de notre association.

Une nouvelle fois Sensei Ogura, cette fois accompagné de Monsieur Yamagishi, revint en France au début octobre de l'année 1981 pour un stage CRB à la fois sur Strasbourg et sur Paris. Quelles connaissances, quelle énergie, quelle joie de vivre, quelle présence, quelle carrure... Nous étions quelques uns ce soir de fin de stage dans une winstub de la place de la cathédrale à Strasbourg à chanter avec lui la chanson qu'il venait de créer pour le CRB... « *Kisamato oreto wa, doki no sakura...* » (*Toi et moi sommes de la même classe de cerisiers fleuris dans le jardin du CRB. Ei! Ya! Une fois fleuris, il nous faut penser à nous disperser joliment pour propager le Karatedo...*). Et nous poussions avec lui les kiai en chœur, nous scandions le refrain en frappant dans nos mains sous le regard amusé des clients attablés autour de nous. Nous étions heureux, convaincus que nous avions, avec Maître Ogura, choisi la bonne route. Et ce ne fut encore une fois qu'un au revoir.

Quelle chance j'avais eu que le destin m'ait fait croiser la route d'un homme rayonnant d'une telle personnalité. Et cela n'arrêtait jamais, de stage en stage ! Je voudrais quand même souligner qu'à chaque fois, pour moi, un stage commençait avant et finissait souvent bien après les dates dont peuvent se souvenir leurs stagiaires: les problèmes d'organisation me prenaient le double du temps, à chaque fois, pour tout ce qui était en amont et ce qui venait en aval, ce qui n'était souvent pas rien. Mais bon, nous étions tous très contents que cela se passe bien à chaque fois. Ma plus belle récompense a été à chaque fois l'atteinte des objectifs que je fixais à tous ces stages, au premier rang desquels je faisais figurer l'ouverture d'esprit, donc les capacités de progrès, de ceux qui me faisaient confiance au dojo semaine après semaine.

Et dans la foulée, en fin de ce même mois d'octobre, j'accueillis Monsieur Wang Yen-Nien (qui vient de décéder en mai 2008), invité en France par Serge Dreyer, qui me proposa de faire passer son maître de tai-ji-quan par la capitale alsacienne au cours de sa tournée dans l'hexagone. J'avais fait la connaissance de Serge peu avant, lorsqu'il était venu spécialement de Paris me rendre visite dans mon village, et nous avons de suite fortement sympathisé en raison de nos vues identiques sur les arts martiaux (une amitié qui résista bien au temps puisque, près de 30 ans après nous allons publier ensemble un nouveau « Tai-ji-quan pratique » dans ma collection chez Amphora, en 2009). Nous eûmes donc, avec maître Wang, et ses élèves Serge et Charles Li, la chance d'être parmi les premiers en France à découvrir le tai-ji de la vieille école (lao-jia), dont maître Wang était l'expert reconnu dans le monde entier. Je me souviens aussi que cet homme exquis me fit littéralement toucher l'énergie interne, dans un contexte tout à fait inattendu : à la fin du dîner que Gabrielle avait organisé (elle savait, depuis le temps, comment faire goûter à la cuisine française les visiteurs venus de tant de coins du monde), Maître Wang, tout en restant assis sur sa chaise, me fit placer ma main sur sa nuque. Il pencha légèrement la tête en avant, se concentra un moment, et me dit de « sentir » couler son ch'i. J'eus la curieuse impression que, sous main, sa nuque se détendait vers le haut à certaines phases de sa respiration pour revenir à sa position à certaines autres. Spectaculaire... Je le revis, en compagnie de Serge Dreyer, lorsque je rendis visite à ce dernier à Taipei, en 1982, puis une dernière fois lors d'un autre stage de Monsieur Wang à Strasbourg, cette fois à l'invitation de Christian Bernapel, un de mes premiers Experts, depuis un moment passé du karaté au tai-ji-quan.

Je fêtais cette année 1981 le vingtième anniversaire de ma « ceinture noire »... au cours d'un nouveau stage au Maroc en novembre, à Casablanca et à Fez. Je pense que cela fut une date importante dans l'histoire du karaté dans ce pays, même si, sûrement, beaucoup de ceux que j'ai alors reçus aux grades ceintures noires (1^{er}, 2^e et 3^e Dan) ont dû l'oublier depuis. Ce stage national se fit en effet dans le cadre de la toute nouvelle Fédération Royale Marocaine de Karaté, pour la première fois indépendante de celle du Judo. 19 dojos furent représentés, du nord au sud du pays. On me nomma Conseiller Technique permanent de cette fédération (qui me devait finalement beaucoup), avec charge de guider la dynamique future de celle-ci... Beau geste, mais qui fut par la suite une autre histoire... Mais enfin je croyais encore que les efforts de mon cinquième stage dans ce pays ne seraient pas vains... Je revins encore une fois enchanté, les bras chargés de cadeaux et la tête pleine d'illusions, c'est vrai.

Je ne voyais toujours pas le temps passer, tout à mes multiples activités et les projets déjà planifiés... Mon « Ronin », déjà à son cinquième numéro, avec de plus en plus de cahiers techniques sur les Budo, avait pris sa vitesse de croisière. J'avais beaucoup retenu de mes expériences du temps de « Budo Magazine »... Je savais bien que les idées ne suffisaient pas, et qu'il fallait assumer derrière, alimenter les curiosités déclenchées, proposer des canevas de progression. Je savais ce à quoi je m'engageais, encore. Au cours de ses douze années de publication trimestrielle il n'y eut pas un seul retard dans sa parution. « Le Ronin » fut le support du message que je voulais adresser à un maximum de Budokas passionnés par leurs arts, prêts à les défendre contre l'emprise des systèmes et de leurs intérêts partisans, avec toutes les complicités et passe-droits qu'une telle évolution supposait (« La voie qui meurt », en janvier 1983, fut l'un de mes éditoriaux les plus « désespérés »...). Je souhaitais que mon « Ronin » fût le point de rencontre de tous ces gens là,

leur pré-carré, leur centre de résistance devant l'avalanche du n'importe quoi... Mais je dus rapidement me rendre à l'évidence : il y avait beaucoup de lecteurs d'accord avec moi, mais vraiment très peu décidés à prendre les risques d'un affrontement réel avec les systèmes établis... L'éternelle histoire, quand il faut vraiment « aller au charbon »... Je le savais pourtant. Et je ne voulais, encore pas, toujours pas, le savoir... J'ai encore un bon moment « fait l'autruche »... Je fus rattrapé par la réalité et finalement j'ai dû accepter l'évidence. J'ai essayé de tenir le cap du « Ronin » le plus longtemps possible. Je dus mettre fin à mon combat d'arrière garde (finalement, c'était cela, « Le Ronin ») en 1992, en raison de l'augmentation des coûts d'imprimerie et du peu d'abonnés extérieurs au CRB, qui finançait entièrement la brochure, sans aucune subvention ni aide extérieure. « Le Ronin » devint progressivement un luxe de plus en plus coûteux. J'oubliais : si j'eus bien quelques contributions au niveau du contenu (photos, articles, du moins pour les premiers numéros), il n'y a pas de raison que je ne vous dise pas aujourd'hui que je passais, seul, des heures et des heures, chaque mercredi (pas de cours au lycée) à l'imprimerie Ardic de Strasbourg pour écrire, monter et vérifier les planches, etc... en amenant pour chaque numéro un dessin de couverture, réalisé à l'encre de Chine à partir d'estampes japonaises anciennes (ce qui me prenait déjà régulièrement deux soirées de travail). Je voulais que chaque page du « Ronin » soit parfaitement à mon idée, et je ne reculais devant aucun travail pour qu'il en soit ainsi, ni sur le fond ni sur la forme. Chaque parution était un défi gagné ! Chaque parution... C'était une autre charge de travail, que je gérais bien, mais qui devint tout de même de plus en plus pesante à mesure qu'il me fallut bien me rendre à l'évidence: « Le Ronin » ne prêchait que des convertis... Même Jean-Louis Hazelbauer, mon imprimeur, qui avait rapidement pris l'habitude de me voir squatter ses locaux, et qui me guidait utilement sur le plan technique, se lâcha un jour quand je lui exprimai mes soucis pour l'avenir de « notre » publication: « *Faut quand même avouer que c'est un peu spécial votre revue... faut vraiment avoir envie d'entrer dans ce monde là, le soir quand on rentre bien c... du travail ! C'est pas une revue capable de détendre...* ». Il avait raison. Trop sérieux, « Le Ronin », trop austère, trop directif (avec, en prime, mon éternel côté râleur...), en noir et blanc, sans poster central, dans un monde qui évoluait vite, avec des jeunes qui voulaient s'amuser et non plus se faire donner la leçon... Je pouvais comprendre, et devais bien admettre que « Le Ronin » aussi venait à une fin d'époque. Aujourd'hui cependant, des collectionneurs en recherchent encore la série complète des 47 numéros (47...cela va de soi, non... ?) se complétant par un sommaire général (numéro 48). Il y eu encore par la suite trois « Cahiers du Ronin », avec pour chacun un thème technique particulier, dont un spécial « Kumite-katas ». Mais comme, au fond, je ne voulais toujours pas croire que le temps était venu d'abandonner cette direction de travail là, je revins assez rapidement avec l'idée d'un « Ronin-infos » trimestriel, qui devint « Roninfos » annuel, à diffusion strictement interne cette fois.

J'avais encore pris le temps de publier cette année là un « Judo pratique » chez Amphora (à la demande de l'éditeur, qui insista longuement pour que je réalise un manuel aussi complet, clair et pédagogique, disait-il, que l'était mon « Karatedo »). J'y travaillais depuis deux ans... à mes « moments perdus » !!!). Ce livre que je ne voulais pas écrire, pensant honnêtement et justement qu'il y avait tant de hauts gradés en judo qui pourraient mieux le faire, fut (et est encore, près de 30 ans après) un best seller chez Amphora, bien en avant de tous mes autres ouvrages. Un comble, quelque part... Feu maître Roger Jouan, mon ancien professeur de judo au Judo Club du Rhin de Strasbourg, au fond d'une impasse Faubourg de Pierre, me fit l'immense joie de me dire dans un courrier tout à fait inattendu tout le bien qu'il pensait de ce manuel pourtant « écrit par un non judoka » (allusion à notre séparation difficile après qu'il m'ait sommé de choisir entre judo et karaté, au début des années 1960). Les judokas l'utilisent encore aujourd'hui, et ont souvent la gentillesse de me le dire. Je n'ai jamais cessé d'aimer l'art de la « voie souple » et je suis heureux, si longtemps après mes premiers pas sur un tatami, d'avoir pu contribuer à le faire aimer encore. Un juste retour... Cela aussi fait partie du sens que je donne à la fidélité et au devoir de transmission. Pourtant il est si loin maintenant, mon temps au dojo Jigoro Kano de Huningue...

9. 1982 : le CRB devient « Centre de Recherche Budo » !

Cette année fut encore, à plus d'un titre, une année plus qu'active (je ne reviens pas sur ma « vitesse de croisière » classique, entre stages de week-end un peu partout et cours réguliers au dojo du Strasbourg Université Club, qui avait depuis un moment déjà migré du vétuste Foyer St-Joseph, rue St-Urbain à la salle de sport du Lycée professionnel rue du Boulevard Leblois, puis au Gymnase Paul Collomb, à la cité universitaire Paul Appel, enfin au centre sportif de la rue Louvois, à l'Esplanade), riche de nouvelles rencontres, décisives sur ma route. Je me rendis en avril à Taiwan, chez mon ami Serge Dreyer, auquel je reste redevable de visites plus qu'intéressantes dans un certain nombre de wu-guan où exerçaient encore des sifu qui n'alignaient pas forcément beaucoup d'élèves, qui n'étaient pas forcément les plus « bruyants » sur la scène médiatique internationale, mais qui étaient des personnages « de poids », et que je n'aurais pas trouvé sans lui.

Je me souviens de beaucoup d'entre eux (celui qui m'a certainement impressionné le plus fut sifu Tong Mu-yao, qui enseignait encore son Bai-he-quan, le style de la Grue Blanche, à... une seule élève... Il est vrai qu'il y eut aussi Sifu Muo Hui-chen, qui enseignait le Chin-na), démontrant modestement leurs techniques (aussi bien en «interne» qu'en «externe») dans leur wu-guan, ou la cour de leur maison, voire leur salon... Et, bien sûr, des cours de tai-ji-quan de maître Wang Yen-Nien, que je retrouvais avec émotion. Pierre Portocarrero vint nous rejoindre et c'est à trois que nous frappions avec succès à de nouvelles portes. Je me souviens aussi de notre court séjour, à Serge et à moi, au temple du Sho-to-shan, loin dans la montagne que nous rejoignions avec nos bâtons de pèlerins (surtout, me confia Serge, pour éloigner les serpents en frappant très fort sur le chemin à chaque pas !) où la communauté des moines nous accepta à condition que nous nous joignons aux impératifs de leur règle, jour et nuit... C'était rustique, instructif, et ce fut inoubliable. En redescendant de la montagne, j'achetai une orchidée, que j'eus bien du mal à ramener en France et qui mit une dizaine d'année à se décider à fleurir dans ma maison (au point que je commençais à subodorer une arnaque chinoise...), jusqu'à ce que Monsieur Wang Yen-Nien, de passage à Strasbourg, expliqua à mon épouse comment la traiter. De fait (la main du maître !), dès l'année suivante, et chaque année encore, qu'est-ce qu'elle fleurit, en se multipliant encore à chaque fois, mon orchidée du Sho-to-shan... ! Sifu Wang Yen-Nien, fin connaisseur des orchidées me l'avait pourtant dit en son temps : il faudra lui laisser le temps... Je ramenai aussi de ce voyage à Taiwan de nouvelles réponses dans des investigations techniques et historiques que je continuais à mener sur la boxe chinoise, et qui venaient encore enrichir des archives dont j'allais faire état dans mes publications au cours des années suivantes, à commencer dans « Le Ronin ».

En juin 1982 Georges Charles nous rendit une nouvelle fois visite pour un stage de boxe chinoise à Strasbourg, représentant son école San Yi Chuan. C'est aussi au cours de ce mois, correspondant à la fin de notre saison d'activité, que l'Assemblée Générale du « Centre Rhénan Budo » modifia sa dénomination en « Centre de Recherche Budo » (*Budo Kenkyu Kai*). Cette autre lecture de l'acronyme CRB permettait de garder notre logo et, surtout, donnait une autre dimension à l'association, plus internationale depuis le temps de sa création, affichant son intention de dépasser le cadre du fossé rhénan (j'avais en 1974 dessiné un berceau limité : le cadre de l'ancienne... Lotharingie, en prenant le Rhin comme élément central et unificateur !), ce qui ne pouvait que faciliter des demandes d'adhésion venant de beaucoup plus loin. L'élément déterminant a quand même été l'incompréhension récurrente des Japonais quand j'essayais de leur traduire « rhénan »... jusqu'au jour où une intuition me fit tenter le mot « recherche » (« *Kankaeru, ah so desneh, hai...* », fit soudain Sensei Ogura dont le visage s'illumina au cours de notre conversation !). Et c'était parti...



En juillet je me retrouvais au Maroc pour un 6^e stage, centré sur Rabat et Fez. J'étais en territoire connu et tout se passa encore très bien malgré l'arrivée à la fédération créée l'automne précédent d'un important groupe du Shotokai, qui avait travaillé avec Tsutomu Oshima (je n'y peux rien... d'avoir quelques fois retrouvé ce dernier sur ma route) et qui désirait se reconvertir au Shotokan. Je dis « malgré », parce que je ne me souviens d'aucune rencontre avec ce style qui n'ait fini par poser des problèmes de « réajustement », notamment lors des inévitables passages de grades et des discours sur l'efficacité... Beaucoup de sectarisme se révélant de derrière des visages souriants... Cette réserve mise à part, l'accueil des amis marocains fut comme à l'habitude royal et prévenant (il y eut quelques difficultés pratiques, vite résolues cependant, dues à la période du Ramadan). Je revins, chargé de cadeaux et d'achats (ah, la richesse des souks...), évidemment, avec la pensée que j'arriverais sans doute à faire quelque chose de durable dans ce pays... Mais le dernier stage, cinq ans plus tard, me fit enfin comprendre que c'était vraiment « mission impossible », tant les groupes avaient des intérêts différents. Mais je peux vous dire, au Maroc aussi, j'ai vraiment essayé... très fort... ! Mais sans doute mon intransigeance concernant la délivrance des grades ne fut-elle pas étrangère au fait que les regards se soient mis à se tourner vers d'autres experts, ravis de prendre la relève. Il est vrai que le Maroc est un bien beau pays, et ne me l'avait-on pas aussi décrit comme pouvant devenir ma seconde patrie... avec mise à ma disposition de tout ce que je pouvais désirer. Pas moins... Sans doute. A condition... Il n'en était pas question. Les Alsaciens peuvent être très bornés quand il s'agit de faire respecter des principes...

10. Japon 1982: rencontres avec gens de qualité !

Je réalisais à l'été 1982 un projet qui me tenait à cœur depuis un bon moment: faire découvrir le Japon à mon épouse. Depuis le temps qu'elle accueillait des Japonais à St-Nabor et qu'elle n'en finissait pas de taper à la machine les termes japonais et chinois de mes ouvrages... C'était bien la moindre des choses... Même si, comment aurait-il pu en être autrement, ces semaines ne seraient pas sans sérieuses incursions dans le monde Budo. Sur ce point, d'ailleurs, je crois que Gabrielle ne se faisait aucune illusion... Elle avait bien fait. Cela démarra très fort, et un vague soupir de sa part, dès l'arrivée à l'aéroport de Tokyo, où nous attendait Sensei Tadahiko Ohtsuka, directeur du Gojukensha, qui avait été notre hôte à Strasbourg et à St-Nabor en 1973, et qui désirait absolument nous rendre la politesse. Il se souvenait encore des katas qu'il avait faits dans mon verger, de la cuisine servie par mon épouse, et, nous dit-il, de notre sens vraiment peu commun de l'organisation qui nous permettait de réaliser tant de choses. Hommage à l'efficacité alsacienne ! Merci... Après une première soirée où il nous accueillit avec une délicatesse exquise, et qui me laissa au réveil du lendemain une tête un peu lourde après tant de bières et de sake au restaurant traditionnel (... !), nous nous rendions aussitôt à une grande manifestation nationale et inter-styles de Karatedo où nous attendait de pied ferme Sensei Ogura ! C'était un dimanche, et je ne fus pas déçu de la journée...

J'étais alors un 6^e Dan du Sensei, qui me présentait autour de lui avec quelque fierté visible, comme le « All Europa Ichiban Karatedo no Sensei ... ! » (quelque chose comme « le premier professeur de Karatedo en Europe... »...). J'avais beau tousser à chaque fois... A chaque fois mes interlocuteurs japonais, souvent très hauts gradés, se cassaient en deux avec une marque d'intérêt polie. Le Japon... Mais du coup j'étais des leurs, sans aucun doute possible. Il y avait là les grands responsables de la Federation of All Japan Karatedo Organisations (FAJKO), réunissant tous les styles, avec leurs plus grands experts. A en avoir le tournis... Je me souviens, en particulier de Hirokazu Kanazawa (auquel Sensei et moi allions par la suite rendre visite pour son cours au dojo Shotokan de la JKA, encore situé à Suidobashi), pour avoir remarqué qu'il avait la même taille que moi (! juste pour dire... car on m'avait déjà quelque fois fait le coup en stage, ... « vous paraissez plus grand sur les photos »... une remarque toujours sympa...), et Masayuki Hisataka qui était sur le point de lancer une gamme de protections pour des combats karaté avec contact (l'exemple, déjà ancien, de John Rhee aux U.S.A. qui avait lancé les premières protections en taekwondo, avait fait rêver plus d'un...) et qui désirait absolument m'intéresser à l'affaire.

Il parlait couramment anglais et nous pûmes avoir une discussion fort polie mais assez animée sur cette question, où je lui exposais que cette orientation là ne m'intéressait absolument pas. « *Le monde a changé...vous devez changer...* » me dit-il comme argument final... « *Et pourquoi donc ?* » lui rétorquais-je ? Il battit finalement en retraite en m'invitant à venir le voir dans son dojo avec mon équipe... ce que je fis deux ans plus tard, avec une dizaine de mes ceintures noires. Pour l'instant, j'avais encore raté une occasion de faire fortune en me faisant importateur de matériel sportif... Ni le Chinois de Hong-Kong en 1975, ni Hisataka en 1982 (ni le karaté marocain...), ne m'avaient fait fléchir sur mes principes ! Si j'avais voulu faire fortune avec les arts martiaux je m'y serais pris autrement, non ?



Japon 1982 - Rencontre avec les plus grands grâce à Sensei Ogura.



Présentation à Sensei Makoto Gimma

En attendant, avec tous ces gens autour de moi, et la position de représentant officiel pour la France, qui m'était du coup dévolue, je découvrais l'aura de mon maître dans son pays. Mais le plus beau était à venir, dans l'après-midi de cette fameuse journée d'août 1982, où la chaleur humide commençait à devenir étouffante dans cette immense salle où se déroulaient conjointement combats et démonstrations sur plusieurs aires de tatamis. Ogura Sensei m'avait demandé au cours de la matinée si je désirais rencontre O-Sensei Makoto Gima... ! Ce n'était pas la première fois qu'il me parlait de maître Makoto, qui fut l'élève de Gichin Funakoshi et avait été le partenaire de ce dernier pour une démonstration de Karaté à Tokyo au début des années 1920 (et qui en fut le premier gradé « ceinture noire »). Un personnage, mais dont personne ne parlait beaucoup dans les instances officielles, et encore moins hors du Japon. Je n'étais pas loin de penser qu'il s'agissait d'un remake adapté de « l'Arlésienne »... Mais Sensei Ogura irradiait un bonheur particulier et me souriait un brin complice. C'est arrivé en pleine après-midi, alors que les combats faisaient rage de tous côtés, que les arbitres hurlaient plus fort les uns que les autres, que le nombreux public dans les gradins criait ses encouragements aux uns et aux autres. En bas, une table des officiels, imperturbables, bardés de badges, et dont j'étais aux côtés de mon maître. Soudain, une porte s'ouvrit à l'autre bout de la grande halle, juste face à nous, et je ne vis d'abord qu'un halo de lumière brutale. Puis j'aperçus, dans ce halo, une petite forme immobile sur laquelle diffractait la lumière. Je tournais la tête vers Sensei, poussé par une vague intuition, et il acquiesça du chef tout en bondissant sur ses pieds. Là-bas, Maître Gima était entré dans la salle et se dirigeait à pas lents dans notre direction. On interrompit les combats, on alla à sa rencontre, on le guida vers la table avec toutes les marques de respect que l'on pouvait imaginer. Je ne savais plus où me mettre dans tout ce tourbillon... Tout le monde se livra à des démonstrations de politesse devant le petit homme aux cheveux blancs et à la peau marquée par l'âge (il avait 85 ans) mais au visage souriant derrière ses lunettes. Makoto Gima avait lui-même créé une association de Karatedo, la Shiseikai, indépendante des formes sportives qui, partout, prenaient le dessus dans son propre pays. Avant de faire reprendre le déroulement des compétitions, il était prévu que Gima Sensei fasse un discours. Ce qu'il fit, avec fermeté, dans un grand silence. Il était le dernier témoin d'une époque révolue...

Je ne comprenais rien à ce discours et me concentrais sur mon appareil photo... Applaudissements nourris, puis tout le monde se rassit et le bruit recommença. C'est alors que maître Ogura, qui fut un moment l'un des élèves très proches de Gima, échangea longuement avec lui une nouvelle série de formules de politesse et de respect, puis me présenta, ainsi que mon épouse qu'il appela à nous rejoindre. Et là, il faut que je vous raconte...

En saluant Gabrielle, Sensei Gima laissa échapper un faible et, à vrai dire, timide et hésitant « *Bon-jour Ma-da-me* » qui nous laissa pantois. Devant mon étonnement, l'interprète m'expliqua que lorsque Gima Sensei fut étudiant au début du siècle dans une université de Tokyo, il y avait aussi étudié la langue française. Puis Gima, se désintéressant soudain totalement de ce qui se passait sur les tatamis, s'adressa longuement à l'interprète, qui essaya de me faire comprendre que le maître se souvenait de cette époque où on lui avait aussi appris une chanson française, et qu'il aimerait bien que j'en chante un petit bout avec lui ! Stupéfaction générale. Je cherchais, dans le registre « Frère Jacques... ». Non, non, fit Gima en hochant la tête. Et ne voilà-t-il pas que, d'une petite voix, il entame les premiers accents de l'air de... la Marseillaise ! J'interrogeai Gabrielle du regard. « *Mais c'est...* ». « *Et alors*, me fit-elle aussitôt, pragmatique comme elle sait l'être, *puisqu'il veut que tu chantes la Marseillaise avec lui, chante avec lui !* ». Ce que nous fîmes donc pendant un moment le Maître et moi, sans les paroles bien sûr, mais toute la musique était encore dans sa mémoire. Incroyable ! Sur fond de hurlements parvenant des aires de compétition... Episode surréaliste ! Prestige de la France... fierté d'être Français, ah mais ! L'entourage était sidéré, pétri. Puis Makoto Gima me prit les mains, le visage illuminé, me remercia longuement, presque la larme au coin de l'œil (je crois qu'il n'en était pas loin, moi non plus d'ailleurs), m'offrit une calligraphie (« Ken Zen Ichi ») qu'il fit aussitôt sur place à mon intention, parla encore à Maître Ogura. Au visage de ce dernier, il ne devait pas tenir un discours mauvais à mon endroit... J'échangeai encore à mon retour du Japon un courrier avec Maître Makoto, et je garde, bien sûr, précieusement cette correspondance. Mais je ne le vis plus jamais. Il mourut en 1998. Je peux dire qu'il a existé, et que je l'ai rencontré ! Et que pendant un long moment nous fûmes tous deux seuls au monde, au milieu d'une foule sans intérêt, rapprochés tous deux dans le seul désir de laisser communier nos âmes, avec simplicité et émotion, entre le vieil homme déjà en hiver et l'autre encore en plein été. J'ai compris aussi, en m'endormant ce soir là alors que les idées se bouscuaient encore dans ma tête après cette journée, qu'alors que l'on envie un peu vite la « sagesse » du vieux maître, le vieux maître, lui, rêve de respirer encore, très simplement, un peu du temps de sa jeunesse. Et que le reste... Je peux dire aussi que, plus j'avance dans mon propre automne, mieux je comprends ce que maître Makoto Gima a dû éprouver cette après-midi là. Et que cela fait réfléchir quant à certaines affirmations faciles et péremptives, venant de personnages dont les rodomontades qui les arrangent cachent l'inexistence d'états d'âme... Tigres de papier... Qui peut dire, vraiment, ce qui peut se passer dans le cœur d'un homme conscient d'être parvenu au bout de la route ? Au bout de la...Voie ? Le vrai maître reste un enfant. Je l'avais lu, mais de ce jour je l'ai su.

Je passai donc ce mois à parcourir avec Maître Ogura un certain nombre de dojos « à l'ancienne », appris beaucoup, discutai beaucoup (« *Mais vous êtes plus Japonais qu'un Japonais...* » me dit un jour un sempai dans un dojo des environs de Kofu, en découvrant le sens du logo du CRB que j'avais composé il y avait vingt ans...), pris de nouveaux contacts pour un voyage de groupe auquel je pensais maintenant sérieusement pour 1984. Le maître et moi devions nous revoir très rapidement puisque je réussis à le convaincre de revenir encore en France.

Et puis nous nous enfoncions, Gabrielle et moi, loin dans un sud pas encore très touristique en ce temps, au-delà de Shimabara, cette ville où commença en 1637 la rébellion des Chrétiens, qui se termina tragiquement quelques mois plus tard par le massacre de Hara, une histoire dont je voulais remonter la trace. Ce que nous avons réussi à faire, en compagnie du directeur du Ryokan où nous étions descendus, intéressé par l'histoire que je lui racontais, et qui nous amena, sur mes indications car j'avais acheté une carte d'état major (forcément en japonais...), jusqu'aux ruines du château de Hara. Puis nous fit visiter avec une politesse exquise tous les lieux qui pouvaient avoir un rapport avec cette page sanglante de l'histoire de son pays, stupéfait que j'en parle si bien et

avec tant de détails qu'il ignorait lui-même, jusqu'à cette petite pièce dans un grenier de la mairie de sa ville, au retour, où restaient entassés dans la poussière tant et tant de pièces provenant des fouilles autrefois faites à Hara, et vouées à l'oubli depuis... Je lui promis d'écrire un jour cette histoire... et il me promit de tout faire pour que cette petite pièce sous le grenier tournât en un musée digne d'un fait historique fort peu connu dans son propre pays. Le monde à l'envers... Il nous remercia encore de lui avoir permis ce voyage dans son histoire en nous ramenant à la gare pour le retour sur Tokyo. Nous n'oublierons jamais. Et cette histoire d'Amakusa Shiro, le héros chrétien de Shimabara, je l'ai résumée à plusieurs reprises déjà (d'abord dans « Les Padadins du Soleil Levant » en 1988, titre devenu en 2008 « Histoires de Samurāi » chez Budo Editions, également traduit en allemand au Palisander Verlag cette même année, et également sous formes d'articles de revue dans « Dragon », numéro 13 et 14 en 2006). Reste à la décrire par le menu, sous forme d'un roman historique peut-être... En fait, j'en ai écrit les premières pages dès mon retour en 1984, et je vais sûrement les reprendre un de ces jours...

En octobre, Maître Ogura honora sa promesse de l'été. Il vint avec son second fils Hisanori pour, disait-il, prendre congé de la France au cours d'un dernier stage sur Strasbourg puis Paris, où l'attendait Pierre Portocarrero (Pierre avait affilié son dojo au CRB entre 1976 et 1982, puis il s'en retira, uniquement en raison de certaines frictions entre mes élèves strasbourgeois et ses élèves parisiens. Depuis Pierre a « monté » sa propre maison, où il enseigne le Gembukan Tode avec mon accord depuis la disparition de Sensei Ogura, et nos rapports personnels sont restés très amicaux). Ce fut au cours de ce dernier stage mémorable de Strasbourg au cours de cette grande soirée de démonstration à l'Aubette de la Place Kléber, devant une nombreuse assistance venue voir évoluer le maître et son fils, ainsi que nos karatekas du CRB, que je démontrai à mon tour les derniers katas supérieurs du style Shotokan, qui me valurent l'octroi d'un 7^e Dan japonais par le maître.

Le jour où ce dernier reprit l'avion pour le Japon, je m'envolai moi-même pour Israël pour répondre à une invitation de l'Association Shito-ryu de ce pays, dirigée par Claude Alexandre. Pour moi, pas question de ralentir... Aux formalités d'entrée, on ne comprit pas bien ce que voulait dire la paire de Sai dans ma valise, et cela faillit être pire lorsque, après avoir présenté mon invitation, je voulus faire un peu d'humour pour achever de détendre l'atmosphère : lorsque l'agent de sécurité me demanda (pour la forme me dit-il, après un grand moment de tension, et en retrouvant le sourire tout de même) si j'avais sur moi des armes (il n'y avait pas de portillon de sécurité) je me suis cru malin de dire quelque chose comme « *oui, évidemment...* », jusqu'au moment où, devant l'air crispé de mon interlocuteur, je levai mes mains en précisant « *...mes mains nues, évidemment...* ». Bon... pas bien malin, dans le contexte. On dirait aujourd'hui, humour « décalé »... c'est ça ? J'ai adoré ce cours séjour dans la ville de Nazareth, en Galilée, où le stage rassemblait des Israéliens de confession juive et d'autres de confession musulmane, encore que la première séance de kumite fut si explosive entre les deux communautés que je dus hurler pour tout arrêter, faire la leçon, menacer de repartir, et comprendre que... ce pays avait encore bien du souci à se faire pour faire accepter une tolérance mutuelle même dans un dojo.... Claude et son épouse Ursula, tous deux décédés aujourd'hui, étaient des personnes de grande qualité, d'une générosité exceptionnelle et sans limite, passionnées par le karaté et, surtout, par l'humanisme qu'ils pouvaient transmettre et partager grâce à ce support alors très à la mode chez eux. Ursula, déjà assez avancée en âge, cousait des keikogis et fabriquait elle-même des ceintures pour les enfants les plus pauvres de la ville. Ce couple était vraiment là pour les autres, pour tous les autres, juifs comme musulmans, qui, m'a-t-on écrit après le décès d'Ursula (qui partit en dernier), les ont bel et bien laissés tomber lorsqu'ils arrivèrent l'un comme l'autre au moment où ils auraient pu espérer un peu d'aide en retour. J'en reste écœuré quand je pense aux visages de ceux qui, alors, envahissaient la maison du couple, s'y régalaient gratuitement, assuraient qu'ils ne manqueraient jamais de rien, et dont certains profitèrent encore du voyage organisé par Claude pour venir en Alsace et participer au stage de printemps à Steige en mai de l'année suivante... Claude était vite devenu un ami véritable, qui a voulu me faire voir en une semaine tout ce qu'il était possible de faire voir à l'historien que j'étais, dans un pays qu'il aimait profondément. Avec lui j'eus l'occasion de rêver lorsque nous nous arrêtions dans certains endroits

où souffle encore le vent de l'Histoire et des légendes : les fouilles de Nazareth, les catacombes de Beth Shearim, les ruines des écuries du Roi Salomon, le Mont des Béatitudes, le Mont Thabor, la vallée du Jourdain, la forteresse de Belvoir, celle de Saint-Jean d'Acre, le champ de bataille de Hattin... J'ai peu dormi, mais quelle leçon d'Histoire ! Peu après, Claude lança le premier numéro d'un « Samuraï », qui était le clone du « Ronin », en hébreu, dans le cadre d'un CRB-Israël. Ce fut hélas le seul (Claude aussi, aura essayé...) car personne ne voulut s'associer aux frais... Claude partit d'une crise cardiaque quelques années plus tard, et Ursula mourut quasi dans la misère. Je n'ai pu mieux faire que d'envoyer un peu d'argent à la personne qui s'occupait d'elle à la fin. Merci, amis ! Vous aussi restez, comme des exemples, dans ma mémoire.

Je reçus début décembre l'attestation de professeur de tai-ji-quan (taikyokuken) de la part de Sensei Tadahiko Ohtsuka, ce qui me décida à ouvrir l'année suivante le premier cours régulier de tai-ji de Strasbourg. Cela faisait dix ans que je le travaillais pour moi-même, en solo. Je décidais donc de sauter le pas avec la confiance du maître du Gojukensha.

« Karaté pour les jeunes », qui était paru cette année là, était un ouvrage auquel j'avais pensé au cours d'un voyage à New York en 1979, où j'avais été fort impressionné par l'importance de la relève dans les dojos américains et d'où j'avais télégraphié à mon éditeur pour qu'il me réserve un créneau de parution le plus rapidement possible. Il n'y « avait plus qu'à » faire le travail au retour ! « Kung-Fu, art et technique », également paru en 1982, suivi de « Tai-ji-quan, sport et culture » dans la foulée en 1983, étaient deux volumes où je reprenais plus en détails les deux thèmes de mon premier ouvrage « Kung-Fu » de 1976, et qui eurent une belle carrière internationale eux aussi. Avant même que d'être repris sous forme des « Kung-fu pratique » et Tai-ji-quan pratique », toujours chez Amphora.

11. 1983 : on eut aussi droit au...Couloir de la Mort !!!

Avril 1983 : je repartis à Saint-Pierre, sur l'île de la Réunion, accompagnant Pierre S., l'un de mes Experts, qui organisa tout sur une place où il avait débuté sa vie professionnelle. L'ambiance y était devenue nettement plus « sportive » que lors de mon premier séjour. L'organisation des championnats régionaux, avec à la clé les perspectives de déplacements à Paris pour les champions, avaient largement attisé les rivalités et modifié la donne. Cette fois, j'ai eu le net sentiment de ne faire que passer... Inutile d'insister. J'ai appris plus tard que la famille Chan Liat, qui m'avait déjà si bien reçu avec mon épouse en 1975, savait placer les champions de la famille. Tant mieux pour elle, mais moi, je n'avais plus rien à faire là. Je pense que l'accueil, toujours poli mais un peu plus distant, vint aussi du fait que ma rupture avec la fédération sportive commençait à être connue, et que ce genre de rappel, que la ligue locale n'avait sûrement pas omis de faire à l'annonce de mon arrivée dans l'île, avait de quoi refroidir bien des velléités dans un milieu branché « résultats sportifs »... Dans ce cas, certaines promiscuités sont à éviter bien entendu... Je devenais moins fréquentable... Je pouvais comprendre. Je captais ce même mois un second message allant dans le même sens. Plutôt amusant celui-là, en fait. La Fédération Française de Karaté (FFKAMA) avait procédé à un concours auprès des élèves de l'Ecole des Beaux Arts, pour avoir un choix d'affiches destinées à l'annonce des Internationaux de France des 15 et 16 avril. Une étudiante japonaise, Mlle Setsuko N., fut bien placée parmi les tous premiers lauréats pour son projet, qui « faillit » passer sauf que... elle avait oublié que le modèle de karatéka qu'elle avait retenu pour son jodan-yoko-geri était malheureusement pour elle « persona non grata » : c'était moi, d'une photo prise dans mon « Karatédo » réactualisé chez Amphora en 1978... A la fédé, ils s'en sont aperçus à temps ! C'eut quand même été drôle... Mais comme quoi, quand je disais que mes livres étaient très lus même à la fédé...

J'écrivais, dans l'édito du « Ronin » paru en avril 1983, intitulé « *Le piège* » : « ...Parce que dans ce monde fragilisé par toutes les peurs de fin de siècle, où illusion et mensonge nourrissent plus sûrement que sincérité et réalisme, et où la généralisation du superlatif dans les concepts

comme dans le vocabulaire, où en un mot, on ne pourra bientôt plus appeler un chat un chat sous peine d'être toisé de haut, le mal dénoncé prolifère dans un singulier bouillon de culture. D'autant qu'il n'y a plus, comme dans le Budo d'autrefois, civilisation oblige, de tests définitifs, dont on ne sortait vivant que si l'on ne s'était pas trompé, et que l'on n'avait pas trompé les autres. Aujourd'hui, la vérité n'est plus multiple : elle s'est dissoute en miettes innombrables et invérifiables. Et à ce niveau elle devient trop arrangeante pour tous ceux qui ont intérêt à ce que l'on n'y regarde pas trop près. C'est qu'il en va du Budo comme du reste : on a si besoin de croire que n'importe quelle « vérité » proclamée avec un peu de force trouve son public. Du coup, le monde Budo est devenu si permissif et si flou dans ses contours qu'il y a de la place pour tout. Toutes les conceptions : c'est bien. Toutes les outrances : c'est dangereux. Toutes les tromperies et tous les appétits : c'est inadmissible... Le Budo-business est devenu une grande kermesse où ne pourront se retrouver que les aguerris, les budokas blanchis sous le harnais, secrètement couturés de cicatrices laissées par des déceptions de jeunesse mais qui progressent désormais sans bruit avec la sûreté de pas des vieux routiers. Mais les autres ? La grande foule des autres ?... ». Pourrais-je le dire autrement, mieux, plus fort, 25 ans après ?... L'évolution récente du « monde Budo » devrait-elle me faire modifier mon analyse ?... Qu'aurais-je dû faire de plus ? On ne m'a pas assez cru dans ma démarche, celle de ma vision du Budo (comme dans d'autres, d'ailleurs.). Il y a dans le début de ma réflexion d'antan l'amorce d'une interrogation qui finira plus tard par une prise de conscience et une décision m'amenant enfin à la « Voie Tengu ». Mais il me faudra encore une douzaine d'années avant que le Budoka « traditionnel » que j'étais, enfoncé dans des certitudes que je reproduisais avec une fidélité aveugle, l'admette enfin. Et il a fallu une sacrée secousse pour me réveiller ! Ce fut en 1994 seulement, et je vous en parle plus bas.

Dans l'immédiat, j'avais concocté avec quelques anciens de l'association un autre grand projet pour le stage de printemps du mois de mai de cette année 1983... C'était déjà le huitième stage de Steige, et celui là allait vraiment entrer dans l'Histoire... Mes Experts m'aidèrent à mettre au point une sorte de « grande traque » des stagiaires (les volontaires seulement) qui aurait lieu la nuit, en forêt, par monts et par vaux. Pendant que je dirigeais les entraînements du samedi après-midi, mes sempai s'éclipsèrent donc pour mettre en place une série d'ateliers, ayant chacun un thème (et un défi pour celui qui allait s'y trouver confronté), dispersés dans la forêt du Col de Steige. Un sacré travail de préparation, qui devait être opérationnel à la nuit tombée. La gendarmerie locale fut même prévenue pour que, en cas d'inquiétude dans les villages ou plutôt les fermes isolées alentour, lorsque des chiens réagiraient aux bruits divers venant de la forêt (!), on sache bien qu'il s'agirait d'un « jeu sportif » un peu spécial...

Le ciel était avec nous... La nuit était noire, et il faisait froid à souhait sous la pluie tenace qui avait bien détrempé les chemins forestiers depuis deux semaines, grossi la rivière du coin et transformé partout les larges cicatrices laissées par les travaux de débardage, comme des plaies ouvertes aux lèvres gonflées, en marres boueuses prêtes à avaler ce qui restait des blancs keikogis du matin... C'était parfait pour le test ! Heureusement que nous étions partis sur le principe du volontariat pour ce genre d'épreuve... Sur les 70 stagiaires, il s'en déclara... 38 pour prendre le départ ! Je les vois encore, regroupés dans la petite salle réservée aux zazen du matin et du soir, lâchés l'un après l'autre sous la pluie, toutes les cinq minutes et avec un dernier petit bout de chocolat pour la route (!), pour galoper sans lampe de poche en direction de la forêt de sapins noirs où les attendaient litière glissante, souches pourries enchevêtrées, branches traitresses et... une dizaine d'endroits « dangereux » pour eux, où les attendaient une vingtaine d'Experts et de ceintures noires tapis dans la nuit, impatients de voir les réactions dans des types de situations très différentes de celles que l'on rencontre dans un dojo..., prêts à faire payer chèrement chaque passage (lorsque l'on réussissait le test proposé, combat sur un tronc glissant, casse, frappe de précision dans le noir, travail d'esquive sur ballons lâchés à l'aveuglette, sauts, embuscades, escalade, traversée de rivière avant attaque de Ninjas, etc... on emportait à l'atelier suivant sur un badge la marque de passage validée par le responsable du test). Go... Go... Go ! Un bon kilomètre plus loin, une petite lumière vacillante sous le vent matérialisait l'entrée du « Couloir de la Mort » s'enfonçant dans le massif hostile...

Au bout d'une demi-heure, après les premiers départs, la forêt vomissait des bruits étranges et inquiétants pour ceux qui attendaient leur tour de s'élancer, kiai, coups sourds, appels, hurlements, claquements secs comme des coups de feu (branches éclatées, ballons défoncés). Cela dura une grande partie de la nuit, les derniers aventuriers ne rentrant que vers les trois heures du matin pour un verre de viandox chaud avant de s'effondrer dans les dortoirs... Certes, ils revinrent tous et toutes (même les deux filles qui s'étaient perdues en dévalant du mauvais côté du massif), les sens encore fouettés par l'effort et l'émotion, maculés de boue, griffés par les obstacles, keikogis d'une couleur indéfinissable (c'était le « camo » au naturel !), le regard façon « zombie », mais heureux d'avoir « survécus »... Cette année, les groupes étaient venus de Strasbourg, de Paris, de Revin, de Troyes et même d'Israël (12 stagiaires étaient venus avec Claude Alexandre depuis Nazareth). Et cela repartit tout de même le lendemain, après seulement trois heures de sommeil, pour les entraînements habituels qui faillirent définitivement engluer les troupes dans le marécage particulièrement traître et spongieux entourant le lac de Steige et vers lequel je m'étais dirigé, à dessein, bien sûr... Lorsqu'on fit le compte à midi, il fallut se mettre à la recherche de Charles, une ceinture noire belge (une fois...), qui s'était perdu silencieusement dans un vallon, car rien ne ressemble plus à un chemin boueux qu'un autre chemin boueux, et une pente à une autre pente, allez... Ce « Steige » fut unique. 25 ans après, quelques anciens en parlent encore, de cette équipe de braves qui ressortirent vivants de la forêt de légende ! Et qui jusqu'à leur dernier souffle pourront raconter... Mais l'organisation pratique du « Couloir » fut tellement complexe, que nous ne récidivions plus jamais avec une telle dimension. Ah, la « légende de Steige »,... ou comment s'installe une Tradition !

Comme nous faisons systématiquement, et très vite, le plein à chaque stage de printemps, limité par les possibilités d'hébergement sur place, davantage de membres du CRB, augmentés de ceux qui venaient en curieux de « l'extérieur », se rattrapaient aux stages d'hiver en décembre (kangeiko). Ce rendez-vous de fin d'année vit ses effectifs gonfler de plus en plus. Les stages de printemps et d'hiver sur Strasbourg étaient maintenant devenus systématiquement internationaux. Une certaine renommée s'était installée. Les gens repartaient contents du travail réalisé, même si nombre d'entre eux n'avaient encore pas compris que j'étais devenu tout à fait indépendant dans mon cheminement et mon message, et que la progression que je proposais, et les grades (!!!), n'allaient pas être validés dans leurs fédérations respectives... Une prise de conscience qui n'allait plus tarder au cours des années suivantes et refroidir certaines ardeurs et promesses d'engagement, comme de bien entendu ! On veut bien être (un peu) courageux, n'est-ce pas, mais pas téméraire...

J'organisais maintenant, quatre fois par an sur des week-ends (mais cela s'avéra être de trop pour ceux que je désirais y intéresser) une Ecole des Cadres du CRB plus étoffée, dans le but d'harmoniser technique et discours. J'avais introduit aussi une autre habitude que je trouvais sympathique : chaque fin de saison, en juin, était marquée par une journée et une soirée « brochettes » dans mon jardin de St-Nabor, où nous nous retrouvions entre sempai autour d'un grand feu pour partager nos souvenirs de l'année, raconter nos histoires, refaire le monde, nous abîmer dans des projets... et nous retrouver une dernière fois avant les vacances d'été. Cette autre tradition fut maintenue pendant des années, et mes deux enfants qui l'ont vu d'année en année s'en souviennent bien encore. « Le Ronin », dont c'était déjà la quatrième année d'existence dans l'indépendance, s'alourdissait de plus en plus de contributions techniques (je repris mon idée des cahiers techniques de l'ex « Budo-Magazine ». J'y repris également, cette fois par la photo, mes « Kumite-kata ») et de débats de fonds, avec l'apparition de controverses enrichissantes, avec des multiplications de séances de travail à l'imprimerie strasbourgeoise... Mais je voyais aussi que mon « bébé » était de plus en plus lu à l'étranger. Mes prises de positions étaient toujours très exposées. Malgré sa modeste diffusion, mon « Ronin » touchait quand même pas mal de lecteurs, avec lesquels je communiquais d'ailleurs souvent. Je rappelle quand même qu'il n'y avait de loin pas le choix actuel en magazines d'arts martiaux, et que personne ne feuilleterait plus aujourd'hui une revue, même pionnière, en noir et blanc, si austère dans sa présentation, si virulente dans ses positions... J'en eus la preuve par certaines réactions précises d'articles (comme un fameux débat

sur « Budo de masse ou de qualité? ») et tout ceci n'étaient évidemment pas fait pour enterrer la hache de guerre avec les « sportifs »... une perspective qui, très honnêtement, ne me venait même pas à l'esprit. Ils étaient eux, nous étions nous... Cela faisait un moment que j'avais laissé derrière moi ce qu'il fallait y laisser et j'étais décidé à aller toujours plus avant.

En novembre, le CRB fut invité à se joindre à l'Association Zen de Strasbourg pour une journée d'échanges. Ce que je fis avec plaisir aussi, à travers une conférence puis une démonstration avec quelques ceintures noires. Mais ce fut, à l'arrivée, encore un coup d'épée dans l'eau, en ce sens que ce nouvel investissement de travail et de temps, ne donna lieu à aucun suivi. Mais c'était encore l'époque où je répondais volontiers à toutes les sollicitations. Je mis encore une bonne quinzaine d'années à me freiner dans ce genre d'engagement bien inutile, finalement, et usant à la longue....

12. Les feux de l'été...

Enumérer à partir de là tous les stages qui se suivirent au cours des quinze années suivantes, aux quatre coins de l'hexagone et de plus en plus souvent au-delà, comme tous mes déplacements, mes publications, mes impressions, les joies ressenties comme les coups reçus, est finalement de peu d'intérêt à l'heure qu'il est, même pour moi. Quoique... je n'aie rien oublié encore... Mais beaucoup de choses se sont, disons, « sédimentées », et c'est bien comme cela. J'en ai (presque) oublié, des rencontres étranges et parfois crispantes, finalement si inutiles en regard du travail réalisé au cours de tant de stages en tant de week-end, entre voiture, train ou avion, où je n'ai pu récupérer des fatigues de mon métier en semaine. J'en ai oublié, des conditions matérielles parfois difficiles rencontrées sur place, et auxquelles je faisais malgré tout face avec compréhension pour les organisateurs (d'une manière générale mes hôtes ont toujours fait de leur mieux, mais ne contrôlaient pas toujours tout), mais au prix d'une nouvelle accélération dans ma dépense supplémentaire d'énergie (quand vous passez un week-end en vous gelant les pieds sur une surface de béton, ou quand vous ne pouvez récupérer correctement la nuit, ou encore lorsque l'estomac tourne un peu, toutes choses dont le corps se venge toujours un jour...). J'allais toujours jusqu'au bout de mes engagements, sans compter, faisant mine de ne rien remarquer : pas même au cours de tous ces petits-déjeuners, de tous ces repas, de tous ces dîners, où même là je ne pouvais m'arrêter de discuter sur ma droite, sur ma gauche, et au-delà, tant j'étais sollicité par celles et ceux qui avaient juste besoin que je les écoute, que j'abonde dans leur sens, que je leur permette d'exister, au détriment de ma vie à moi. Que de gens à la recherche de gourous, promettant plus et encore davantage... Certains interlocuteurs cependant étaient adorables dans leur naïveté, d'autres étaient pitoyables dans leurs manières d'intriguer. Mais au final, que de temps perdu pour rien, pour des gens qui ne donnèrent plus jamais signe de vie, le plus souvent... Je revenais plus d'une fois de stage avec une fatigue dont personne ne voyait jamais rien mais que je laissais me rattraper, comme une vigoureuse frappe sur la tête, dès que je me retrouvais seul. Lorsque l'on m'envie parfois, aujourd'hui, ma retraite d'enseignant, je ne manque jamais de rappeler que ce n'était pas évident pendant toutes ces années de continuer, parallèlement à tant d'autres activités, à la préparer... Petit rappel, donc... A de nombreuses reprises je fus sollicité pour un suivi dans mes stages, dont certains furent donc réédités dans les mêmes villes, auprès des mêmes dojos ou fédérations, d'une saison à l'autre. D'autres ne furent que des expériences uniques, programmées telles par les organisateurs dès le départ, apparemment localement appréciées, mais suffisantes pour ceux qui n'y voyaient qu'une occasion de « me produire » ponctuellement auprès de leurs élèves, en sacrifiant, il faut bien l'admettre et je m'en suis bien rendu compte, à ce besoin de s'assurer quelque part le soutien d'une... vedette (que j'étais incontestablement alors dans ce milieu, où la « réputation » qui était la mienne, forgée dans tant et tant de livres, me précédait largement mais me gênait toujours...). Au cours de ces pérégrinations, le fait que beaucoup de pratiquants ne m'aient lu que partiellement, en ne retenant avec légèreté que ce qui les arrangeaient, ou ne m'aient que très mal lu, ce qui revient bien au même, était quelque chose dont je commençais à prendre conscience... ! Qui fut à l'origine de quelques malentendus, voire déceptions pouvant parfois aussitôt tourner à la critique acerbe,

où je ne me sentais en rien concerné, estimant avoir toujours été très clair dans mes propos. Je n'ai, jusqu'à ce jour, jamais écrit n'importe quoi, pour « ratisser large », mes prises de positions radicales me coupaient bien au contraire d'un grand nombre de karatekas. Il a bien fallu admettre aussi qu'un certain nombre d'entre eux s'étaient tout de même « égarés » dans mes stages... ! Leur faute, pas la mienne ! Et chercher à s'en dédouaner en me salissant courageusement une fois que j'avais le dos tourné, ne les grandit pas dans le souvenir que je garde de « ces gens là »... Personne ne les a jamais entraînés de force à mes stages...

Quelques « flashes » cependant, remontent dans ma mémoire, en feuilletant, plus rapidement, mes albums photos...

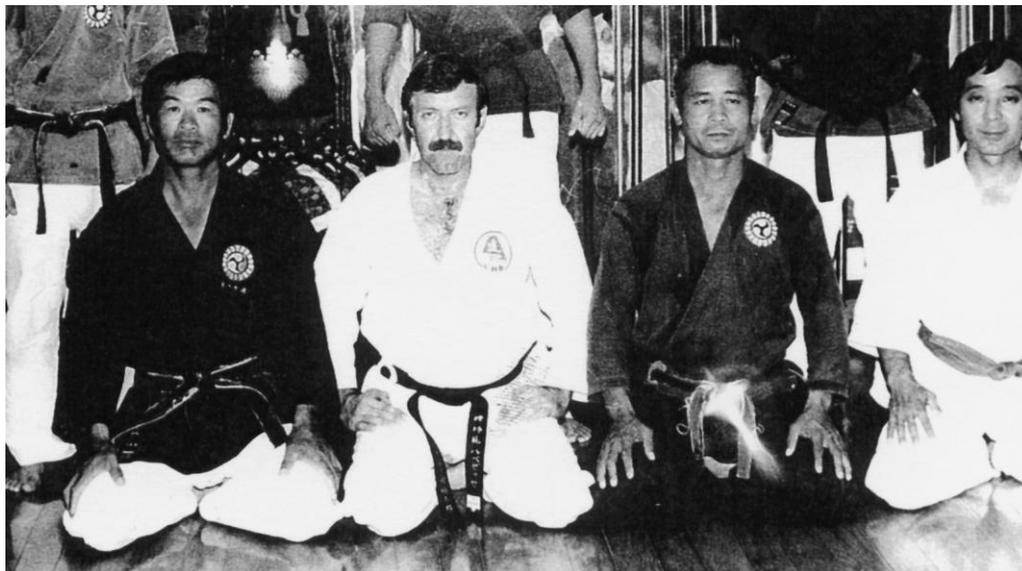
Toshio Tamano, élève de Maître Seikichi Toguchi, vint à Strasbourg début mars 1984. Un remarquable technicien, qui apprécia je crois son séjour et la passion de son auditoire, mais il y eut par la suite une petite tension entre nous lorsque parut l'année suivante (après un « Karate de la Tradition » dont la petite édition s'est arrachée très vite et une « Self défense pour tous », toujours chez Amphora) mon « Kobudo, tome 1 : le Sai », dont il pensait avoir été l'inspirateur. Je n'ai pas réussi à lui faire comprendre que, d'abord ce livre n'était qu'un nouveau développement du titre « Kobudo » parut dès 1978 (!), avec d'ailleurs les mêmes photos de Sensei Matayoshi et de son élève Kenyu Chinen (ces hommes n'étaient effectivement pas sa référence à lui, qui venait du Shoreikan de Sensei Toguchi...) et mes mêmes dessins, et que le planning de publication chez Amphora avait été fait bien avant son arrivée pour le stage de Strasbourg; ensuite que c'étaient des ouvrages de vulgarisation comme le mien, à commencer par celui de 1978, qui avaient pour la première fois sensibilisé le public aux arts du kobudo, créé ou du moins développé l'intérêt qu'il pouvait avoir à leur égard, donc qui avaient créé un « marché » dans lequel lui comme d'autres experts nippons n'avaient plus qu'à se positionner. Je continuais à faire un travail de vulgarisation dont ces derniers ne pouvaient pourtant que profiter ! Et aucun ne m'a jamais critiqué sur le fond que je mettais ainsi à disposition (un point qui reste tout de même essentiel à mes yeux). Je ne sais si les courriers que je lui adressais ont réussi à éclaircir la situation, car je n'eus plus de retour. Dommage. Je garde un bon souvenir de Toshio Tamano. Mais peut-être lui a-t-on fait croire, comme cela devenait maintenant fréquent à mesure que mes livres sortaient en rafale continue, que ces derniers me faisaient gagner tant et tant d'argent... Deux semaines après son départ, je fis la route de Clermont-Ferrand avec un petit groupe de ceintures noires, pour y rejoindre Sensei Ohtsuka, qui y donnait un stage de taikyokuken. Retrouvailles bien sympathiques. Nous en profitons pour rendre visite à la maman de Patrick Brizon et nous recueillir sur la tombe de ce dernier au cimetière de Cébazat. Sensei Ohtsuka avait également bien connu Patrick lors de son séjour nippon.

On essaya bien de renouveler au « Steige cuvée 1984 » le vécu de celui de l'année précédente. Mais le thème de « Shaolin » ou de « La Tour des Ninjas », pour lequel nous avions fait nôtre un soir la tour du club vosgien au haut du massif du Climont, ne fut pas vraiment à la hauteur de ce qu'avait été le « Couloir de la Mort »... Un bon moment, bien sûr, dans le sens de l'effort et aussi une convivialité déjà proverbiale, mais il faisait décidément trop beau ce week-end là (cela arrivait aussi !). Il fallut attendre le cross-country du dimanche matin où, après avoir déjà soufflé par mont et par vaux, et ameuté tous les chiens de garde des fermes aux alentours, je trouvais enfin le marécage où je pus traîner la troupe avant le petit déjeuner (mais si, elle était ravie ! C'est qu'on prend vite des habitudes...). Ils étaient venus de partout pour ça : Strasbourg, Revin, Troyes, Nancy, Besançon, Limoges, Orléans, Bruxelles... Et cela allait être à chaque fois pareil les années suivantes, avec toujours plus de points d'origines des stagiaires, entre Bretagne et Suisse, entre Belgique et Maghreb. Que d'expériences vécues, que d'amitiés nouées, que de bonne humeur partagée sur la Voie ! Partout, et à chaque fois, le dénominateur commun de nos entraînements était l'enseignement de mes « Kumite-kata » de 1974, qui apparaissaient clairement comme un langage unique, par delà les frontières et les styles. Ce que j'avais rêvé qu'ils fussent, un jour...

Et ce fut l'été 1984... ce voyage de cinq semaines au Japon, avec un prolongement sur Okinawa, que je planifiais depuis deux ans. J'avais sélectionné huit de mes Experts, ainsi que mon fils Thierry qui venait de terminer ses études secondaires. Ce qui me valut ipso facto quelques inimitiés auprès d'autres, qui s'estimaient injustement écartés. Tout choix est par définition renoncement... pour lequel je respectais fermement certains critères, que je ne tentais même plus de justifier, voyant que c'était devenu bien inutile. Des jalousies larvées éclatèrent alors au grand jour. J'avais beau essayer de faire comprendre que nous ne pourrions pas nous déplacer à travers le Japon avec un bus de vingt ou trente personnes. Ce fut un séjour fabuleux, si dense de rencontres et d'expériences au cours de ce mois d'août torride, que nous en sommes revenus épuisés. Mais heureux, j'ose le penser aujourd'hui. Malgré les frictions dans le groupe (inévitables, peut-être, les personnalités étant si différentes, et les attentes de ce voyage aussi...) qui ont fini par mettre quelques nerfs à vif. Moi même, souvent surpris puis excédé par certains comportements, j'eus à trancher à plusieurs reprises dans le vif, pour conserver un semblant de cohésion face à nos hôtes japonais. Je le fis sans doute parfois de manière un peu trop directive au goût de certains, mais je ne pouvais accepter des « flottements » dans certains enthousiasmes (c'est une manière polie de le dire...), après avoir réalisé tant de travail pour que le voyage ait pu avoir lieu. Je me sentais responsable de bout en bout, et je sentais bien que le moindre accroc serait aussitôt porté à mon débit. Alors, tant qu'à faire... Je voulais, et je l'avais annoncé à tous dans les derniers briefings avant le départ, que ce déplacement soit ressenti comme une sorte de mission, composée d'ambassadeurs du « Centre de Recherche Budo », donc convaincus de la forme comme du fond de leur pratique à mes côtés. Dans mon esprit, et je n'en avais pas fait mystère, nous devions présenter un front uni, invariable et inébranlable, face à toutes les expériences, tentations et même possibles remises en question, qui nous guetteraient sûrement dans l'un ou l'autre dojo japonais. Quitte à en débattre ensuite entre nous, une fois à nouveau entre nous, au soir de tant de journées chargées. Cela n'avait pas été compris par tous. C'est tout ce que je veux en dire ici. Mais de cette expérience, qui fut épuisante en ce qui me concerne, et à l'arrivée décevante pour la dynamique ultérieure du CRB (alors qu'elle avait été le cœur de ma motivation dans cette affaire), je retirais que jamais plus je ne la retenterai... C'était clair dans ma tête dès que je me laissais aller dans mon siège dans l'avion du retour, avec le sentiment d'être enfin débarrassé de toute responsabilité. Le CRB ne serait pas une agence de voyage.

Pourquoi ai-je commencé à me souvenir de la partie négative de ce mois d'août 1984... ? Avec ça, sur le plan du Budo, il fut pourtant d'une richesse infinie. J'avais pris énormément de contacts pour qu'un maximum de rendez-vous aient pu avoir lieu, en si peu de temps. Et ils eurent lieu, réglés comme du papier musique, dès le lendemain de notre arrivée, après les 18 heures de vol par Anchorage... et avec plus d'une fois le coup de pouce de la chance pour que les choses ne dérapent pas au dernier moment. Rien n'a dérapé. Rien ne nous a fait dévier du programme prévu. Même pas ce typhon annoncé sur le parcours entre Kagoshima et Naha qui faillit nous priver du bateau que j'avais réservé ! Confronté à ce défi au moment d'embarquer, je pus faire changer nos billets pour un départ sur une autre compagnie. Je vois encore l'expression stupéfaite des agents lorsque je fis irruption dans leur bureau, flanqué de Thierry pour me seconder dans mon anglais imparfait, alors qu'ils devaient faire face à une file d'attente monstrueuse dans le hall de départ, le moment de panique, et la validation finale de ma demande pour mettre fin à une sorte de... « furia francese » ! Je donnais aussitôt l'ordre d'embarquer (nous avions dix minutes...), coupant brutalement cours, c'est vrai, à quelques flottements (dialogue tendu... : « *mais, et le typhon... ?* » - « *Le typhon, on s'en f...tout le monde à bord ! Tout de suite !* »). Bien nous en prit : non seulement nous n'avons finalement rien vu de ce typhon (il ne faut pas tout croire..., ou alors notre « Ki » uni l'a fait fuir !!!), mais j'ai ainsi pu honorer mon rendez-vous avec Sensei Matayoshi en son dojo Kodokan de Naha, où il avait préparé pour nous ce soir là une fabuleuse démonstration de kobudo pour laquelle il avait rameuté tous ses sempai et quelques autres têtes de styles. Unique ! Ce n'était pas l'alerte à un typhon qui allait me faire dévier de la route, quand-même... Bon, OK, on en rigole après... Mais le fait est : si j'avais eu un peu plus peur, on aurait tous raté quelque chose d'exceptionnel !

Mais l'ambiance au départ de Kagoshima vers Okinawa était restée tendue : impossible de détendre l'atmosphère une fois à bord, et ma proposition de répéter ensemble la petite forme du taikyokuken sur le pont arrière alors que le bateau quittait la baie resta sans suite... Je la fis donc tout seul, sur fond du volcan de Kagoshima qui s'enfonçait dans la nuit, et sous le regard, disons « curieux », de quelques touristes japonais...



au Kodokan de Sensei Matayoshi, en août 1984

On pourra dire ce que l'on voudra de ce voyage qui marquait le 10^e anniversaire du CRB, et je ne doute pas que les protagonistes l'aient fait depuis longtemps (et je ne veux même plus savoir), mais nous eûmes droit aux plus grands, aux derniers plus grands des Sensei, dont beaucoup sont décédés depuis... Tsuneyoshi Ogura, 10^e Dan, Yuchoku Higa, 10^e Dan, Shinho Matayoshi, 10^e Dan, Kanei Uechi, 10^e Dan, Hironori Ohtsuka (le fils), 10^e Dan, Soshin Nagamine, 10^e Dan, Meitoku Yagi, 10^e Dan, Tadahiko Ohtsuka, 8^e Dan, Masayuki Hisataka, 8^e Dan, Shigeki Izumi, 8^e Dan, Hirokazu Kanazawa, 8^e Dan, Yo Meiji, le créateur de la forme des 24 en tai-ji-quan, avec tous les assistants et leurs sempai... qui nous reçurent pour des entraînements de karaté et de tai-ji en leur dojos à Tokyo, à Kofu, à Yonago, à Naha. Nous avons fait énormément de choses en relativement peu de temps : à côté d'arrêts touristiques incontournables, nous avons assisté aux cérémonies du 50^e anniversaire de la création du Wado-ryu (avec une succession d'époustouflantes démonstrations de karaté et de divers arts du Budo), visité des musées et des palais, passé la soirée du 14 juillet en invités de marque à l'Ambassade de France accompagnés d'élégantes étudiantes japonaises étudiant la langue française (mes amis, quelle soirée ! On croisa même la fille de l'Empereur et le célèbre acteur Toshiro Mifune, auquel Thierry glissa un autocollant du CRB avec notre carte de visite... !), nous nous sommes entraînés dans un temple de Nikko (salués avec respect par un promeneur solitaire visiblement impressionné et étonné de voir l'irréprochable tenue des gaijins...), sillonné Kyoto, médité au jardin Zen, été bien sûr au mémorial de Gichin Funakoshi à Kamakura, vécu au Gembukan de Sensei Ogura à Kofu; nous avons répondu sans démeriter (c'est même un euphémisme quand je pense à quelques sorties de combat à notre net avantage...) à l'invitation que m'avait faite en 1982 Sensei Masayuki Hisataka (qui me fit quand même cadeau des types de protections qu'il avait développées, pour que je les ramène en France, et qui sont toujours dans un coin de mon dojo, en souvenir...). Nous avons démontré nos Kumite-Kata un peu partout (ah, ce regard d'intérêt que leur porta, en particulier, Maître Kanei Uechi, fils du fondateur de l'Uechi-ryu...), nous avons cru mourir un soir dans le petit dojo en sous-sol de Sensei Kanazawa, qui alla jusqu'à couper l'air conditionné pour nous faire « ventiler » mieux (avant une mémorable fin de soirée à la bière...), nous avons été les vedettes de l'Embukai de Sensei Izumi à Yonago, qui nous connaissait déjà tous du temps de son stage à Strasbourg, et qui nous reçut en invités de marque,

nous avons été au Kodokan et à l'Aikikai, avons vu du Nô, fait du Budo-shopping et d'autres choses encore, bref, que pouvions nous faire d'autre encore en si peu de temps ?!? « Le Ronin » N° 10, que j'étais au retour, est un numéro spécial consacré à cet événement unique dans les annales du CRB. Avec un album photos qui prouve que la chose a vraiment eu lieu... Je n'en reproduis rien ici, pour la bonne raison que la plus importante partie du groupe que j'avais alors emmené au Japon ne pratique plus aujourd'hui, et que je ne sais même pas si tous les membres de l'équipe apprécieraient qu'on leur parle encore de cette époque peut-être révolue dans leur tête et à laquelle ils ne désirent plus être ramenés... J'en suis là aujourd'hui !

Et pourtant... je dois le dire. Malgré une détente certaine dans l'atmosphère qui régnait entre nous à mesure que nous arrivions à la fin de ce long périple tout de même très fatiguant, car le programme ne nous laissait guère de répit (du moins l'efficacité avait-elle été au rendez-vous !), malgré le souvenir de bons moments, d'éblouissements, de joie collective, malgré ce très beau « Schichi » en terre cuite que mes Experts ont discrètement acheté à Okinawa pour me l'offrir en fin de séjour, et qui trône toujours en bonne place dans mon dojo, je garde de cet été japonais des impressions mêlées. Disons que les retombées au retour furent loin de celles que j'espérais pour l'association. Ce voyage ne relança pas la dynamique attendue, derrière une équipe que je croyais désormais soudée par ce vécu tout de même exceptionnel. Pire, je crois, même. Je ne m'en rendis pas vraiment compte tout de suite, mais quelque chose apparut au retour dans les rapports entre mes Expert « labellisés Japon » et les autres, et aussi entre eux et moi. Pas facile à définir, et cela n'a pas vraiment sa place ici. En fait, le « capital » que je pensais avoir amassé au Japon pour le CRB tout entier, s'éroda très vite en petites querelles, rivalités, mesquineries, changements dans les rapports au dojo, bruits de vestiaires et rumeurs invérifiables, enfin toutes ces choses qui s'installent, et qui plombent une ambiance, sans que l'on sache bien d'où cela est venu. Le choc avec la séduction des maîtres japonais vus dans leur environnement, en face desquels je ne faisais sans doute pas le poids, avait-il libéré les paroles... ? Il m'arrive de chercher encore le pourquoi des choses, et du relatif échec de ce voyage en particulier. En revenant de ce long périple au planning bien chargé, j'avais l'impression d'avoir ouvert bien naïvement la boîte de Pandore, et de ne plus rien comprendre à ce qui en était sorti... Mais je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Les choses allaient donc doucement évoluer à la Section Karaté du Strasbourg Université Club, toujours un peu le dojo-phare du CRB, amplifiées pour d'aucuns par des changements et soucis, professionnels et affectifs, intervenant dans leur vie, et qui décidèrent l'un ou l'autre à tourner la page. Certains mêmes, maintenant que j'y réfléchis, à l'arracher... Certes, chacun décide (en partie) de sa vie. L'élégance et l'honnêteté seraient alors toutefois de se souvenir de jours qui ont pu venir enrichir de manière inespérée l'un ou l'autre CV par la suite... C'est que cet été japonais de 1984 s'est pour certains avéré utile ailleurs que sur le plan Budo. C'est déjà ça. En écrivant, je me comprends. Il n'y en a plus que deux aujourd'hui, qui sont au CRB, qui s'y vieillissent encore avec moi dans la Voie du karaté, et qui peuvent dire « j'y étais »... Il s'agit de Jacques Faieff, mon plus ancien Expert, et de Jean Blumenfeld, devenu vive-président de l'association.

Il est vrai qu'il y eut encore, dans l'immédiat, beaucoup d'animation dans la vie de l'association au cours des mois suivants. Succès du 10^e anniversaire de la fondation du CRB, Ecole des Cadres organisée aux Genêts d'Or, au Col du Bonhomme, traditionnel kan-geiko de Strasbourg où je dus arrêter les inscriptions à 144 (plus de place dans la salle !), tous adultes, dont plus de 30 ceintures noires, et qui méritait plus que jamais l'étiquette de « grand rassemblement » : ils étaient venus de l'Alsace, mais aussi de Revin (avec Jacques, évidemment ! Et les gars des Ardennes n'ont jamais cessé de venir depuis, et même avant...), Troyes, Besançon, Lannion, Mortagne au Perche, Caen, St-Etienne, Limoges, Nancy, Paris, Bruxelles, Gand, Milan, Lausanne... de tous ces dojos où j'avais déjà dirigé des stages. Et par le simple bouche à oreille, sans publicité extérieure.

Mais aussi, je ne puis quitter cette année 1984 sans avoir une pensée particulière pour ce nouveau stage que je fis à la mi-novembre en Belgique, à nouveau dans la belle ville de Gand (j'y avais déjà été une première fois en novembre 1983), et qui eut une conséquence tout à fait

inattendue et si importante pour le CRB et moi-même. Une nouvelle fois invité par Walter Toch, j'enseignais à une centaine de karatékas belges lorsqu'un jeune homme vint me voir en soirée, lors d'une pause faite au cours d'une démonstration d'arts martiaux japonais, à laquelle on m'avait demandé de participer pour le karaté (Budo Festival). L'homme, qui avait assisté à ma démonstration, vint vers moi et se présenta à moi comme étant Alex Hauwaert, alors shodan de la Fédération Belge, et désireux de pratiquer du karaté avec moi. Ce qu'il fit... 24 ans après, Alex continue d'en faire avec moi, il est même devenu l'un des piliers du « Centre de Recherche Budo-Institut Tengu », aujourd'hui titulaire du grade de 6^e Dan, avec le titre de Tashi, après trente ans de pratique et ce, comme Jacques Faieff dont il est aujourd'hui également très proche, dans les trois domaines de compétence que j'ai définis pour « la « Voie Tengu » : l'art à main nue (Karatedo), l'art avec armes traditionnelles (Kobudo), l'art avec armes à feu (Ho-jutsu). Je veux juste ajouter que, concernant ce dernier domaine, et ce sera tout ce que je veux en dire ici, Alex, officier supérieur dans l'armée de son pays, a été à la base de l'organisation en Belgique de la « Nouvelle Technique du Tir de Combat », venue des U.S.A. et que j'avais découverte un peu avant lui au cours de mes stages de tir hors de France (et amené dans ma conception d'un art martial complet et moderne, comme je m'en explique dans mon dernier ouvrage « Tengu, ma voie martiale », et un peu plus bas). Et aussi que, de la longue expérience que j'ai pu avoir des rencontres diverses et plus ou moins suivies avec des karatékas belges, toutes fédérations confondues, celle que je garde d'Alex est celle de la fidélité, la ténacité et le dévouement d'un homme et d'un karatéka droit. J'ai si souvent eu à douter, j'ai si souvent été déçu par des Wallons comme par des Flamands, que je me demandais si un jour je pourrais citer au moins un exemple qui rattraperait de tous les mauvais... C'est fait. Le dojo d'Alex Hauwaert, à Halle, près de Bruxelles, est affilié au « Centre de Recherche Budo » depuis 20 ans, sans discontinuité, et se distingue depuis par une assiduité peu commune à toutes les activités de l'association. Alex partage avec Jacques des qualités rares sur lesquelles j'ai plaisir à m'appuyer à mesure que les années passent. J'ai aujourd'hui « deux bras droits »... en plus du mien !

Devant le succès remporté par mon cours de tai-ji-quan à Strasbourg, rue Louvois, je me décidais à organiser également un puis deux stages annuels sur la ville à partir de janvier 1986. Et ce fut un nouveau point de rendez-vous pour les passionnés de « l'interne chinois », dont les effectifs grossissaient d'année en année avec les amis qui nous rejoignaient d'ailleurs, suivant le même phénomène qui avait déjà joué pour mes stages de karaté et de kobudo. J'en eus pendant des années l'exclusivité, la mode du tai-ji n'étant pas encore, et de très loin, ce qu'elle est aujourd'hui, où quantité d'officines ont ouvert partout à travers la ville comme dans toute l'Alsace, entre meilleur et pire (et les JO de Pékin 2008 vont encore amplifier la mode...). Désolé de devoir le rappeler à certains, je fus pionnier là aussi... Et si j'ai arrêté dans cette direction là une douzaine d'années plus tard, c'est que je ne supportais plus l'orientation « mystico-philosophico-gelatineuse » (comme dirait l'ami Georges Charles !) qu'avait pris pour beaucoup cette discipline chinoise, me confrontant trop souvent à des personnes pensant se guérir de leurs problèmes intérieurs, voire intimes, juste en bougeant un peu (et mal...) dans l'espace. Je ne suis pas médecin, et j'avais horreur que ce que j'enseignais, simplement et en toute honnêteté, serve à certains d'alibi pour des comportements avec lesquels je ne voulais rien avoir à voir ni de près ni de loin. Encore une fois, je ne voulais en rien être confondu avec l'un de ces gourous que tant de gens recherchent quasi désespérément, prêts à écouter les pires mensonges pour peu que l'on veuille bien s'occuper d'eux. Et puis même, une telle promiscuité avec ce type de personnes finissait par être épuisant : plutôt pratiquer avec en face de moi 100 personnes en « externe », qui projettent une énergie sur laquelle je peux m'appuyer, que 25 qui sous prétexte d'« interne » m'aspirent la mienne en me bombardant de leur énergie négative... Il n'y avait pas photo ! J'ai toujours gardé le sens du réalisme, et de l'honnêteté, et je ne voulais pas que le CRB tourne à la secte, ce que, c'est sûr, une partie de ce type de public recherchait. C'est amusant de savoir aujourd'hui que plusieurs des élèves de cette époque, que j'avais formé en tai-ji pendant des années, sont allés ouvrir, à Strasbourg ou ailleurs, les cadres de leurs propres approches de l'art (ce qui peut se concevoir) en y enseignant toutefois une sorte de mélange des genres dont j'ai toujours eu horreur (vous savez, le... qi-gong est encore venu brouiller les pistes dans des discours si invérifiables... Et ça, c'est un comportement moins honnête, face à tant de gens déstabilisés

par les problèmes de leur quotidien). Mais je n'ai plus rien à voir avec « ces gens là », qui ont eu tôt fait d'ignorer qui leur a appris un jour à simplement marcher en tai-ji. N'ai je pas appris l'an dernier, par un pur hasard, que l'un de ces anciens élèves dispensait des cours une fois par semaine dans une petite salle aménagée dans une maison de... mon petit village de St-Nabor, à cinquante mètres de la mienne... (mais si... !) sans jamais venir dire bonjour en passant. Faut le faire quand même... Incroyable... Quand je pense que « *l'on enseigne d'abord de ce l'on est, ensuite seulement ce que l'on sait* », je frémis à l'idée que de telles personnes enseignent... et des dégâts qu'ils font ! J'en aperçois parfois certains à la télé régionale, lors de reportages sur des journées portes ouvertes sur leurs associations de taiji-qi-gong... Ce sont de vrais chefs maintenant, dans leurs tenues chatoyantes du plus bel effet ! (sourires...)

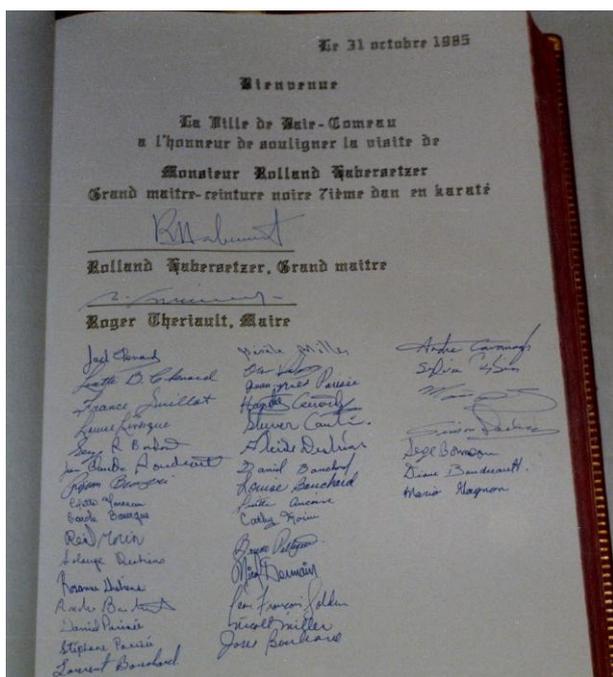
Nous déménagions en mai 1985 le stage de printemps au Col du Bonhomme, au centre de vacances des Genêts d'Or, histoire de changer un peu le décor, et pour découvrir de nouvelles pistes pour nos footing musclés du petit jour et du crépuscule, émaillés d'ateliers supplémentaires aux endroits les plus impossibles (« pourris » ai-je entendu dire, dans le ravissement général...). J'allais en juin en stage à Pise, en Italie, chez Gianni Tucci, puis, je retrouvai en septembre à Lausanne N.B. (qui a expressément demandé que je retire son nom de ces pages... C'est son choix, et son droit. Mais de le garder dans « ma » mémoire, donc dans « ces » mémoires, reste encore le mien. Il passa en son temps devant moi son examen de 3^e Dan de karaté et je l'avais même, un temps, nommé Expert, ce qui est dire la confiance que j'avais en lui), avec lequel je correspondais régulièrement depuis notre dernière rencontre de Bucarest en 1978, et qui avait réussi à s'installer en Suisse où il dirigeait maintenant une section de karaté sur les bords du Lac Léman, et il la fit tout naturellement adhérer au CRB. Nous nous retrouvions avec joie, maintenant qu'il se trouvait de l'autre côté du « mur », enfin libre d'enseigner les arts martiaux qu'il aimait... Je dirigeai par la suite, une dizaine de fois, un stage annuel chez lui. Je lui assurai par ailleurs une place d'auteur dans mes collections chez Amphora, en lui faisant rédiger et illustrer un ouvrage original, ce dont je ne pus que me (et le) féliciter car son travail était très bien fait, avec beaucoup de talent. Lorsque la collection disparut, je rompis encore plus d'une lance auprès de l'éditeur parisien pour que N.B. puisse récidiver avec un ouvrage plus important sur le sujet, et cela fut finalement validé par les éditions Amphora, il y a... six ans déjà. Mais elles ont fini par ne plus vouloir entendre parler d'un hypothétique manuscrit, arguant du manque de sérieux d'un auteur que j'avais pourtant défendu jusqu'au bout, bec et ongles... Curieuse et inexplicable attitude de ce dernier, qui ne lui ressemble pas dans tout ce que je croyais connaître de lui. Dont acte. Mais d'autres choses avaient aussi changé dans son attitude à mon égard. Je le dis sans détour : Je garde globalement d'excellents souvenirs de ces années où N.B. semblait se trouver bien au CRB... Jusqu'en septembre 2003, où nos rapports se détériorèrent brusquement. Il est exact que je lui avais alors déjà demandé de se retirer de mon CRB, après tant d'années de présence (je souligne bien, et pourrais bien entendu le prouver facilement en cas de besoin : C'est moi qui lui ai demandé de nous quitter. Prétendre autre chose, que je me suis laissé dire, serait mensonge...). Et qu'il le prit sans doute très mal, malgré la peine que j'avais prise à lui expliquer ma décision, encore en toute amitié. C'est que, au fil des dernières années, je ne savais plus très bien quelle orientation il avait fini par donner à son enseignement loin de Strasbourg, que je sentais de plus en plus dériver du mien (en particulier, il n'a jamais souscrit à l'orientation « Tengu », que je m'étais pourtant donné la peine de lui expliquer longuement et patiemment, tentant de le convaincre que c'était l'évolution normale que subissait tout chercheur sur la voie, après tant d'années, comme cela a toujours existé dans l'histoire des arts martiaux au Japon même... C'était un soir dans un petit restaurant de Lausanne où j'étais allé le voir spécialement à cette intention, et je ne me doutais pas encore d'une rupture qui se préparait. Encore moins qu'elle prendrait un jour la tournure qu'il me faut évoquer). Rien que de très normal dans mon attitude, j'étais quand même le patron de mon école et il y avait un minimum de déontologie à respecter. Il fallait que je reste conséquent dans ma position, puisque la sienne restait bloquée. Le reste ne regarde que lui et moi, mais simplement ceci encore, tout de même : j'ai dû me résoudre à tourner cette page de mes souvenirs après un certain nombre de mails et de lettres reçus de sa part, d'abord ironiques et lourds de sous-entendus, puis d'une incroyable impolitesse et jusqu'à devenir si franchement

injurieux après la délivrance de mon titre de « Soke » par Sensei Ogura en 2006 qu'il était impossible d'y répondre (pourquoi, subitement, comme on dit, « tant de haine »... ?). A croire que le « choc » de ma promotion avait crevé d'un coup un abcès rempli d'amertume en tant et tant d'années... Un véritable ami s'en serait aussitôt réjoui et aurait su partager ce bonheur rare... Comme l'a fait Henri Plée, qui reste mon initiateur et mon aîné sur la voie, comme l'a fait Sensei Ohtsuka, qui est devenu un ami, et qui l'a prouvé en validant cette promotion. Comme l'ont fait tant de Yudansha, parfois très hauts gradés, au CRB comme aussi hors du CRB, en France et ailleurs, qui n'ignorent rien de la Tradition en la matière, et qui m'ont spontanément dit ou écrit leur intense satisfaction de voir ainsi distingués l'effort et la fidélité. Qui donc disait « *Gardez moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge* » ? Je me suis tant préparé à combattre mes ennemis que je ne me suis pas gardé de certains de mes « amis »...

Domage donc, pour une vieille « amitié » qui disparut ainsi, avalée par le temps (et sans doute certains changements « internes », ou vulnérabilité à des médisances venues de l'extérieur, que je ne cherche même plus aujourd'hui à définir). Chacun vieillit comme il peut, en maîtrisant ses propres fantômes comme il le peut ! Après le délire inconcevable des dernières lettres que je reçus à St-Nabor (que je ne peux me résoudre à jeter : on dit bien que « les paroles s'envolent, les écrits restent »...), évidemment rédigées dans l'intention de blesser, cette page est tournée pour moi, même si, quelque part, cela m'est pénible (ça l'est toujours de devoir admettre s'être trompé à propos de quelqu'un). J'ai trop d'autres choses, vraiment importantes, à faire et à terminer pour revenir jamais sur un bien curieux cas de comportement d'une personne que j'avais tant appréciée, et aidée, de la Roumanie à la Suisse (où je suis d'ailleurs également intervenu vigoureusement en sa faveur dès le milieu des années 1990 pour que l'on continue à l'accepter au sein du Budokan de Lausanne, où N.B. n'avait pas que des amis. Oublié ? Aussi ?), et jusque dans ma maison de St-Nabor, où elle fut accueillie à bras ouverts par mon épouse et moi-même. A vrai dire, tout de même, aujourd'hui ces mêmes bras m'en tombent, comme on dit,... Quant à nombre de ses anciens élèves, qui sont depuis revenus ces dernières années individuellement et avec plaisir au CRB, se constituant en nouveau dojo affilié depuis la Suisse, ils préfèrent, par décence et respect d'une période autrefois si enthousiasmante au dojo du bord du Lac Léman (ce que j'atteste aussi, très volontiers), mais définitivement révolue, que l'on n'en parle plus. Ainsi va la vie... que chacun a bien évidemment le droit de vivre comme il veut ! Qui peut connaître l'étrange alchimie des ans qui corrode sans prévenir les plus beaux souvenirs dans la tête de certains hommes, jusqu'à les faire basculer sur des pentes dont on les pensait protégés car tout à fait indignes de l'idée que l'on s'était faite d'eux... ? Page tournée.

Mais déjà j'avais reçu mes billets pour partir au Canada au mois d'octobre... Je repartais encore, pour diriger pour la première fois un stage dans la ville de Baie Comeau, bien au nord de Montréal, sur l'estuaire du St-Laurent, (« dans le bois » comme disaient les Québécois du sud...). J'y avais été invité par Jack Chenard, qui avait été jusque là dans une pratique de compétition, et avec qui j'entretenais depuis des mois une abondante correspondance. Un superbe accueil après 7000 km et six heures de décalage horaire, puis une semaine d'enchantement sur la côte nord du pays, au milieu d'un paysage de forêts, de lacs et de rivières. De travail suivi aussi, qui posa les principes d'une progression que je repris au cours des stages suivants dans ce pays, jusqu'au dernier en date au printemps 2004, toutefois sans Jack qui avait préféré quitter le CRB quelques années auparavant (pour la simple raison que, comme d'autres après lui, sur Caen et sur Rennes notamment, il ne pouvait pas comprendre que je ne déléguerais jamais de « pouvoir régional » à personne, et qu'il n'y aurait jamais que des responsables de dojos au CRB, placés sur un strict pied d'égalité... J'aurais à revenir sur ce genre « d'idée fixe du pouvoir » pour certains qui ont essayé de réaliser leur fantasme à travers le CRB...). Là encore le journal local « Plein Jour sur la Manicouagan » avait titré après la conférence que j'avais donnée dans la ville « Un pèlerin des temps modernes » (...), avec également une interview de Jack qui y disait « réaliser un vieux rêve » en me faisant venir. Paroles... paroles... Dire que j'ai dû en permettre de réaliser, quelques rêves, juste des rêves, ici et là, que mêmes ceux qui les ont rêvés ont oublié une fois réalisés, comme éclate une bulle de savon...

Combien de fois aurai-je été en 50 ans confronté à des « bulles de savon »... dont j'ai pris les éclaboussures quand elles ont éclaté... Jack fut une autre de mes grandes désillusions...



Réception officielle par la Ville de Baie Comeau lors de mon 1er stage au Canada en octobre 1985

Maître Roland Habersetzer

Un pèlerin des temps modernes

par Charlotte PAQUET

BAIE-COMEAU - «Le karaté, c'est un mode de vie. La pratique de cette activité nous permet d'apprendre à nous connaître et d'en venir à être bien dans sa peau». Voilà comment maître Roland Habersetzer définit le karaté traditionnel.

De passage à Baie-Comeau la semaine dernière, maître Habersetzer, d'origine alsacienne, a expliqué aux intéressés par le karaté Do (ou traditionnel) les facettes de sa philosophie. Il a également donné quelques démonstrations pratiques.

L'arrivée du karatéka de renom était attendue avec empressement depuis déjà plusieurs semaines. Les élèves des écoles de karaté Do de la région trépanaient d'impatience en songeant à la présence prochaine de ce grand maître européen en karaté dont la visite a été rendue possible par l'entremise de Jack Chénard, de l'école de karaté Do de Baie-Comeau.



de compétition.

«Je m'élève cependant contre les différents clubs sportifs qui font leur publicité en affirmant offrir des cours de karaté traditionnel et qui, au bout de quelques semaines, ouvre le chemin à la compétition», soutient-il. Maître Habersetzer reconnaît qu'une telle chose est, de plus en plus, fréquente. «On dit vouloir respecter l'esprit traditionnel du karaté et on porte les élèves vers la compétition».

Les combats sont chose normale au karaté. Pourtant, on n'y cherche pas pour autant à mesurer la force d'un individu sur celle d'un autre. Aucun contact n'est permis dans un combat, ce qui permet de développer l'aspect mental et une certaine maîtrise de soi des combattants.

Maître Roland Habersetzer a quitté la région, vendredi dernier.

Selon Roland Hab...

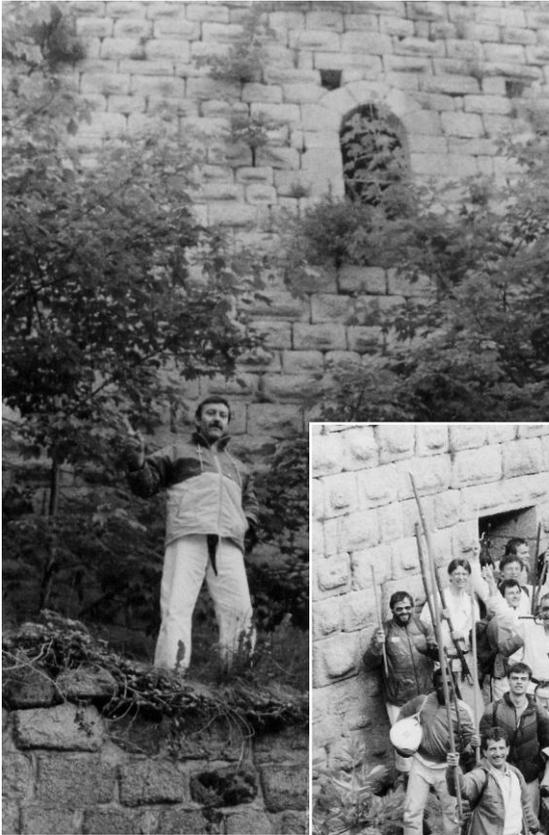
Une presse enthousiaste...

Dans l'immédiat, cette Première au Canada me priva malheureusement cette année là de la présence de Sensei Ogura qui était revenu à Paris contre toute attente, une nouvelle fois avec son fils Hisanori. Pierre Portocarrero et Jean François Herdoïn me représentèrent à ce nouveau stage, et ce qui était annoncé comme, cette fois, le dernier stage de Sensei en France. Sensei Ogura revint cependant encore l'année suivante (et ce fut cette fois bien la dernière) en mars 1986, au Karaté Club de France, invité par Henri Pléé pour fêter les 40 ans de pratique du karaté en France. Sensei Pléé fut à l'honneur en cette soirée du mercredi 26 mars, devant quelques 120 invités, dont je fus, puisque Sensei Ogura remit officiellement un 9^e Dan de karaté au pionnier européen qu'il fut (ce qui ne plut pas à tout le monde, la fédération sportive, quoique largement représentée à cette cérémonie, critiquant dès le lendemain cette ingérence en ses affaires,

cherchant à discréditer l'auteur du fait...). C'est avec émotion que je me souviens de cette soirée là, car j'y retrouvai non seulement mes deux Sensei, le premier qui m'avait remis le 1^{er} Dan en ces lieux mythiques un quart de siècle auparavant, le second qui avait pris en charge ma progression depuis notre rencontre de 1973 et m'avait alors amené au 7^e Dan. J'y retrouvai aussi avec plaisir une foule d'anciens, qui faisaient partie désormais de l'histoire du karaté dans notre pays, de Hiroo Mochizuki à Yoshinao Nambu, de Roland Maroteaux à Georges Charles, et tant d'autres. On se souvint, on raconta, on sabla le champagne, on partagea une émotion à couper au couteau, on promit de se revoir...



Le stage de printemps, en mai 1986, fut un « retour à Steige » comme camp de base pour y vivre deux jours et deux nuits (enfin... des morceaux de nuits...) dans des conditions plus spartiates que celles qui nous furent proposées au bien (trop) confortable Centre de Vacances des Genêts d'Or... Lorsque l'annonce en fut faite, les anciens de Steige s'en léchèrent déjà les babines... On allait enfin retrouver une tradition pure et dure ! C'est la journée du samedi qui resta longtemps dans les mémoires, à la fois de ceux qui trouvaient qu'on n'en faisait jamais assez, et de ceux qui, effarés, trouvaient qu'on en faisait vraiment un peu trop... On commença par gambader sur une douzaine de kilomètres sur les reliefs vosgiens, de château en château, avec armes (de kobudo) et bagages, comme les Yamabushi d'antan, avec arrêt-ateliers de travail Karatedo et Kobudo, pour passer la soirée dans le magnifique cadre sauvage d'où émergeait la ruine du Bernstein, dans la cour duquel on avait allumé deux grands feux pour éclairer la cour intérieure où nous enchaînions katas et kumite avant de proposer aux volontaires une « nuit des Ninjas » où il fallait affronter divers dangers dans la forêt noire et épaisse. Certains ont vécu intensément cette nouvelle expérience, alors que d'autres, écrasés par la fraîcheur de la nuit et une fatigue qui leur parut excessive (chacun fait ce qu'il peut), attendaient tassés dans un coin que l'on reparte enfin dormir...



Stage de printemps dans les ruines du Bernstein en 1986. Pèlerins sur la route...

C'est aussi pour ce stage là que N.B. (je dois quand même revenir à lui une toute dernière fois), que je n'avais jamais vu faiblir devant rien, fit forfait et ne nous rejoignit finalement qu'en me faisant accepter qu'il se fasse royalement monter en voiture jusqu'au château par un chemin de forêt... « *Je ne veux pas mourir en stage avec vous* », m'avait-il déjà dit l'année précédente lorsqu'il abandonna le groupe au départ d'un footing matinal vers le Col du Bonhomme, au départ d'une pente effectivement très raide... que nous grimpons cependant tous, dents serrées et mollets fumants... Mais bon, je n'ai jamais forcé personne. Et puis, c'était un ami, pensais-je,... qui me paraissait vraiment avoir un peu de mal à suivre, et qui se plaignait de problèmes de santé. C'est juste un petit rappel, s'il me lit (et il le fera), et un clin d'œil : histoire de ne pas se prendre l'envie de raconter n'importe quoi vingt ans après... D'autant que quelques uns de mes premiers « Sempai des Steige » s'interrogèrent, avec raison, sur ce passe-droit à la règle. Fin de cette parenthèse... mais il y a des vérités historiques qui doivent être rappelées parfois, quand on voit les ravages que peut faire le temps dans certaines mémoires et l'acide que ces dernières peuvent se mettre à distiller... C'est sur le coup d'une heure du matin que nous reprîmes la route du retour, sur les descentes rapides des pentes du Falkenstein qui, derrière Jacques et moi, firent que s'étira rapidement le groupe qui essayait de suivre (trop confortablement...) en file indienne. Il est vrai que ce dernier fut encore ralenti au centre par la confection d'un brancard de fortune pour une stagiaire qui s'était littéralement évanouie sous le stress... (!). On a même failli se perdre... ce qui a provoqué chez certains, écrasés de fatigue et pris de froid, un mouvement de panique que j'eus un peu de mal à contrôler. J'avais beau leur dire que les Vosges, même en pleine nuit, ce n'était quand même pas la forêt amazonienne... J'ai fustigé le manque d'esprit « Samurāi » !... Ils étaient beaux, mes guerriers...

J'ai finalement réussi à retrouver nos voitures que nous avions laissées garées au fond d'un vallon, d'où tout le monde est reparti sans demander son reste (certains retardataires ont même failli être oubliés pour de bon dans le mouvement de fuite général...) vers les chalets du col de Steige à 3h30, pour moins de 4 heures de sommeil. Ce qui en fut trop pour certains, qui refusèrent purement et simplement de participer au traditionnel footing matinal (à jeun, bien sûr). Echaudé par certains comportements de la veille, je n'appréciais pas, et fit une sévère mise au point pour fustiger une si grande faiblesse du mental. D'aucuns trouvèrent que mon ton était « inacceptablement » dictatorial. Il l'était, sûrement... j'étais hors de moi. Steige n'avait jamais rien eu d'un club de vacances. On a donc un peu grondé dans les rangs, cette année là. Mais les vrais Sempai, eux, ont apprécié de derrière leurs barbes encore pas rasées... Je reçus aussi les jours suivants quelques courriers qui me réconfortèrent dans ma position. Extraits: « *Je tenais à vous dire que j'en garde un très bon souvenir. Ce fut assez éprouvant. Rentré à la maison, j'avoue que c'est la première fois que j'ai fait un périple aussi mouvementé en si peu de temps ! Que d'émotions ! De sensations !... C'est dommage pour l'incident de la nuit du samedi (...). C'était dû au fait d'avoir marché trop longtemps avec nos œillères de fatigue* ». Un autre: « *Permettez-moi de vous faire part de mes premières impressions après la « 1^{ère} Campagne d'Alsace », lors du stage de Steige (...). La sincérité et la valeur humaine des personnes avec lesquelles j'ai vécu ce stage m'ont beaucoup aidé à me sentir « mieux » et à profiter du contenu si enrichissant en si peu de temps. Je me souviendrai longtemps de toute la science avec laquelle vous nous avez plongés dans certaines anecdotes et fait allusion aux aspects trop souvent oubliés dans l'art martial et qui lui donnent pourtant tout son sens(...). Merci de nous avoir décrit avec tant de vérité, ce dimanche matin, le déroulement d'une bonne partie d'entre nous, dont j'étais, hélas, quelques heures auparavant, alors que le Budo devait être notre première préoccupation. C'est surtout ça qui m'inquiète : constater que je pense pratiquer sainement et puis me voir tomber dans l'indifférence et l'égoïsme... ».* Si vous saviez ce que les gens peuvent écrire dans un élan spontané d'honnêteté (envers eux-mêmes, d'abord), et ne plus s'en souvenir après...

Les années 1985-1986 furent celles où le CRB compta le plus de dojos affiliés en France : une trentaine. Plus quelques dojos à l'étranger. Ce qui ne présageait évidemment pas d'une lame de fond. Mais alors que les dojos étrangers allaient venir plus nombreux, les français se firent plus timides, puis diminuèrent. Faut-il y voir les pressions exercées par les autorités sportives dans les différentes ligues ? Le fait que nos passages de grades ne soient pas reconnus « officiellement » ? Sans aucun doute : le courage et les vellétés de contestation s'effritent vite devant les réalités du terrain... Et puis, dans ces conditions, les grades que je délivrais ne pouvaient évidemment donner accès au sacro-saint diplôme d'état que la fédération proposait aux professionnels. Je n'en avais jamais fait mystère. Or les pratiques ouvertement orientées vers l'obtention d'un métier à caractère « martial » se multipliaient : enseigner les arts martiaux devenait un métier, et dès lors les candidats se mettent à composer avec quantité de principes, ce qui modifie doucement les choses... Retour à la nature humaine... Je n'en ai jamais eu cure, ne me souciant que d'aller de l'avant avec ceux qui continuaient vraiment à me faire confiance. Et puis je prouvais bien à ceux qui essayaient de m'atteindre aussi par ce biais que mon « Centre de Recherche Budo » était bien le contraire d'une secte : on y entraît difficilement (je refusais de nombreuses demandes d'affiliation insuffisamment motivées, et continue d'ailleurs de le faire aujourd'hui encore, avec toujours plus de vigilance d'ailleurs), mais on en sortait quand (ce qui était normal) et comme (là, c'était souvent peu élégant) on voulait !!! J'acceptais dans mes stages des pratiquants de tous bords, et de fait ces stages furent souvent le point de rencontre de nombre de dojos extérieurs au CRB, dont les responsables avaient fait le déplacement pour voir comment on pouvait « vivre le karaté autrement » (ce fut pendant des années le thème central de mes Ecoles des Cadres), et... me voir. Je n'ai jamais, mais alors jamais, essuyé aucune critique lors de tels rassemblements, n'eus à répondre à aucune provocation, et ai toujours eu l'impression que les gens repartaient contents de leur week-end. Et puis, parallèlement aux inévitables défections, je recevais régulièrement des courriers d'un peu partout m'assurant que je devais maintenir mon cap pour continuer à défendre ma « certaine conception » de l'art du Karatedo (que d'enthousiasme dans tant de courriers sympathiques mais restés sans lendemain...

Mais toutes ces velléités m'apprirent tant sur la nature humaine. Un dojo est vraiment un microcosme, une mini société !). Ce que je fis avec passion, encore et toujours, en stages (il m'arrivait même de répondre à des invitations de dojos licenciés à la fédération, dans un souci d'information et en toute tolérance) et dans de nouveaux livres, sans me préoccuper de rumeurs qui ne m'atteignirent, je dois l'avouer, que des années plus tard. Je n'avais pas vu qu'à force de maintenir ce cap trop exclusif, donc trop raide dans l'esprit de beaucoup (qui auraient « bien voulu », mais en composant quand même un peu...) je laissais en arrière sans m'en rendre compte des déçus. Ceux-ci ne pouvaient décevantement « survivre » à ce qui était finalement un aveu d'échec sur leur propre route qu'en me critiquant, voire en tentant de détruire des idées auxquelles ils avaient prétendu souscrire en se rapprochant peu ou prou du CRB... Pour certains, je vais jusqu'à parler de trahison... Une fois que j'en eus (quand même !) conscience, ces rumeurs accumulées, vagues et lâches, assassines parfois, ont bien failli (trop, c'est trop...) me faire me replier dans ma forêt au pied du Mont St-Odile (je n'ai d'ailleurs pas complètement abandonné cette idée)... De l'amour à la haine, n'est-ce pas... En matière de Budo, et en ce qui me concernait personnellement, je ne demandais pas de l'amour (!), je n'ai donc jamais compris la haine. Mais il est vrai aussi que « qui sème le vent, récolte la tempête »... Que n'avais-je fait lever le vent, notamment à travers des éditoriaux de plus accusateurs et intransigeants, quasi insupportables pour les tenants des Budo « sportifs » (et de leur cohorte de mous-indécis-frileux) dans mon « Ronin »... et je ne pouvais donc m'en prendre qu'à moi-même !

Je publiai en 1986, parmi d'autres titres qui continuaient à être plébiscités dès leur parution, un «Nin-jutsu, les guerriers de l'ombre » qui décolla dans les ventes à un point qui surprit mon éditeur, qui n'arrivait pas à suivre dans les premières et rapides réimpressions... Où avais-je dit que j'étais un Ninja... ? Mes détracteurs n'ont pas manqué de se jeter sur cette nouvelle occasion pour m'accuser de vouloir toucher à tout, alors qu'ils furent les premiers à s'alimenter régulièrement de tout ce que je pouvais communiquer avec passion, entre karaté, kobudo et arts martiaux chinois. Je l'ai dit et le répète : en tant qu'éducateur de métier, j'ai toujours eu cette envie (ce besoin) de transmettre, de faire connaître, de vulgariser. Ce fut toujours, il est vrai, une ambition dont je payais sans rechigner le prix par un travail absolument indescriptible à des jeunes d'aujourd'hui, et quelques « désastres collatéraux » au niveau de ma famille et de ma santé. Car je ne voulais toujours pas ralentir ma démarche... Je peux dire aujourd'hui que « Nin-jutsu » fut, n'en déplaise à certains, un vrai best-seller des éditions Amphora, un titre inattendu et... pionnier, évidemment ! Je viens d'ailleurs tout juste de découvrir une superbe bande dessinée (j'aime certaines BD, mais pas les Manga... !), fraîchement parue, mettant en images une histoire ninja et où j'ai trouvé, plutôt agréablement surpris pour une fois, qu'il y est fait référence à mon livre ! Il s'agit de « Kyoteru, enfant de l'ombre » de Jee Yun et Jung aux éditions Delcourt (pub gratuite, à titre de réciprocité, pour une fois que quelqu'un cite mon travail !).

Ma visite au Maroc en février 1987 fut la dernière... Après déjà six missions qui m'avaient été confiées par des passionnés de karaté pour structurer une pratique viable au niveau de leurs fédérations (j'ai quand même tenté d'en construire trois... avec cette dernière tentative pour une « Confédération Royale Marocaine de Karaté »), je dus abandonner. Lassé, conscient d'une mission devenue tout à fait impossible ! Ce dernier stage fut un stage de masse, avec plus de 250 stagiaires à nouveau accourus des quatre coins du pays, avec des cours spéciaux à l'adresse des ceintures noires, entre Casablanca et Nador, sur la côte nord. Il y eut 60 (!) candidats aux passages de grades, exerçant une pression que je connaissais déjà de mes visites précédentes... Je savais déjà que je pouvais tout avoir dans ce pays accueillant si j'acceptais de composer avec les « réalités locales ». Ce que je ne voulais toujours pas apprendre... Tout était donc dit. Tant pis pour quelques éléments techniquement et humainement tout à fait valables, noyés dans une masse portée sur le sport et le show, et le gain que pouvait apporter la pratique... Je dus admettre que rien n'avait changé ici depuis 1973. Et qu'un nouveau stage, que l'on voulait déjà me faire promettre, n'y changerait rien. Le dernier soir, j'exprimai en haussant le ton que je n'avais rien à voir, et n'aurai jamais rien à voir avec les combines proposées et les arrangements acceptables entre tenants des divers clubs rivaux.

Le niveau de la discussion était inimaginable lors du repas d'adieu dans ce grand hôtel, et je plantai là tout le monde pour aller me coucher. Je ne dus, le lendemain, qu'à la politesse d'un vice-président de club, absolument désolé de la situation, venu sur sa mobylette à mon hôtel pour me guider vers le bus menant à l'aéroport, de joindre mon avion à temps. Incroyable... après tant de démonstrations d'amitié, tant de promesses. Mon adieu définitif au Maroc, où j'avais laissé des litres de sueur pour faire du mieux possible ce pour quoi on m'avait sollicité, fut peu reluisant... Lorsque quelques années plus tard la même fédération eut le culot de chercher à nouveau à se rapprocher de moi, je ne répondis évidemment même plus... Comment pouvait-elle seulement y penser... ? La page était tournée, ici aussi. Dommage, il y a des gens passionnants partout. Qui vaudraient le détour. Mais ils s'affranchissent de plus en plus difficilement des systèmes (qui n'existeraient pourtant pas sans eux !!! Allez donc leur faire comprendre !).

Les nouvelles sollicitations venaient désormais, de toute façon, de l'Est... sans que mes activités dans l'hexagone, et dans les pays limitrophes (Belgique, Luxembourg, Suisse), cours et stages un peu partout, en soient pour autant ralenties, bien entendu (comme dirait mon épouse dans un soupir)... Sans oublier une masse de courriers, véritables appels au secours de la part de pratiquants sincères complètement déboussolés par l'esprit réel qui, trop souvent, sévissaient dans leurs dojos, et auquel je me faisais un devoir de répondre, alors que je ne me sentais absolument pas responsable de la situation sur un terrain qui se situait hors de la mouvance du CRB. J'étais à moi tout seul ce que l'on appellerait aujourd'hui une « cellule de soutien psychologique » ! Finalement, lassé de donner des coups d'épée dans l'eau, je finis par écrire un éditorial dans le « Ronin » de janvier 1991, intitulé « *Recherche Gourou passionnément* » et que je conclusai par un « *en trente ans de militantisme Budo, j'ai déjà donné* ». Mais on ne se refait pas... près de 20 ans plus tard, je me sens toujours concerné par ces désarrois, même si je sais sûrement aujourd'hui que ni moi ni personne ne pourrons plus rien changer à la terrible force d'attraction qui précipite ce qui reste du Budo vers des platitudes bassement mercantiles. Mais j'ai fait conserver cet édito sur notre site du CRB (www.tengu.fr).



Un nouveau stage chez Jacques, à Revin en octobre 1987

• Karaté-do

Un stage international au Centre Budo

Le centre de recherches budo a été créé il y a quatre ans par Roland Habersetzer, ceinture noire septième dan de karaté, à Strasbourg. Il compte aujourd'hui un millier d'adhérents répartis dans le nord-est de la France, la région parisienne et la Bretagne.

Une goutte d'eau, comparé aux cent vingt mille adhérents de la Fédération française de karaté dont le CRB tient à rester indépendant. Mais, une goutte d'eau qui ne cesse de grossir et qui donnera, peut-être un jour, naissance à un ruisseau, une rivière, un fleuve.

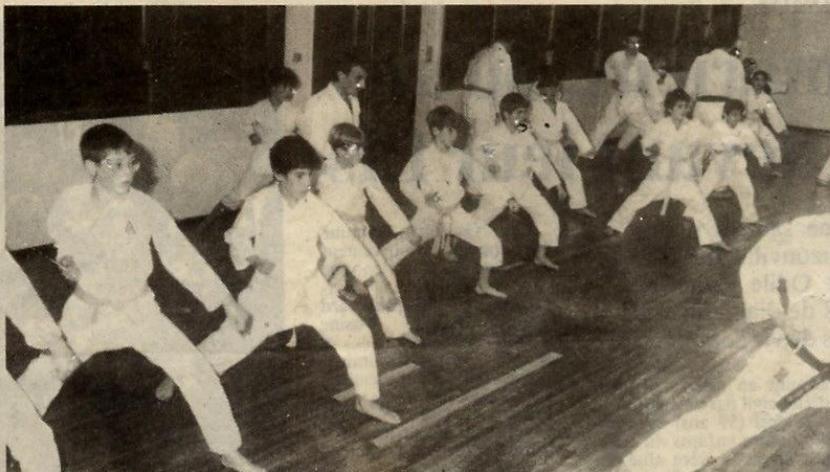
Le centre rhénan budo a, en effet, pour vocation de garder vivantes les traditions initiales du karaté, avant que celui-ci ne devienne discipline de compétition. Au CRB, le karaté est certes un sport, mais aussi un art de vivre.

Depuis plusieurs années, le centre de recherches budo a une filiale à Revin: le centre revinois budo, section d'Orzy-Animation qui est animée par Jacques Faieff, expert formé par Roland Habersetzer à Strasbourg.

Déjà, à plusieurs reprises, le club de Revin a organisé des stages dans notre ville, sous la direction du maître strasbourgeois. Mais celui qui s'est déroulé samedi et dimanche, au Cosec de la rue Salengro, était le premier d'audience internationale.

Des karatékas venus de Revin, du Nord, de la Marne, de l'Aube, mais aussi de Belgique, y ont en effet participé. En tout, une soixantaine d'adultes et une vingtaine d'enfants qui ont travaillé le karaté mobile, les évolutions de combat.

La présence de nombreuses



Le cours des jeunes, samedi.

ceintures noires a permis un enseignement de haut niveau. A noter l'extrême concentration des stagiaires tout au long des deux journées. Le silence,

régnant dans le Cosec, a marqué les observateurs: seuls pouvaient être entendus, dans les salles, les commentaires des animateurs du stage, le frappe-

ment des pieds sur le sol et, lors de certains exercices, le cri poussé collectivement par les stagiaires pour libérer leur énergie.

Le karaté comme philosophie

Agé de quarante-cinq ans, Roland Habersetzer pratique le karaté depuis vingt-neuf ans. «J'y suis venu en 1956, après avoir pratiqué le judo. Mais, pour moi, le karaté n'a jamais été un sport de compétition. Seulement un art de vivre qui s'exprime à travers une gestuelle, des codes, des principes».

Pour ne pas entrer dans le système compétitif vers lequel s'est orientée la Fédération française de karaté, Roland Habersetzer a créé le centre de recherches budo qui regroupe

vingt-cinq clubs en France, deux au Canada, deux en Belgique, un en Suisse.

«Nous n'avons aucun rapport, ni bon, ni mauvais, avec la fédération. Ce que nous faisons, nous les "traditionnalistes", est totalement différent de ce que fait la fédération et il n'y a donc pas d'interférences».

L'avantage du karaté-do? N'étant pas compétition, il peut être pratiqué sans problème à tous les stades de la vie. Et, grâce à cela, il draine de plus en plus d'adeptes.



Le cours des adultes, dimanche.

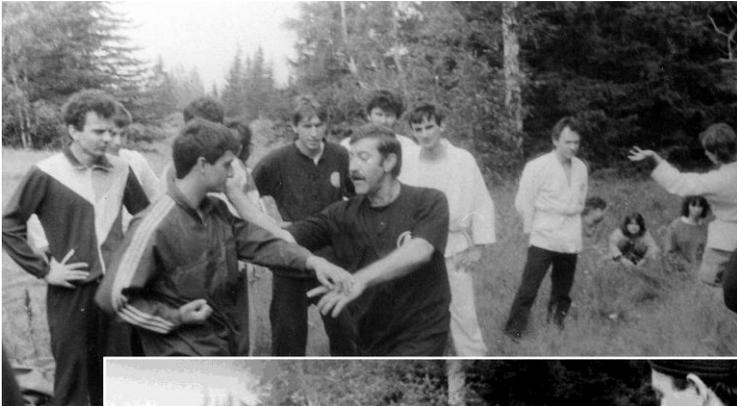
13. Ouverture à l'Est

Je partis en effet pour Sofia, Bulgarie, la première fois en juillet 1987. C'était là encore la conclusion d'une longue correspondance avec un groupe d'étudiants férus d'arts martiaux, qui faisaient circuler mes livres dans leur pays. Une grande partie de la communauté bulgare passionnée aussi bien par les voies japonaises que, encore plus d'ailleurs, par les voies chinoises, sauta sur cette occasion, dont on ne pouvait pas même rêver jusque là, pour encourager vivement cette rencontre. Après la Roumanie et la Hongrie, des stages déjà loin derrière moi, j'engageai le « concept CRB » en Bulgarie ! Je retournai dans ce pays à plusieurs reprises par la suite, pour stages (parfois dans la forêt, avec quelques risques, la pratique du karaté étant alors très suspecte) et conférences (ce qui passait mieux auprès des autorités), et aussi quelques belles visites à travers le pays avec mes nouveaux amis. Un dépaysement total, à la rencontre d'une société brûlant de s'émanciper d'une gouvernance encore très communiste, et qui s'enhardissait de plus en plus dans cette direction. Je fis aussi un jour stage de tai-ji-quan à Varna, aux bords de la Mer Noire. Je rencontrai au cours de plusieurs stages après 1987 tout ce que la Bulgarie comptait de « personnalités Budo et Wu-shu », parfois remarquablement douées, parfois tenant des discours étranges, très embrumés de légendes, que je ne pus décourager, mais d'un contact toujours extrêmement agréable. Bien sûr, je délivrai des grades, rédigeai des diplômes, encourageai des démarches. Je me demande quand même, aujourd'hui, où étaient alors ces jeunes maîtres de « l'art martial bulgare », qui font aujourd'hui parler d'eux à certains festivals à Bercy, et qui n'avaient jamais pointé leurs nez nulle part. Ils devaient alors être bien jeunes, c'est vrai. A les entendre maintenant, ils auraient tout inventé... Evidemment. Ce type de « bulles de savon » n'éclate que très rarement, ou alors très tard... après avoir bien brillé et trompé leur monde. Allez, je ne veux retenir de ce temps là que certains moments forts avec mes jeunes amis Mitko, Javor, Dejan, Krassi, Adrian, Dorian, Mariana, l'interprète qui maîtrisait si bien la langue française et connaissait déjà bien ma pensée à travers mes livres. J'y découvris d'ailleurs, une fois encore, quelques uns d'entre eux allègrement piratés; comment pouvait-il en être autrement dans ces pays alors encore derrière le « rideau de fer » où la seule évocation du « copyright » faisait tout juste sourire ? Une (éphémère, à repenser à la suite des événements...) maison d'édition bulgare signa avec moi un contrat en, apparemment, bonne et due forme, pour la traduction de mon « Kung-Fu », avec de nouvelles photos que je pris aussi au cours d'un stage (en plus...), et voulut poursuivre avec les « Kobudo ». Je l'ai cru... Bon, allez, à mettre sur la longue liste des expériences négatives...



Sofia, Bulgarie - été 1989

Le seul contact que j'ai gardé est Mitko, qui réussit à venir une première fois au kan-geiko de Strasbourg en 1990, puis qui émigra en Californie. Il est revenu spécialement des U.S.A. pour me revoir à l'occasion du kan-geiko, et l'anniversaire de mes 50 ans de Budo, en décembre 2007... Comme moi, il a vieilli, mais il est resté le même... ce qui n'est pas le cas de bien d'autres. Ce fut une grande joie de le revoir après si longtemps. Il a rattrapé à lui seul tant de faux espoirs que j'avais laissés dans son pays !



Entraînements en plein air en Bulgarie, été 1989



*Visite de Mitko à St-Nabor
en décembre 2007.
Un ami bulgare depuis 20 ans, le dernier...*

Ouverture à l'Est, sans doute, mais consolidation à l'Ouest tout de même. En sus des stages habituels en France et en Belgique, je tentais toujours de diffuser mes idées par le biais de tous les créneaux que l'on me proposait. C'est ainsi qu'en octobre 1987 je rejoignis à Liège le studio de la 1^{ère} chaîne de télévision belge dont l'émission « Ecran témoin » consacrait une soirée aux thèmes des arts martiaux. J'y avais été invité, parmi une demi douzaine de représentants de divers arts, parmi lesquels Satoshi Miyazaki, aujourd'hui décédé, alors 7^e Dan de la Japan Karate Association (Shotokan). J'en garde le souvenir d'une émission de fort bonne tenue... une fois résolu le problème posé par l'invité japonais qui, au dernier moment, refusa l'interprète féminine mise à sa disposition en arguant (avec morgue) qu'au Japon les femmes n'utilisaient pas le même vocabulaire que les hommes... (sic) ! Sympa, belle ambiance de départ, bel affolement à la régie pour dénicher rapidement « un » interprète à la hauteur du sensei... Vous avez compris que, personnellement, je n'ai pas aimé, du tout, ce type de sortie, d'autant que... pour ce que le dit sensei avait à nous dire ! (cantonné à son expérience personnelle, centré sur sa personne, avec rien concernant l'art en lui-même. Je fus confronté à ce même type de comportement lors d'une émission une dizaine d'années plus tard, au « Ça se discute » de l'animateur Jean-Luc Delarue, avec la participation de quelques invités du même genre).

1987, et surtout 1988, furent des années où l'ouest (mais français celui là) fit une entrée massive au CRB... La Bretagne vint ! (J'oubliais : six ceintures noires québécoises emmenées par Jack Chenard, vinrent aussi au stage de Steige et nous quittèrent, enthousiasmés et encore sous le charme de la découverte).



Rennes, mars 1989



Avec Serj L. d'abord (j'en garde plutôt un bon souvenir, mais Serj se retira du CRB après quelques années de présence, pour je ne sais quelle véritable raison. Lui aussi avait demandé dans l'enthousiasme à en faire partie, lorsqu'il vint participer à un stage de karaté que je dirigeais à Ambazac).

Puis avec Jean M., qui vaut bien à lui tout seul un arrêt sur image... Il restera en effet dans ma mémoire comme l'archétype du « Budo-intrigant », efficace au point de pouvoir donner en expert des leçons alentour ! Une force de conviction dans les propos et un charme certain, au service d'une ambition claire... Lui aussi commença par débouler dans l'association avec un enthousiasme fou (à croire que l'on n'avait encore rien réalisé au CRB avant qu'il n'y arrive), venant même à un kan-geiko de Strasbourg dans un bus spécial avec 50 élèves... Il voulait frapper fort ! On devrait toujours se méfier de ce type de comportement agité... J'aurais dû... Et puis, on se laisse aller, pour y croire encore... Avec Jean M. mon erreur fut immense. Je me suis bien « planté »... Et au sujet de ce, disons « curieux » personnage, je veux simplement dire ceci : il est aujourd'hui, si je lis bien certaines revues, devenu un pilier dévoué de cette fédération sportive qu'il vomissait dans le temps; ses lettres dithyrambiques écrites à l'époque de son entrée fracassante au CRB, alors que je ne lui avais rien demandé de tel, sont toujours chez moi... et certaines photos aussi. Cependant, la fonction de « responsable régional du CRB », qu'il lui arrive de mettre en avant ici ou là (tout finit par se savoir...), n'a jamais existé, nulle part, pour personne. Il n'y a jamais eu que des responsables de dojos, tous à égalité. Il en rêvait, je sais, mais d'autres en avaient rêvé avant lui, qui, comme lui, déçus de ne pas arriver à leurs fins, ont cherché un prétexte pour quitter le CRB (ce qui était leur liberté absolue) en le critiquant, voire en me salissant au passage (ce qui est beaucoup moins digne...). En plus, ce personnage tourmenté n'a même pas eu besoin de quitter mon association après quelques années de présence : c'est moi qui lui demandai de partir, définitivement (et... prétendre le contraire serait là encore mensonge...), pour non respect à notre éthique, après plainte renouvelée d'un professeur de sport de Rennes (qui me demanda si je savais bien qui était cet individu claironnant à la ronde qu'il me représentait en Bretagne...) et, disons, « obscurités administratives » dans le dojo qu'il avait affilié, et ce dès que j'en fis la découverte ! Tout cela ne figure certes pas sur le CV qu'il publie sur son blog et auquel m'ont rendu attentif certains de ceux qui l'ont autrefois côtoyé. Grand bien lui fasse. Il réussit aujourd'hui apparemment mieux comme représentant de commerce pour une ligne de produits d'arts martiaux (inutile de préciser davantage) lancés par un maître japonais d'outre Atlantique. C'est comme cela que l'on devient responsable fédéral d'une « section » spécifique opportunément créée. De la mousse... Mais il faut bien que tout le monde vive. Et il n'y a pas de sot métier... Mais attention : mensonge mille fois répété ne devient pas forcément toujours vérité... Comme me disait un jour Henri Pléé (mais ne l'ai-je pas déjà écrit plus haut ?...) au sujet du même genre de mésaventure qui lui était arrivé, et face à ce même type de contre-vérité, « *manque de chance pour eux...je vis encore !* ». J'y repense souvent.

C'est la réponse que je veux rappeler aussi à quelques autres « héros » actuels de la scène Budo qui, à force de pratiquer ce que j'appellerais la « technique Ninja » (je monte dans la cheminée en m'appuyant une fois à droite, une fois à gauche, je reviens à droite, avec chaque fois un grade en plus au passage,... etc), débouchent enfin sur le toit et clament leurs « vérités » si haut de là-haut, et avec tant d'autorité, que personne ne songe plus à leur demander comment ils sont arrivés à monter si haut... Et puis, à force, protégés par l'âge, ils sont du même coup protégés de questions gênantes... Pitoyable... Il y en a qui osent... Je peux vous assurer, en ayant connu quelques uns de ces spécimens avant qu'ils ne s'engagent dans la « cheminée », que même parvenus sur le toit ils ont gardé les profils qu'ils ont toujours eus, le temps qu'ils ont mis à y parvenir ne leur conférant pas pour autant l'honorabilité qu'ils aimeraient qu'on leur reconnaisse : il suffit de se donner la peine de gratter un peu en surface... Tigres de papier... qui, hélas, sont légion de nos jours et qui sévissent impunément dans tant de fédérations qui les protègent en échange de leur allégeance (et de l'affiliation massive de leurs élèves, bien sûr). Avec Jean M. je me suis bien laissé abuser. Et dire que cette caricature de l'arriviste qui arrive (!) se reproduit dans tant de domaines...

Il reste tout de même de tous ces efforts que je fis pour porter et expliquer ma passion en Bretagne à la charnière des années 1980/1990, à travers tant de stages et présences à Rennes, Fougères, Mortagne, Guingamp,... quelques karatékas qui ne se sont jamais reniés dans leur engagement du premier jour de notre rencontre sur les terres de l'Ouest, et que j'apprécie d'autant plus, Sylvain, Bernard, Jean-Claude,... aujourd'hui fidèles sempai de ma « maison ». Je suis fier de les compter parmi les meilleures solives de ce qu'est devenu aujourd'hui le CRB-Institut Tengu. Le bon grain a fini par être séparé de l'ivraie... Et c'est toujours, au final, ce qui compte !

Nous fêtions le 10 octobre 1987 le 25^e anniversaire du Strasbourg Université Club par une démonstration publique avec mes ceintures noires et Experts. Après un vrai festival de la Section Karaté du SUC, on se promet, dans le tintement des verres de Champagne, de remettre ça dans 25 ans, avec les mêmes... On a bien rigolé (au fond... cela ferait... 2012... Mais... c'est demain !!! Aucune chance cependant : ce groupe d'anciens élèves a disparu depuis). Deux mois après, 160 stagiaires tenaient à peine dans la salle du kan-geiko, ce qui fut un record absolu pour un stage d'hiver. « *Je tiens à vous féliciter pour ce Kan-geiko que vous avez mené de main de maître. Beaucoup de techniques et d'enchaînements étaient assez inhabituels pour moi (...)* Après Steige, ce Kan-geiko et bientôt Re-Steige, à chaque fois on croirait entrer dans vos livres. (...) Chacun devrait un jour connaître l'esprit CRB, etc... etc... » m'écrivit aussitôt après Simon G. Ce qui me fait penser au « *Bravo, longue vie... merci d'exister !* » que m'écrivit cette même année une lectrice belge du « Ronin » et qui me mène droit à une piquête de rappel reçue sur mon mail en mars 2008: « *Voué corps et âme dans ma pratique, je vous suis reconnaissant d'exister* ». Je fais ce que je peux pour essayer d'exister, encore un peu. C'est que l'envie motive, de pouvoir un autre jour encore démentir, qui sait, quelques contre-vérités qui semblent impunément se multiplier par ces temps où les mémoires flanchent de plus en plus... !

1988 fut une année chinoise du « Dragon », et elle fut encore très agitée, émaillée par d'autres stages et rencontres, dont l'énumération est sans intérêt. Je publiais cette année là « Les Paladins du Soleil Levant », un ouvrage luxueux chez Amphora, où j'attirais l'attention sur la trame historique nipponne qui avait vu naître l'esprit des arts martiaux. Je retournai, notamment, à Sofia dès avril 1988. En novembre, la Fédération Belge de Karaté (Association Francophone de Karaté) me demanda d'animer son Ecole des Cadres à Marcinelles. Une cinquantaine de ceintures noires vinrent à cette journée d'information technique et pédagogique que j'introduisis par une conférence. J'évoquai ce que pourrait être un « nouveau Budo » (Shin Budo), un message que tout le monde sembla comprendre et apprécier. Mais une fédération sportive reste une fédération sportive... Je continuais stupidement à croire qu'on pouvait y introduire autre chose que ce pour quoi ce type de structure a été créé. Toujours rien de nouveau sous le soleil... « Le Ronin » fut de plus en plus lu, diffusé jusque dans bien des dojos des fédérations, en France comme en Belgique, et jusqu'aux « têtes pensantes » (comme certains s'intitulaient eux-mêmes dans la revue fédérale), de notre fédération nationale.

Ce qui veut dire que les idées et techniques que j'y diffusais furent allègrement plagiées, ce dont j'eus bien des preuves. Ainsi, cet été là, une de ces « têtes pensantes » (et je sais laquelle...) enseigna au cours d'un stage d'été qu'elle dirigeait dans le sud de la France, des « blocages à double action », ou encore « à double effet », froidement repris de mon dernier « Karatedo, tome 3, techniques supérieures »... J'avoue que quand je l'ai su, j'ai eu beaucoup de mal à me calmer. Car ces mêmes « têtes pensantes » commençaient à se permettre des observations acides et malveillantes à mon endroit, maintenant qu'elles avaient fini par comprendre que je me situais résolument ailleurs. Allez, à la réflexion, cadeau... Un livre est écrit pour être lu... Parallèlement, mes dessins de couverture du « Ronin » étaient également fort appréciés et on commençait à s'en servir tranquillement aussi (pas seulement en France). Ma production était devenue telle qu'il n'y avait qu'à y puiser, avec une absence totale d'état d'âme... Aurais-je dû commencer à perdre mon temps à engager des procès tous azimuts ? Sympa, exemplaire, le milieu Budo... Allez, cadeau... !

Je me consolais (honnêtement, bien) avec le dévouement jamais pris en défaut de certains, qui rattrapait largement tant d'autres flottements et comportements opportunistes. Je ne peux penser à ces années là sans me rappeler la forte présence de l'un des mes Experts, en particulier : Jacques Faieff s'acquittait alors, et pas seulement auprès de moi, la réputation d'un homme droit, d'un technicien solide, d'un ami dévoué, fidèle, disponible. Il était là (et l'est toujours !) depuis que le CRB existe, a progressé avec une rare efficacité sans jamais remettre en cause son choix, m'a toujours suivi en tout, jusqu'à cette « Voie Tengu » qui est née dans ma tête au milieu des années 1990, et qu'il maîtrise aujourd'hui dans ses trois domaines de compétence (ils ne sont pour le moment que deux à assurer à un tel niveau, Jacques et Alex Hauwaert). Il fait ce qu'il dit, et comme il l'a dit. Et ce qu'il dit est parfaitement conforme à ce qu'il fait. Il parle peu (j'utilise le présent, car il est resté le même depuis que je le connais), réalise beaucoup, ne se plaint jamais, démontre tout avec une rare classe sans jamais attraper, en tout ce temps, ce syndrome du « petit Samurāi » (entendez... de la « grosse tête » !) qui foudroie brutalement tant de soi-disant budokas (suivez mon regard, plus haut...). C'est grâce et à cause de lui que j'avais décidé de conserver ce titre d'Expert (qui me valut, au niveau du Strasbourg Université Club surtout, tant de déboires et de déceptions), dont il est toujours resté à mes yeux le modèle parfait de ce que j'entendais par là. Jacques a de plus en plus cumulé cours, démonstrations et stages (je crois bien qu'il n'en a raté aucun des miens, que ce soit ceux de Steige, du Bonhomme, les kan-geiko, ceux de Paris, de Rennes, de Lausanne, de Bruxelles, et ceux chez lui à Revin bien sûr... En plus il en anima lui-même d'autres, à ma demande...), se jouant des distances pour être toujours là, se dépensant sans compter chaque fois que je faisais appel à lui, avec une gentillesse jamais prise en défaut. Et tout ça les week-ends bien sûr, car lui non plus n'était pas un « pro » (et il ne l'est toujours pas !), et rejoignait son travail très tôt les lundis matin (et il le fait toujours !)... Jacques est toujours resté un « amateur » au plus noble sens du terme, animé par une passion qu'il fait aimer autour de lui, donnant à tous l'exemple avec un sens exceptionnel de l'altruisme, suscitant d'autres vocations et fidélités autour de lui (un sacré « noyau dur », ses sempai de son Centre Ardennais Budo de Revin !). Mais, c'est certain, lui non plus n'aurait pu garder un tel cap s'il n'avait été soutenu avec efficacité par son épouse Chantal, que j'associe à cet hommage. Jacques est aujourd'hui LE sempai incontesté et respecté de tous, du Québec à l'Oural (où il a animé des stages avec moi, et encore en ce mois de juin 2008), auquel j'ai décerné en 2002 le titre de Tashi, 6^e dan, selon les critères qu'avait autrefois défini pour moi mon propre sensei, Tsuneyoshi Ogura, et aussi ceux qui sont aujourd'hui les miens dans le cadre de « Tengu-no-michi ». Je le retrouve, comme tous les « anciens » de France, de Belgique, d'Allemagne, du Canada, de la Russie, de la Suisse,... avec une émotion particulière à chacun de nos stages... Nous avons vu grandir nos enfants, nous nous voyons doucement vieillir... La Voie, ensemble... aujourd'hui comme en 1974, lorsqu'il a décidé de revêtir son premier keikogi... Je n'en ai guère trouvé, dans l'histoire des Budo japonais, des traces d'une telle fidélité et d'un engagement si fort derrière une idée, un homme, une école... (mais je ne connais peut-être pas toutes les histoires de toutes les écoles...). Il fallait quand même que je le dise ici : l'image de Jacques émerge de toutes ces autres qui, trop souvent, méritent d'être oubliées.

Elle est une bouffée d'air frais dans bien des relents douteux. Oui, il est finalement comme le Kata, dont j'ai écrit un jour, paraphrasant un mot connu sur la « culture », qu'il « est ce qui reste quand tout a été oublié ».

14. 1990-1992 : remous et tentative de déstabilisation

A mon retour d'un nouveau stage en Bulgarie, en été 1989, l'ambiance fut houleuse lors de notre Ecole des Cadres tenue en septembre aux Genêts d'Or. J'avais fait le choix de laisser s'exprimer librement tout le monde, dans le ton avec lequel chacun pensait utile de le faire. Pas triste... Tout était pourtant bien parti avec des contributions techniques fort intéressantes, mais l'Assemblée Générale du CRB, que je voulais placer à cette même occasion (nos dojos, très loin les uns des autres, étant pratiquement tous représentés aux Ecoles des Cadres) partit rapidement dans de vifs débats, sur fond d'érosion constatée de nos effectifs. Il suffit de regarder les photos de cette AG, avec tant de visages fermés et de bras croisés autour d'une table ronde, pour comprendre que quelque chose se cassait dans la dynamique de mon association. Définitivement. Même si je ne voulais pas l'admettre, je l'avais senti venir. Que de nouveaux groupes et dojos aient manifesté le désir de nous rejoindre (et d'aucuns avaient déjà fait le déplacement pour ce week-end), ne plut pas à mes Experts locaux, ceux de la vieille garde de Strasbourg. En fait le malaise était latent, et le CRB, à travers mes premiers « anciens », ne retrouvait pas ce second souffle que j'espérais après le voyage au Japon en 1984 (dans l'espoir duquel je m'étais chargé d'une telle organisation, ainsi que je l'ai déjà relaté plus haut). Oppositions, jalousies, reproches, rancœurs accumulées, ... tout cela partit d'un coup comme un feu d'artifice (en moins joli), et cela fit beaucoup. Pour résumer : sans que l'on osa me le dire en face, je compris que l'aura internationale que m'avaient assurée mes ouvrages, de plus en plus nombreux, (ouvrages que je faisais seul, cependant, et lorsque j'y ajoutais quelques photos de mes Experts, en les citant, je pensais leur faire plaisir en les faisant connaître aussi, et pour les remercier de ce qu'ils faisaient à mes côtés : j'aurais peut-être dû songer à les rétribuer... ???), et mon « Ronin » (que je faisais, aussi, seul, textes, dessins, fabrication à l'imprimerie, réception, mise sous plis, envois postaux : relire plus haut...), je compris donc, stupéfait, que cette aura internationale m'était contestée, qu'elle était en tout cas très mal prise... Je pris tout cela en pleine figure. Même si tout le monde repartait pour la saison suivante, je sentais bien que le ver était dans le fruit. Ma « garde rapprochée de Strasbourg » avait volé en éclats...

Je pus cerner très vite l'origine du problème : les (« mes »...) anciens du Strasbourg Université Club menaient depuis un moment une cabale dans mon dos, qui me valut très vite d'autres regards portés sur moi et la bataille que je menais depuis si longtemps. On était en train de trouver de mauvaises réponses à la déjà vieille question « Mais qu'est ce qui fait donc courir Habersetzer... ? ». Il est vrai qu'à cette époque là mes livres se vendaient vraiment bien... et que certains n'ont pas supporté que je n'en profite pas pour transformer alors le CRB en PME (une « Petite et Moyenne Entreprise ») où les anciens auraient une place reconnue et... pourquoi pas rétribuée. Je crois que c'est aussi simple que cela. On prétendra évidemment qu'il n'en était rien... En plus, je voyageais de plus en plus loin (jamais aux frais du CRB cependant, dans la mesure où mes voyages étaient toujours assurés par le pays qui m'invitait !), et il venait de plus en plus de gens à mes stages alsaciens. Il y eu une jalousie palpable des anciens de Strasbourg à l'égard des « extérieurs » (qui venaient pourtant avec enthousiasme dans l'idée de pouvoir les rencontrer, eux qu'ils avaient déjà appris à connaître dans mes livres où je les associais largement à la dynamique de l'association). Pourtant, pendant quelque temps, certains Experts strasbourgeois ont volontiers animé des stages de karaté hors de la capitale alsacienne... et je les en remerciais publiquement. Où n'ai-je alors pas répondu à leur attente ? Des courants de dissension sont donc malgré tout apparus, animés en profondeur (et longtemps secrètement) par quelques ténors en vue de l'association, qui n'en pouvaient plus de mon omniprésence forte ou/et de ce qu'ils considéraient comme un insuffisant intéressement que je leur laissais dans l'association (des noms ?... à quoi bon aujourd'hui. Ils m'ont bien eu dans leur conspiration du silence...). A partir de là...

Lors de cette Ecole des Cadres de 1989, quelque chose venait donc définitivement de se casser (à la réflexion, je dirais plutôt aujourd'hui que ce qui était larvé depuis longtemps et qui ne demandait qu'à éclater au grand jour était enfin monté à la surface... sans que je n'aie rien vu venir, une fois de plus... !). Cela évolua très rapidement vers une rupture consommée entre les responsables du dojo du SUC et moi. « Aozora-ni-nintai » (Patience dans l'azur) était le nom d'un dojo de judo orléanais qui nous avait rejoint cette année avec Alain Blanchet et quelques amis conquis comme lui par l'esprit du CRB (mais était-ce encore celui du CRB ou... seulement le mien... ?) : ils furent littéralement « snobés » par les strasbourgeois et finirent par nous quitter, justement froissés par l'accueil qui leur avait été fait derrière mon dos. Je le sais très certainement aujourd'hui. Désormais le CRB, du moins dans sa représentativité strasbourgeoise, n'était plus qu'unité de façade. La tempête finit par se calmer, avec le départ des trublions, et le CRB continua tout simplement sans eux (et même plus fort si on en voit la dynamique actuelle). Au fond, pourquoi avoir tant retardé la rupture ? « *Les vagues finissent par devenir étales. Seul l'océan perdure* » dit le proverbe anonyme. Et c'est la seule chose qui compte vraiment. Le reste est anecdotique. Je repartais quand même en octobre pour un nouveau stage au Canada, chez Jack Chenard et son équipe, qui me préparaient également une terrible déception, mais que je ne pouvais même pas soupçonner tant l'accueil fut chaleureux cette fois encore, au niveau des gens, du dojo, de la presse et de la radio locale. Même si j'avais déjà écrit l'édito (« *Touché !* ») du « Ronin » de janvier 1990, où j'accusais honnêtement le coup que m'avait porté la dernière Ecole des Cadres, je ne pensais pas encore que des remous continueraient à perturber un temps encore mon CRB et que, si je voulais enfin regarder la réalité en face, je devais me résoudre à descendre de mon petit nuage... Même si les habituels (et institutionnels) stages de Strasbourg, de Paris, de Revin, de Rennes, de Bruxelles, de Lausanne, continuaient à donner le change. Il fallait trancher dans le vif. On m'y poussa ! Et ce ne fut plus très long.

C'est très exactement le 15 juin 1990 que je crevai l'abcès. Ma ténacité au niveau du SUC, « mon » dojo, avait atteint ses limites. Il fallait vraiment que je tourne cette page là. Pour garder assez de force pour continuer, ailleurs ! On pouvait lire dans « Le Ronin » n°41, septembre 1990, la manière dont ce soir là fut vu de l'extérieur :

« On vous croyait tenace... et pourtant vous vous êtes retiré ce soir là. On vous savait combatif... mais vous avez tout de même choisi de laisser la place. En nous confirmant ce soir là à la fin de votre cours mensuel, votre démission du poste de Conseiller Technique de la Section Karaté du SUC, nous fûmes soudain submergés par un sentiment de brisure. Ce club fut le vôtre, vraiment, puisque vous l'aviez fondé en 1962 et en fîtes la pépinière des professeurs de Karaté des 6 départements de l'Est de la France, et aussi de nombreux autres. Vous en aviez assuré la direction technique jusqu'en 1982, seul pour, il y a 15 ans, 320 membres (adultes), puis choisi de ne plus assumer que le poste de Conseiller Technique pour mieux reporter vos efforts sur le CRB. De votre déclaration finale, après votre dernier salut dans un dojo où vous avez tant donné, je n'ai pas tout compris, sans doute parce que vous aviez la gorge nouée. Et puis après, tout est allé si vite, et je vous ai vu parler presque avec désinvolture et rire avec les élèves qui vous entouraient. Je n'ai compris qu'après que ce n'était que pour mieux cacher un cœur qui était gros. Comment aurait-il été autrement ? N'aviez vous pas toujours dit et répété qu'un budoka devait savoir regarder au delà de l'apparence des choses... ? Une ceinture noire, une seule, a eu la présence d'esprit, et le courage dans cette ambiance glacée, de venir vous remercier en vous serrant la main, pour tout. (...). Depuis la campagne de dénigrement et de calomnies menée depuis un an contre vous par un petit (mais vraiment tout petit) groupe qui cherche à vous brûler avec le même acharnement qu'il avait mis à vous adorer (alors que vous ne leur demandiez qu'une amicale fidélité, mais à l'épreuve du temps), nous nous doutions bien que si vous finissiez la saison nous aurions beaucoup de chance. (...) Parce que vous ne vous reconnaissiez plus au SUC (pour la survie duquel, il y a 10 ans, vous avez été jusqu'à vous séparer de votre meilleur ami pour mettre sa place à disposition d'une nouvelle équipe dirigeante que vous pensiez davantage capable de maintenir le cap qui fut le vôtre pendant 20 ans déjà...), parce que progressivement,

et fort habilement, y furent étouffés l'esprit d'ouverture (mental comme technique) et de tolérance qui firent si longtemps la force de ce club, parce que votre message ne passait visiblement plus, parce que vous aviez mieux à faire partout ailleurs où on vous appelle si souvent, et parce que cette rupture vous fera retrouver votre sérénité, (...), vous avez bien fait. (...) On a su, après, que vous étiez parti avec quelques élèves, d'un autre club (!), qui, présents au cours, vous avaient invité à boire « le pot de l'amitié » pour ne pas vous laisser reprendre seul la route tout de suite. (...). Je comprends que désormais vous préféreriez ne plus avoir à serrer la main de ceux qui cherchent à vous abattre de l'autre en coulisses. Je comprends que vous soyez parti en essayant de sourire. (...) Les attaques basses dont vous fûtes l'objet, en votre absence du dojo, n'ont éclaboussé que ceux qui les ont portées. »

Pages douloureuses, pages tournées... brassées de feuilles d'automne 1990, en cette année chinoise du Cheval (mon signe !)... Un petit quarteron de sempai qui me critiquaient et se critiquaient entre eux pour mieux jouer les petits chefs a eu raison de ma patience. L'épilogue de l'histoire est navrante : les mêmes, enfin « libres », n'ont su qu'aliéner leur liberté et l'esprit pour lequel je m'étais battu, avec eux et pour eux pendant près de 30 ans, en se tournant vers d'autres structures, dont un moment le groupe de Sensei Chinen (que, je le rappelle, j'avais introduit autrefois dans ce même club, et qui n'a jamais plus retrouvé mon numéro de téléphone, comme il l'avait fait, autrefois, pour me demander de l'aider à venir d'Okinawa, où il exerçait le métier d'électricien, et alors qu'il ne parlait pas encore notre langue... Comme quoi, quand on veut on peut, quand on ne peut pas, c'est, très souvent, que l'on ne veut pas !). Il y a longtemps maintenant que « mon » dojo strasbourgeois est reparti à la fédération sportive (ils ont dû bien rigoler à la Ligue, en les voyant faire leur demande d'affiliation et remplir les bordereaux de licences...). En allant même pour certains jusqu'à repasser leurs grades... toute honte bue. De vrais Samuraï ! Exemplaires de courage. Il est vrai que les vrais protagonistes à l'origine de cette trahison (comment appeler autrement ce qui s'était passé ?) se désintéressèrent assez rapidement du dojo qu'ils avaient ainsi laissé sans direction effective, pour raccrocher leurs keikogis, allant même jusqu'à revendre leurs armes de kobudo... Tout ça pour ça... un sabotage, peut-être tout simplement parce qu'ils cherchaient une « bonne » raison pour arrêter la pratique d'une activité qui ne leur convenait plus. Tout finit par se savoir un jour... J'ai su. Quelle tristesse... En avril de cette même année 1990, au cours de mon nouveau stage de tai-ji-quan et de boxe chinoise à Sofia, Deian Vladimirov Ganetshovski, un étudiant bulgare des beaux arts, m'avait offert un très beau et symbolique dessin à l'encre : un cheval galopant, léger, autour d'un Taiki (le dessin circulaire évoquant la fusion éternelle du Yang et du Yin), avec le vœu, ajoutait-il, que ce cheval galope encore longtemps dans l'ombre et la lumière du Tao, par-dessus les embûches d'un parcours compliqué par la vie... Je pensais alors que j'étais définitivement sorti de cette zone d'ombre qui avait commencé à pourrir ma vie en douchant mes enthousiasmes. Ce ne fut vrai qu'en partie : d'autres coups vinrent encore, mais je me sentais désormais plus aguerri. De fait, j'allais les supporter beaucoup mieux que le clash de juin 1990 !

La sortie en rafales entre 1988 et 1992 d'une série de nouveaux ouvrages, « Découvrir... le Karaté », « Découvrir... le Judo », « Découvrir... le Ju-jitsu », « Tao du Kung-fu », « Découvrir... le Kung-fu », « Combat Ninja », « Shotokan Kata », « Chi-Kung(Qi-gong) », « Découvrir... le Iai-do », « Wado, Shito, Goju-kata », « Découvrir ... les Ko-budo », « Judo Kata », n'avait sûrement pas été étrangère à la montée de ce conflit, en faisant encore pas mal jaser sur mes motivations. Je perdis en janvier 1990 Charlie Dusch, l'ami judoka alsacien, 6^e dan, qui me confia un jour que son rêve initial avait été de faire du... karaté, et que s'il passa au judo c'était tout simplement parce qu'il n'avait pas trouvé mon petit dojo dans la rue St-Urbain, alors que tout commençait au début des années 1960... A l'âge de 44 ans, il fut frappé par un mal contre lequel les plus forts ne peuvent rien. Il m'avait spontanément aidé pour les photos de « Découvrir le Judo », décidé à braver même l'ire de sa fédération de tutelle (tellement il regrettait encore de ne pas avoir osé participer en 1980 à mon Gala d'arts martiaux). Charlie, dont j'entends encore le rire puissant... Je demandais que sa photo figure en couverture de mon « Judo Kata » dans sa réédition.

J'ai toujours pensé que lorsque l'on apprécie les gens, il faut le leur dire; et lorsqu'arrive le moment où on ne le peut plus, il ne faut pas les oublier.

Le stage de Steige en mai 1990 fut le « dernier Steige ». Après tant d'années de bons et loyaux services les chalets du Col de Steige cessèrent d'être le symbole du traditionnel stage de printemps du SUC, rapidement élargi en stage CRB. Depuis septembre 1989 l'ambiance du dojo strasbourgeois, je l'ai dit plus haut, n'était de très loin plus ce qu'elle avait été. Et puis l'intendance de Steige était devenue trop lourde, et le dévouement de certains ne faisait plus contrepoids à l'inertie (acharnée...) de beaucoup d'autres (toujours les mêmes, bien sûr), venus juste pour observer dans leur coin, consommer en passant, plus tellement pour « participer » et sûrement pas pour transmettre. Cette année là (le cuisinier qui avait été prévu, pour pallier aux défections, me fit faux bond quelques jours avant) je me retrouvais seul avec mon épouse, la veille du stage, à acheter au supermarché de quoi faire manger 75 personnes pendant deux jours. Et Gabrielle fit cuire chez nous, pour gagner du temps, une grosse choucroute alsacienne en prévision d'une meute affamée, et je ne sais même plus combien de tartes aux pommes qu'elle avait prévues pour le dessert. Et il y avait encore tout le reste, pour matins, midis et soirs. Vous imaginez ? En poussant nos deux caddies pleins à ras bord, avec cette inquiétude quant aux quantités à prévoir, Gabrielle me demanda gentiment si c'était bien là ce que l'on attendait d'un sensei... En respirant pendant deux jours l'odeur de la choucroute qui avait gagné toute notre maison à St-Nabor, en voyant tourner Gabrielle dans sa cuisine avec le stress de faire bien, suffisamment et à l'heure, je me demandais qui se moquait de qui... Exit donc Steige ! Cela aussi faisait partie d'un certain nombre de pages que je devais tourner pour respirer mieux (j'avais déjà décidé de tourner la « page SUC » quelques semaines plus tard, voir plus haut, mais je ne voulais pas le faire avant la fin de la saison). Steige 1990 fut pourtant un beau final. Mais j'avais décidé que les prochaines éditions (nous en étions alors à la 27^e) de notre traditionnel stage de printemps se ferait désormais systématiquement ailleurs. Steige fut délocalisé... Et pour la première fois, ce fut à Dinan, en Bretagne, dès mai 1991. Il m'est arrivé depuis, bien sûr, de repasser par le Col de Steige, tout près de chez moi. La dernière fois que je me suis promené entre les chalets, qui n'étaient plus entretenus, en enjambant les ronces et les herbes folles qui avaient poussé tout autour, mais en entendant presque dans ce grand silence les cris de nos efforts et de nos rires d'antan, j'en suis revenu tellement déprimé que Gabrielle m'a fait promettre de ne plus remonter « là haut »... Je ne sais pas, mais depuis, je tiens bon...



Une Ecole des Cadres 1990, malgré la crise...

Notre Ecole des Cadres de septembre 1990 se tint chez Brigitte B. au dojo de l'ASL Robertsau, à Strasbourg. Un certain nombre de tensions ayant été réglées au cours des mois précédents (!!!), on y fit du bon travail, avec notamment, et encore une fois, une très belle contribution apportée par le dojo « Aozora-ni-nintai » d'Orléans, avec Alain Blanchet et ses amis, que la méchante ambiance de la réunion de septembre de l'année précédente n'avait pas refroidi... Mais la coupe avait été sévère au niveau des Experts du CRB... Je n'en confirmais plus que deux, Jacques Faieff, de Revin, et Jean François Herdoin, de Paris (qui le resta jusqu'à son départ de l'association). Quant je pense à mon enthousiasme et à mes espoirs lors de la création du titre en 1977 ! L'hécatombe traduisait dans la nue réalité la brutale diminution du sentiment d'engagement de mes sempai, et des efforts qu'ils restaient prêts à faire pour assumer ce comportement (ils ne purent cependant admettre de perdre leurs titres d'Expert du CRB...). Le stage d'hiver de décembre 1990 ne s'en ressentit pas (comme quoi on devrait se séparer plus tôt de ceux qui plombent une ambiance), qui rassembla plus de 110 karatékas (dont près de la moitié des Yudansha, entre 1^{er} et 4^e Dan) venus de France, d'Allemagne, de Belgique, de Suisse et cette fois même de Bulgarie, avec les difficultés que l'on peut imaginer (visas et coût). J'étais secondé dans ce stage par Jacques... le seul et dernier Expert présent. Mitko, qui avait réussi à venir de Sofia, nous fit une remarquable démonstration du Tao chinois de « l'homme ivre », dont il regrette encore aujourd'hui que personne n'ait pu lui procurer le film qui a été tourné à cette occasion (avis !)... Mitko, qui vit maintenant aux U.S.A. comme je l'ai déjà écrit, revint à Strasbourg 17 ans après, pour être de la fête en décembre 2007, toujours aussi passionné par les arts martiaux. « Mon » dernier et fidèle Bulgare...

1991 commença très fort avec, déjà, mon 6^e stage international de tai-ji-quan à Strasbourg, sur fond de musique de Kitaro et de Vangelis... Puis je m'envolais en mars pour mon premier stage à Moscou ! Le pays des Soviets, mais au temps de la « Perestroïka » ! J'y étais invité depuis longtemps par Serge Wunsch, Président de la puissante Fédération Karatedo Shotokan de l'URSS, qui parlait un Français parfait. Il m'avait prévenu : en raison de ma grande notoriété dans ce pays (sic !), il faudrait limiter ce stage national, qui serait le premier sous la direction d'un sensei haut gradé, à la seule participation des instructeurs de dojos. Ce qui en ferait en somme une première Ecole des Cadres russe... Je fis cours à 120 stagiaires représentant 60 villes d'un bout à l'autre de cet immense pays : ils vinrent des Pays Baltes, de ceux de la Volga, de l'Oural et de Sibérie, du Caucase, de la Géorgie, de l'Arménie, du Turkestan, de l'Ouzbékistan, du Kamtchatka (ceux là venaient de plus loin que je n'étais venu !)... Il fallait le voir pour le croire ! Serge Wunsch m'en donna l'explication : longtemps illégal, et sévèrement puni, l'enseignement du karaté était resté dans la clandestinité, à coups d'une information qui circulait sous le manteau, et qui consistait notamment depuis toujours en photocopies de mes ouvrages, et ce depuis mon « Guide Marabout »... Je fus donc largement précédé d'une réputation d'apôtre du Burdo ! Ce stage fut, d'abord, un succès d'estime pour moi, et je dois dire que je n'en revenais pas d'une telle marque de popularité (ne me suis je pas aussi retrouvé dans le revue des « Spetznaz », cette organisation d'élite de l'armée russe... et ne m'a-t-on pas offert aussi les volumes Karaté que j'avais publiés chez Amphora, proprement piratés en russe, achetés sur un étal d'un revendeur sur la Place Rouge... Au moins y avait-on laissé le nom de l'auteur, ce qui est loin d'être le cas dans toutes ces copies illégales que j'ai pu relever dans les pays de l'ex bloc soviétique...). L'organisation fut parfaite, sur 10 jours. Le programme fut, comme à l'habitude, chargé car les visites touristiques (jusqu'à Léninegrad, aujourd'hui redevenu St-Petersbourg) et les nombreuses invitations venues de toutes les délégations russes présentes complétaient largement les heures de cours en salle. J'ai rarement vu des karatékas aussi puissants, doués, avides de savoir, rapides à assimiler. La couleur de leurs ceintures ne correspondait en réalité à rien de précis dans la mesure où même les modestes porteurs de « ceintures blanches » pratiquaient parfois discrètement depuis plus de 10 ans dans leurs lointaines provinces. En réalité la très grande majorité des participants avait au minimum un solide niveau de 1^{er} kyu, et je pus les corriger et les faire progresser très vite. La fédération russe m'avait donné pleins pouvoirs pour un passage de grades qui dura une bonne dizaine d'heures (!), et pour lequel j'appliquais sans problème des critères identiques à ceux que j'avais mis en usage au CRB. Je crois pouvoir affirmer que ce dimanche 10 mars 1991 passa dans les annales de l'histoire du Karatedo soviétique...

On me nomma au très officiel poste de Directeur Technique de la section de Karatedo Traditionnel de la Fédération Russe de Karaté (et on me décerna même en son cadre le grade de 8^e dan, un an avant celui que je reçus de Maître Ogura...). La délégation de l'Ouzbekistan donna un banquet en mon honneur, au cours duquel je reçus le titre de « Palvan » (combattant) dans la tradition du peuple Ouzbek, avec remise du vêtement d'apparat du lutteur et de son poignard... Avec tout ce que j'ai ramené de tous ces voyages, vous comprenez que ma maison ait fini par tourner au musée... Je repartais de Moscou en croulant sous une avalanche d'invitations dans toutes les régions de l'URSS, après avoir signé de nombreux protocoles d'accords d'affiliations au CRB et le projet d'un véritable ouvrage de vulgarisation qui serait traduit d'un bout à l'autre de l'Union (et qui n'eut aucune suite). Honnêtement, je ne me berçais guère d'illusions... Tout ça, toutes ces déclarations d'intentions, toutes ces promesses, ces serments, je connaissais déjà... On me l'avait déjà fait... Pour tout dire, je dus constater une fois de plus que « loin des yeux, loin du cœur »... Mais ce qui reste certain, c'est que j'ai fait alors aussi en URSS (c'était encore son appellation, avant le retour à « Russie ») la trace... Tout ne resta pas sans lendemain : si le CRB est aujourd'hui fortement et fidèlement représenté par Evgueni Bezruchko, 5^e dan, nommé Expert en 2006, si je partis faire d'autres stages à Moscou avec une autre organisation, et aussi en Ukraine (où je rencontrais Evgueni l'année suivante), c'est à ce premier impact que je le dus. Depuis, les experts japonais sont arrivés en Russie... et je sais qu'ils procèdent, notamment dans leurs passages de grades, avec beaucoup moins de scrupules que ceux dont je fis état avec conviction. Or dans cet immense pays où il est possible aujourd'hui de faire de l'argent facilement et très vite, si l'on fait abstraction de tout scrupule, les tentations de se laisser aller sont grandes... Alors, quand j'apprends que tel ou tel stage national a été organisé sous la direction de Maître Untel, et que tant et tant de grades « japonais » ont été délivrés... je trouve que Evgueni, à Orenburg, dans l'Oural, qui fait depuis plus de 15 ans maintenant respecter les principes techniques de mon « Tengu-ryu » et l'éthique du CRB, a bien du mérite dans un pays où lui aussi pourrait bien se simplifier la vie ! C'est pourquoi, aussi longtemps que je le pourrai, je le soutiendrai de toute mon autorité.

Je repartais aussitôt, dès avril, pour la Bulgarie pour ce qui fut mon dernier stage de tai-ji-quan, à Sofia et à la Faculté de Médecine de Varna, en été, à l'invitation de Krassimi Dimitrov, dont j'avais déjà pu apprécier la valeur technique et humaine. La trentaine de stagiaires, issus de différentes villes du pays, étant déjà des pratiquants de longue date, et souvent instructeurs eux-mêmes, ce stage fut un vrai plaisir. Je tins un examen officiel pour l'obtention du titre d'instructeur de tai-ji-quan de style Yang. Mon ami « Krassi » réussira à venir au stage de Sensei Ohtsuka à Strasbourg en 1993, puis je n'eus plus de nouvelles de personne. Je dois dire aussi que la barrière de la langue ne facilitait pas le prolongement de certains contacts, et que ceci peut expliquer cela.

Le week-end de l'Ascension 1991 restera longtemps dans les mémoires des karatékas du CRB, basés sur l'Auberge de jeunesse de Dinan, à 35 km de Rennes, l'intendance ayant été (fort bien) assurée par Jean M., alors encore tout dévoué à la cause (voir plus haut). Rien à dire là-dessus ! C'est au pays de Du Guesclin et de Merlin l'Enchanteur que nous avons cette année là « transporté » Steige, en traversant le pays de part en part (et depuis plus loin encore pour nos amis allemands et belges...). Et ce fut un premier succès de la délocalisation ! Steige à Dinan... Imaginez... les entraînements sur le sable, et jusque dans l'eau, le long des magnifiques plages du côté de Pleurtuis-Ploubalay, dos à la marée montante pour les Sanchin, avec des kumite dans les vagues déferlantes... Sûr, cela changeait un peu des sapins vosgiens. Assisté de mon dernier Expert, Jacques, je concentrais l'enseignement sur la « forme des animaux », avec notamment les styles du léopard, de l'oiseau et du serpent, avec leurs bunkais et leurs origines, avec leur évolution de l'ancienne boxe chinoise au karaté actuel. L'expérience fut plus que concluante, et « Steige » venait d'être sauvé en Bretagne ! Les « purs et durs » du CRB avaient largement surmonté les tentatives de déstabilisation initiées l'année précédente par quelques aigris et insatisfaits de Strasbourg... Le « Centre de Recherche Budo » avait déjà trouvé son nouveau souffle !

J'emmenais mon épouse en Chine cet été là. Nous avons pas mal sillonné le pays, entre Pékin et Shanghai, Datong, Xian, Guilin, Canton, et bien sûr Lo-yang, à proximité du Shaolin... Pas question de revenir de ce pays avant d'avoir fait ce détour. La vision fut assez... brutale. Nous comprîmes vite que le temps avait passé et que d'autres impératifs, commerciaux, régissaient désormais, très visiblement, le fameux temple mythique. En réalité, je n'attendais pas autre chose que la confirmation de ce que je pensais déjà. Alors vous pensez, dans quel sens cet environnement a encore évolué depuis 1991... Je m'en suis exprimé dans l'un des derniers « Ronin », le n° 46, que je rédigeais dès mon retour, et je ne développerai pas ce sujet ici. Mais je dois dire que le « premier monastère sous le ciel » m'a laissé sur ma faim, et qu'il fallut oublier une foule déjà conséquente de touristes ignares et bruyants pour essayer de ressentir ce qui pouvait rester de la magie du lieu où avait passé Bodhidharma, alias Damo, alias Daruma, un souvenir que les Chinois vendaient avec efficacité par le truchement d'une impressionnante quantité de « marchands du temple » entassés dans un véritable « Kung-fu land », collé au complexe de nouvelles salles d'entraînement, alors seulement au début de sa construction, pour satisfaire les désormais demandes de centaines d'adeptes venant (déjà) de l'étranger... Il me semblait entendre le rire du sage indien... Beaucoup plus intéressant, et plus chargé d'émotion pour moi, fut le passage par les grottes bouddhiques de Long Men, la « Porte du Dragon », par où était probablement remonté Bodhidharma en venant de l'Inde et où je voyais pour la première fois un décor gigantesque de grottes sculptées de milliers de statues bouddhiques, parfois immenses, que j'avais décrites dans les premières pages de mon roman de 1976, « Le Couloir de la Mort »... La réalité que j'avais là sous mes yeux, dépassait encore ma fiction (je m'étais bien entendu appuyé sur des descriptifs d'explorateurs du début du siècle) ! Et puis, je pus réaliser un autre vieux rêve : me joindre aux groupes de tai-ji-quan qui, tôt le matin, pratiquaient à Pékin, jusqu'aux portes de la Cité Interdite, où je répétais finalement en solo ma « petite forme » sous le regard ébahi puis admiratif d'un petit groupe de touristes chinois qui applaudirent de bon cœur ! Mais au retour, par Hong-Kong, je ne pouvais déjà plus montrer à Gabrielle ce « Temple street » que j'avais connu en 1975, avec tout son environnement traditionnel, détruit par une modernité envahissante et destructrice. Je revins de ce voyage définitivement persuadé que la Chine avait bien compris que ses arts martiaux seraient une autre forme de matière première, qu'elle était en mesure de vendre efficacement au même titre que ses autres produits qui envahissaient le monde (démonstration éclatante de ce concept lors des Jeux Olympiques d'août 2008... !!!). Mais aussi que si nous, occidentaux et américains, ne lui avions pas mis la puce à l'oreille, elle n'y aurait sans doute jamais songé. En tous cas, pas à une telle échelle. Cela est devenu flagrant aujourd'hui. Mais nous n'en sommes pas conscients. Il est certain que si nous n'avions pas assuré le relais, leur Tradition aurait une toute autre allure aujourd'hui... ! Et nous n'en sommes qu'au début : à côté de l'invasion du Wushu chinois, celle du Budo japonais, qui précéda, tenait d'un timide exotisme. Cette vague là balayera tout, en très peu d'années... J'en suis persuadé. Eternelle histoire... Subjugués par les si séduisantes formes extérieures (la Chine a des centaines de milliers d'excellents danseurs et chorégraphes, formés dans les écoles de danse plus que dans des wu-dang...) nous, si éternellement naïfs et crédules, prendront comme « pain béni » le moindre battement de paupières de soi-disant « maîtres » de plus en plus jeunes et sans culture martiale derrière leur gestuelle. Nous reprendrons encore une fois le « doigt pour la lune »... Mais au fond, puisque cela nous arrange, dans notre besoin de spectacle et de ludique, sur fond de rêve (extrême-) oriental, nous ne sommes pas prêts d'entendre raison... Ils sont si beaux, n'est-ce-pas, si flamboyants dans leurs tenues colorées, ces nouveaux moines du Shaolin qui se produisent désormais partout (et aussi tous ces jeunes gens et jeunes filles trop contents d'avoir les moyens de mieux gagner leur vie loin de chez eux), ces « experts » si opportunément récupérés par les fédérations sportives ainsi crédibilisées par l'apport de ces gradés officiels des fédérations chinoises (en Duan, copies des Dan japonais, un comble pour un pays ennemi historique du Japon...). Il ne faut pas que je m'y attarde davantage... cela va m'énerver prodigieusement... On a les dirigeants et les vedettes que l'on se fabrique (mérite ?...)... ! Il ne faudra jamais venir pleurer après coup !

Invité par la Fédération Française de Tai-ji, je me rendis à Paris début février 1992 pour participer avec Anya M. et Christian Bernapel, mon ancien élève du SUC qui s'était largement émancipé depuis l'époque où il préférait le karaté au tai-ji (aucune critique de ma part, Christian a tracé « sa » voie) à une sorte de séance de reconnaissance pour divers candidats qui enseignaient déjà et qui désiraient entrer dans la fédération. Je compris que ce système là non plus n'était pas ce dont je rêvais (il s'y profilait d'autres luttes internes pour le pouvoir suivant un schéma que j'avais fui autrefois en karaté ! Pas envie de retourner à la case départ...), et que je n'allais donc pas lui aliéner mon indépendance ni engager l'avenir des personnes qui me faisaient confiance au sein d'une progression au CRB.

Avril suivant vit les retrouvailles au Japon avec mon maître, Tsuneyoshi Ogura.



Le 8^e Dan japonais en 1992

Depuis son dernier stage à Paris, où je n'avais pu le voir en raison de mon premier déplacement au Québec en octobre 1985, nous étions restés en correspondance et j'avais appris que Sensei avait déjà dû faire face à de graves ennuis de santé. Il me tardait de le revoir. Il en était apparemment de même pour lui. C'est vrai, je le trouvais amaigri, diminué par une attaque qui lui avait déjà fait faire plusieurs séjours à l'hôpital. Mais il était bien toujours le même, derrière son regard incisif et parfois moqueur. Nous parlâmes beaucoup, échangeâmes nos souvenirs. Il demanda des nouvelles de plus d'un qui, à Strasbourg, m'avait tourné le dos, et qu'il avait rencontré lors de ses séjours alsaciens, ou lorsque mon équipe lui avait rendu visite à l'été 1984. Je n'ai pas pensé utile de lui dire tout... Il gardait un si bon souvenir du CRB. Un jour il me dit, dans son anglais approximatif mais parfaitement compréhensible, le plus sérieusement du monde, faisant allusion à l'état comateux d'où il était sorti l'année précédente, contre toute attente des médecins : « *Dieu m'a dit... Ogura-san, retourne au Gembukan... mais pour un petit temps seulement. Tu as encore du travail à faire...* ». Je n'ai pas eu envie de me moquer de lui.

Il était sincère, convaincu, et du coup fort d'une nouvelle énergie que l'on pouvait déjà ressentir. Les Kami, c'était sa force à lui. Nous allions souvent au dojo de sa maison de Kofu, à l'étage au-dessus. Nous accompagnions aussi son fils Hisanori lors des cours qu'il donnait à l'extérieur du Gembukan, dans les dojos alentours. Nous retournions ensemble au sanctuaire de Takeda Shingen. Et un soir il me décerna le 8^e Dan... Je crois qu'il était fier de moi. Comment ne pas être submergé d'émotion... Dès le lendemain j'envoyais un courrier à Henri Pléé, pour qu'il en soit le premier informé, par respect pour mon premier professeur et toujours sempai. Qui me répondit aussitôt pour me féliciter et me dire que « *Maître Ogura est le seul placé pour savoir si tu le vaux (...). Seul un supérieur « éveillé » peut juger l'évolution. Quant aux inférieurs, tu vas avoir à assumer ce grade. Qui, en définitive, est une bonne chose, car les grades s'effacent pour te laisser poursuivre sur l'essentiel* ». En trois lignes, Henri m'avait dit les trois choses essentielles... ! Je pris aussi ces mots pour une autre, précieuse, validation et un encouragement à poursuivre dans mon idée. Et je fais de mon mieux pour « assumer »...

Un mois après mon retour en France, et après notre stage de printemps à Strasbourg, je partais pour Agen, ce qui fut mon dernier stage dans un club de la fédération (après celui d'Ambazac en février 1991, qui était déjà une réédition de celui de juin 1984). Visiblement alertées, les Ligues avaient fini par me barrer en décourageant les dernières velléités au niveau de dojos où l'on continuait pourtant à me lire et apprécier mon enseignement. Normal. Cela tombait bien, après tout : un peu (beaucoup) débordé ailleurs, je n'avais plus l'intention de continuer à perdre du temps juste pour enseigner de la technique sans que cela ne change rien au degré d'engagement des clubs qui me sollicitaient, et avec les dirigeants desquels je gardais d'ailleurs toujours des contacts cordiaux.

Six mois après mon premier stage à Moscou, j'avais reçu une demande d'organisation d'une « Union des Clubs CRB de l'URSS », de la part de Volodia Tiounin, qui m'avait approché en mars 1991 dans la capitale, et que l'on me demandait de présider. Cela sonnait bien... J'ai failli y croire... (!!!). Hélas, je n'avais pas compris qu'entre lui et la fédération de Serge Wunsch à Moscou il n'y avait pas vraiment complémentarité. J'acquiesçai donc avec enthousiasme. Ce nouveau séminaire se déroula sur deux semaines fin août début septembre 1992 dans la ville de Sébastopol en Crimée (Ukraine), à 18 heures de train depuis Kiev... La ville était encore complètement fermée aux étrangers en raison de la présence de la flotte de guerre russe, et il fallut des autorisations spéciales pour les stagiaires. Comme lors du stage de Moscou, 120 karatékas avaient rejoint de tout le pays. Cours de karaté, de kobudo et de tai-jitsu tous les matins, révisions et entraînements libres les après-midi, conférences et cours théoriques en soirées. Assidus et pas essoufflés, les gars... Le tout dans des conditions de séjour, pour les stagiaires, que ne pourraient même pas imaginer ceux (certains...) de Strasbourg, dont beaucoup avaient critiqué la rusticité des chalets de Steige... Les frais de stage, de transport et de séjour (en camping...) de ces stagiaires équivalaient en général à un an de leur salaire. Nouveau passage de grades, évidemment, sur 8 heures, en clôture. Bien sûr, on m'amena, à ma demande, historien que je restais, sur les sites du siège de Sébastopol (Guerre de Crimée, en 1856) et au Palais Livadia où fut signé le pacte de Yalta. Le séjour fut parfait de bout en bout. On m'avait même flanqué d'un garde du corps... tchéchène, gigantesque et musclé, pour dissuader quiconque aurait pu songer faire quelque ennui à l'honorable étranger que j'étais, lorsque je désirais me promener à travers la ville et son port le soir ! Un comble, mais je trouvais cela amusant... Le retour fut un peu plus difficile... dans la mesure où je n'entrais évidemment pas dans certaines « combines » proposées et que l'organisateur tenta sur moi un bien inutile chantage aux billets de retour ! Je n'avais pas plié au Maroc, je n'allais pas plier ici ! Evidemment, je n'eus jamais plus de nouvelles de Volodia Tiounin (il paraît qu'il se lança par la suite dans la politique ?) et des myriades de promesses qui avaient été faites... Ni de quelques gens d'affaires qui avaient essayé de m'intéresser à de l'import-export avec l'Ukraine. Le point le plus positif de ce stage, et il suffit à lui seul à justifier tant d'efforts, a été la présence de Evgueni Bezruchko, venu depuis l'Oural, alors titulaire d'un 2^e Dan de Sensei Kanazawa, qui rejoignit aussitôt le CRB et y est resté depuis !

Il anime le « Ronin Renmei Dojo » d'Orenburg et a été nommé 5^e Dan et Expert du « Centre de Recherche Budo » en décembre 2006. A travers lui, et son action pour faire connaître « Tengu-ryu », je garde le contact avec quelques autres dojos (Moscou, Magnitogorsk, Buzuluk, Krasnodar) qui viennent régulièrement aux stages que j'anime dans la ville d'Orenburg depuis 1994 (et dont le dernier vient d'avoir lieu en juin 2008).

Après une Ecole des Cadres 1992, où je sentais à nouveau frémir la dynamique de l'association, je repartis en octobre pour Baie Comeau, sur la côte nord du Québec, pour mon 3^e stage au Canada, cette fois organisé par Nick Miller et son dojo. A vrai dire, j'avais eu quelques soucis d'incompréhension avec Jack Chenard, aussi bien sur le fond de ce que j'enseignais (alors que lors de ses premiers accueils enthousiastes il me paraissait avoir bien compris le sens de mon engagement) que sur la forme que voulait garder le CRB, une petite association de structure quasi familiale (au sens de : où tout le monde se connaissait) et conviviale, sans ambition démesurée et sans qu'il y ait besoin de titres de « responsables régionaux » délivrant eux-mêmes des grades (toujours ces grades...) en mon nom (Jack m'en avait fait expressément la demande, et avec une insistance nouvelle que je n'avais pas appréciée, dès sa visite à St-Nabor en octobre 1990). Les prochains stages au Canada se feront sans lui... qui ne viendra même plus me saluer lorsque je séjournai dans la petite ville de Baie Comeau où il m'accueillit en 1985 avec tant d'enthousiasme... Il est vrai que je ne fus encore pas au bout de mes peines avec le milieu karaté de cette ville : disons simplement que je perdis encore, et toujours en vain, beaucoup de salive à « causer » aux uns et aux autres, hors tatamis, prenant toujours sur mon petit temps de récupération, pour essayer d'aplanir certaines différences de conception des uns et des autres quant à ce qu'ils attendaient d'une pratique martiale. J'en ai retenu, au cas où il y aurait encore eu un doute, que lorsque les gens ont décidé de partir, il ne faut pas écouter leurs arguments-excuses, ne plus essayer de les convaincre de rester, il faut tout simplement les laisser partir... puisque, quoi que l'on puisse encore leur dire, ils l'ont déjà définitivement décidé dans leurs têtes. Cela, je le sais aujourd'hui, après tant d'efforts inutiles pour, à chaque nouveau cas de figure, avoir tenté de renouer un dialogue déjà impossible. A mes dépens.

A propos... Je venais d'apprendre au même moment la naissance d'un « CRB » en Bretagne, œuvre de Jean M. (cet autre karatéka que j'ai déjà été obligé d'évoquer, qui ne peut concevoir sa pratique que dans une problématique de pouvoirs, et sur le cas duquel je dois revenir), déçu de ne pas l'avoir eue, cette « responsabilité régionale » (et pour cause, elle n'a jamais existé), et dont j'avais dû me séparer fermement en raison d'une situation déjà expliquée. Ce renvoi prononcé par le Comité Directeur de notre association me valut, évidemment, ipso facto une hostilité nouvelle (de l'amour à la haine...), prononcée et tenace (comme quoi, j'aurais dû m'y résoudre plus tôt, car « chassez le naturel, il revient au galop »...). L'homme avait donc imaginé l'astuce suivante : le petit malin créa le « Comité Régional de Bretagne » (ce qui fait effectivement « CRB »...donc impossibilité de poursuite judiciaire...bravo !), comptant sur la clientèle qu'il s'était localement faite auparavant en s'appuyant sur ma réputation et sur l'ambiguïté ainsi créée. Comme je vous dis ! Il se réaffilia ensuite à l'UNAK de feu Patrick Tamburini, dont il s'était autrefois séparé, alors 2^e Dan, pour me rejoindre (avec un niveau de louanges à mon égard qui me mettaient fort mal à l'aise) avec un « profil bas » comme on dit, et en répandant auprès de qui voulait l'entendre des propos peu amènes au sujet de son ancienne appartenance... (ce qu'il doit faire actuellement s'il lui arrive d'évoquer son temps de passage au « vrai » CRB... le procédé ayant eu le temps d'être rodé). Mais il faut encore que je vous raconte... Après avoir fait quantité d'approches pour obtenir un 3^e Dan de karaté dans mon CRB, après l'avoir raté une première fois publiquement à Paris en février 1989 (pour impréparation totale), il a fini par forcer ma compréhension (et ma gentillesse pour un homme qui se dépensait tant, et qui se disait très malade, n'est-ce pas...) au point que je lui décernais ce 3^e Dan lors d'un passage de grades à Strasbourg en mars de l'année suivante. Les témoins de cette... encore, pénible prestation ne manquent pas... qui s'en souviennent encore. Mais enfin, il l'a eu, ce Dan, et je lui signai son grade en me disant que, là, il avait son « bâton de Maréchal » ! C'était sans compter avec la ténacité et la suite dans les idées de ce genre de personnage. Ecoutez bien...

En réintégrant le groupement de Patrick Tamburini, en faisant (on peut lui faire confiance sur l'efficacité en la matière) amende honorable de son premier départ (trahison ? Jacques Faieff et son épouse, l'ont vu un jour pleurer devant moi pour que je ne le rejette pas du CRB... une « séance » surréaliste), il y reçut, sans doute en cadeau de bienvenue à une fédération japonaise tentant alors de s'implanter en France (je ne veux pas mettre ses représentants mal à l'aise en évoquant le procédé...), un « 4^e Dan Japon » ! Le tour de passe-passe s'était joué sur deux ans ou trois ans. Pas mal. Joli coup. L'arriviste arrivait enfin. Je n'avais encore rien vu venir ! Les témoins de ses prestations lors des passages de grades au CRB peuvent ne pas en croire leurs oreilles. Démonstration de ce que, de trahison en trahison, et en comptant sur la naïveté et l'incroyable capacité d'oubli des gens, on grimpe allègrement dans une hiérarchie... La « technique du Ninja », que j'avais déjà évoquée plus haut ! Retenez la parfaite démonstration... Car Jean M. est un vrai maître de l'illusion, un vrai Ninja ! Je dois avouer qu'au final, il est bon, et qu'il peut donner quelques leçons à des naïfs invétérés comme moi... Mais, comme quoi, on est maître de ce qu'on peut. Je me suis dit que les karatékas bretons ne sont pas stupides, et qu'il y en aura bien qui demanderont à « voir » un jour... Encore tout faux : il a quitté la région depuis longtemps, est reparti faire un tour à la fédération sportive « officielle » (avec un Dan de plus, évidemment), où il est aujourd'hui fort connu, me suis-je entendu dire, toutes pistes brouillées... Le temps, protecteur, a fait son jeu. Bof... ce ne sont pas quelques « Dan » de plus qui changent la nature des gens : même bardé de « Dan », un petit chef restera toujours un petit chef. Restera à montrer si on peut abuser tout le monde, tout le temps, sur tout... Mais vous savez le meilleur (ou le pire)... ? Comme tant d'autres, ce type de petit chef, intouchable maintenant, sévit lors de passages de grades, confortablement installé de l'autre côté de la barrière... Et il n'a pas oublié d'essayer, depuis son éviction de mon association, d'en détourner certains responsables avec lesquels il tenta de reprendre contact (et c'est ce que je ne peux lui pardonner). Tout finit par se savoir... Jean M. laissera quand même sur son parcours deux règles d'efficacité. Règle n°1 : changer d'organisation et de maître, pour grimper plus vite dans une hiérarchie. Règle n°2 : changer de localisation, pour brouiller les pistes. Une attitude tout Budo, quoi ! Cela mérite réflexion...

Pourquoi je disais « à propos », plus haut ? Je n'ai compris que plus tard que Jack et Jean, qui se connaissaient par l'intermédiaire du CRB, avaient réuni leurs deux insatisfactions (les « responsables régionaux » frustrés !), derrière mon dos bien sûr, pour démarrer une cabale à mon endroit (je l'ai su très vite... de plusieurs sources), ce qui me fait regretter d'avoir perdu à leur contact une énergie qui eut été bien plus utile ailleurs. Encore que Jack revint en mars 1994 pour réussir dans les règles de l'art, lui, un 4^e Dan, mais ce fut aussi le « chant du cygne », la fin de notre relation. Et nous le savions déjà tous deux. Un chapitre clos, donc, cette fois, pour ces deux personnes qui s'étaient fourvoyées au CRB et que j'avais cru bon d'y recueillir. Mais que je suis content de ne pas avoir brûlé mes archives...

Pendant ce temps, mes ouvrages continuaient d'être piratés sans vergogne à droite et à gauche. « On ne copie que les bonnes choses », m'a t-on rappelé pour que j'avale la pilule... Cette année de mes 50 ans, je publiais mon 50^e livre chez Amphora... Ce fut aussi l'année de la publication du dernier numéro de mon « Ronin », le n°47 (j'avais prévu ce clin d'œil historique là...), pour des raisons que j'ai déjà dites.

15. « Ronin-infos », Dento Budo Dojo, et nouveau souffle...

Je répondis volontiers, en mai 1993, à l'invitation que m'avait faite Kenji Tokitsu, pour venir discuter avec lui à Paris, de l'avenir de son « Académie Européenne d'Arts Martiaux » (où, devinez quoi, Jean M., encore lui, s'était alors inscrit comme « chercheur » avec son « CRB » breton... !). Un entretien amical, avec franc échange de vues, mais qui ne me décida pas à abandonner l'autonomie et les spécificités de mon « Centre de Recherche Budo ». En Juillet 1993, j'élevais au titre d'Expert du CRB Hilmar Fuchs, 5^e Dan de la fédération allemande, qui était fortement présent à nos activités depuis quelques années déjà, et avait amené dans son sillage trois dojos d'outre-Rhin

tenus par ses élèves (des dojos toujours présents en 2008). En septembre, je fis imprimer le premier numéro du « Ronin-infos », petite brochure plus modeste mais aussi financièrement plus gérable que le défunt « Le Ronin ». Un porte parole, une trace de nos activités, restaient nécessaires. Je lançais également mon nouveau dojo, le « Dento Budo Dojo », pour y enseigner, complètement remis de la séparation d'avec mon premier groupe, le SUC, Karatedo, Kobudo, Tai-jitsu et Taiji-quan. Le Centre Sportif de l'Esplanade, toujours à Strasbourg, abrita pendant huit ans cette nouvelle « donne » dans mon enseignement.

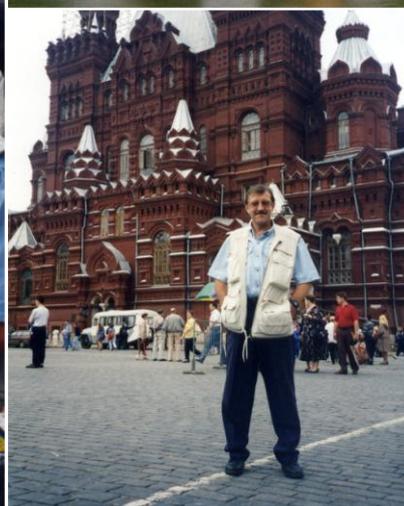
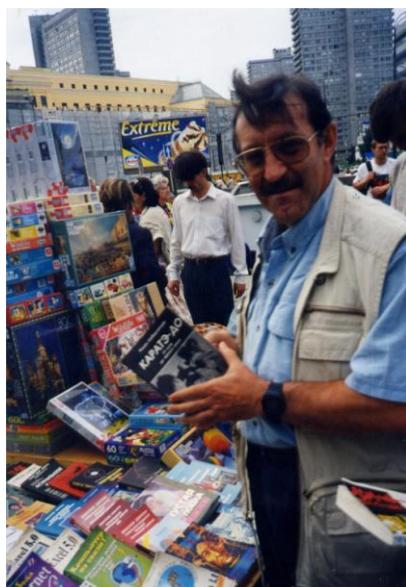


Sensei Ohtsuka à nouveau à Strasbourg, en octobre 1993

Cet automne 1993 eut encore d'autres belles couleurs avec la venue de Maître Ohtsuka Tadahiko en compagnie de son épouse Kazuko et de son assistant M. Miyazaka, pour un stage qu'il avait validé lors de ma visite au Gojukensha de Tokyo en avril 1992, mais qui avait dû être remis une première fois. Ce fut un événement qui provoqua une affluence record, entre dojos français, belges et allemands du CRB, avec quelques amis venus de Bulgarie (emmenés par l'ami « Krassi ») et de l'Oural (avec Evgueni, bien sûr !). Sensei Ohtsuka revenait exactement 20 ans après son premier séjour en Alsace et j'eus à cœur de fêter ces retrouvailles comme il se devait. Après avoir beaucoup étudié, Karatedo (Happoren-no-kata, et extraits du Bubishi, pour un vrai retour aux sources de l'art) et Tai-ji (avec Madame Ohtsuka), après avoir organisé une magnifique « Sayonara partie » pour clore la fin du stage, après lui avoir fait retrouver ma maison à St-Nabor, j'emmenai à sa demande Sensei pour une courte visite de Paris, une escapade dont il rêvait depuis longtemps et qu'il avait promise à son épouse. Beda Faessler, un karatéka suisse que j'avais rencontré chez Sensei à Tokyo en 1992, et qui parlait couramment le japonais, fut le traducteur du stage avant de nous accompagner dans la capitale. Je pense que les Ohtsuka ont réalisé leur rêve à cette occasion; en tout cas, Beda et moi avons tout fait pour que tout se déroule conformément à une précision dont les Japonais ont plus l'habitude que les Parisiens... Comme j'étais en train de terminer l'ouvrage « Koshiki Kata », qui paraîtra au printemps 1994, je pus y intégrer pour la première fois Happoren-no-kata par le dessin (je récidivais en photos dans mon « Bubishi » de 1995), répondant au vœu de Sensei Ohtsuka qui voulait m'en confier la diffusion en Europe. Puisque nous étions, disait-il, « *Brothers in Budo* » ! Ce que je n'ai cessé de faire depuis, le plus consciencieusement possible. Je publiais en même temps mon premier ouvrage en allemand, « *Karate, mit Körper und Geist* », qui était une création originale, non une traduction. Le CRB, et moi-même, avons retrouvé un nouveau souffle à la charnière des années 1993-1994, après les premières 20 années d'existence de l'association, que nous fêtons dignement en septembre...



Stage à Orenburg, Oural, Russie, en 1994

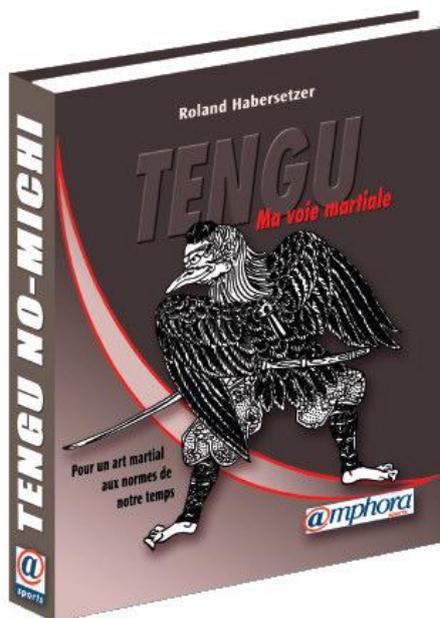


Escale à Moscou en 1996

Et je repartis vers l'Est, encore plus loin, jusqu'à Orenburg, sur l'Oural, une ville qui marque (avec un vrai monument !) la frontière entre Europe et Asie. J'étais invité, en compagnie de mon épouse, par Nikolai Rustamjan, que j'avais connu au stage de Sébastopol, qui était venu à celui de Sensei Ohtsuka à Strasbourg, et qui était alors le professeur d'Evgueni Bezrouchko. J'allais retourner plusieurs fois dans cette grande ville aux frontières de la Sibérie et du Kazakhstan, avec son marché coloré, avec ses senteurs de l'Orient, ses relents d'Histoire, que je sentis dès la première fois m'accueillir chaleureusement. Ce stage d'une semaine en Juillet 1994 dans le cadre de la « Fédération de Karatédo Traditionnel de Russie » me laisse un excellent souvenir. Non seulement j'y trouvais des participants hyper motivés, concentrés, et souvent d'un excellent niveau, mais les autorités de la ville nous avaient mis sur pied (après les incontournables discours d'ouverture de stage) un très intéressant programme de visite pour les professeurs d'histoire et de géographie que nous étions, notamment cette balade par 300 m de fond dans les mines de sel de Sol-Ilets, au retour duquel je fus d'ailleurs intronisé à la manière des cavaliers Kazhak... J'avais senti que s'initiait là une relation forte faite pour durer.

Puis je partis à nouveau vers l'Ouest... Nouveau stage au Canada, le 4^e déjà, en mars 1995, noyé dans la neige et le froid, ce qui changeait de la routine, avec une belle journée à Rivière-Bersimis, près de la réserve indienne des Betsiamites, moto-neige le long du St-Laurent pris par les glaces aux couleurs diaphanes vertes et bleues, pêche à la truite dans le lac gelé. Comme je l'ai dit, Jack bouda le stage dans la ville où il me fit venir la première fois, et où tout avait été une nouvelle fois organisé par Nick Miller. En fait, je ne revis plus jamais Jack. Au retour, passage de grades à Strasbourg avec la présentation d'un travail de Jacques Faiëff pour son 5^e Dan. Une Première dans mon concept d'attribution de ce haut grade, et une belle réussite pour Jacques. Cette année là le stage de printemps fut déplacé en Belgique, à Chiny, l'intendance étant organisée de main de maître par Alex Hauwaert et ses élèves du dojo belge de Halle. Courses folles dans le relief ardennais, entraînements en forêt, avec une traversée épique de la Semois, au grand étonnement des touristes qui descendaient la rivière en kayaks...

Puis d'autres stages de printemps, d'autres stages d'hiver, d'autres Ecoles des Cadres défilent dans ma mémoire, à nouveau plus forts, avec le souvenir que le CRB sortait définitivement de ses années de turbulences. A chacun de ces rendez-vous, je retrouvais les mêmes, de France, de Belgique, d'Allemagne, notamment, et avec cette équipe de sempai qui se déplaçait à chaque fois de si loin jusqu'à Strasbourg, je sentais que nous pouvions faire ensemble un vrai travail de progression. Je sentais aussi, depuis que ma réflexion quotidienne sur la Voie, que mes interrogations et ma soif d'apprendre, de toujours aller plus loin dans ma démarche, avaient été littéralement « percutés » par une nouvelle découverte, et que j'allais accélérer encore, passé le cap de mes 50 ans... Cette découverte, que je développerai plus loin, fut celle du Ho-jutsu... le tir à l'arme à feu, en 1994, au cours d'un premier stage de tir de police avec arme de poing... ! Elle aboutira à la création de l'Institut Tengu dès l'année suivante, berceau de ma « Voie Tengu » (Tengu-no-michi), que je posais, longuement mûrie, à l'Ecole des Cadres de septembre 2005, et que je développe dans mon dernier ouvrage « Tengu, ma voie martiale » (Amphora, novembre 2007). Elle représente, pour le reste de ma vie, l'aboutissement d'un idéal de perfection qu'il faut rechercher sur la voie du Budo. Dès l'été 1995, puis à plusieurs reprises, je suivis aux U.S.A. des stages avec des professionnels du tir de combat, parmi les plus grands. Je suivais parallèlement une formation en Suisse chez mon ami et mentor de la première heure en la matière (nous nous sommes rencontrés un soir d'automne, au fond de la Suisse francophone, en 1994), Alain Baeriswyl, avec lequel je garde toujours un contact régulier. Je développerai un peu plus loin encore ce point, fondamental dans la maturation de ma pratique.



Ma propre réflexion sur le concept d'art martial moderne...

Je fus sollicité en mai 1996 pour participer, en invité d'honneur, à l'émission de télévision de J.L. Delarue, « Ca se discute », consacrée aux arts martiaux. Pour une fois qu'on pensait à ouvrir le cercle étroit des vedettes des milieux parisiens et fédéraux... je n'allais pas refuser ! Je crois que ma présence ce mardi soir là sur les écrans surprit plus d'un, et encore davantage ce que j'étais venu dire (j'en avais préalablement annoncé la couleur aux responsables de l'émission, afin qu'il n'y ait aucune surprise quant à ma motivation), et qui n'était pas vraiment dans la lignée du langage sportif. Je dis donc fermement ce que j'avais à dire, non pas sur ma petite personne et ma « carrière » martiale (contrairement à d'autres...), mais sur le sens d'un véritable art martial (ce qui devait rester pour moi le coeur du débat) et donc aussi sur ma manière de travailler à Strasbourg, au CRB. En face, une brochette de champions de karaté et de judo notamment, où personne ne put me porter la contradiction. A voir ensuite les réactions, aussi bien dans la presse spécialisée que dans celles d'auditeurs qui ont inondé le siège du CRB de leurs courriers (et nous n'avions encore pas notre site internet !) pendant les trois semaines qui suivirent, le message avait été non seulement correctement perçu mais apprécié. Je me souviens aussi de mon retour en classe Terminale d'Obernai, le lendemain... : l'une de mes élèves, avec laquelle j'avais eu quelques différends (entre caractères « entiers »...), s'arrangea pour sortir la dernière de la classe et me dire « *Ce que vous avez dit hier soir, c'était bien...* ». Venant d'elle, j'ai aimé, je dois dire... Et nous avons tous deux fini l'année en campant dans nos positions mais avec un respect mutuel... Je garde précieusement l'enregistrement de ce « Ça se discute », pour le revoir un jour, quand j'en aurai le temps !



La steppe avec le professeur Chernykh !

Juillet 1996 : Je repartais pour la seconde fois en stage à Orenburg, dans l'Oural, encore une fois chez Nikolai Rustamjan et son élève Evgueni. J'y retrouvais également les amis Halid, Georgy, Sacha, Micha,...et je rencontrais Svetlana, qui fut, pour ce stage et les suivants, mon interprète (par le truchement de la langue allemande). A 8000 km de Strasbourg, l'enracinement du CRB était devenu réel depuis ma dernière visite il y avait déjà deux ans, ce qui était extrêmement motivant pour moi. A nouveau, ce stage avec une centaine de personnes fut intensif, et largement couvert par les medias, avec le soutien enthousiaste de nombreuses personnalités locales. Et puis cette (dynamique !) expédition dans la steppe, dans la 4 x 4 du professeur Chernykh (« *Command-car armée russe, un peu rustique, mais trèèèèèèèè solide...* ») pour rejoindre le site des antiques mines de cuivre de Kargaly, qui me fit découvrir, vraiment, ce que veut dire l'expression « montagnes russes »... Ce jeune homme à la soixantaine, qui dirigeait les fouilles du site avec ses étudiants, dans un campement écrasé par un soleil de plomb, se révéla un authentique baroudeur à la « Indiana Jones ». Il m'a dit de revenir, pour participer, quand je voudrais... Nouvelle escale à Moscou sur le retour, pour une petite visite d'une capitale que je voyais déjà changer depuis ma dernière visite, et promesse de nous revoir, sûr, dans un an.

Mars 1997 : c'était déjà mon 5^e stage au Canada, mais cette fois exclusivement au Fudoshin-dojo de Nick Miller, le seul dojo canadien alors reconnu par le CRB. Nick, que j'avais connu dès mon premier stage en 1985, est toujours là en 2008, et a depuis entraîné dans son sillage trois autres dojos canadiens. La rupture avec Jack était consommée. Jack avait été aussi excessif dans les louanges (à un point devenu même pénible, mais il ne voulait alors rien entendre) qu'il avait fait du CRB et de moi-même, qu'il fut par la suite excessif dans ses critiques et son désenchantement (« responsable régional »... !). On devrait toujours se méfier des enthousiasmes extrêmes. Ils ne durent jamais. L'amour puis la haine... Un schéma que j'ai dû subir à plusieurs reprises dans ma relation avec les autres. Comme je n'avais jamais demandé l'un, je n'ai jamais compris que je sois obligé de subir l'autre... Arcanes du coeur humain. Yvan Keller, lui même responsable du dojo suisse du Locle, m'avait rejoint pour ce stage. Ce fut un stage (pour nous européens) « polaire », avec froid, neige, tempête, traîneaux à chiens, escapade en ski-doo sur le fleuve gelé, inimitable ambiance à la brasserie du « Boucanier » de Baie Comeau, notre camp de base avant et après les cours ! Un bien-beau stage, vraiment...

En mai, nous fûmes près de 100 au stage de printemps, que l'on commençait enfin dans nos esprits à ne plus appeler « stage de Steige » (le dernier avait eu lieu...7 ans avant, déjà). C'était la seconde fois que la journée du samedi se passa toute entière dans le cadre des ruines du château du Guirbaden, dans les Vosges; à une quarantaine de kilomètres de Strasbourg. Nous reviendrons plusieurs années au Guirbaden, fière armada guerrière bardée d'armes de kobudo et de bo attachés sur les sacs à dos passés sur les keikogi, laissant les voitures sur un parking de Grendelbruch pour nous élancer dans la forêt. Dans ce cadre magnifique, nous avions cette année là la complicité d'un temps idéal, chaud et sec (alors que l'année précédente nous avions dû, en ce même endroit, nous replier très vite sous des trombes d'eau pour revenir travailler en salle, alors que les « Sempai des Steige » s'étaient, eux, juste remis à respirer d'aise...). Nous nous retrouvions ensemble, Français, Belges, Allemands, Suisses et Russes (la délégation d'Orenburg était là, avec Nikolai, Evgueni, Sacha, Vadim et Svetlana), et même une ceinture noire venue d'Almaty (Kazakhstan), unis dans un « monde Budo » qui s'exprimait dans toutes les langues sur fond d'amitié internationale. Tout le monde en est revenu fatigué, heureux, « saoulé » de techniques et même pour certains... brûlés par le soleil, pour continuer le lendemain dans la salle des sports de la Maille Brigitte, à Hautepierre, où Madame Andrée Dumas, qui gérait ce lieu avec autorité et bon coeur, était ravie de nous retrouver à chaque stage, elle qui avait très rapidement appris à connaître chacun et chacune par son prénom ! L'équipe russe poursuivit encore son séjour pendant une semaine avec des entraînements quotidiens au « Dento Budo Dojo » et au dojo du Gazelec de Strasbourg, pour un plein de techniques, de sensations, et d'amitié à ramener chez eux. Nous n'avions pas fini de les revoir ! Ni d'ailleurs, les Allemands, ni les Belges, ni les Suisses, ni... ni... A l'issue de ce stage de printemps, l'Allemand Hilmar Fuchs, 5^e dan et Expert du CRB, que tout le monde, à commencer par moi, appréciait beaucoup à chaque nouvelle rencontre, nous annonçait qu'il déménageait aux U.S.A. avec son épouse Marlène, pour un nouveau départ dans la vie. En 10 ans de présence, Hilmar avait habitué tout le monde à un sourire, une gentillesse, une compétence, qui nous manquaient déjà.



avec Jacques et Alex, mes deux seuls Experts en novembre 1997

On comprend la joie de tous lorsque Hilmar et Marlène sont revenus nous voir à l'occasion du stage de Sensei Ohtsuka en septembre 2007, pour la première fois, dix ans plus tard... Le temps passe, vraiment...

Deux souvenirs difficiles me restent de cette année 1997. La brutale disparition, à la mi-novembre, à l'âge de 23 ans, d'Audrey S., notre « Musashi » comme je l'appelais du « Dento Budo Dojo », en raison de sa chevelure claire ramenée en chignon sur sa tête lors de nos entraînements... Elle avait fait ce choix, incompréhensible pour nous tous qui la connaissions si gentille, si jolie et si gaie, et qui l'aimions. J'y pense encore souvent aujourd'hui... Pourquoi aucun d'entre nous n'avait-il été là... Le second souvenir est celui d'une rencontre début décembre avec les 70 karatékas américains de la « United States Karatedo Kai » emmenés par Sensei John Townsley, 8^e Dan. Rencontre fort sympathique à Paris, où John m'avait demandé d'animer un cours à leur intention (j'étais allé les accueillir à la Gare du Nord, où l'équipe venait d'un tour en Angleterre), mais quelque peu déprimante en ce qui me concernait, au vu de la faiblesse technique de ces hauts gradés de ce « Team USA »... Je décidais donc de ne pas donner suite à une invitation pour Chicago... Mais cette déception là n'est rien à côté du souvenir d'Audrey...

Nouveau stage à Orenbourg à l'été 1998, particulièrement mouvementé pour moi, car je dus d'abord en revenir en catastrophe après avoir appris le soir même de mon arrivée, à l'aéroport même, le décès de ma mère. Je laissai les stagiaires en stand-by et revins le plus tôt possible assurer mon engagement auprès d'eux, c'est à dire une semaine après. Avec l'impression, à chaque nouveau passage administratif, du Consulat russe à Strasbourg, aux autorités russes des aéroports, de revivre un film... Je me souviens avoir eu de la peine à récupérer de ce deuil inattendu, de ce décalage horaire renouvelé en si peu de temps et d'une température de plus de 40° en salle... mais l'enthousiasme d'Evgueni (qui prit désormais les choses en main depuis la défection de Nikolai Rustamjan) et des siens, leur amitié et leur prévenance, me permirent de tenir. Je me décidai, à l'Ecole des Cadres de septembre 1998, à commencer à enfoncer un clou... celui de la reconsidération des composantes d'une voie réellement « martiale », qui ne se conçoit évidemment pas seulement avec le port d'un keikogi... Mais il était encore un peu trop tôt pour aller vraiment plus loin. Je soupçonne aussi que l'on a dû croire à une sorte de nouvelle lubie de ma part, qu'il fallait laisser passer ! Je veux parler des bases de « Tengu-no-michi », que je désirais pourtant très fort, et en toute responsabilité, installer dans la tradition « martiale ». J'y reviendrai plus bas.



Ecole des Cadres 1998

L'été 1999 restera dans la mémoire collective du CRB comme celui d'une sorte d'« Université d'été » vécue chez Nick Miller, au Canada... Pour ce 6^e stage à Baie Comeau je fus accompagné de mes deux Experts Jacques et Alex, ainsi qu'une douzaine de membres CRB de France, de Belgique et d'Allemagne, histoire de bien marquer la confiance que nous placions dans le « Fudoshin Dojo » de Nick. Tout fut organisé par ce dernier, et son Comité, de façon irréprochable, dès notre prise en charge à l'aéroport. Tant de souvenirs accumulés en si peu de temps... le grand père de Nick, un sacré baroudeur avec plein d'histoires de trappeur, fut fait ceinture noire d'honneur du CRB à 87 ans... (et, pour l'occasion, ravi, revêtit un keikogi pour la première fois de sa vie.



Le CRB en stage au Canada, juillet 1999

Que de visites encore, entre réserves indiennes des Montagnais et baleines de Tadoussac. Encore un grand moment dans l'histoire du CRB... Nous en profitons pour célébrer sur place (au restaurant « Boucanier », bien sûr, où nous avons déjà nos habitudes !) les 25 ans de la création de l'association, maintenant bien établie avec une reconnaissance internationale, un anniversaire que nous rééditions dès l'automne à Strasbourg avec la solennité qui s'imposait. Un quart de siècle d'existence, avec tant d'aventures, ce n'était déjà pas rien ! Je marquais également le coup en publiant une brochure commémorative, avec des pages couleurs, une formule que je renouvelais jusqu'en 2008 sous forme d'une brochure annuelle intitulée « Roninfos », faisant le bilan de nos activités. Comme à l'habitude, son impression fut entièrement à la charge de l'association, sans aucune aide extérieure, et nous pouvions être fiers de cela. Nous payions volontiers le prix de notre liberté ! Et je payais largement la mienne : comme les précédentes publications du CRB, « Le Ronin » puis « Ronin-infos », j'en assurais l'entière fabrication, de la conception à l'impression et jusqu'à la distribution dans nos dojos... Il faut quand même que je le répète ici : se donner « les moyens d'une politique » a toujours un coût...

En automne fut inaugurée une nouvelle formule pour notre Ecole des Cadres, qui fut déplacée (et elle l'est restée depuis) dans les bâtiments du Foyer International de l'Amitié (FAI) de Schirmeck-La Claquette, dans les Vosges. Cela s'avéra très vite une excellente formule pour ce week-end annuel consacré à la méthodologie de l'enseignement tel que je voulais qu'elle se développe dans mon association. Parallèlement à l'étude de katas traditionnels, en Shotokan et Wado-ryu, je repris le thème de la « Voie Tengu », que j'avais déjà introduit deux ans auparavant. Mais cette fois avec encore davantage d'insistance, au retour d'un nouveau stage aux U.S.A., en proposant des exercices (drills) de karaté adapté au nouveau concept que je voulais développer,

et qui était à l'opposé de celui du Budo-sport ou du Budo-musée. Mon discours passait déjà beaucoup mieux qu'à l'Ecole des Cadres 1998... L'idée avait cheminé dans les esprits... ! J'y évoquais donc ce que pourrait être une vraie synthèse de techniques de combat en phase avec l'époque actuelle. En précisant l'ouverture en ce domaine que voulait suggérer l'Institut Tengu (*Tengu Gakuin*), une prolongation en quelque sorte du « Centre de Recherche Budo » (*Budo Kenlyu Kai*). Avec force illustrations sur le tatami. Ce ne fut pas vraiment évident, à vrai dire... La prise de conscience d'un monde « réel », extérieur à ce milieu « protégé » qu'est un dojo, que je décrivais soudain sans ménagement, heurta, je le sais maintenant, certaines sensibilités assoupies, bouscula certains schémas traditionnels, routiniers et confortables, choqua même certains... La voie était non-violence leur avait-on répété depuis toujours. Et voilà que j'évoquais la nécessité d'une « défense agressive »... Cette première impression mettra quelques années à se décanter, alors que je repris régulièrement le sujet (plus lentement et plus prudemment sans doute !), permettant aux esprits de se recalcrer tout doucement sur le nouvel objectif « Tengu ». Quelques uns, tout de même mal à l'aise dans cette nouvelle direction, pas du tout prêts à se remettre en question, préférèrent nous quitter en évoquant des raisons qui ne trompèrent personne. Loin de moi l'idée de juger... J'ai toujours respecté la liberté de chacun, celle de faire SA vie comme il le souhaite. Par contre, l'orientation du CRB releva toujours de « ma » manière de voir les choses, d'où certains heurts ou crises « de croissance »... rien que de très normal). Mais, à ma grande satisfaction, la très grande majorité finit par digérer ce véritable « séisme technique et mental » auquel je l'avais assez brutalement confrontée, choisissant de continuer à me faire confiance sur la route. Dix ans après, c'est avec une joie et une satisfaction que je ne dissimule pas, que je vois ces mêmes ceintures noires, entre Canada et Oural, progresser rapidement, avec force et, je le crois, conviction, sur la « Voie Tengu » ! Mon explication avait fini par convaincre, mon message en faveur d'un « nouveau Budo » (Shin Budo), qui ne peut être qu'un « Budo de synthèse » (Sogo-Budo), par passer. Désormais, je pouvais avancer dans la définition de ma « Voie Tengu ». « *La véritable tradition dans les grandes choses, écrivait Paul Valéry, n'est point de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces choses et qui en ferait de tout autres en d'autres temps* ». L'esprit pionnier avait toujours été mien.



Une garde agressive
pour la dernière fois...en 1998

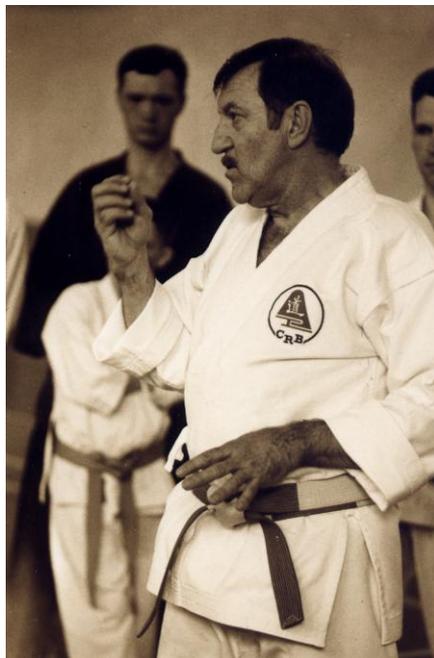


...avant Tengu-no-kamae,
définitivement adopté en 2002

Evgueni réussit brillamment son 4^e Dan lors du passage de grades à la fin de mon nouveau stage à Orenburg, en avril 2000. En marge du stage, j'y fus reçu avec de grands honneurs par une école de la ville (le Lycée n°1) où l'enseignement se faisait pour le développement de la langue et de la culture française. En Français ! Proviseur, professeurs et élèves avaient préparé pour ma venue des chants, des saynètes, des lectures d'auteurs classiques français, des discours, des décors, qui m'ont laissé sans voix devant tant d'amour exprimé pour la France. J'en étais presque gêné, à la pensée que mes élèves à moi, en Alsace, ne connaissaient pas grand chose de la Russie et de sa civilisation, et même pire, pas grand chose non plus de leurs propres auteurs que j'avais entendu évoqués avec tant de passion à 8000 km de là... Le monde à l'envers... C'était mon 7^e stage en Russie depuis 1991, et ce n'était pas fini. En fait, je refusais depuis des années d'autres invitations venant d'autres groupes russes, car je désirais me concentrer sur le groupe des fidèles de l'Oural. Il y eut une exception pour Roman Nassirov de Moscou, que je regrettai par la suite. Celui-ci m'avait convaincu de revenir à Moscou lorsqu'il était venu à Strasbourg à l'automne 2000 à l'occasion d'un autre événement majeur dans notre vie associative.



Une nouvelle fois à Orenburg en 2000



Porter la parole...

Fin octobre 2000 je réussis en effet à concrétiser un autre important projet : celui de faire revenir Sensei Ohtsuka et son épouse, cette fois pour un stage à la fois karaté et tai-ji-quan, et à la fois sur Strasbourg et sur Bruxelles. Je crois pouvoir dire qu'une fois de plus leur présence eut une importante répercussion sur les motivations de nos dojos, auxquels je montrais ainsi qu'il n'était pas question d'abandonner la voie traditionnelle, mais qu'il fallait mener celle-ci de front avec la « couleur Tengu »... ! Ils vinrent avec Kazuaki Hirooka et Haruyoshi Yomoda comme assistants. Il y eut plus de 200 stagiaires rien que sur Strasbourg, pour ce Budo Kenkyukai Gasshuku exceptionnel, représentant un impressionnant panel de dojos du monde, y compris ceux de Baie Comeau (Nick) et d'Orenburg (Evgueni). Happoren, Rokkishu, Bubishi, pour le karaté, forme des 36 du style Chen et tui-shou pour le tai-ji. Tout le monde parla le même langage, dans des idiomes différents ! Beda Faessler avait refait le déplacement pour nous apporter son aide dans les traductions. Après la traditionnelle « Sayonara Party », puis une nouvelle visite des maîtres du Gojukensha à St-Nabor (pour de nouvelles discussions dans mon salon autour de l'ouvrage « Bubishi »), le stage se poursuivit ensuite sur Bruxelles, où l'équipe d'Alex Hauwaert prit efficacement la relève en ce qui concernait l'organisation pratique. Avec le même succès ! Nos amis japonais repartirent avec moult cadeaux et... quelques exemplaires de mon tout nouvel ouvrage, qui les laissa je crois assez admiratifs devant la somme de travail qu'ils devinaient, « L'Encyclopédie des Arts Martiaux », dont la première édition venait de paraître. Je crois qu'avec ce titre j'avais encore surpris pas mal de monde... Mon épouse Gabrielle avait encore une fois accepté de m'aider dans ce travail (après tant de livres, qu'elle avait TOUS tapés à la machine à écrire...) et, à partir d'archives que je classais depuis une quarantaine d'années (et dont d'autres s'étaient déjà amplement servi à droite et à gauche, sans citer leurs sources...), nous avons travaillé d'arrache pied pendant quatre ans pour mettre tout cela en forme. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ? Mais aurais-je pu m'y atteler plus tôt ? C'était, me prévint-elle, sa dernière contribution à mon « oeuvre »... position que je comprends parfaitement ! Depuis, et après une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage sortie en 2004, je travaille, cette fois tout à fait seul avec le traitement de texte de mon ordinateur (je vois aujourd'hui ce que devait être l'esclavage d'une machine à écrire, dans le temps...), et ce pratiquement chaque semaine (!) pour réactualiser et augmenter encore la matière de ce volume (une question de respect de mes lecteurs), dans l'hypothèse d'une réédition dans quelques années (?). Mais cela ne dépendra évidemment pas de moi. Mais je tiens mon fichier de corrections-ajouts-réactualisations à jour, prêt à intervenir dès que l'éditeur aura envie de me le demander. On peut rêver !

Je tenais en janvier 2001 mon déjà 18^e (!) séminaire international de tai-ji-quan, un rendez-vous bien installé à Strasbourg, qui drainait non seulement mes propres élèves de France, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, mais aussi, dans la limite des places disponibles, pas mal d'autres étudiants avancés qui avaient entendu parler de ce cours (il fallut certaines années refuser du monde car la salle de la rue Louvois n'était pas immense...). Fin mars, je répondais à la demande pressante formulée par Roman Nassirov de venir diriger un stage dans son dojo de Moscou. Il faut dire que nous nous connaissions depuis 10 ans (depuis le premier stage en 1991 chez Serge Wunsch, qui avait été son professeur, et au cours duquel je lui remis le 3^e Dan) et qu'après un long séjour professionnel au Japon, Roman avait repris contact avec moi. Aucune raison de ne pas l'aider, d'autant qu'il avait fait l'effort de venir au stage des Sensei Ohtsuka en octobre 2000. Nouvel atterrissage donc à Cheremetievo et superbe accueil. On avait mis à ma disposition pour les traductions Olga, une collègue de l'Université de Moscou, qui parlait un français parfait et me servit de guide pendant ce séjour. On travailla bien au dojo de Roman, rien à redire. Quelques jours après, je redécollais pour Orenburg, où m'attendait un second stage programmé dans la foulée, chez Evgueni bien sûr. Impressionnant, le paysage écrasé de neige, par - 20°... impressionnants aussi les progrès qui avaient entre temps déjà été réalisés au « Ronin Renmei ». A l'issue d'une longue journée pour le voyage de retour, en encaissant quatre heures de décollage horaire jusqu'à Strasbourg, et un choc thermique de -20° à +5°, avec dès le lendemain matin la reprise au Lycée d'Obernai dans mes classes Terminales, je commençais à accuser le coup (59 ans au compteur, tout de même...). Je me promis de souffler un peu.

Mais c'était, évidemment, une promesse en l'air que je m'étais faite dans un moment de faiblesse... ! Le traditionnel stage Koshiki Kata et le passage de grades de mars eurent bien évidemment lieu sans aucun flottement de ma part, puis le stage de printemps en mai, puis les Cadres en septembre, puis un stage en octobre en Allemagne, chez Franz Scheiner à Würzburg, puis un grand stage de Chen tai-ji-quan à Bruxelles chez Alex dans la foulée, en compagnie de Sensei Ohtsuka qui était revenu avec son épouse, seuls cette fois. Ce fut encore un moment fort, juste un an après leur premier séjour dans la capitale belge. On y fit bien entendu aussi un retour sur du karaté traditionnel. Quant à moi, j'en profitais pour expliquer à Sensei, pour la première fois sur le tatami, la position « Tengu-no-kamae » que j'avais mise au point (qui l'intéressa au point qu'il me demanda s'il pouvait prendre des notes et en parler au retour à ses assistants). Cette année chargée se conclut par l'incontournable kan-geiko en décembre à Strasbourg, où je fêtais le 40^e anniversaire de ma « ceinture noire » !... J'allais oublier : en avril de cette année 2001 j'avais effectué mon 4^e stage de tir aux U.S.A, à la « Heckler and Koch Training Division » dans le Colorado, et j'en revenais avec un autre certificat de compétence. Non, avec tout ça cette année là ne m'a même pas donné la migraine... Quand on aime... Et puis, on a beau savoir, intellectuellement, qu'il ne faut tout de même pas en faire trop... et qu'un jour arrive pour chacun où il est rattrapé par le temps et les lois de la nature...

Ce fut au cours des trois années suivantes que l'automne arriva, vraiment...

LI. Automne. 2000-... ?

1. Prise de conscience du temps qui passe

Je me mis à mieux sentir comment les choses commençaient à s'accélérer dans et autour de moi et, de ce moment là, je voulus être en harmonie avec le mouvement naturel de ces choses. En particulier, en me concentrant davantage encore sur la consolidation de ma « maison », qu'il faudrait bien que je laisse un jour derrière moi. Plus que jamais, ce « sentiment d'urgence » dans les choses à faire... Tout ce que je pouvais faire à partir de maintenant, était bien moins de penser à l'agrandir encore (les nombreux déboires des années antérieures m'avaient tout de même fait admettre que le stress auquel ce genre de rêve était lié n'apportait rien de bon, et entamait lentement mais sûrement ce qui me restait de mon capital d'énergie) qu'à la rendre agréable pour que d'autres aient envie de la prendre en charge et de l'habiter après moi. Tant de fois déjà j'avais essayé d'en rester enfin à ce plan minimum, en oubliant enfin tous ces appels au secours venant à moi depuis 40 ans, qui me faisaient régulièrement reprendre un rêve tant de fois recommencé, tant de fois éteint par la réalité finale, au contact de la « véracité » des gens qui l'avaient pourtant initié. Tant et tant de fois déjà j'avais annoncé que j'allais ralentir le rythme. Jamais je n'ai pu le faire vraiment, au point d'en fatiguer plus d'un, de ceux qui, bien plus jeunes, essayaient de courir comme ils pouvaient par derrière, en se demandant quand viendrait l'heure où ils pourraient, « eux », avoir le droit de s'arrêter... Or moi, devant, je n'arrêtais toujours pas... Je comprends aujourd'hui que cela a dû être frustrant à la longue ! Je ne l'ai pas fait exprès... J'ai perdu beaucoup de membres de mon association (je ne dis pas, hélas, élèves, car ils ne voulurent pas vraiment l'être tous, mais cela je mis du temps à le comprendre), entre « responsables régionaux » déçus et tous leurs élèves du coup, et ceux qui ne pouvaient admettre qu'ils n'avaient pas enfin droit (au sein d'une association qui la leur devait puisqu'ils en avaient été, c'est vrai, de réels moteurs de croissance) au repos d'une sorte de « rente de situation », avec distinctions, et droits divers dûs aux « anciens ». Or... ça galopait toujours devant, avec des idées toujours neuves, jusqu'à ce concept « Tengu » qui, en ouvrant de nouveaux et lointains horizons, éloignait définitivement pour beaucoup l'heure d'une retraite (sur fond de stabilisation technique...) qu'ils pensaient méritée après tant d'années déjà passées en ma compagnie. Je ne crois pas me tromper dans cette analyse... ! Mais mes derniers élèves de Terminales du Lycée d'Obernai, au cours des dernières années avant ma retraite, ont été pour quelque chose aussi dans ma prise de conscience et ma décision de gérer le reste de ma vie un peu autrement tout de même.

Cette année 2002 fut en effet celle de ma retraite professionnelle; j'eus 60 ans en mai et pris congé de mes gars et de mes filles avant leur baccalauréat de juin. Nous avons beaucoup parlé les dernières semaines, ils avaient tant de questions personnelles à mon endroit (« *Monsieur...c'est vrai ? Vous êtes « champion » de Karaté ? Vous avez écrit combien de livres ? Vous avez des armes, etc... C'est quoi, ceci, cela ? Est-il vrai que... ?* ») et je les avais autorisé à me les poser (ce que je n'avais JAMAIS permis jusque là, pour ne pas perdre notre temps face à des programmes lourds, et glisser vers des rapports faciles et orientés qui n'avaient pas lieu d'être dans ce cadre). Alors que je leur avais expliqué en quoi consistait cette fameuse énergie vitale qu'on « servait » maintenant, pour tout et pour rien, dans de nombreuses revues spécialisées, ne voilà-t-il pas que le thème de la fête d'adieu qu'ils m'avaient organisée tournait de manière très orientée autour de « *Bonne chance, gérez le plus longtemps possible votre courbe de Ki* »... Je me suis dit que je ne devrais pas laisser cela tomber dans l'oreille d'un sourd... S'ils savaient comme je pense si souvent à eux depuis... et que leur contact, même studieux (il l'a toujours été, enrobé de tant de contacts humains), me manque... Bon !

Je me décidais lors du passage de grades de mars 2002 à délivrer mon premier Rakkudan (6^e Dan), à Jacques Faieff bien sûr. Après 32 ans sur la route à mes côtés, sans jamais défaillir et en progressant toujours jusqu'à ce concept « Tengu » dont je veux parler maintenant, et à l'âge de 45 ans, rien que de plus normal. Et Jacques n'a, lui, jamais eux à pratiquer la « technique du Ninja »...vous voyez maintenant ce que je veux dire... Vous en trouvez beaucoup, de disciples au Japon qui ont été aussi longtemps aux côtés de leur sensei ?... Juste un petit rappel pour quelques esprits chagrins qui apprirent la nouvelle de l'extérieur... De fait, il n'y eut pas une seule kateka du CRB, d'aucun pays, qui ne se soit réjoui en toute sincérité de la promotion de Jacques ! Ce fut un grand jour pour tout le monde. Une Première dans toute l'histoire du CRB, le franchissement d'une étape, l'enracinement d'une école d'arts martial (ryu), et cela n'avait échappé à personne. L'année commençait fort.

Je repartais encore une fois en avril en stage à Moscou, chez Roman Nassirov. Ce fut le dernier. Hors le plaisir d'y retrouver Evgueni et ses gars, qui avaient fait spécialement le voyage depuis l'Oural (une nuit et un jour en train, quand même...), et Olga, mon interprète attitrée, je sentis d'emblée qu'en un an les choses avaient pas mal changé au dojo moscovite. Et l'inévitable passage de grades final confirma que... entre un « certain » Maroc et une « certaine » Russie on retrouvait toujours les mêmes comportements. A chaque fois, dès lors qu'il est question de grades, l'attitude d'une immense majorité d'hommes change... Pour trop de gens, avoir un grade, c'est obtenir un pouvoir sur les autres. Je n'ai jamais compris cette motivation, car je n'ai jamais eu d'ambition pour le pouvoir en tant que tel. Si je l'avais eu... et si, donc, j'avais mis autant d'énergie dans ce plan de carrière là que celle que j'ai mise dans mes enseignements, on l'aurait su, et senti, après tant d'années ! Je peux le garantir... Non, en ce qui me concerne, chaque nouvelle étape dans le grade me permettait... d'être mieux écouté ! A tort ou à raison, mais c'était comme ça que c'était perçu dans l'esprit des gens. J'ai toujours pensé, écrit, que c'est l'homme qui fait le grade, et sûrement pas le contraire. Et que plus ce grade était élevé, plus il était lourd à porter. A assumer. Qu'un grade était la confirmation d'un état, pas un objectif en soi. Fichus passages de grades, qui pourrissent les relations dans les dojos, gangrènent l'esprit des gens, font prendre des vessies pour des lanternes. J'ai toujours dit que tout serait si différent si les gens cessaient d'avoir besoin d'être jugés (toujours positivement, bien entendu, sinon ils contestent...), si les gens cessaient d'avoir besoin de hiérarchie (où ils occuperaient le haut de la pyramide, bien entendu, sinon ils contestent...), si les gens cessaient de vouloir juger les autres... Mais, je sais, du coup la moitié au moins des effectifs des pratiquants d'arts martiaux disparaîtrait... Napoléon disait qu'il faut « des hochets pour mener les hommes »... Un constat vieux comme la civilisation. Fichus passages de grades ! Je ne me souviens pas d'un seul, de tout mon « temps », d'ici ou de là-bas, d'il y a 40 ans comme d'hier encore, où il n'y a pas eu de grincements de dents, d'incompréhensions devant le verdict, de contestations, de ruptures, et même parfois de pleurs (!!!). Sauf en Russie... où les gens ne s'en prennent qu'à eux-mêmes en cas d'échec, rare d'ailleurs car les candidats que j'ai eu à juger s'y préparent avec un sérieux exceptionnel.

Ailleurs, j'ai eu droit à de véritables psycho-drames ! Comme s'il ne pouvait jamais y avoir rien de plus grave dans la vie. J'en ai plus qu'assez, de ces rendez-vous réguliers où tant de prétendus « guerriers » ont besoin d'une cellule de soutien psychologique (et rien que pour eux, individuellement) dès lors qu'on les met face aux réalités. Parfois je suis fatigué de l'être humain dès qu'il est mis à nu... Et chaque passage de grades met à nu... Je voudrais bien faire plaisir à tout le monde (!!!), mais il ne sera jamais question de transiger à propos de la délivrance d'un grade. Quand m'épargnera-t-on les passages de grades, et le triste spectacle de ceux qui ne sont pas reçus... ?

A Moscou, donc, cette fois là encore, il n'était pas question pour moi d'officialiser des reconnaissances de grades décernés ailleurs, dans des conditions invérifiables et selon des standards complètement différents des miens. Dans ce domaine, Roman n'avait pas joué le jeu... Je découvris que son affiliation au CRB n'avait été que brouillard et politique d'opportunisme. Incompréhension et déception... J'en eus définitivement assez de cette reproduction stérile des mêmes schémas de la médiocrité humaine et de la mauvaise foi érigée en système par tant de dirigeants, ici comme partout. Je coupais donc court à tout essai de séduction par le biais d'une promesse très officielle d'échanges franco-russes déjà validés au niveau de l'administration moscovite. Tant pis... Pas avec moi ! *Dasvidanié*... au revoir ! Ils ne savent rien, ceux qui me dénigrent avec tant de courage, de tous ces refus de collaborations juteuses, depuis plus de 40 ans, que bon nombre aurait accepté en se justifiant avec plein d'excuses faciles a posteriori... Ils savent, ces gens là, que j'ai refusé quelques ponts d'or et... tout ce qui pouvait aller avec ? Pire : peut-être que s'ils savaient, ils ne comprendraient pas ! J'ai toujours été un budoka alsacien (tête de..., ben oui) avec des principes, et le suis encore. Aucune chance de me les laisser acheter. Mais je dois bien admettre qu'au final, le bilan global de toutes mes actions vers l'Est, depuis la Roumanie en 1976, puis en Hongrie, Bulgarie, Ukraine, Russie, est plus qu'en demi-teintes... N'y aurait-il encore Evgueni et les siens à Orenbourg... Cette honnête prise de conscience dans l'avion qui m'a ramené de Moscou en avril 2002, a été un déclic ultime : j'étais décidément trop « vieux » maintenant pour ce genre d'éternelle stupidité. Ce n'était pas que parce que les « temps changent » (flash-back sur la remarque de Sensei Hisataka Masayuki à Tokyo en 1982...) que j'avais envie de changer avec le temps ! Mais maintenant j'étais enfin dégrisé de mon impossible rêve idéal, j'avais compris qu'il était pour moi grand temps de me retirer de ce « temps là »... J'allais désormais consacrer le reste de mon énergie à défendre, juste défendre, mais « mordicus », mon petit pré-carré. Ceux qui voulaient vraiment savoir, pouvaient savoir que ce petit espace là existe, et le rejoindre à tout instant, mais moi je n'irai plus rechercher personne... Je n'allais plus chercher à jouer à moi tout seul l'éternel rôle du sauveteur d'une « espèce (Budo) en voie de disparition » ! Don Quichotte lui-même a fini par être pathétiquement ridicule à s'en prendre à des moulins à vent ! Telles étaient mes pensées et mes résolutions lorsque j'entrai, officiellement du moins, dans l'âge respectable de la retraite... !

Notre stage de printemps, le week-end de Pentecôte 2002, ne marqua pas nos annales. Plusieurs de nos voitures sagement rangées au parking forestier d'où partait le chemin vers la ruine du Bernstein (que nous avons déjà pris à plusieurs reprises comme cadre de nos entraînements de plein air) furent fracturées et pillées pendant notre absence. La découverte du désastre, en fin de journée, nous laissa d'abord sans voix. C'était inimaginable... Il fallut dépanner quelques amis allemands qui durent reprendre la route en keikogi mouillés, vitres cassées, sacs volés... Je ne décolérais pas et pris la décision que nous n'alimenterions plus ce type de délinquance, donc que nous resterions désormais prudemment basés sur les salles de sport de Strasbourg, avec des parkings que nous pouvions surveiller... Dans l'immédiat, la fête fut gâchée cette année là ! Nous eûmes tout de même un peu de chance : la Gendarmerie locale m'appela dès le lendemain, lundi, pour m'avertir de ce qu'un promeneur avait trouvé des sacs abandonnés (pourtant nous avons nous-mêmes cherché loin la veille à travers la forêt), juste avant qu'ils ne soient mouillés par la pluie. Gabrielle et moi allions donc les récupérer (beau lundi de Pentecôte où avait été prévu un déjeuner en famille) et nous en fîmes aussitôt l'envoi à nos amis volés. Il manquait toutefois, évidemment, de l'argent et des cartes de crédits. Tous ces amis, volés, sont pourtant revenus sans hésitation dès le prochain stage en Alsace... Quand on aime...

L'Ecole des Cadres de septembre fut très orientée « Tengu », maintenant défini comme un « Ryu », avec le départ d'une vraie Tradition (une question pour les esprits chagrins... : comment démarre donc une Tradition... ?). Cela choqua encore, ici ou là, et la structure craqua encore un peu. C'est peut-être la raison pour laquelle J.J.G. directeur technique d'un autre dojo strasbourgeois affilié depuis très longtemps au CRB, nous annonça son intention de nous quitter. Juste une petite idée à moi... Ou alors en raison d'une perte de confiance, qu'il a préféré me cacher, dans la manière dont nous gérons notre CRB ? (mais il était lui-même au comité directeur et a validé nos décisions pendant des années). Je m'interroge encore. Il invoquait des raisons professionnelles, et ça, nous pouvions le comprendre, et l'Assemblée Générale lui fit fête ce soir là en lui remettant un beau cadeau pour toutes ses années de travail au comité. En fait, sachant depuis que J.J.G. avaient déjà pris, sans rien dire à personne, langue avec Kenji Tokitsu (dont il avait suivi l'enseignement sur Paris, au temps où il était étudiant), qu'il s'inscrit aussitôt avec l'ensemble de son dojo au groupe du sensei japonais, que tout le monde alla jusqu'à... repasser à la fédération sportive les grades obtenus au CRB (les Romains appelaient ce type de démarche rampante qu'ils imposaient à leurs vaincus : « passer sous les fourches caudines »...), je pense pouvoir dire que nous avons tous été bien naïfs ce soir là... On a été, j'ai bien été, eu... C'était le lâchage (trahison ?) « en plus », auquel je n'étais absolument pas préparé... Comment se méfier de quelqu'un qui proteste pendant des années de son dévouement, de son engagement, que mon épouse et moi recevions en ami très régulièrement à St-Nabor, souvent autour d'une tarte aux pommes qu'il appréciait (je n'ai jamais vu quelqu'un ne pas apprécier la tarte aux pommes, ou variante rhubarbe, de Gabrielle !), comment comprendre la manière de fermer la porte derrière soi, en laissant un écran de fumée pour mieux nous berner... ? Bon, c'est son choix, sa vie. Mais il a du coup rejoint un certain nombre d'autres « spécimens Budo » qui encombrant ma tête... Je l'ai dit : je déteste les gourous de toutes sortes (et maintenant je les « sens » venir de loin...), qui vivent de la crédulité des braves gens quelque part fragilisés (et il y en a tant), et dont j'ai vu les traces laissées ça et là, au cours de mes pérégrinations. D'autant que, j'aurais beau faire (!?!), je n'aurai jamais ce look asiatique qui, pour tant de gens, est, rien qu'en soi, un élément déterminant dans leur crédulité à LA vérité, celle des dits gourou bien évidemment, bien exclusivement... Devrais-je être plus clair ? Moi, depuis 50 ans, je n'ai jamais eu que ma bonne foi. Au moins je peux continuer à me voir (vieillir) chaque matin dans mon miroir... Maurice Heitz, également ceinture noire de ce dojo strasbourgeois (mais qu'ont-ils donc tous à Strasbourg ?...) qui me tourna ainsi le dos en catimini (que sont devenus tous ces karatékas que j'appréciais, qui sont partis, comme un seul homme, sans rien dire... ?) fut le seul du groupe à rester, ce qui n'était pas évident pour lui. Il alla même jusqu'à reprendre le poste de trésorier du CRB, qu'il assume depuis 2002 avec compétence, efficacité et dévouement, le tout assorti d'une bonne humeur à toute épreuve. Ce dont tout le monde lui sait gré et le remercie aujourd'hui ! De ce dojo là (qui finira bien aussi un jour à la fédération sportive, s'il n'y est pas déjà), il n'en reste qu'un, et c'est lui ! Tous les autres ont oublié qu'ils existèrent, longtemps, au CRB, et qu'ils y ont quand même appris quelque chose qui leur permet aujourd'hui de parader (???) ailleurs. Je leur souhaite de ne pas finir horriblement déçus par la manip... et leur quête de gourou. Je les prenais pour plus responsables d'eux-mêmes. Je suis en train de les oublier.

« *Quand tu as des cailloux dans ton riz, recrache les vite, tu apprécieras mieux ton riz* » dit une vieille sagesse chinoise que me rappelait un jour Henri Pléé quand je lui confiais que la vie du CRB, donc ma vie, n'avait rien d'un long fleuve tranquille (déjà en 1973 il tenta de me décourager de fonder un CRB, me prévenant que je n'aurais que des ennuis... Il n'avait pas tort, finalement, encore que je ne regrette absolument rien, malgré tant de colères et de poussées d'adrénaline devant tant de tracasseries et de mauvais procès tentés depuis...). Avec chaque nouvelle bouchée de riz, à mesure que je me laissais convaincre d'une extension possible du Centre de Recherche Budo, je reprenais aussi des cailloux, et je ne finissais pas de devoir en recracher. Aujourd'hui, à force, je sais mieux faire... encore que je me demande si tous les cailloux ont été recrachés. Mais jamais personne n'est content : du coup ne voilà-t-il pas qu'il arrive qu'on me reproche une attitude trop méfiante à l'égard de nouvelles candidatures de dojos désireux de nous rejoindre... En fait, je n'étais pas encore, toujours pas (le serai-je un jour ?), au bout de mes surprises !

Nous déplaçons notre stage d'hiver 2002 de Hautepierre au hall des sports de la S.G. d'Eschau, une commune de la banlieue sud de Strasbourg. Après 40 ans de présence dans la capitale alsacienne, intra muros, depuis le Foyer St-Joseph (où ont aujourd'hui lieu des stages de... Krav Maga !) jusqu'à la Maille Brigitte de Hautepierre, en passant par le Centre Sportif de l'Esplanade de la rue Louvois, j'avais bien compris que le CRB, et moi, n'étions plus *persona grata*, et que le service des sports de la ville allait nous bouter lentement hors les murs, visiblement sous la pression des instances des diverses fédérations sportives désireuses de récupérer des salles pour leurs manifestations et compétitions officielles. Notre indépendance marginale n'avait que trop duré (et c'est avec ce type de stratégie que l'on étouffe dans ce pays, dans une intolérance qui ne dit pas son nom, les dernières plages de liberté). J'ai bien compris cela lorsque je me rendis aux services concernés, en juin 2002, pour tenter d'expliquer calmement, une fois encore, ce que je faisais en dehors d'une fédération « sportive ». Pour m'entendre demander, par deux jeunes fonctionnaires de la ville, pourquoi je ne trouvais pas à la Fédération Française de Karaté (FFKAMA) ces valeurs que, m'assuraient-ils, ils comprenaient si bien... Mais c'était bien là tout le problème ! J'en eus soudain assez, à l'idée que ce genre d'hypocrisie de s'arrêterait jamais, avec d'autres fonctionnaires qui demain suivraient encore ceux-là, et qu'il faudrait recommencer la même démonstration... Alors, comme on ne pouvait plus, me dit-on d'un air navré, m'assurer des réservations de salle que très ponctuellement, au mieux trois semaines avant la manifestation (et encore : s'il n'y avait pas en dernier ressort un championnat de ping-pong ou d'autre chose...), je quittais les lieux en disant que j'avais bien compris le message. C'est donc grâce à Jean Blumenfeld, un élève qui m'avait rejoint en 1971, et est resté jusqu'à ce jour (même après le voyage au Japon de 1984, dont il fut, et dont il est le dernier avec Jacques Faiëff à être resté actif au CRB), également judoka à Eschau, que nous pûmes une fois de plus migrer... D'un mal surgit parfois un bien, dit un vieux dicton : Eschau abrite depuis tous nos stages, dans un cadre qui nous convient fort bien, avec un parking facile hors de la ville, où nous pouvons encore laisser nos voitures sans surveillance (alors que les dernières années à Hautepierre nous obligeaient à faire des rondes tous les quarts d'heures, avec des équipes qui se relayaient...), près des autoroutes et des hôtels, où tout le monde peut rejoindre de partout. Pourvu que cela dure... Je ne renouvelais pas non plus avec la ville de Strasbourg le planning d'occupation de la salle de l'Esplanade pour les cours de karaté, de kobudo et de taichi que j'y assurais dans le cadre de mon « Dento Budo Dojo », excédé par cette nouvelle position administrative, qui prenait sa source où je savais. On m'avait assez vu... Dont acte. Le jeudi soir 27 juin 2002 fut donc un soir historique dans la longue agonie de « mon » karaté à Strasbourg : je fis monter Jean-Claude Bénis et Christophe Sivy, mes meilleures ceintures noires du dojo strasbourgeois, sur un escabeau afin qu'ils décrochent du kamiza l'effigie de Gichin Funakoshi et la calligraphie qu'avait en son temps fait pour moi Maître Ogura, « *Main du Diable, coeur du Bouddha* » (qui résumait toute sa conception de l'enseignement), et qui sont depuis replacés dans mon dojo personnel à St-Nabor. J'en avais tellement assez des tracasseries. Mais ce n'était tout de même pas rien, dans ma tête... A trois mois près, c'était la fin d'une aventure de 40 ans (création du SEC en octobre 1962, qui devint SUC, puis Dento) qui avait une paire de fois fait évoquer également pour le Budo le nom de la capitale européenne dans quelques pays du monde, à chacun de mes stages et dans tous mes livres. Une ville, « ma » ville, qui m'acculait maintenant au départ, me virant en quelque sorte au lieu de me donner une médaille commémorative (!!!). Ecoeuré, je décidais même de ne plus enseigner désormais qu'en stages, et laissais le Dento Budo Dojo à Jean-Claude, qui le déplaça fort intelligemment dans la ville de Sélestat, où ses cours commencèrent en septembre de la même année. Je lui fais confiance pour perpétuer la longue histoire de ce dojo, dont les racines remontent à si loin (www.dento-budo-dojo.fr). Et je ne le regrette pas à ce jour. La relève semble assurée.

2. Tengu-no-michi: jusqu'au bout de l'art martial



A vrai dire, ma rupture finale avec Strasbourg précipitait une décision que je tardais à prendre depuis un moment. J'avais en effet de plus en plus envie de me consacrer à la recherche d'une synthèse martiale entre l'ancien et le moderne, qui était d'ailleurs presque tout à fait au point début 2003. Il faut ici que je revienne un peu en arrière.

Après deux stages enthousiasmants qu'avait en son temps dirigé Jean-Pierre Raick au dojo du SUC, je me mis à travailler beaucoup le Iaido dans mon dojo personnel. J'avais le sentiment de progresser, en tout cas de venir de plus en plus près de ce jaillissement instantané et total de l'énergie à partir d'une décontraction totale. Une réactivité qui était bien au-delà de celle à laquelle j'étais arrivé en karaté. En marge de mes activités Budo (il restait une toute petite marge...) je faisais d'autres choses encore, quand-même, mais en pur dilettante : ski, cheval, tir de précision depuis le début des années 1980 (tout, de l'arc à la carabine, en passant par les lancers de couteau et l'arbalète...). A l'issue d'une instruction que j'avais donnée à un petit groupe de gendarmes luxembourgeois en octobre 1986, j'avais été mis dès l'année suivante en rapport avec Henri Flammang, expert du tir de police et instructeur réputé au Luxembourg. Nous avons commencé par entretenir une passionnante correspondance tournant autour des bases communes d'un « certain » Budo et de sa propre conception, très puriste, du tir à l'arme de poing. La même position que je retrouvais plus tard en Suisse avec Alain Baeriswyl, et qui répondait à quantité de questions que je me posais. Ma rencontre avec Henri Flammang, par un matin pluvieux au stand de tir de Luxembourg tint pour moi toutes ses promesses. Elle fut une révélation... C'était... ça ! Le dégainé d'une arme suivi du tir, c'était l'esprit du Iai mais avec... une quittance en plus, au bout (lorsqu'il y avait vraiment un trou dans la cible de papier, là-bas...). Dès lors que l'on était capable de faire ça, de manière renouvelée, qui ne devait rien à la chance, c'était que l'on était capable de le réaliser dans la réalité, et donc que l'on savait qu'il n'était pas question de dégainer l'arme de poing (ou le sabre...) pour jouer, faire une performance, faire plaisir à un public ou à un arbitre, parce que l'on touchait là vraiment le concept de vie-mort qui devait être au centre de toute préoccupation vraiment « martiale » ! Là, j'y étais vraiment ! Mais je ne me pris pas tout de suite le temps de suivre ce nouvel éclairage de la voie. Je le regrette, car Henri est décédé avant que je reprenne de manière suivie un entraînement sérieux avec le vrai Maître d'Armes qu'il fut (et qui me rappela cet autre rendez-vous manqué autrefois avec Monsieur Bernard de Salettes, le cavalier du Cadre Noir, qui avait déjà attiré mon attention sur certaines sensations du tir rapide...). Quand les choses viennent trop tôt... Mais on ne peut revenir en arrière.

Ce fut en mai 1994 que tout commença donc vraiment. Accepté à un stage de tir donné par l'américain Chuck Taylor, célèbre expert et héritier de Jeff Cooper, au centre de formation de la Gendarmerie de Saint-Astier (pour des « tirs en situation »), je redécouvrais les sensations du Luxembourg... Cette fois, j'entrais de plein pied dans le tir de combat à l'arme de poing, une orientation nouvelle du tir qui arrivait alors en Europe dans les cadres restreints de certains groupes de police et d'armée sous le nom de « Nouvelle Technique du Tir de Combat » (NTTC). C'était parti... De là je me rendais à l'automne en Suisse à la rencontre d'Alain Baeriswyl, Colonel dans l'armée helvétique (dont Hubert V. et Yves D., policiers français présents au stage de St-Astier, m'avaient donné l'adresse), et qui me connaissait déjà bien par mes livres, comprit ma motivation, et accéda d'emblée à ma demande d'aide. Je crois que nous nous sommes tout de suite appréciés mutuellement. Alain ayant une incroyable connaissance des choses martiales, théorique (il parle du « Go Rin No Sho » de Miyamoto Musashi comme personne !) et pratique (il faut le voir évoluer face à des cibles !), avec un inimitable sens de l'humour qui n'enlève jamais rien à la crédibilité de son enseignement, et moi ne lui faisant pas trop honte sur le terrain non plus, je crois... Que de voyages, que d'expériences, que de souvenirs depuis cette première rencontre dans une petite auberge de Grange-Marnand, un soir de brouillard... Cela dure depuis et je fais encore le voyage au coeur de la Suisse francophone pour le retrouver chaque fois que je le peux, lui et ses moniteurs de la Société Militaire de Tir au Pistolet (SMTP, et aussi ceux de sa plus récente association « Neurone Defense Systeme », NDS), souvent avec le Colonel Alex Hauwaert (qui y avait découvert lors de sa première visite en ma compagnie un concept de tir nouveau, qu'il a introduit dans son pays depuis) et Jacques Faieff, ces deux Experts du CRB étant les seuls à maîtriser également aujourd'hui le Ho-jutsu (tir), qui est aujourd'hui le 3^e domaine de compétence de la « Voie Tengu ». J'avais tiré un fil, encore un... Je multipliais aussitôt les contacts avec ce monde nouveau, si différent de celui des dojos (sur la forme, sinon sur le fond, en principe). En juillet 1995 je revenais d'un premier stage aux USA avec une certification du célèbre Gunsite Training Center de l'Arizona, le centre vraiment monté au fond d'un désert par Jeff Cooper (1920-2006), le père du « tir pratique ». Je récidivais en avril 1997 avec un stage chez Clint Smith en son Thunder Ranch, alors au Texas (il s'est déplacé aujourd'hui dans l'Oregon). A peine de retour je fus qualifié en juillet 1997 en Suisse avec un brevet de moniteur militaire de l'armée suisse helvétique (fusil d'assaut, mitraillette et pistolet). Je repartis en octobre 1998 pour une certification à la Smith & Wesson Academy de Springfield, dans la Massachusetts; enfin, j'eus une qualification supplémentaire en avril 2001 après un stage à la Heckler-Koch International Training Division à Colorado-Springs, avec la police de l'état du Colorado. Je me décidais à arrêter là ce temps de formation et de me concentrer désormais sur des séminaires d'entretien périodiques chez mes amis tireurs suisses. Ce que je fais toujours à ce jour. Voici pour l'historique de ma formation dans la branche « armée » de mon concept Tengu...



à l'origine des Tengu-chikama-no-waza... ➡



J'eus ainsi, je crois pouvoir le dire, en quelques années très « denses », vécues intensément, l'instruction et l'exemple des meilleurs... Avec ce que j'avais appris auprès d'eux, je pouvais m'engager plus avant dans ma vision « martiale » de ce que je pratiquais au dojo. Ce qui avait été le seul but de mes efforts. A chaque stage aux Etats-Unis j'étais systématiquement l'« ancien », qui dut à chaque fois faire ses preuves pour être admis dans le groupe (entre 10 et 20 instructeurs locaux, à chaque fois), le seul étranger (le « frenchi »), le seul à n'appartenir ni à la police ni à l'armée. A chaque fois on s'étonna de ma présence, en tant que non professionnel, 8^e Dan de karaté (« *Mais, dans ce cas, que fais tu ici... ?* » me disait-on, stupéfait et plutôt admiratif. « *Pour apprendre...* » disais-je du haut de mes, entre 52 et 59 ans... ce qui ne manquait pas de les laisser sans voix). C'était bien... malgré des conditions matérielles difficiles (chaleurs de l'été et brûlures du soleil en Arizona et au Texas, froid intense le matin au Colorado, stress organisés, le tout dans une langue qui n'était pas la mienne, et avec un corps qui n'avait tout de même plus 20 ans...). J'ai raconté ailleurs (26 articles parus entre avril 2003 et mars 2008 dans la revue « Commando ») et par le menu cette précieuse expérience avec des épisodes parfois mouvementés, qui me faisaient me demander, éreinté, seul dans la nuit étoilée dans un paysage désertique écrasé de froid, attendant à réagir à ce qui pouvait arriver (cela faisait partie des « drills » de nuit !), ce que j'étais bien venu faire là... Je veux donc simplement souligner ici que personne ne m'a aidé dans une telle démarche, hormis Alain, qui l'a toujours fait, et fort efficacement (il ne fait jamais rien d'inefficace !). Ce fut une démarche pionnière, car peu de Français, aucun dans certains cas, n'y avaient été avant moi. Et tout cela à mes frais, bien entendu... Voyages, séjours, déplacements intérieurs, frais de cours, munitions, ces stages m'ont coûté une petite fortune. Je veux le dire ici à ceux que ce type d'engagement a étonnés, dérangé, choqué... Je veux aussi leur dire : soumettez-vous déjà ce type de parcours avant de seulement penser à vous permettre un avis... ! Je ne regrette rien, bien sûr, c'est juste pour dire que pour arriver à structurer mon concept « Tengu », j'ai sacrifié à un nécessaire temps d'apprentissage, avec ses défis et ses fatigues, et aussi largement payé mon écot. Juste pour mieux étayer la crédibilité de ma démarche Budo. Et aussi que je n'ai pas eu un jour un petit flash dans ma tête, aboutissant à une lubie pour, simplement, me démarquer quelque part... On n'engage pas tant de frais à la légère, on ne s'impose pas tant de contraintes physiques, on ne remet pas en question une position confortable déjà largement obtenue et validée, juste pour « jouer »... L'idée doit être forte. N'en déplaise à mes détracteurs, je n'eus pas non plus de « révélation » d'un Tengu après avoir un jour compris le langage des oiseaux au fond d'un forêt (encore qu'il y en ait à qui ce type d'affabulation plairait davantage que l'honnête aveu d'un dur apprentissage au fin fond de nulle part), ou en revenant d'un jeûne prolongé sur une montagne, en ayant finalement absorbé dans un temple quelques « herbes » (hallucinogènes) pour ne pas mourir complètement de faim... Me laisser inspirer dans un rêve au cours d'une sieste au pied d'un arbre fruitier dans mon jardin, puis venir pontifier et tromper quelques esprits fragiles, m'eut coûté certainement beaucoup moins cher... ! Compris, la nuance ? C'est que je n'ai pas la « fibre gourou »... !



*Le temps du Samuraï, au service,
du Ronin, qui découvre seul, enfin du Tengu, qui propose...*

Je nommais « Tengu-no-michi », ce que serait désormais « ma » voie. Cette direction martiale tenant compte des mêmes besoins et réponses anciens comme modernes, est aujourd'hui la colonne vertébrale de mon enseignement du karaté et des kobudo. Cette « Voie Tengu » est un « autre choix de pratique », non ludique, non démonstrative, mais terriblement réaliste, adaptée à notre environnement actuel. Après 40 ans de travail classique, à répéter et à répéter les mêmes schémas techniques, en cherchant à justifier tout et son contraire tellement je faisais confiance aux affirmations des uns et des autres (que je pensais plus autorisées que les miennes...), j'ai été frappé par une autre approche de l'art du combat. Une approche vraiment globale et totale. « *Penser combat, pas arme* », pas tel ou tel art martial en particulier, en telle ou telle tenue, telle est la vérité (sur le terrain du monde réel)... Donc, quelque part, s'affranchir d'une technique, toujours limitée et formatée, pour découvrir enfin l'esprit qui devrait présider au combat (ou au non-combat). Le reste étant relatif et donc secondaire. C'était pourtant écrit partout, répété par les vieux maîtres eux-mêmes... Non, je n'ai en rien inventé une technique (qui peut encore oser prétendre inventer de nouvelles techniques ?), j'ai juste approfondi un comportement, et me suis interrogé sur la manière de l'apprendre et le vivre à travers des techniques adéquates, qui existent déjà pour peu qu'on les dépoussière de leur gangue sportive. J'ai pensé à ramener au dojo, le principe des « drills » du tir de combat en situation réelle. A main nue s'entend, surtout et d'abord. Puis j'ai élargi, pour ceux qui le veulent et y ont légalement accès, à un troisième domaine de compétence (après le Karaté, puis le Kobudo classique, le Ho-jutsu, sur lequel je vais revenir plus bas). Pour avoir assez longtemps décortiqué la vie des maîtres que tout le monde vénère aujourd'hui, parfois jalousement d'école à école, j'ai pu me rendre à l'évidence que ma démarche n'avait rien d'iconoclaste : ces « vieux maîtres », au Japon, en Chine ou ailleurs, ont tous fait pareil, toujours, sans même attendre d'avoir mon âge quand ils ont osé ce type de démarche. Trop peu de gens savent cela aujourd'hui. Trop peu de gens ne peuvent même aller jusqu'à l'idée de l'admettre, rassurés à penser que toute technique a toujours été parfaitement traçable depuis des temps très anciens et que la fameuse « Tradition » qu'ils brandissent comme un étendard est quelque chose qui s'est transmis immuable depuis des siècles... Sinon ils ne diraient pas n'importe quoi, pour cacher leur conformisme arrangeant derrière une Tradition-alibi qui a bon dos... Il leur est plus facile de ne pas comprendre, de se braquer, de se draper dans « leur » vérité, de refuser que, par définition, la pratique d'un art martial doit permettre l'évolution, à l'intérieur (perception de l'avant et de l'après technique) comme à l'extérieur (transformation de l'étape technique, pour venir en conformité avec l'intérieur, justement...). C'est donc si difficile à comprendre ? Ou si dangereux, pour tous ceux qui vivent tranquillement d'une rente de situation établie ? C'est plutôt cela... Il y en a (beaucoup), hélas, qui parlent de découvrir, dans leur approche Budo, cette « intelligence du coeur » que j'ai souvent évoquée dans mes écrits, et à laquelle ils ont souvent dit souscrire, et qui, lorsqu'ils l'ont eue devant les yeux, ont été effrayés de comprendre ce que cette évidence induit pour leur propre comportement borné et leur vécu ronronnant... Mais... c'est « leur » vie, bien sûr.

C'est lors du stage Kata de mars 2003 que je démontrerais pour la première fois mon « Tengu-no-kata », ma seule création depuis les Kumite-kata de 1974. Je voulais apporter ma pierre à la Tradition, la vraie, celle qui ne peut se justifier qu'en restant une création continue. Avec comme ossature, le concept japonais du Kata. Comme canevas d'action et de réflexion à transmettre. Je pense y avoir droit, après tout ce temps à essayer de comprendre cette Tradition et de la transmettre telle que j'en avais moi-même hérité. C'est fait, et je passerai les dernières années de ma pratique en keikogi à essayer de faire en sorte que la « Voie Tengu » soit comprise à son tour et validée par les besoins de notre époque. Lorsque j'en parlais il y a quelques années à Monsieur Bernard Dubois, Pdg des éditions Amphora, il a de suite accepté mon projet de lui consacrer un ouvrage. Mon dernier, lui ai-je promis ! Le livre « Tengu, ma voie martiale » est bien paru en novembre 2007. J'y ai mis tout ce que je pensais utile de dire pour ancrer dans ce nouveau siècle, où les déficits à venir sont inimaginables, ma « Voie Tengu » et la sensibilité qu'elle suppose. J'y écris pour annoncer dès les premières pages la couleur du contenu (extraits) :

« Je savais aussi que ce que j'avais maintenant envie de vivre et de dire ne me faciliterait pas le restant de ma vie. Que j'aurais pu, comme tant d'autres, me contenter de rester confortablement dans le cadre dont le temps, et une certaine notoriété, m'avaient entouré. (...). (Mais je voulais) gérer librement le temps qui me restait à pouvoir pratiquer. Puisqu'après 49 années de pratique et d'engagement était venu le temps, et que j'avais l'âge...(...). Les questions que je veux poser dans ce livre ne peuvent évidemment plaire à tout le monde... Se remettre en cause n'est jamais chose facile.

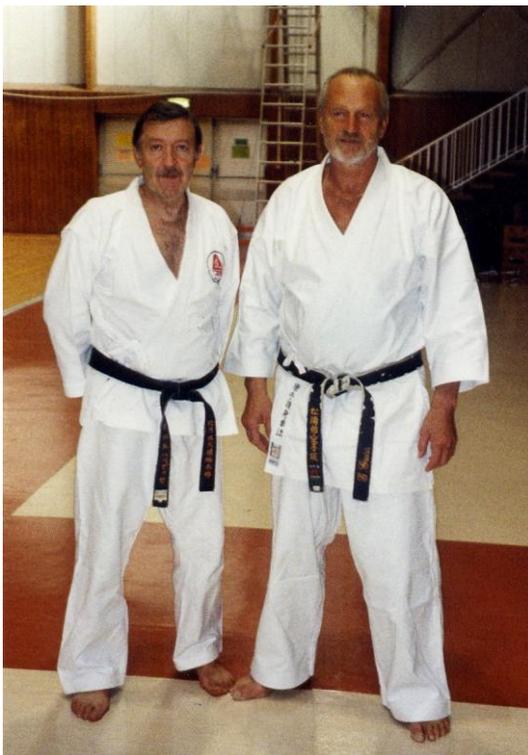
Un vieux dicton prétend que « si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... ». Je pense qu'il est un âge où l'on commence à savoir, et où l'on peut encore... Voilà que cet âge est venu pour moi. Je ne veux pas le laisser m'entraîner dans l'hiver de ma vie sans témoigner de ce qu'il m'a déjà apporté, et qu'il m'apporte encore à l'automne. Je suis de ceux qui ne changent pas de convictions au gré du temps et de ses modes. Pourtant, peu m'importe aujourd'hui de savoir si j'ai raison de poursuivre sur ce bout de route que je crois avoir enfin fini par reconnaître comme étant celui que j'ai toujours cherché. Il est aujourd'hui « ma » route, éclairant « ma » voie martiale. Et je ne veux plus rien prouver à personne. Je n'ai plus besoin de reconnaissance ni de quittance de personne. Pour tout cela il est trop tard. Tout cela m'apparaît, définitivement, dérisoire et inutile. (Mais) j'aime toujours encore trop l'art martial, je veux dire l'authentique, pour que j'accepte jamais sans rien tenter, encore et encore, de laisser faire l'entreprise de pillage auquel il est désormais livré.

(Les nouvelles générations) doivent être convaincues que le temps est venu de conserver précieusement l'enseignement des authentiques Kakuto-Bugei, qui pourront peut-être les aider à survivre dans ce qui risque fort d'être, demain peut-être, après-demain sûrement, les défis de quotidiens à venir. Cette mémoire martiale transmise depuis plusieurs générations ne doit pas mourir. Et tant pis si, dans notre monde de pensée tiède, où tout est fait pour étouffer la moindre capacité de réactivité, le seul fait de faire allusion à une telle perspective va sûrement choquer; puisque, c'est une vérité ancienne, « avoir raison trop tôt est socialement inacceptable»...



En octobre 2003, je me suis rendu avec plaisir à l'invitation de Gilbert Gruss de venir diriger un cours de karaté dans son fief de Lorraine. Je n'avais plus revu Gilbert depuis la fameuse enquête présidée par Marcel Lancino au printemps 1980. Un bail... Je savais que, depuis, Gilbert Gruss avait rejoint sur bien des points ma propre démarche, puisque qu'il avait fondé un Collège Européen des Ceintures Noires, en dehors d'instances fédérales qui lui sont désormais étrangères, si j'ai bien compris sa position. Cette rencontre « au sommet », ou tout au moins « historique », eut lieu à Pont à Mousson, près de Metz. Plus de 80 participants, ceintures noires, souvent haut gradés de la fédération, avaient répondu à l'appel de Gilbert pour me voir ou (pour certains) me revoir sur des tatamis, si longtemps après l'époque de ma présidence à la Section Karaté de la Ligue de l'Est.

Nombre de retrouvailles furent chaleureuses. Quant à ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de me rencontrer (et certains vinrent de très loin, après des heures de route : mais cela, on connaît bien aussi, au CRB...), ce fut l'occasion pour eux de venir faire mettre ma griffe dans quelques ouvrages, largement connus et utilisés... Bref, une bien bonne ambiance. Celle de l'entraînement, cause tout de même première de cette rencontre, fut donc de même facture ! Je désirais familiariser avec un échantillonnage de principes de travail, qui sont les miens aux stages du CRB-Institut Tengu : principes de progression dans les techniques de base et quelques enchaînements (double blocage, kake-goe et kime, gestion de l'énergie, etc...), travail avec vision périphérique, initiation à la gestuelle « Tengu », « Happoren-no-kata »... Pour beaucoup, je crois, ce fut d'abord de l'étonnement : combien parmi eux m'imaginaient (vraiment) à la retraite... Une soirée bien sympathique clôtura l'évènement, avec un dîner pris en commun, et je repris la route dès l'aube le lendemain, en emportant, précieusement emballé, un magnifique « Tengu », pièce unique réalisée avec talent à mon intention par l'artiste Patrice Morelli (également ceinture noire et stagiaire) dans la faïencerie de Longwy... C'est vrai que sur la route du retour je me laissais aller un peu à rêver à tant de souvenirs...



Rencontre avec Gilbert Gruss, en octobre 2003
si longtemps après le temps de Strasbourg...

Un mois après, je me retrouvais une nouvelle fois à Orenburg, sur l'Oural... Mon 10^e stage en Russie depuis 1991... J'avais prévu que, au vu du bilan plus que mitigé de mes efforts dans l'ensemble des pays de l'ex Europe de l'Est et l'URSS (puis Russie), ce nouveau stage serait très probablement le dernier. J'avais été, dès les années 1970 (d'abord par mes livres, ensuite par mes présences), et sans le savoir alors, à l'origine du vaste mouvement d'engouement de ces régions pour les arts martiaux japonais, et en particulier le karaté. Je retrouvais donc avec plaisir Evgueni Besroutchko, membre de ma Commission Technique du CRB, et une fois de plus l'initiateur de ce stage, ainsi que de nombreuses ceintures noires que je connaissais bien déjà, plusieurs d'entre elles ayant d'ailleurs déjà fait le déplacement à Strasbourg. Avant de repartir d'un pays où j'avais si souvent rencontré une réelle émotion au contact de tant de gens sincères (hélas noyés parmi tant d'autres...), je répondis une seconde fois, avec plaisir, à l'invitation du « Lycée n°1 » de la ville, où la langue enseignée est le Français, et ce avec une efficacité époustouflante : rencontrer des classes terminales où filles et garçons se lancent avec fougue dans une interview destinée à apaiser leur soif de connaître la France, assister à

un spectacle composé à mon intention, à coup de fables de Perrault ou de chansons françaises traditionnelles (qui peut entendre, si loin de Paris, chanter « Douce France, pays de mon enfance... » sans sentir monter dans la gorge une émotion difficile à dominer...), rencontrer les professeurs parlant une langue française parfaite et faisant état d'une exceptionnelle connaissance culturelle de notre pays, c'était beaucoup de joie ce matin là... Julia, la charmante journaliste qui couvrit le stage, avoua avec une admiration non feinte, que son père déjà, avait découvert le karaté dans les livres que j'avais publiés il y a plus de 30 ans... et que cela lui faisait « quelque chose » de m'avoir ce jour en face d'elle. A moi aussi... Une fois encore le départ fut difficile, dans une aube sombre et froide. Adieu... au revoir... qui peut prédire l'avenir ? « *Dasvidanié, spassiba bolchoï* »... Incroyable pays, où tout paraît toujours possible malgré les difficultés, avec tant de gens incroyablement sympathiques, toujours prêts à croire encore au Merveilleux, surtout dans les arts martiaux... J'avais fait remarquer au cours de l'incontournable interview finale (accompagnant chaque stage) que, contrairement à ce qui avait été écrit dans le journal local la fois précédente, je n'avais jamais été garde du corps du président François Mitterand (!), une pure invention du journaliste et que je demandais à faire rectifier...

En revenant du stage de novembre 2003, Evgueni m'avait mis dans mon bagage la coupure de presse relatant en long et en large le dernier séminaire en question. Avec la traduction... J'y découvrais cette fois que j'avais été... formateur des gardes du corps du président Mitterrand... J'étais encore monté en grade, à mon corps défendant... Comme naissent les légendes ! Et vous savez la meilleure ? Il en fut encore une fois question lors de mon récent stage dans cette ville, en juin 2008, en compagnie, pour la première fois, de Jacques Faieff et d'Alex Hauwaert (ce qui, avec Evgueni, faisait trois de mes Experts pour encadrer ce stage, sur les quatre que j'ai nommés); lors de la conférence de presse finale, un journaliste engagea sur cette même interrogation : l'avais-je été ou non... ? Mais comment faut-il le dire ??? Les légendes ont la vie très dure ! Tout comme les médisances, d'ailleurs...

13 НОЯБРЯ 2003 ГОДА
ОРЕНБУРЖСЬК **СПОРТИВНЫЙ КУРЬЕР**

Около 30 лет звезда Роланд Хабберццер стал одним из первых, кто занял в исследовании отношения к спортивно-педагогическому направлению в карате - спортивный шоу, где нужно добиваться победы над противником любой ценой. Он организовал Центр исследования Будо (СРВ), целью которого стало развитие восточных единоборств как эффективной психологической системы воспитания личности. Проводя по всему миру учебные семинары и стажировки, француз нашёл множество единомышленников, последователей этой традиционной каратэ-до.

Трудно поверить, что такой авторитетнейший в спортивном мире человек обратил внимание на российский глубинку. Однако, во своём смысле, он любит бывать в небольших городах, потому что в провинции живут более добрые люди.

Впервые Хабберццер посетил Оренбург в 1994 году. Автор этих строк познакомился с господином Хабберццером четыре года назад - тогда многих журналистов поразило полное отсутствие ласковой болтовни у мировой знаменитости. С собой он привёз обилие как с прессой, так и с теми, кто пришёл заниматься на его семинары. Присутствие свободно владеющего с французского языка на немецкий и английский, порой ставя в тупик своего переводчика.

В эти дни Оренбург в очередной раз, последний - раз принимает мастера боевых искусств. В учебно-аттестационном семинаре по традиционному каратэ-до участвуют делегации со всей России. Вел занятия и оценивал мастерство российских каратистов один из выдающихся единоборцев Европы, Президент Центра Исследования Будо, обладатель восьмого Дана каратэ-до Роланд Хабберццер.

«Я МНОГОЕ СДЕЛАЛ И ДОВОЛЕН ЭТИМ»

На разминке.

«КАКАЯ ЖИЗНЬ?» 11 ноября 2003 г. №44 (438) 13

Мастер проводит аттестацию.

КАРАТЭ - СИСТЕМА ВОСПИТАНИЯ

В Советском Союзе долгое время каратэ было запрещено. И люди, увлекающиеся этим видом боевых искусств, подпольно передавали вышедшую в свет книгу уже известного тогда Роланда Хабберццера. Моему отцу в 1979 году чудом удалось раздобыть негативы, и они с мамой ночами напролет печатали черно-белые снимки, по которым папа осваивал школу Шотокан. И коробка с теми фотографиями знаменитого французского каратиста долгие годы была самым ценным предметом в нашей квартире.

Центр Исследования Будо, более 30 лет возглавляемый Хабберццером, уникален тем, что своей главной целью видит развитие восточных единоборств не как спортивного шоу, а как эффективной педагогической системы воспитания личности.

Как можно в таком виде спорта показать результаты? - Один удар - одна жизнь, - говорит Роланд Хабберццер. - Представьте себе бой, когда один выходит победителем из поединка, другой оказывается побеждённым. Но, если убрать судей и сказать, что из зала выйдет только один человек, исход боя будет иным. И это потому, что цена ошибки другая.

Потому, проводя семинары в странах Европы, Хабберццер проповедует определённую идеологию и жесткие нравственные принципы боевого искусства.

Мастер каратэ посетил Оренбург в шестой раз по приглашению генерального директора Благотворительного фонда «Канку», обладателя четвертого дана Чёрного пояса Евгения Безручко. Но это, к сожалению, последний приезд Мастера в Россию: возраст уже не позволяет ему делать ежегодные перелёты. Да и технический уровень России господина Хабберццера считает достаточно высоким. Идеи Центра, его нравственные принципы на местах уже могут продвигать инструкторы каратэ-до.

Программа семинара включала в себя и несколько тренировок, которые проходили в спортивном комплексе «Урал». Мастер показывал ученикам новые позиции, отработывал с ними технику, аттестовал спортсменов. Обладателем первого Дана Чёрного пояса стал Олег Котин из Бузулука, а второй Дан подтвердили оренбуржца Валентин Водоглянов и бузулучанин Александр Минев. Третий Дан присвоил Александр Терентьев из Оренбурга.

Юлия Щербина.

La presse a toujours bien couvert bien mes stages à Orenburg.

Deux semaines plus tard, ce fut mon 40° stage d'hiver (kan geiko) de Strasbourg... J'avais, parallèlement à tout ça, commencé un travail éditorial, que j'allais suivre mois après mois entre 2003 et 2008, dans plusieurs magazines : « Ceinture Noire », « Commando » et « Dragon »... A l'arrivée (2008), un total de 60 articles, toujours illustrés, sur quelques 290 pages format revue... Pas trop mal, je trouve, honnêtement... Tout le monde n'a pas (bien) compris une telle production... Evident, pourtant : j'avais une formidable et exceptionnelle opportunité de pouvoir dire publiquement ce que j'avais envie de dire, au delà du cercle restreint des membres du CRB, de sensibiliser mois après mois un large public à la crédibilité de ma « Voie Tengu », de rappeler, dans deux registres apparemment différents (?), que dès lors que l'on se situe dans un contexte de recherche de « réalisme-efficacité-contrôle », une arme restait une arme, qu'il s'agisse d'une main vide ou d'un objet la prolongeant, la main restant toujours l'outil d'une volonté. Histoire de souligner encore et encore que l'art « martial » est un concept unique et complet, dans la forme comme dans le fond, et qu'il convenait de l'enrichir sans cesse par une réflexion s'alimentant à la fois en amont (en approche classique, mais additionnelle) et en aval (concepts actualisés, en prise réelle dans le contemporain). Histoire d'enfoncer toujours le même clou, mais en provoquant des échos dans des milieux différents. J'ai essayé de toucher un public le plus large possible, pour informer... éternel travers (?) d'un véritable « enseignant »... Maintenant, on ne pourra pas dire un jour qu'on ne savait pas qu'il pouvait y avoir une autre forme de pratique dans la « gestuelle martiale »...

Et que l'on ne m'accuse surtout pas d'ambition démesurée : s'il n'avait pas eu le courage d'adapter le karaté-jutsu à ce que fut l'air du temps à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, Maître Kanryo Itosu n'aurait pas réussi à le transmettre pour une nouvelle centaine d'années, sauvant ainsi l'essentiel d'un oubli total : il fit passer l'art martial, dont personne ne voulait plus, en sport, expression d'une modernité alors voulue par le Japon de Meiji. Aujourd'hui, j'en suis convaincu à l'entrée de ce nouveau siècle, il faudrait revenir en arrière, retourner du sport-spectacle à l'art martial pur, fortement encadré certes mais « martial » avant tout, pour que les nouvelles générations acceptent encore d'y rechercher des valeurs qui pourront les aider à se construire dans un monde où elles ont tout à craindre pour demain. Il ne faut donc pas faire semblant de confondre ici ambition personnelle et incitation au réalisme par souci de la collectivité...Trop facile de discréditer la seconde (que je revendique) en dénonçant la première (que je nie). Ce n'est pas à 66 ans que je vais commencer à prendre la grosse tête.

« Si l'on s'attache à la voie de l'antiquité pour diriger l'existence d'aujourd'hui, on peut connaître l'origine primordiale. Cela s'appelle démêler le fil de la Voie » est une des sagesses attribuées à Lao Zi (Dao De Jing). J'avais encore publié au cours de cette année 2003 « Nin-jutsu, le monde des Ninja » et une toute nouvelle édition de « Karaté pratique ». Je ne me souviens plus comment j'ai fait...

3. 2004-2008 : le dernier virage

Ce fut en janvier de cette année là que mon corps se rappela brutalement à mon esprit... !!! Manière de dire que je découvrais que ce corps commençait à ne plus en vouloir autant. Trop devenait trop... : courbatures et douleurs diverses, j'en avais toujours eu jusque là, sans jamais m'en plaindre, et sans que jamais ne soit compromis un calendrier d'activités ou de stages. Jamais ! Je me suis toujours arrangé pour récupérer à temps, ou pratiquer en réaménageant s'il le fallait un programme de stage en fonction de ce que je pouvais encore démontrer. Sans jamais rien dire. Pour toujours être là. Pour assumer. Je ne comprenais donc pas lorsque, parfois, l'une ou l'autre de mes ceintures noires s'excusait de ne pouvoir participer à un stage pour raisons de santé (qui ne la laissent visiblement pas grabataire !). Dès les premiers mois de cette année 2004, à 62 ans, je commençais à ressentir autrement ma « carcasse »... De détail je n'en donnerai point, mais je peux dire que je fus dûrement atteint et qu'en juin je bougeais encore comme un vieillard... Le nouveau stage que j'avais fait à Baie Comeau, en mars, n'avait pas arrangé les choses. Jacques et Alex, et quelques autres membres du CRB furent de la partie. Certes Nick avait une fois encore bien fait les choses, et ce furent de belles retrouvailles : on s'y est retrouvé... on a fêté en « ambiance Boucanier » ... on a eu froid (dehors)... on a pêché (en cherchant sous la glace), parcouru en traîneaux à chiens (et motos-neige sur un immense lac gelé)... on a bien mangé... on a eu chaud (dans les cœurs, sinon toujours dans le corps...)... hélas pas au passage de grades final un peu stressant (en raison de ce f... froid dans la salle, n'est ce pas Nick ? Avec tous les barrages canadiens pour la production d'électricité on aurait pu penser que quelques radiateurs électriques n'auraient pas ruiné le budget du centre sportif... mais bon, on a été des guerriers...gelés...). Nous avons même fêté avec un peu d'avance le 30^e anniversaire du CRB, (ce qui nous a valu des cadeaux. Nos amis canadiens nous avaient déjà fait le coup en 1999, pour le 25^e anniversaire...C'est très chouette, ces anniversaires...), ramené des dizaines et des dizaines de photos de tant d'excellents moments, un plein panier de souvenirs aussi, qui nous donnaient déjà envie de revoir nos amis du Québec avant même que d'être revenus. Pour certains d'entre nous, qui avaient fait le déplacement avec moi, ce fut déjà le second stage chez Nick (après 1999). Pour moi, le froid canadien, après le froid russe, n'avait rien arrangé pour mes articulations. J'ai eu beaucoup de mal à ne pas grimacer (peut-être l'ai-je fait... ?) pendant le stage de printemps qui suivit en mai, mais je l'ai fait ce stage, sans rien changer au programme prévu (voir plus haut !).

Je fus opéré à la mi-octobre, ce qui ne m'empêcha pas de diriger mon stage d'hiver six semaines après..., qui a aussi été l'occasion de fêter le 30^e anniversaire de l'association, cette fois à Strasbourg.

125 karatékas, dont près de 90 Yudansha, du 1^{er} au 6^e Dan, venus des dojos français, belges, allemands, suisses, canadiens et mêmes russes, affiliés au C.R.B., furent présents à ce rendez-vous pour fêter cet évènement comme il se devait. La première journée de stage se termina par un vin d'honneur suivi d'un fort sympathique dîner, le tout remarquablement organisé par Maurice Heitz, notre trésorier, et Jean Blumenfeld, notre vice-président. La présence à ce stage d'Alain Baeriswyl, qui m'avait patiemment formé au tir de combat depuis 1994, et qui m'avait inspiré toute la réflexion qui avait abouti à la définition du troisième domaine de compétence (Ho-jutsu) de ma « Voie Tengu », fut un plaisir particulier, une reconnaissance et un honneur. J'avais également eu le plaisir de passer une soirée à Obernai, peu avant, avec mon ami Roland Maroteaux, que je n'avais pas revu depuis la cérémonie d'attribution du 9^e Dan à Henri Pléé, par Sensei Ogura en mars 1986 à Paris... Lui aussi, avait largement taillé sa route depuis ! Et puis... j'avais tout de même réussi à publier au cours de cette année un peu chahutée une édition revue et largement augmentée de mon « Encyclopédie des arts martiaux de l'Extrême-Orient », un ouvrage dont le tirage commençait à dépasser les espérances de mon éditeur.

Nouvelle opération en février 2005, encore sous anesthésie totale. Plannifiée (mon médecin n'a pas compris les vraies raisons de mon choix de dates...) pour que je sois en mesure de tenir six semaines après notre traditionnel stage Kata... En mai, pour notre 41^e stage de printemps, je n'y pensais déjà (presque) plus... Peut-être fut-ce la double épreuve de l'hôpital... mais j'éprouvais soudain un fort besoin de retrouver quelqu'un de très important dans ma vie, dont le souvenir restait profondément enfoui en moi. Je sentais que je devais le faire... maintenant ! Je répondis à cet appel intérieur le 18 juin (!) 2005 : je « devais » revoir Henri Pléé, mon premier professeur, celui qui m'avait il y avait si longtemps « précipité » sur la Voie... en me faisant confiance. J'avais pris rendez-vous. En descendant du métro parisien pour remonter la rue Barrault, où il habite à présent, il n'y avait pas que le soleil qui me réchauffait le coeur... Comment allais-je le retrouver ? Comment allait-il m'accueillir ? Ce fut très simple... Je l'aperçus de loin, sa tête dépassant du parapet du balcon sur lequel il était assis... et il me vit venir de loin. Lorsque je m'arrêtai avant de traverser au dernier carrefour, je levai ostensiblement la tête vers lui et il me fit un petit signe de la main. Comme si nous nous étions quitté la veille. Ce fut une très belle journée... Je crois que nous avons eu la même joie, simple et profonde, de nous revoir et de communiquer sur des sujets qui nous rapprochent toujours encore avec la même passion. Je désirais très fort présenter à Sensei Pléé la définition de mon école « Tengu-no-michi » (c'était déjà le dixième anniversaire de mon Institut Tengu, et la revue « Dragon » m'avait consacré dans son numéro 12 un long article intitulé « Du Samuraï au Tengu »... un retour sur ma vie de Karateka, ce qui ne plut, évidemment, pas à tous mes détracteurs, tenaces mais à court d'arguments !). Ce qui est conforme à la Tradition. Et Sensei a compris, suivant mes explications avec attention. « *C'est d'un autre niveau...* » lâcha-t-il au cours de notre entretien. Et puis aussi ce « *mais tu fais maintenant ce que tu veux !* »... Si Sensei le disait, cela me suffisait !... On a beaucoup parlé de notre rêve de l'art martial idéal. Nous avons évoqué le temps, le monde qui avait changé... Je lui fis part de mon intention de rendre visite aussi à Sensei Ogura dès que possible, et il me dit de lui transmettre ses amitiés et son respect. On s'est embrassé en se quittant.



Retrouvailles avec Sensei Henri Pléé à Paris, juin 2005.

J'ai senti que le temps prenait pour nous tous, les « anciens », une autre dimension à partir d'un certain moment. Et qu'il y avait plus qu'urgence désormais à ne plus laisser traîner certaines intentions. La « pression de temps » devenait de plus en plus forte...

Le kan geiko 2005, vit un nouveau record d'affluence. L'enseignement de la « Voie Tengu » passait bien désormais et le message était bien ancré dans les coeurs. Je pouvais aller de l'avant. Il le fallait, et de plus en plus fort, vite, je le sentais, si je voulais bien me faire comprendre dans ma démarche. Une fois de plus, ils vinrent, après des heures de voiture ou d'avion, en fortes délégations de nos dojos de France, Belgique, Allemagne, Suisse, du Canada (une très forte délégation accompagnait Nick) et de la Russie. Ceux, à vrai dire rares, qui n'avaient toujours pas vraiment compris le sens du message contenu dans ce que j'enseignais (ce « *ne pas se battre, ne pas subir* », message déontologique de mon école, où réside toute l'épaisseur d'un comportement) en furent convaincus au cours de ce séminaire où éclata la synthèse faite entre les racines traditionnelles (avec l'étude poussée de katas d'origine, comme Happoren et Rokkishu), la pratique Shotokan contemporaine (avec ses kihon classiques, les katas Tekki et Meikyo) et ce nouveau « mode d'emploi » de techniques anciennes mais en prise directe avec les réalités d'un monde rapidement changeant (les « drill Tengu », bien au-delà d'une pratique de dojo classique). La démonstration en fut faite en soirée : avec Jacques et Alex, j'exécutais pour la première fois publiquement le « Tengu-no-kata », décliné simultanément dans ses trois domaines de compétence, à main nue (Kara-ho) et avec armes (Buki-ho). C'est à l'issue de ce stage que je discernai à Alex Hauwaert la ceinture rouge et blanche du 6^e Dan (avec le titre de Tashi), l'année de ses 30 ans de pratique.



avec Sensei Ohtsuka, à Tokyo en avril 2006.



avec Sensei Ogura Tsuneyoshi, à Kofu en 2006.

L'année 2006 fut celle de mes dernières retrouvailles avec Sensei Tsuneyoshi Ogura au Japon. Dans nos derniers échanges de courriers, lorsque je lui avais fait part à l'été 2003 de mon intention de faire le voyage au cours de l'année 2004, il me répondit que cette année là ne serait pas une bonne année pour moi, que je devais rester en bonne santé et que, maintenant à la retraite, je devais d'abord m'occuper... de moi et de ma famille... J'avais toujours eu raison de respecter certains dons du Sensei, mais je m'étonnais alors tout de même un peu d'une telle mise en garde, pensant à un possible accident d'avion, à un tremblement de terre au Japon ou quelque chose comme cela. Pas à l'hôpital... De fait, dès début 2004 mes problèmes de santé suspendirent le projet, sans que je fasse de suite le rapport.

Je fus happé par ces soucis immédiats et le temps passa... Mais dès ma deuxième sortie d'hôpital en octobre 2005 je renouvelai aussitôt mon intention auprès de Sensei. Il accepta, avec plaisir m'écrivit-il. En ajoutant: « *Cette année encore, je peux vous aider...* ». Je ne me doutais pas à quel point il le pouvait, et allait le faire. Lorsque j'avais quitté Kofu en avril 1992, je pensais ne plus jamais pouvoir le revoir, tant je l'avais trouvé affaibli. Mais depuis, le maître survivait avec une énergie farouche. D'étranges pensées me submergeaient lorsque je pris le train Azusa depuis Shinjuku à Tokyo, en direction des montagnes de Yamanashi-ken. L'impression d'un retour à la source, une fois encore, sur fond de temps suspendu, comme une grâce inespérée. Le retour vers une autre vie..., d'avant un tas de problèmes que j'avais connus depuis. Cette fois les cerisiers avaient défléuri, et les vignes verdissaient déjà. Plus loin, le Maître m'attendait. Comment allais-je le retrouver ? Je n'arrivais pas à ne pas me sentir fébrile... Hisanori Sensei, son fils, m'accueillit à la gare pour m'amener au Gembukan. Certes, j'y vis Sensei Ogura physiquement plus diminué encore qu'en 1992, ne pouvant plus se déplacer que très lentement, parlant avec difficulté, mais les yeux de mon vieux Maître restaient habités de la même flamme lorsqu'ils pénétrèrent les miens. Il tenait bon ! Nous avons commencé par... pleurer ensemble... heureux ! Terrible séquence émotion... Puis lentement nos coeurs ont repris le contact. Les mots sont venus. Lents, hachés, chuchotés. Les regards, les sourires, en touches délicates. Les silences aussi. Le bonheur d'être ensemble de façon si inespérée. Un grand moment. Et puis, je voulais lui parler de ma « Voie Tengu », lui expliquer une recherche que j'avais entreprise lorsque je l'avais quitté il y avait 14 ans. En présence de ses deux fils, Hisanori et Hirotsume, il m'a longtemps regardé dans mes évolutions, parlé à voix si basse que je devais revenir tout près de lui pour comprendre des remarques d'une pertinence inattendue (son épouse m'y aida beaucoup), scruté avec un regard appuyé et bienveillant. Plus tard, avant de nous séparer (pour combien de temps cette fois, pensais-je alors...), le Maître m'a délivré le titre de Hanshi, dans la Tradition de la progression Menkyo (titre que la graduation dans les systèmes modernes a traduit en 9^e et 10^e Dan) et, plus important à mes yeux, le titre de Soke (maître-fondateur) en Tengu-ryu Karatedo, avec un kakemono revêtu de son sceau à l'appui. Il avait tenu sa promesse : il m'avait aidé... Je fus soudain submergé par cette évidence. Et la Tradition était respectée. Lorsque je revins à Tokyo, rendre visite à Sensei Ohtsuka au Gojukensha, celui-ci me demanda des nouvelles de Maître Ogura, avec qui il était venu en Alsace la première fois en 1973... mais avec lequel il n'avait plus guère de contacts (chacun ayant été largement pris par sa propre organisation). Lorsque je lui appris ma nomination, il me dit simplement, que c'était bien ainsi et que, si c'était important pour moi qu'il le fasse, il validerait également mes grade, titre et nomination. Ce qu'il fit, dans la foulée. J'étais donc au bout de la route, du moins celle que pouvaient calibrer d'autres humains... Je savais que le reste ne regarderait plus que moi. Que la ceinture que je porterai, je la porterai effectivement dans... ma tête ! Mais l'étape ultime était franchie. Et il fallait qu'elle le soit. Je l'ai franchie très exactement 20 ans après Henri Pléé, qui est mon aîné de 20 ans... « *Seul un supérieur « éveillé » peut juger l'évolution. Quant aux inférieurs, tu vas avoir à assumer ce grade* » : les mots que m'avait écrits ce dernier en 1992, pour me féliciter pour mon 8^e Dan, me revenaient à l'esprit. Et aussi : « *Les grades s'effacent...* ». Ses mots m'accompagnent depuis, chaque jour.

Je n'ai éprouvé que très peu de sentiments forts au cours de l'attribution de mes grades dans ma vie de karatéka, en 50 ans de pratique et de passion à ce jour : joie et fierté lors de mes 1^{er} Dan (1961) et 2^e Dan (1965) à la fédération française (j'étais jeune, et j'y croyais encore), puis encore fierté lors du 5^e Dan japonais remis par Sensei Ogura (1973). Puis, plus rien, jamais vraiment, même en 1992, jusqu'à ce soir du 28 avril 2006, où je me sentis brutalement submergé par une grande paix et un immense bonheur. Par une immense responsabilité... Aussi simple que cela... Mais je n'avais absolument aucune envie de le crier sur les toits... J'avais juste envie de rester là, oublié, pour mieux garder ce sentiment pour moi... Ce soir là, j'ai longtemps marché seul dans la nuit de Kofu. Si j'en ai parlé à mon retour, c'est que j'ai finalement pensé qu'il était juste que je partage ce sentiment avec ceux et celles qui, à leur tour, me font confiance depuis si longtemps.

En me retrouvant à la gare de Kofu pour revenir sur Tokyo, j'ai porté un dernier regard sur les montagnes enfermant la ville où continuait à lutter mon Maître, ligne d'horizon derrière laquelle se profilait vaguement le Mont Fuji dans la brume du matin. J'avais le coeur lourd. Reverrai-je encore Shihan Ogura ? Avec son autorisation d'enseigner « ma » Voie, celle qui désormais ne pouvait être que la mienne, dans la plus pure Tradition des étapes « Shu », « Ha » et « Li », il avait légitimé « Tengu-no-michi ». Il me permettait enfin de vivre pleinement et au grand jour ce que j'avais découvert sur ma route à moi... La veille, Maître Ogura avait fait l'immense effort de gravir l'escalier raide qui reliait l'appartement au dojo, pour poser pour la photo souvenir, avec des douleurs visibles. Où était le temps heureux où nous courions les temples du pays de Takeda Shingen ? Oui, bien sûr, nous avons pleuré en nous quittant... Quelque chose de mon coeur est à jamais resté au pays des Tengu de Kofu. Définitivement, puisqu'en mai 2007 O-Sensei Ogura, mon maître depuis 34 ans, est décédé, laissant orphelin le dojo du Gembukan de Kofu. D'origine okinawaïenne par sa mère, descendant d'une famille noble de l'époque du célèbre Takeda Shingen par son père, Sensei Ogura avait approché plusieurs maîtres anciens, qu'il fréquenta et avec lesquels il pratiqua avant d'aller son propre chemin: de Sakagami Ryusho à Matayoshi Shinpo, en passant par Mabuni Kenwa (dont il reçut une partie des archives, notamment une copie du Bubishi). Il fut particulièrement proche de Yamaguchi Gogen, le « chat » du Goju-ryu, et de Gima Makoto, qui porta la première ceinture noire décernée par Funakoshi Gichin, et que j'eus le bonheur de rencontrer grâce à lui en 1982 (voir plus haut). Maître Ogura avait également étudié les arts chinois, notamment le style de la Grue du Fukien (Bai He Quan), le Kendo et le Iaido du Omori-ryu sous la direction de Sensei Nakayama. Également prêtre Shinto, initié au Shingon (il en avait conservé un enseignement ésotérique, diffusé en cercle étroit) lors de son temps de retraite parmi les Yamabushi (il avait également été introduit dans l'école de Nin-jutsu Koga-ryu de Fujita Saiko), ami des derniers maîtres vivants de Karaté et de Kobudo, calligraphe distingué, il fut l'un des tout derniers dépositaires des sources écrites et orales concernant les développements historiques et techniques de l'art de « la main nue » (Tode). L'étendue de ses connaissances dans les domaines des arts martiaux traditionnels, en général comme en particulier, était réellement exceptionnelle.

Pour tous ceux qui l'ont connu, à Strasbourg et à Paris notamment, Sensei Ogura n'avait pas d'âge, comme si, pour avoir tant de connaissances, il ne pouvait qu'avoir vécu plusieurs vies déjà... En ce sens, il a toujours été un « vieux » maître, mais sans avoir jamais la « sagesse triste », tant il aimait la vie. « *Toi et moi appartenons aux fleurs de cerisiers du jardin du Gembukan. Une fois fleuris, il nous faut penser à nous disperser joliment pour propager le Karatedo* », chantions nous avec lui dans l'insouciance en 1982, dans une petite Winstub à l'ombre de la cathédrale de Strasbourg. Quand, parfois, on lui demandait son sentiment à l'égard de ceux qui (à la fédération sportive notamment) prenaient ombrage de sa forte présence, il rappelait avec un sourire malicieux que « *Plus la ramure de l'arbre est forte, plus le vent y fait du bruit* ». C'était le temps de la force, de l'engagement et des rires, des échanges espiègles alternant avec une pratique sévère et enthousiaste, du Ki triomphant du maître, nous submergeant tous tant il paraissait éternel... Puis vint le temps d'un combat qu'il perdit. Et qui le perdit... Dans un procès en 1987, contre l'un des grands criminels de guerre japonais, devenu puissant homme d'affaire bien connu sur la place, intouchable dans une fédération internationale et aujourd'hui également décédé, et dont l'armée d'avocats fit barrage et ruina maître Ogura, au sens propre comme au figuré, puisque aussitôt connue l'épilogue du procès, le dojo du Gembukan fut déserté, abandonné même par ses sempai jusque là les plus en vue, peu désireux d'être compromis. J'avais bien essayé de dissuader le maître d'une attaque frontale aussi suicidaire. Il l'a cependant lancée, par conviction, et parce qu'il pensait que justice devait être rendue. Je l'ai admiré et aimé pour ce courage perdu, dans une démarche exemplaire. Éternelle histoire du pot de terre contre le pot de fer... Il eut peu après sa première attaque cérébrale, suivie d'un coma d'où il revint diminué physiquement, mais son esprit était resté vif, conscient du sursis inespéré qui lui était accordé. Il avait repris ses efforts, et se remit courageusement à reconstruire autour de lui, mais son précieux Ki vacillait déjà. Lorsque je le vis en 1992 sa santé s'était déjà irréversiblement dégradée et elle avait encore décliné en 2006. Il était alors clair que le proche avenir était écrit...

Ceux qui l'ont approché n'oublieront pas non plus sa force, sa passion, ses rires et ses « saintes colères », sa grande connaissance des choses de la Voie, des hommes qui l'avait faite, des styles qu'ils avaient élaborés les uns et les autres. Personnellement, comment pourrais-je jamais oublier la confiance qu'il m'a faite pendant 34 ans, l'appui ferme et indéfectible qu'il fit à mon « Centre de Recherche Budo » dès le début de mon combat en 1974, validant mes choix de progression pour mes élèves. Ce fut une grande joie et un privilège que d'avoir connu Maître Tsuneyoshi Ogura. Une grande chance aussi, dans ma vie de budoka. Avec son départ une mémoire a disparu. Une « encyclopédie » entière a été détruite... Elles manqueront. Le Karatedo s'est encore un peu plus appauvri avec la disparition d'un message fort : celui d'une vision universelle de l'art martial, non réservé à un peuple, à une époque ou à une organisation, qui prône les valeurs humaines et la paix, une sensibilité avec laquelle je fus au diapason dès notre première rencontre. Sensei Ogura a rejoint en ce début mai 2007 ces Kami qu'il évoquait si souvent ! Les Tengu du temple de Kurama-dera, où il m'amena il y a longtemps pour m'y imprégner de l'esprit du temps du preux Minamoto Yoshitsune, l'ont sûrement laissé passer dans son dernier voyage...

On dit que le temps érode tout. Et plus vite encore les mémoires, en une époque où tout s'accélère et où tout remplace très vite tout... Mais ainsi va le rythme du temps, inexorablement, qui nous rappelle l'impermanence de toute chose. Certes, rien n'est éternel... sauf la Voie. Tant pis si les hommes, même les plus forts, finissent tous un jour par la joncher « comme poussière sous le vent ». Leur souvenir du moins doit alimenter la force de continuer à y prolonger leur trace. Il est dit que l'homme avisé ne retient que la moitié des choses qu'il entend, et que l'homme sage sait de quelle moitié il s'agit... Me Ogura fut l'un de ceux, rares, qui m'ont, chacun à sa manière, appris à reconnaître cette moitié là, pour y distinguer ce qui a rendu possible dans ma vie un passionnant voyage au coeur des choses vraies... Dans mon dojo est toujours accrochée la ceinture rouge et blanche que Yamaguchi Gogen, 10^e Dan du Goju-ryu, avait remise à son élève Ogura lorsqu'il lui décerna le titre de Shihan, et que ce dernier me transmit en témoignage de confiance lorsqu'à son tour il me nomma à ce titre dès 1973, me laissant la responsabilité et le soin de prouver qu'il ne s'était pas trompé (une forme de « stratégie » fort intelligente et subtile que j'ai seulement comprise en ce 28 avril 2006, lorsqu'il apposa son sceau sur mon diplôme de Hanshi...). Que le vent peut prendre longtemps encore même dans les ramures des grands arbres abattus est une autre des leçons du Maître de Kofu à laquelle je ne cesse de penser...

Ogura Sensei m'avait aidé, c'est sûr, une dernière fois en 2006, du mieux qu'il l'avait pu, comme il me l'avait promis. Après en avoir discuté entre nous, Pierre Portocarrero (dont je reste le Sempai dans la tradition du dojo de Sensei Ogura) poursuit à Paris, en l'appelant Gembukan Tode, l'enseignement technique du dojo de Kofu. Je lui en laisse volontiers le soin, sachant qu'il le fait, et le fera, avec conscience, compétence et respect. Sensei Ogura savait, je n'en avais jamais fait mystère, que mon propre enseignement, quoique évidemment fortement et à jamais imprégné du sien, voulait s'ouvrir sur d'autres horizons encore. Je considère aujourd'hui qu'aussi bien son enseignement au Gembukan de Kofu que celui de Tadahiko Ohtsuka au Gojukensha de Tokyo constituent les racines de ma propre vision d'un art martial que je pense en mon âme et conscience mieux configuré aux normes de ce siècle. « Tengu-no-michi » est un art martial qui désire aller au-delà de ce qu'il risque de rester s'il refuse de s'ouvrir sur le contemporain : une langue morte..., magnifique sans doute, intéressante et sans doute irremplaçable dans l'acquisition de fondamentaux, mais morte quand même... J'ai été longtemps un « Samuraï », mais je ne me suis épanoui qu'en tant que « Ronin », un statut que j'assumerai jusqu'à la fin, en incitant les meilleurs de mes élèves à choisir un jour cette même route là avant de poser à leur tour une autre pierre à l'édifice !

J'introduisis en 2007 des variantes pour plusieurs séries de mes Kumite-kata de 1974 afin de permettre à des Sempai éprouvant avec l'âge quelques difficultés de réaliser certaines techniques (personne n'est à l'abri du temps... j'en savais quelque chose) de continuer à pratiquer sans se détruire, dans l'esprit qui a toujours fait l'originalité de ces échanges.



avec Jacques et Alex, à Revin, en juillet 2006



4 Experts au CRB fin 2006, Wolfgang, Alex, Jacques et Evgueni (de gauche à droite)

Notre Ecole des Cadres des enseignants et assistants des dojos du « CRB-Institut Tengu », toujours à Schirmeck dans les Vosges, fut en 2007 exceptionnellement consacrée à un stage de karaté et de tai-ji-quan animé par Sensei Tadahiko Ohtsuka et Madame Ohtsuka Kazuko, ainsi que trois de leurs assistants, Mme Momose Kyoko, Messieurs Suzuki Fumitaro, Oshima Mikihiro et Sakai Katsuomi, ce dernier venu rejoindre depuis Pékin où il réside actuellement. Sensei Ohtsuka, que j'avais revu en avril 2006 chez lui au Gojukensha de Tokyo, m'avait promis de venir fêter avec moi, chez moi, mes 50 ans de pratique Budo... Ce ne fut certes pas une mince affaire à organiser, et cela me prit une année entière... mais cela eut lieu ! Nous avons commencé par nous rendre ensemble une fois encore dès le lendemain de l'arrivée du groupe japonais au Mont St Odile. Pèlerinage, sans Maître Ogura, pour lequel nous eûmes une pensée... Vague de souvenirs... Nouvelle séquence émotion, plus pointue encore à la prise de mesure du temps qui vole... Le week-end des 22 et 23 septembre fut consacré au stage, pour lequel s'étaient déplacés 95 personnes pour la partie karaté (c'est que Sensei Ohtsuka avait lui-même demandé une « petit » stage et il fallut sélectionner !), du Rokkudan au 1^{er} Kyu, et 30 autres pour le tai-ji. Non seulement, comme à l'habitude, venus de France, Belgique, Allemagne, Suisse, mais même de Russie et des U.S.A. Un programme dense, sur un temps inévitablement trop court ! On fit encore un plein de technique et de motivation...

Lors de la cérémonie de clôture du dimanche, lors de la traditionnelle remise de cadeaux et de souvenirs... Sensei Ohtsuka me remit, avec la complicité amicale de Madame Momose, un collier composé de cinquante pliages en papier (origami) représentant des grues (tsuru), symboles de sagesse et de longévité, ainsi qu'un magnifique katana, reproduction fidèle du célèbre « Seki no Magoroku » de l'époque Muromachi, à la garde ornée du motif d'une libellule (kachimushi), considérée par les Samuraï de cette époque comme l'insecte de la victoire. Une délicatesse et une très belle marque d'amitié et de respect, qui m'émut fortement et qui fut très applaudie. Les hôtes japonais furent invités les jours suivants à découvrir quelques beautés de l'Alsace, sur sa route du vin (étape gastronomique) et à Strasbourg (étape culturelle avec shopping !), avec un magnifique temps sur mesure, aux couleurs de début d'automne, dans un enchantement permanent. Puis ils reprirent, pour les uns directement l'avion pour Tokyo (très, vraiment très, très tôt dans la nuit, amenés jusqu'à l'aéroport de Bâle-Mulouse par Jean Claude Bénis et moi-même !), pour les autres la route pour quelques jours de tourisme supplémentaires en Suisse chez Béda Faessler.

Comme je l'ai dit, mon livre « Tengu, ma voie martiale » sortit comme prévu en novembre, une manière amicale de la part de mon éditeur de contribuer à marquer cette commémoration de 50 ans de pratique. Mais alors que je pus l'envoyer aussitôt à maître Ohtsuka à Tokyo, je ne pus que regretter de ne pas avoir pu faire de même pour Maître Ogura. Ce rendez-vous là fut définitivement manqué. Je me console en me rappelant comme les yeux sombres du Maître pétillaient en me regardant évoluer dans sa chambre en avril 2006...



Une Ecole des Cadres exceptionnelle en septembre 2007

Puis eut lieu le deuxième temps de la commémoration de ces 50 ans de pratique ! Je fus gâté ! Et ce fut à l'occasion du 44^e kan-geiko de décembre 2007, l'autre événement de cette année.



Karatedo traditionnel...



...et Tengu Goshin no Kata au Kan geiko de décembre 2007

Ils furent encore plus de 120 karatékas (adultes, faut-il le rappeler, je ne prends personne en stage avant l'âge de 16 ans, et encore, exceptionnellement) à venir, de France, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, du Canada, de Russie et de Californie pour ce week-end des 15 et 16 décembre. Comme à l'habitude, le programme technique fut dense et serré, puisant aussi bien dans le registre des techniques et des katas classiques que dans les nouvelles pistes de travail mises au point dans le cadre de ma « Voie Tengu ». En clôture de la première journée de stage et après la démonstration du « Tengu-no-kata » en compagnie de Jacques Faieff et d'Alex Hauwaert, suivi de la toute première présentation publique du « Tengu Goshin-no-kata » en compagnie de Jean Claude Bénis, nous levions le verre de l'amitié au cours d'un vin d'honneur, ce qui me permit de remercier toutes et tous de leur fidélité et leur assiduité sur la Voie. Je n'en finissais plus d'ouvrir des cadeaux choisis avec délicatesse... Et notamment une magnifique oeuvre spécialement réalisée pour moi, au nom de l'association, par le peintre russe Feodor Tamarsky, qui avait tenu par amitié à être présent ce jour là. Séance photos et séance de dédicaces accompagnèrent l'évènement dans la convivialité en usage au CRB, particulièrement palpable ce soir là. Personne ne regretta un seul instant, lorsqu'il fallut se quitter dimanche pour les longues heures de route de retour (ou de vol pour certains, qui parlaient seulement les jours suivants), les efforts et l'engagement sur lesquels reposaient de telles rencontres. Le 44^e Kan-geiko de Strasbourg fut encore un grand moment, dans la passion, l'émotion, le souvenir et la bonne humeur... Pour moi, restera comme un point d'orgue dans ma vie de Budoka. Au cours de la semaine suivante, les deux grands quotidiens alsaciens consacraient deux articles à cet anniversaire, sous les titres fort sympathiques « L'inlassable chantre des Budo » et « Le demi-siècle des lumières » (« Cinq décennies d'accomplissement personnel et de partage... Il a fallu 50 ans pour forger un homme. Combien pour changer un monde ? »... conclut le journaliste des Dernières Nouvelles d'Alsace).



*L'oeuvre réalisée par Feodor Tamarsky
au nom des dojos du CRB pour Shihan Habersetzer*

4. Regards sur le CRB

Pour finir, il faut aussi que je vous raconte ceci...

Car la rumeur a tant colporté sur le « Centre de Recherche Budo », une association atypique, qui n'avait pas été pensée pour gagner (ou faire gagner) de l'argent, chose proprement incroyable n'est-ce pas, mais pour abriter la passion des arts martiaux (ce qui était tout ce qui a toujours « fait courir Habersetzer »... Rien que cela !). Si d'autres choses sont venues, en plus, avec le temps (par exemple pour mes livres, ou mes voyages), elles furent conséquences, non planifiées d'origine.

Je n'ai jamais voulu que le CRB tourne à la PME... et c'est probablement cette (non) orientation là qui explique en partie l'incompréhension de certains membres, même au niveau de notre Comité Directeur, dont certains m'en ont plus ou moins consciemment voulu pour cela à la charnière des années 1980-1990. L'autre raison tenait aux limites « humaines » rapidement atteintes dans le développement de l'association (nous avons dépassé 1200 membres au début des années 1980), que je ne désirais pas dépasser au risque de connaître les dérives de tous les grands systèmes. Il n'a jamais été question pour moi, même au plus fort de la « vague Bruce Lee » des années 1970 (nous dépassions alors les 300 membres au seul dojo strasbourgeois, où je m'occupais de tous les cours), de créer une structure lourde avec des dojos franchisés autour de mon nom.

Je n'ai pas un seul instant pensé à exploiter financièrement l'aura qu'avait alors atteint le CRB sur un plan international grâce à mes livres (mais oui !), notamment à travers de nombreux pays d'Europe encore pauvres en publications Budo. J'aurais pu, facilement, à cette époque où je recevais courriers, téléphones et visites de France et de l'étranger (d'Afrique notamment), me laisser aller à ce que tout le monde me suggérait de plus en plus fort : basculer dans un statut de professionnel et vivre de ma renommée. J'ai au contraire voulu garder mon métier, pour conserver mon entière liberté (toujours, la liberté !) d'agir, d'enseigner ce que je pensais bon et non pas ce qu'un système m'imposerait d'enseigner en fonction de sa politique du moment, de ne pas avoir à compter le nombre de cotisants du mois (une contribution fort symbolique, alors payée... chaque mois et non à l'année comme cela se fait maintenant) pour ne pas être tenté, par nécessité, de changer mon optique, donc de rester libre d'accepter ou de refuser des élèves, ne pas perdre mon temps dans des politiques, des combines, des mondanités et des rivalités...

MONT SAINTE-ODILE et la cathédrale de Strasbourg », affirme le maître de Saint-Nabor.

Photo Denis Boulanger

Jubilé Roland Habersetzer, l'inlassable chantre des budos

Roland Habersetzer vient de fêter ses cinquante ans de pratique des arts martiaux, et a presque simultanément publié son 72^e, « ou 73^e », ouvrage (*). Portrait d'une sommité du karaté mondialement connue... mais quelque peu ignorée dans sa chère province d'Alsace.

L'histoire débute en 1957. Roland a 15 ans, et se retrouve sur les tatamis du dojo souterrain du JC Kano Huningue, à découvrir le judo sous la conduite du maître Paul Binoth, détenteur du grade élevé pour l'époque de 3^e dan. « Et un jour, se souvient-il, en prenant des airs mystérieux le professeur nous a démontré quelques techniques de jujitsu, qui n'étaient pas destinées à tout le monde. Là, j'ai été conquis... »

Du jujitsu au karaté, il n'y avait qu'un pas, et notre martial adolescent s'est vite retrouvé dans un dojo parisien, à suivre l'enseignement de Henri Plée, « le père pour l'Europe de cet art encore quasi inconnu hors du Japon. »

Et dès 1961, Roland a pu porter la ceinture noire. « Il ne te reste plus qu'à ouvrir ton propre club », lui dit alors Henri Plée.

Le jeune shodan en ouvrira rapidement plusieurs : ce sera au JC Corpo de Mulhouse, à Strasbourg, en Lorraine où il détecte le futur champion du monde Gilbert Gruss, dans le Territoire de Belfort, autant d'endroits où il forme des enseignants dont bon nombre sont toujours en activité. « Je me suis beaucoup impliqué dans le fonctionnement de la Ligue de l'Est, qui regroupait alors les clubs d'Alsace et de Lorraine, rappelle-t-il. On ne pourra donc pas dire que je n'ai pas essayé de fonctionner selon le modèle fédéral... »

Il a essayé certes, mais au bout du compte, en 1972, il coupe les attaches et deux ans plus tard il crée le « Centre rhénan de budo » (**), devenu depuis le « Centre de recherche budo », et l'installe chez lui, à Saint-Nabor, au pied du Mont Sainte-Odile.

« Ma maison ? Tout le contraire d'une secte »

Il y aurait donc eu clash ? « Pas du tout, explique-t-il, à l'époque tout le monde était resté indifférent à mon départ. Je n'ai d'ailleurs nullement cherché à créer une fédération rivale. Mon CRB est une association régie par la loi de 1901, ce n'est ni un club ni une fédé. Et j'en suis arrivé là tout simplement parce que l'idée d'associer la compétition à la pratique d'un art martial m'est insupportable. Je ne veux pas de cette "gesticulation d'origine martiale". Je n'ai absolument pas la prétention de réinventer la gestuelle du karaté, mais je veux que cette gestuelle ait un sens : la défense. Dans les arts martiaux, on ne se bat pas, mais on ne subit pas non plus. J'aime l'image que donne la traduction du mot chinois "wushu", ancêtre chinois du karaté : "arrêter la lance". Donc sa-

voir s'opposer calmement à toute violence. »

Roland Habersetzer défend cette conception au sein du CRB, cette « maison » qu'il a créée à son idée et où il ne veut accueillir que des amis. « Nous sommes environ 700 adhérents, détaille-t-il, dont un tiers de Français, bon nombre d'Allemands, Belges, Suisses, mais aussi des Américains, Canadiens, Russes et autres citoyens des pays de l'Est, où j'avais coutume d'organiser des stages dès les années soixante-quinze. »

Cette « maison », bien sûr, ne plaît pas à tout le monde. « On a parfois laissé entendre, enchaîne le maître de Saint-Nabor, que j'avais créé une secte. Or c'est tout le contraire ! Comme je veux pouvoir m'occuper de tous les adhérents, autant qu'ils ne soient pas trop nombreux. Donc, il est difficile d'entrer chez moi, mais il n'y a rien de plus facile que d'en sortir. »

Roland Habersetzer, qui n'est « que » ceinture noire 5^e dan aux yeux de la fédération française de karaté, porte depuis avril 2006 le grade de « hanshi » (9^e dan) délivré directement par son maître japonais Tsuneyoshi Ogura, peu de temps avant sa mort. Encore de quoi faire grincer quelques ma-

choires fédéralement orthodoxes. « J'ai suivi l'enseignement de M^o Ogura durant 35 ans, répond l'expert alsacien. J'allais chez lui à Kofu, il venait chez moi. Ce grand maître m'a décerné tous mes grades, depuis le 5^e dan. C'est aisément vérifiable. Mais d'abord, comment peut-on s'approprier, en France, un système qui nous vient du Japon ? »

Premier ouvrage : « Apprenez vous-même le karaté »

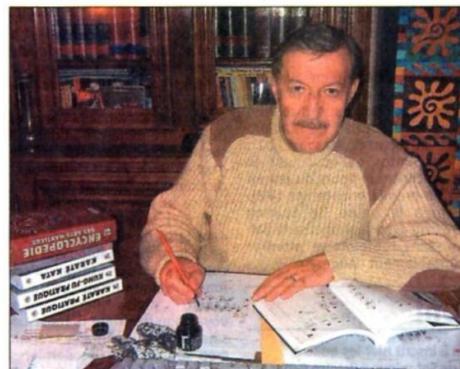
Mais s'il y a bien un domaine où Roland Habersetzer fait l'unanimité, c'est celui de sa considérable production livresque : 72 ou 73 ouvrages publiés depuis le mémorable « Apprenez-vous même le karaté », paru en 1968 aux éditions Eyrolles. « Je pensais en avoir terminé après la sortie du "Guide du karaté" chez Marabout. Mais la maison Amphora m'a alors sollicité, et depuis, je n'ai pas arrêté. J'ai écrit sur toute la gamme des budos - dont un livre sur le judo qui a été très apprécié - et une encyclopédie des arts martiaux qui résume trente ans de recherches. J'ai été largement diffusé, y compris par la voie du... piratage, dans de nombreux pays. Personne n'a jamais rien trouvé à redire en découvrant mes conceptions et mes connaissances des arts martiaux. »

Cet ancien prof d'histoire-géo au lycée Freppel d'Obenheim se sera pleinement réalisé à travers l'enseignement et les « budos ». « Pour moi, l'enseignement est plus qu'une passion, presque une obsession, conclut-il. Dans cette carrière, dans ma "maison", j'ai rencontré tant de gens fantastiques... C'est toute ma vie. »

Michel Muckensturm

(*) «Tengu, ma voie martiale - Pour un art martial aux normes de notre temps ». Éditions Amphora, 28,50 euros.

(**) Le terme « budo » (voie de la guerre) désigne dans leur globalité les arts martiaux originaires du Japon.



L'auteur illustre lui-même ses ouvrages de dessins à l'encre de Chine, subtilement techniques et d'une grande qualité esthétique.

DR

J'avais autre chose à faire que de m'occuper d'une logistique lourde, avec des dojos franchisés ou l'utilisation payante de labels que j'avais créés. Certains ne voulurent pas comprendre que je n'avais aucune envie de passer à cette dimension là. Je voyageais, je cherchais, j'écrivais, je pratiquais, je partageais ma passion... C'est ce que je continuais à vouloir. Rien d'autre. Je ne me suis jamais vu à passer mon temps à présider des réunions ou à faire de la « Budo-politique » entre poire et fromage lors de repas de congrès nationaux ou internationaux, diplomatiques et hypocrites à souhait. Je n'ai jamais même pensé à faire imprimer des cartes postales ou des posters à mon image afin de les envoyer, revêtus de ma signature, dans tant de pays où on me les demandait pour en décorer des dojos...! Je n'ai pas plus le culte de la vedette que celui du gourou !

Le demi-siècle des lumières

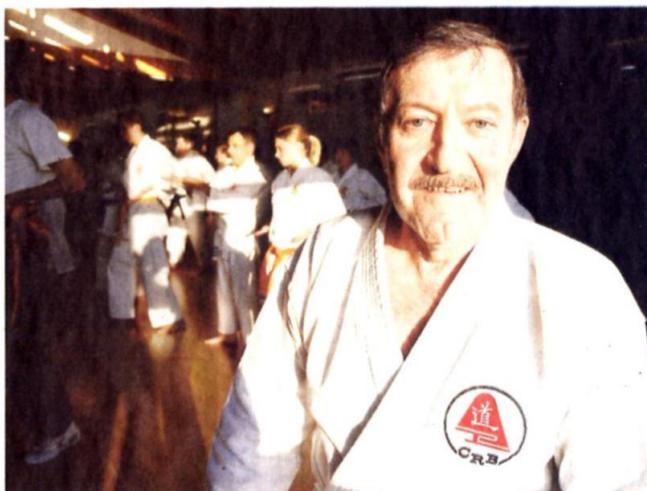
Roland Habersetzer est un sacré personnage. Le week-end dernier, à Eschau, il fêtait en compagnie de ses nombreux « disciples » ses 50 ans de pratique du karaté. Cinq décennies d'accomplissement personnel et de partage.

■ Ils sont venus des Etats-Unis, d'Allemagne ou du fin fond de l'Oural pour suivre les cours de Roland Habersetzer, 65 ans, auteur de plus de 70 ouvrages sur les arts martiaux. Dans le dojo d'Eschau, il faut se faire un peu de place pour répéter les katas. Le succès du stage est évident.

La tête d'affiche est là à l'heure, comme toujours. « Quand je commence un stage, je me dis "qu'est-ce que je peux faire pour récompenser tous ces gens?" Je ne marche pas sur l'eau, ni au plafond! Mais ce que les « stagiaires » viennent chercher, c'est avant tout une approche spirituelle. « un sens à leur vie ».

« Apprendre à frapper mais sans frapper »

Pour comprendre la « méthode Habersetzer », il faut peut-être revenir quelques années en arrière, quand le jeune Roland, bagarreur invétéré, s'est retrouvé à prendre des cours de judo, « parce que je finissais toujours par terre ». Du judo, il passera au jiu-jitsu. Et puis c'est la révélation: « A l'époque, personne ne connaissait le karaté, c'était très secret. Le truc, c'est d'apprendre à frapper mais sans frapper. Et là je me dis, s'il y a des gens qui font tant d'efforts pour ce résultat, c'est qu'il doit y avoir une rai-



Roland Habersetzer envoie un message fort aux générations futures. (Photo DNA/SRF)

son. Et j'ai compris. Le sens de tout cela, c'est apprécier la vie, une chose si fragile, d'apprendre à la respecter ».

Une lumière illumine alors le destin de Roland. En 1962, il fonde le premier dojo karaté de l'Est. Il en garde un souvenir particulier: « On était 26! C'était presque des intellectuels, qui ne cherchaient pas la performance sportive ». Le virage est pris, et Roland,

attiré par la seule vérité du geste, ira même à contre-courant des instances fédérales. Selon lui, « se hurier à la gueule, comme on voit en compétition, ce n'est pas la marque d'une civilisation ».

Son mouvement, le Tengu, est peu médiatisé, à son grand dam. « L'aspect sportif est tellement valorisé que les gens ne comprennent pas qu'il peut y avoir une autre appro-

che », regrette cet ancien professeur d'histoire-géo. Et avec l'âge, le pratiquant peut faire évoluer son karaté. « Avant, j'étais plus physique, aujourd'hui, je me dis: qu'est-ce que j'en fais de ma technique? » Son idée reste la même: ne pas se battre mais ne pas subir.

Une fois ce postulat mis en place, le rôle que s'est donné Roland, c'est « permettre aux

gens de continuer à vivre dans un monde où il n'y a pas toujours du soleil ou des abeilles qui butinent ». Amateur éclairé de bons mots et de métaphores, l'enseignant a passé son temps à partager et à mettre en garde. Partager, parce que c'est sa vocation. Mettre en garde, « parce que l'art martial, c'est une responsabilité. Un pistolet ne tire pas tout seul, le corps peut aussi être une arme, alors il faut savoir le maîtriser ».

« Si demain je tombe, je sais que j'ai dit ce que j'avais à dire »

Au fil de ses rencontres -de très belles, et de moins belles qu'il préfère oublier- et avec l'expérience inestimable qu'il a acquise lors de ses voyages, Roland Habersetzer a la matière pour jeter un regard déabusé sur le monde dans lequel il vit. « La société doit changer parce qu'on va vers quelque chose de pas beau. Il faut absolument que les gens discernent les choses vraiment importantes ».

A 65 ans, Roland vient de publier un dernier ouvrage. Il assure que ce sera le dernier. « Si demain je tombe, je sais que j'ai dit ce que j'avais à dire ». Il a fallu 50 ans pour forger un homme. Combien pour changer un monde? Séb.R.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du 23 décembre 2007.

Oui, sans doute, il y eut des déçus, je le sais maintenant, par mon absence de « plan d'expansion », qui enlevait à plus d'un quelques perspectives. Je suis toujours parti du principe qu'une pratique d'art martial, et un enseignement, ne pouvaient se concevoir que sous couvert d'un statut d'amateur, au sens non péjoratif du terme, la vie devant être gagnée autrement. L'art martial doit se vivre chaque jour avec la passion du premier jour (sans contingence extérieure), et aussi comme si l'on n'avait plus l'occasion de faire mieux demain. Comme cela était le cas pour les (vrais) maîtres anciens, qui étaient d'ailleurs bien obligés d'avoir, aussi, un métier, le peu d'intérêt que suscitait leur science martiale au XIX^e siècle ne suffisait pas à les nourrir. Ceux qui ont essayé furent très pauvres, ou ne purent vivre que de la charité de certains de leurs élèves. On parle aujourd'hui si légèrement de ces « prodigieux » temps anciens, mais on n'est pas prêt de les revivre dans leur convivialité, leur simplicité et leur frugalité ! En gardant mon sacro-saint statut de pratiquant « amateur » (alors qu'à l'arrivée je totalise sûrement plus d'investissement-travail qu'un pro !), j'aurai au moins traversé ma vie en devant le moins possible à d'autres. Le prix de la liberté, du respect des... principes ! C'est sûrement un luxe, par les temps qui courent.

Mais c'est aussi là l'essence de l'enseignement d'un art authentiquement « martial », hier comme aujourd'hui ! En lequel j'ai toujours vu la possibilité d'un formidable levier éducatif : le dojo est, devrait être, par définition, l'endroit où l'on apprend à cheminer sur la Voie de l'Homme, qui est celle de l'accomplissement personnel certes, mais aussi à travers le respect de la tolérance envers les autres donc de la découverte de la paix. Si loin donc, dois-je encore une fois le souligner, d'une salle de sport où l'important est de découvrir des champions courant après titres et argent, au risque du développement d'un ego surdimensionné qui ne cessera de ravager leur propre vie comme celles de leur entourage. Je caricature à peine... Regardez autour de vous !

Je n'ai donc jamais voulu que mon « Centre de Recherche Budo » tourne à une entreprise professionnelle... Peu de gens m'ont cru quand je m'en défendais, ici et là, même avec insistance. Non, je n'ai jamais gagné d'argent « sur le dos » de « mes » dojos, qui se sont toujours gérés chacun eux-mêmes comme ils l'entendent, avec leurs propres comités directeurs et leur propres trésoreries ! Je sais que l'on m'a fait cette réputation dans mon dos, et que celle-ci a la vie dure... Si j'ai gagné un peu d'argent avec le Budo (comme « ils » disent...), ce fut le résultat de mes nombreux ouvrages, réalisés au prix (fort) que j'ai dit, et j'ai payé les impôts qu'il fallait. C'est clair ? Mais mes livres, c'était en marge de l'enseignement au dojo, dont je veux parler ici. Je voulais qu'au dojo nous restions tous libres, grâce à nos métiers, de pratiquer et d'enseigner le karaté comme une Voie de l'Homme (et non pas comme un moyen d'opposer l'homme à l'homme), hors de toute contrainte, donc de tout compromis. Puisque le compromis n'a jamais été une option pour moi... Et puis, je voulais utiliser mon temps à autre chose, à pratiquer, à porter la parole, encore, toujours, à écrire, à partager ma passion. Gérer une « affaire » eut été si réducteur... Je pensais aussi que la force d'une idée pouvait suffire à elle seule à mobiliser et se transformer en lame de fond sans le besoin de cet éternel « nerf de la guerre » qu'est l'argent. Bon, là, j'ai été naïf...

Qui pouvait savoir que le « Centre » ne fonctionnait en tout et pour tout qu'avec mon épouse et moi-même et que le 7b Chemin du Looch à Saint-Nabor, son siège social, était tout simplement notre maison familiale, sans bureaux ni équipe permanente au téléphone, ou pour gérer courriers et dossiers... ? Au prix d'un lourd « one man's/one women's show »... ? Certes il y eut parfois un peu d'aide, par certains membres du comité directeur, mais nous vivions tous si loin les uns des autres (et chacun avait ses propres occupations) qu'il fallait si souvent gérer dans l'urgence autour de la table familiale de St-Nabor pour ne pas multiplier les réunions... D'où la montée au sein de l'association, d'une incompréhension de plus en plus lourde à gérer, puis d'oppositions sur fond de jalousie. Les symptômes en étaient particulièrement nets au dojo du Strasbourg Université Club, sur lesquels je ne veux pas revenir encore. Pourtant, que n'avais-je fait pour associer au développement de l'association, et à la reconnaissance extérieure qui lui donna une certaine renommée bien au-delà de l'hexagone, mes ceintures noires et surtout les Experts nommés en 1977. Leurs noms et leurs photos étaient partout, dans mes livres, puis notre magazine « Le Ronin » diffusé entre Scandinavie et Afrique, entre Canada et (alors) Union Soviétique. Certes, ils n'étaient pas payés par le CRB (mais moi non plus !) hors les rares stages que certains animèrent à ma demande, et qui ne se multiplièrent pas en raison de leur propre désintéret pour des week-ends extrêmement astreignants, entre deux semaines de travail... (J'en savais bien quelque chose !). Le principe, qui fut toujours respecté, y compris pour moi-même, était qu'il ne pouvait y avoir contrepartie financière qu'en raison d'un réel travail effectué pour l'association (stages, déplacements), et nullement comme par effet d'une sorte de « rente de situation ». Le CRB a toujours eu des trésoriers minutieux qui n'auraient pas permis qu'il en fût autrement. Le CRB n'a jamais été, sur le plan matériel, une réserve personnelle dont je disposais à ma guise. Il n'a jamais été une « affaire » privée. On ne m'a jamais vraiment cru, et cela a détérioré pas mal de rapports. Le CRB a grandi avec l'audience de mes écrits, et la force tendue de mon engagement tous azimuts, et je n'ai donc jamais pensé que c'est moi qui lui devais quelque chose. C'eut été un comble... Toujours est-il que, de chuchotements de vestiaires en rumeurs blessantes, à force de ne pas pouvoir (ou chercher à) comprendre ce qui me motivait vraiment dans tant d'efforts, une incompréhension (un euphémisme, concernant certains...) finit par s'installer entre plusieurs ceintures noires strasbourgeoises et moi, et cela finit par la rupture avec ce dojo « historique » au début des années 1990.

Cela m'était devenu insupportable. Trop de médisance, de ragots, de volonté de discréditer... et, bien sûr, sans que rien ne soit jamais avancé ouvertement. A croire que tout succès ne peut que cacher quelque chose d'inavouable... C'est si incroyable que l'on puisse rester honnête, simplement mobilisé par une idée ? Ce ne fut certainement pas de gaieté de coeur, mais ma patience avait atteint là ses limites et je voulais continuer ce que je faisais, non m'enliser stupidement dans de petites querelles au risque de tout abandonner par usure. Ce qu'ont finalement fait tous ces « opposants » de l'ombre, qui ne pratiquent plus aujourd'hui, souvent depuis des années (!). Comme si mon départ les avait soulagés pour leur permettre de raccrocher la pratique d'un karaté qui ne leur apportait plus ce qu'il leur avait apporté au début (ce qui n'était en rien mon problème). C'était donc bien la peine... Ce qui m'a meurtri le plus, c'est qu'ils ont fini par laisser tomber le dojo, « mon » dojo, qui a fini par repartir à la fédération sportive, car tant d'efforts, tant d'années, pour... ça... ! Cela tient de la dilapidation de patrimoine ! Et cela, je ne le dirai jamais assez, et ne peut l'excuser. J'y repense de temps en temps, en feuilletant les centaines de photos de mes albums (sélectionnées parmi des... centaines d'autres encore en vrac dans des boîtes !), où défilent des visages auxquels je faisais confiance et que je pensais amicaux. Bulles de savon... Je peux aussi le dire autrement : il y a tant de ronds de serviette vides qui traînent encore autour de ma table, celle où tant de gens sont venus, parfois pendant longtemps, se nourrir jusqu'à se goinfrer avant de « cracher dans la soupe » à partir du moment où cela les arrangeait... On ne devrait jamais mordre la main qui a nourri... De toutes ces défections, qui s'apparentaient le plus souvent à des trahisons, car venant de hauts gradés, « anciens » dans la maison, il ne pouvait y avoir erreur sur la motivation réelle des départs; certaines m'ont affecté particulièrement, je ne me cache pas de le dire. Ceux dont je veux parler le savent, ou bien on leur dira que ces lignes s'adressent à eux... Ils ont mangé longtemps à ma table... Mais, qu'ils soient finalement quand même partis intentionnellement ou non pour blesser, qu'ils se rassurent : j'ai survécu, pour le moment... Et le « Centre de Recherche Budo » continue sans eux, riz et cailloux enfin un peu mieux triés. Mais je suis devenu, quand même, un peu plus prudent, même si je sais bien, à travers tant de leçons du passé, que rien n'est jamais acquis !

Beaucoup de gens sont venus un moment au CRB dans un réflexe de protection, de défense, ou dans un enthousiasme puéril et léger, pour faire des rencontres aussi, ont fait un petit tour et puis s'en sont allés. Beaucoup y sont venus avec leurs problèmes, pensant les résoudre en les diluant dans mon association. Beaucoup sont venus en pensant que j'avais toutes les réponses à tous leurs problèmes. Ai-je écrit ou dit cela quelque part ? Beaucoup n'ont pas tenu. Parce que le CRB n'a jamais été une auberge espagnole... Il a toujours été « ma » maison, et j'ai toujours défendu sa « ligne », bec et ongles. Pas question d'en revoir une architecture aménagée au goût des derniers arrivés !



Que de rencontres et de couples formés le temps de leur présence au CRB... parfois dissous aussi... J'y ai tant vu... Le CRB a toujours été, et est toujours, le reflet de la vie, tout simplement. Le CRB m'a appris la vie... Ma maison de St-Nabor est devenue un musée riche et émouvant de tant de moments positifs comme négatifs... avec quelques mètres cubes d'archives, des objets venus et offerts de partout, autant de décors racontant une histoire vécue un jour quelque part, des boîtes pleines de diapos, de photos et de films 8mm, avec une caisse où sont toujours soigneusement rangés une très vieille machine à écrire, un appareil photo reflex Pentax patiné par tant et tant de périples, des objectifs, un agrandisseur photos, des bacs et cuves pour les développements, et même quelques paquets de papiers argentiques dans leurs emballages d'origine périmés depuis des lustres, gardés comme des reliques des temps héroïques... ! Je laisse à mes enfants le soin d'en débarrasser la maison un jour. Moi, je ne le peux encore pas... Avec le temps, peut-être, viendra dans mes souvenirs l'équilibre, me réconciliant enfin avec cette loi universelle des contraires... Mais l'hiver sera alors très avancé !

5. Droit devant... « c'tau bout »...!

ET MAINTENANT... ? Que vont apparaître les premiers signes de mon hiver ? Cela fait tout de même déjà un peu plus de 66 coups frappés à l'horloge, dont 50 vécus sur le front du Budo... Et je sens comme le temps file de plus en plus vite. Alors que je voudrais encore aller plus loin dans ma quête et mon sens du partage. « *C'tau bout* », comme aimait dire Jack Chenard, avec son accent québécois, à l'époque de son enthousiasme pour la tâche que j'avais entreprise et dans laquelle il voulait s'inscrire aussi en 1985. Mais il s'est perdu il y a des années dans les neiges de la Côte Nord du Canada, mal entouré et mal conseillé par cette catégorie de gens qui savent comment perturber une dynamique en grippant patiemment et sans en avoir l'air les rouages plus particulièrement exposés. Oui, Jack, « *c'tau bout* », pour nous tous, mais moi je vais encore « au charbon », comme autrefois, comme, encore, toujours... Vous vous en souvenez ? Mais là, je fatigue, vraiment...



J'ai eu le loisir de dire et d'écrire... d'attirer l'attention, d'éveiller certaines consciences. Je suis conscient aussi d'avoir été, quelque part, une « boîte à idées » dans laquelle on s'est largement servi. Sans nul doute, et c'est tant mieux, au final. Mon ego n'en fut jamais affecté, ni autrefois ni maintenant. Il y aurait encore bien des souvenirs... bien des visages que je n'ai pas évoqués, qui me reviennent seulement, au fur et à mesure... mais à quoi bon? Ils sont trop imbriqués dans ma vie, dans ma vie de budoka comme dans l'autre, donc dans celle de mes proches, avec des conséquences pas toujours positives, pour que j'en fasse ici état plus que je ne l'ai fait. En dire davantage, être plus précis, serait inutilement meurtrir certaines consciences, sans que cela n'ajoute quoi que ce soit à mon récit. Non, je ne veux pas tout dire. Tout ne vous regarde pas... Il faut dire aussi que j'ai été gâté (peut-être exceptionnellement « gâté » ?) par tant et tant de rencontres si souvent caricaturales qu'il vaut mieux essayer de n'en plus parler. Et puis, cela m'aidera peut-être à, finalement, les oublier. Je continuerai cependant à croire et à affirmer que le message contenu dans le Budo reste mobilisateur malgré les individus qui en encombrant trop souvent la voie d'accès et dont il est parfois si difficile de faire abstraction. Il ne s'agit donc pas aujourd'hui pour moi de systématiquement embellir le passé. Où tout n'a pas toujours tenu ses promesses... Au terme de ce petit voyage dans « mon » temps, je reprends volontiers à mon compte les mots de Mme de Sévigné: « *Excusez moi, je n'ai pas eu le temps de faire plus court* »... Mais il fallait tout de même que certaines choses soient dites. Maintenant. Je sais que certaines ont dû choquer quelques lecteurs de ces mémoires, parce qu'ils n'ont pas été proches de tant d'expériences et qu'il leur est même difficile d'en imaginer certaines...

Tiens, si, j'y pense, une petite dernière, drôle... Je reçus au printemps 1973 à mon dojo strasbourgeois, un « expert » japonais, 4^e Dan (à l'époque !), par l'intermédiaire d'Henri Pléé. Annoncé comme un spécialiste du combat... Oui, mais nous, au Strasbourg Etudiant Club, nous étions surtout demandeurs en katas, pas en compétition... Croyez moi si vous voulez : devant le regard soudain paniqué du jeune expert, lorsque je lui fis part de nos réelles envies, j'entrepris de lui faire réviser (et corriger !) le kata Chinto dans ma salle à manger de St-Nabor (il est vrai qu'à l'époque c'était mon tokui-kata), avant que de le « produire » devant mes élèves, qui n'ont jamais rien su de cette réalité (je n'ai tout de même pas osé). Incroyable, non ? Et je n'avais encore jamais été au Japon, alors... J'ai bien dû me rendre à l'évidence qu'il pouvait y avoir parfois quelques « pieux mensonges » fort utiles ! Je le redis pour conclure : que de « tapis rouges » n'ai-je, dans mon enthousiasme, déroulé sous tant d'experts venus d'Extrême-Orient, qui n'ont eu qu'à « ramasser » auprès d'un public déjà préparé et acquis. Ils n'en valaient pas tous, humainement sinon techniquement, la peine... Je le confesse seulement aujourd'hui, parce que j'ai mis du temps à l'admettre.

Et surtout, ils ont engrangé sans ré-ensemencer (je veux dire « vraiment » ré-ensemencer, pas en faisant semblant et en nous racontant des histoires...). Et cela, je ne peux le leur pardonner, fussent-ils reconnus hauts gradés aujourd'hui. Quelque part, j'en connais quelques uns qui se sont bien moqués autrefois de notre crédulité, et de la mienne pour commencer. Et qui continuent à le faire, bien sûr (les gens n'ont pas de mémoire et, surtout, ne veulent pas se compliquer la vie à apprendre des leçons du passé), mais cette fois sans moi !

Dans tout ce temps, des choses se sont faites, d'autres pas, et sans doute était-ce ainsi ce qu'il fallait qu'il arrive. J'en ai eu plus que mon compte de tribulations dans un « milieu martial » où tant de fois mes convictions intimes furent mises à mal, où il fallait parfois même une forte dose d'aveuglement pour vouloir persister... je m'en rends compte aujourd'hui. Mais sans tout cela ma vie n'aurait jamais pu être ce qu'elle fut, et est encore. Et puis, j'ai eu cette chance d'ouvrir les yeux, finalement, assez vite sur certaines « réalités du Budo », sans pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain... J'ai fait des tris, très rapidement, très froidement, pour continuer à avoir envie de grimper sur la montagne. Aujourd'hui j'ai le sentiment de pouvoir enfin vivre ma vie de budoka comme je l'avais toujours imaginée, enfin. Libre sur la route. Vers le sommet que je me suis choisi. Pour progresser encore, toujours, sans être gêné par des contingences imposées par je ne sais qui, au nom de je ne sais quoi. Avec ceux qui voudront partager l'expérience avec moi. Je crois avoir compris ce que voulait dire le Père Teilhard de Chardin, que j'ai tant lu au cours de ma première année de faculté, lorsqu'il écrivait: « *L'homme doit utiliser sa vie à se finir* ».

Jacques Delcourt m'a dit un jour au téléphone, lorsque j'évoquais avec lui certaines « évolutions fédérales » au niveau du « Karaté national » : « *On n'a jamais eu de problèmes entre nous, non ?* ». Alors qu'il présidait la Fédération Française de Karaté (FFKAMA) puis l'Union Mondiale, il avait compris que l'essentiel était d'œuvrer pour le karaté en France, et dans le monde, et il reconnaissait que je faisais partie de ceux qui l'avaient fait efficacement, même de loin, même en dehors des circuits officiels qu'il avait pourtant représenté pendant de longues années d'un bout à l'autre de la planète ! Je lui dois ma première interview, dans le numéro de mai 1973 de la revue officielle de la Fédération Française de Karaté, dans laquelle je concluais (déjà !) par un « *En fait, il y a autre chose au bout de la technique...* ». Il me demanda même, après l'affaire du scandale du passage de grades strasbourgeois de 1979, une fois l'émotion retombée, d'écrire l'histoire du karaté en France et me proposait la mise à ma disposition d'un bureau à Paris avec toutes les archives fédérales... ! Je n'ai pas donné suite, étant déjà parti de la fédération, dans ma tête, décidé à ne plus jamais me compromettre ni de près ni de loin avec ce système. A ma connaissance, cette histoire du karaté français n'a jamais été écrite avec le détail que souhaitait Jacques Delcourt. D'ailleurs, cela intéresserait-il encore quelqu'un ? Aujourd'hui, Jacques et moi échangeons nos vœux de nouvel an, avec un brin de nostalgie, en nous disant l'un l'autre que c'est bon de se souvenir des anciens qui ont fait le karaté... La première fois que je l'ai vu au Karaté Club de France de la rue Montagne S^{te} Geneviève, à Paris, c'était à la fin des années 1950 : nous étions ceintures marrons tous les deux, lorsqu'il fut violemment projeté sur les tatamis et qu'on le releva « sonné » et complètement absent pour un moment... Il ne s'en souvient plus; moi je le vois encore revenir tout doucement à lui, alors qu'on le redressait avec précaution sur le tatami...

Maintenant que j'ai enfin pris le temps de feuilleter mes albums photos, je dois dire que j'y ai reconnu tant de visages qui s'estompaient doucement, parfois... Que sont tous mes amis devenus ? Que sont mes ennemis devenus ?

On s'est sûrement tous (tous ?) bonifiés avec le temps... comme le bon vin, dit-on... Avec le temps, on comprend les choses sinon mieux, du moins autrement. La meilleure lame est celle dont le noyau est fait en acier doux... Les chocs de la jeunesse, la communication à coups d'affirmations, de violences, de fausses certitudes, tout cela commence à s'éloigner derrière moi. Aujourd'hui, le simple spectacle de la violence, de toute forme de violence, et encore plus si elle est érigée en spectacle pour un public se défoulant à travers lui, m'est insupportable. N'y a-t-il pas déjà, partout, suffisamment d'affrontements et de morts, incontournables semble-t-il ?

On tue aujourd'hui partout, tous les jours, avec ou sans bruit, au nom de quantité de « raisons », sans que cela ne mobilise (je veux dire « vraiment »...) personne. Et que dire de ce qui est devenu une véritable « arène » sportive, prétexte à tant d'excès ? Curieuse espèce que l'espèce humaine. Et comme si cela ne suffisait pas, ceux qui en ont le pouvoir tuent d'une autre manière encore, lentement, patiemment, insidieusement... On tue ce que l'homme a de meilleur en lui, on formate, on laisse s'assoupir la pensée, on annihile les sursauts de réflexion, on ralentit une certaine créativité, on écarte les remises en question dérangeantes. Nous savons tout cela et pourtant... rien ne change ! Rien ne va changer... Et là, à l'entrée de mon hiver, une petite voix moqueuse me dit dans ma tête, avec insistance, « tant d'engagement, pour ça... Ca a changé quoi ? ». La « grande sagesse » serait-elle la simple prise de conscience, après tant de détours, que la médiocrité gagne toujours, au final ? C'est quoi, cette civilisation qui parle de valeurs, de bienfaits universels de la paix, de la fusion avec la nature, et qui reste si fascinée par le mal, omniprésent et érigé en spectacle ? Aujourd'hui où est largement en place la génération internet, qui trouve le meilleur comme le pire sur la toile en étant de moins en moins capable d'y faire la différence (qui va l'aider à la faire ??), où les arts martiaux, vrais ou faux, se réduisent à des spectacles, des Dvd, des bouts de films sur YouTube, pourquoi encore faire des livres, pourquoi vouloir « enseigner », prendre le temps, avec le sérieux voire l'austérité nécessaire mais rejetée par tous... ? Tout paraît si facile aujourd'hui. Trop facile, pour se dédouaner, de prétendre que la vie amenant inéluctablement à la mort, il faut comprendre que tout y est donc dérisoire, donc ne portant pas à conséquence, qu'il faut surtout « vivre » sans se préoccuper de laisser prendre le désert derrière soi. L'enseignement traditionnel amenait, lui, à comprendre que dans cette vie tout est simplement relatif, ce qui est tout autre chose...

On a si souvent fait appel à moi, lorsqu'on avait besoin de moi. Et j'ai toujours dit oui... (mon père me disait autrefois que ma grande faiblesse était de ne pas savoir dire non...). Aujourd'hui, ils sont nombreux, parmi les mêmes, à oublier qu'ils ont eu besoin de le faire un jour... Je n'y peux rien si cela est dur à assumer dans leur mémoire ! L'ingratitude sourde de certains est déjà dure à supporter. Mais lorsqu'elle devient claironnante (on s'enhardit avec le temps, les loups sortent du bois, en bande...), proclamant des contre-vérités aberrantes devant les nouvelles générations qui ne peuvent évidemment savoir qui dit vrai, c'est franchement insupportable. Un zeste de philosophie ne suffit pas à permettre d'avalier tout cela... Les bruits circuleront toujours (ah, ces rumeurs, en douce...), reviennent en écho, insinuent, pour nuire et détruire. Et puis la jalousie, l'envie... puis la délation, la volonté de salir... J'ai déjà tout eu. En 1982 déjà, après une vingtaine de livres publiés, 20 ans d'enseignement, d'accumulation de fatigue, face à tant d'inertie, j'avais annoncé que je « croisais les mains », pour passer le relais. J'en avais déjà tellement vu... et j'étais, me semble-t-il, déjà fatigué de me battre contre tant de bêtises et de bassesses. J'espérais que le temps était venu où après avoir tant tiré, on soulagerait mon effort en poussant par derrière, ou en tirant avec moi... Finalement, je n'ai pas pu... même en devant admettre qu'on ne poussait ni tirait beaucoup avec moi. Ce qui fut peut-être une erreur. Presque 30 ans après (!), je finis quand même, enfin, par réduire la voilure, par avancer d'un pas un peu plus lourd. Pour ne plus me consacrer qu'à mon CRB-Institut Tengu, à mes élèves proches qui me retrouvent si régulièrement à mes stages de Strasbourg. Pour le temps où cela sera encore possible.



Une Première à Orenburg, juin 2008, avec mes plus anciens Experts Jacques et Alex.

Car presque encore 30 ans plus tard, après, encore, tant d'efforts supplémentaires (d'autres dizaines de stages et 50 livres plus loin...), rien n'a changé... Le sport écrase tout, inéluctablement. Les systèmes sportifs et ludiques triomphent. Attendent que les dernières voix se taisent. Juste une question de temps. Rien ne changera jamais. Parce que les gens le veulent ainsi, qu'un certain environnement patiemment mis en place a rendu plus lâches que jamais. Parce qu'ils se sont laissé fragiliser, par confort. Ils ont ainsi fini par avoir les systèmes qu'ils ont mérités, mais ne savent pas encore jusqu'où cette acceptation fataliste va les mener... Encore que, le sauraient-ils...

J'en ai assez maintenant de voir cette forme de comédie que jouent tant d'hommes et de femmes, aux autres comme à eux-mêmes (ce qui est peut-être encore pire), dès qu'ils touchent aux arts « martiaux » ! Il y a de plus en plus de jours où je doute que l'homme soit vraiment cette « flèche dans l'Univers », dont parlait dans son oeuvre Teilhard de Chardin ! Après une vie si longtemps nourrie de foi en l'Homme, peut-on me reprocher aujourd'hui l'amertume de mes propos ?

Mais bon, les jours où je vais bien (!), je dois avouer que ce fut tout de même une merveilleuse aventure. J'ai appris à connaître les hommes mieux qu'à travers des livres ou par ce que l'on a essayé de m'en faire comprendre, à l'heure de mon adolescence, ou par ce que m'aura permis, depuis, la vie hors du dojo. J'ai aussi appris à me connaître, sans concession, et c'est bien. Cette expérience du vécu, au contact des meilleurs et des moins bons moments (je ne dis pas les pires, les choses peuvent toujours être pires !), je la souhaite à tous. Elle est irremplaçable.



Démontrer... encore et encore.

Plus que jamais maintenant il y a des jours, de plus en plus souvent, où j'éprouve l'envie de regarder, simplement, s'effiloche un nuage, de regarder tourner mes poissons Kois dans le petit bassin que j'avais construit pour eux, de voir grandir mes petits enfants, d'avoir pour eux un peu plus de temps que je ne me suis donné pour voir grandir les miens. Avoir le temps, enfin un peu de temps... Le jour n'est plus où je crois encore pouvoir ruser éternellement avec ce temps... Il arrive un moment où il devient trop dur de continuer à aller vers les autres au prix d'une dilapidation d'énergie qui finit par être un crime envers soi-même. Lorsque l'on a 15 ans, explorer tous les sentiers en les parcourant avec vitesse ne prête pas à conséquence, et c'est même ce qu'il faut faire. A 30 ans on peut encore croire que l'on en a 25. A 40 ans il devient important de choisir mieux, pour ne plus se disperser. A 50 ans, il faut gérer avec plus d'intelligence l'énergie qui reste, mieux faire la part des choses. Après 60 ans... « Tu en fais encore ? » me disait Henri Pléé en juin 2005... Sûr ! Mais je n'ai plus envie de faire la trace. Ce n'est pas que je n'aie plus rien à donner.



Conférence de presse finale au stage d'Orenburg, juin 2008, avec traduction simultanée par Nellie.

Simplement, je suis vraiment un peu fatigué de toujours chercher à labourer la mer... L'Etoile, elle est vraiment inaccessible... J'ai eu à vivre trop de « grands » moments de comédie humaine. Cela suffira... J'ai compris, sur le tard... Reste à adapter mon comportement à cette prise de conscience. Car le feu est toujours là, qui couve, pour mieux durer, prêt à reprendre à tout instant. Mais pour celui là seulement qui saura avec son coeur dans quelle direction il lui suffira de souffler un peu. J'ai fortement envie de rentrer dans l'ombre, pas pour me cacher, mais pour me protéger un peu, enfin. Le début d'une forme de sérénité ? Après tout, s'il faut en arriver là pour garder la chance de pouvoir encore un peu plus longtemps « jouer sur la voie » (Doraku)... ! Mais bon, j'étais encore en ce mois de mai 2008 invité par l'Université du Sud Toulon-Var, dans le cadre des 9^e JORRESCAM (Journées de Recherche et de Réflexions sur les Sports de Combat et les Arts Martiaux, organisées par l'UFR-STAPS), à présenter ma " Voie Tengu "... Juste avant de reprendre un vol pour un nouveau stage d'Orenburg, en Russie... Alors que je m'étais promis... Je ne vous dis pas ce que j'ai pu lire dans le regard de mon épouse, qui m'a encore, comme d'habitude, amené à l'aéroport le jour même de mon anniversaire... Décidément, et c'est vrai pour tout le monde, on ne se refait pas !

L'art martial, le Karatedo en particulier, a toujours été pour moi un langage, un simple moyen de communication, un code que j'ai eu la chance de maîtriser un peu et qui m'a permis de transmettre à travers une gestuelle ce qui me semblait devoir être transmis, ce qui devait rester pour les générations futures lorsque tout le reste aura été oublié. J'ai eu cette chance... je la souhaite à d'autres. Même si rien, profondément, ne change, et si l'évolution des sociétés mondiales ira sûrement même dans le sens inverse de celui que je souhaitais voir de mon vivant. Même si tant de générations de braves gens ont vu de siècles en siècles leurs sensibilités constructives détruites par la collusion de quelques prédateurs de plus en plus puissants, dans l'impunité totale, il y aura fort heureusement toujours d'autres passionnés qui se lanceront sur les traces du chemin (de plus en plus) perdu. Au bout de ces nouveaux efforts toutefois, rien ne changera jamais, non plus, malgré tout... Tant l'homme de bien a horreur d'imposer sa vision du bien ! Le prédateur peut continuer à se lécher les babines... J'ai eu des milliers d'élèves, et encore davantage si je pense à tous ceux qui se réclamaient de mon enseignement à travers mes seuls livres, j'ai formé quantité de professeurs de karaté en France et ailleurs, à travers tant de stages, de démonstrations et de conférences, de Nouméa au Québec, de Bergen à Marrakech, de Lisbonne à Bucarest, de Tanger à Sofia, de St Denis de la Réunion à Casablanca, de Pise à Budapest, de Moscou à Orenburg, d'Alger à Nazareth... dans des conditions pas souvent aussi idéales comme on pourrait l'imaginer (je rappelle que, concernant l'Europe de l'Est, le sombre « Rideau de Fer » existait jusqu'en 1989). Combien de ceintures noires ai-je formées ? Combien de « dan » ai-je délivrés ? Ça, je n'ai jamais compté, par exemple ! Hors statistiques... Jamais pris le temps ! J'ai mis sur pied des fédérations, dialogué avec quantité de styles, rencontré des maîtres chinois et japonais entre Taipei, Hong-kong, Tokyo et Naha, en un temps où l'on ne voyageait pas encore comme aujourd'hui et où les contacts étaient difficiles sans internet, des maîtres-monuments dont la seule évocation me faisait rêver en 1962, et dont beaucoup sont décédés depuis... Je n'ai pas vu le temps passer... Ce temps qui m'a usé. Le comble est que nombreux sont ceux qui m'en ont toujours voulu de m'user à « faire »... Comme si cela avait été facile. Comme s'ils n'avaient pas eux mêmes profité quelque part (et la fédération, donc ?) d'une dynamique à laquelle je crois avoir largement contribué. Qui attendent encore, de plus en plus impatiemment (c'est des choses que je sens...), que j'aie enfin fini de m'user à lancer des brûlots chaque fois que j'ouvre la bouche, chaque fois que je prends ma plume, pour, encore, faire la leçon, hurler au loup... Agaçant, à la fin, je peux comprendre ! Pourtant... à combien d'entre tous ces « tapis dans l'ombre » ai-je permis d'avoir un métier ? Après leur avoir appris à marcher sur un tatami, que ce soit en karaté, en kobudo, en tai-ji... ?

Mes livres, dont on s'est tant servi (c'était fait pour), mais le plus souvent sans y faire référence. Ceci m'a par contre toujours blessé. Et combien de plagiats, en tout ou partie, retrouvés sous forme d'autres livres, dans des brochures, des bulletins de clubs, sur des badges de keikogi même, sans jamais bien sûr aucune mention d'origine. Une constatation fatigante, à la longue... venant d'un monde où la rectitude devait-être paraître la marque d'un comportement « martial »...

Mes écrits donc, prolongeront un peu sans doute ma vision martiale. Il en restera toujours l'un ou l'autre, ici ou là, même défraîchi, toujours utilisable (et maintenant que des extraits, substantiels quand même, sont sur Google...). « Tengu, ma voie martiale » est le livre d'un aboutissement. Il est d'abord la synthèse d'une longue collecte. Il est ensuite un nouveau pétrissage à partir de cette collecte, ma pierre, mon testament martial. Celui sur lequel je me serai arrêté. Avec l'espoir que quelques sempai de mon association sauront un jour le transmettre plus loin (on dit qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits... je suis un peu anxieux...). Tout est donc là, et je n'écrirai donc plus, sauf à accompagner quelques rééditions, tant que mon éditeur me le demandera, et que je le pourrai. Si, peut-être vais-je encore développer le 3^e domaine de compétence du « concept Tengu » (Ho-jutsu), puisque Amphora vient de décider de m'en donner l'occasion. Mais tout dernier carat, alors ! Ce qui devait être mon tout dernier ouvrage, « Tengu, ma voie martiale », a eu un accueil que n'espérait ni mon éditeur ni moi-même : c'est dire que certaines prises de conscience ne demandaient qu'à se faire. Mais je reste sans illusion : il s'agit là d'un effet individuel, qui ne mènera jamais à une lame de fond, capable d'exiger des changements... Feu de paille, au mieux...

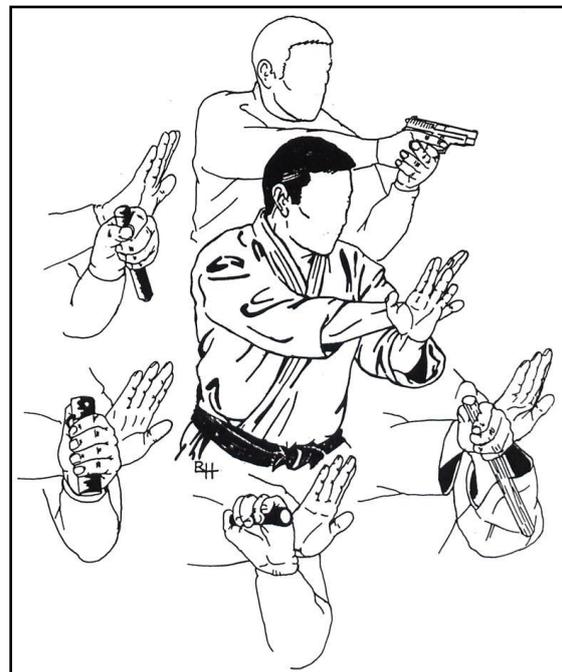
Karatedo, juste un langage pour un message ...



Happoren, des racines...



...aux katas classiques...



... jusqu'à la pratique d'une gestuelle polyvalente dans le concept Tengu

J'ai très sûrement fait bien des erreurs en 50 ans de tribulations sur la Voie... J'avoue m'être souvent trompé dans mes jugements sur les hommes, élèves ou non. J'ai été incapable d'anticiper certaines agressions planifiées à mon endroit. Mais tout a toujours été de bonne foi de ma part, fait d'un bloc. Avec cette confiance trop longtemps aveugle qui fait prendre de plein fouet les coups lorsqu'ils arrivent. Je sais avoir toujours manqué d'esprit de nuance, et je ne suis d'ailleurs toujours pas convaincu que j'aurais dû en avoir pour être plus efficace. Je suis resté excessif peut-être mais imperméable à toute forme de « magouille », qui est le début du cancer de l'âme. Je n'ai jamais bradé mes fondamentaux... J'ai gardé la sensibilité et la vulnérabilité affective de l'enfant, sans que je veuille ici m'en cacher ni souhaiter autre chose. Il fut donc facile, pour ceux et celles qui l'ont voulu, d'en profiter pour, un jour ou l'autre, faire mal. Ils ont bien souvent réussi ! Mais ils ne m'ont jamais déstabilisé au point de me faire sortir de la route !

Je hais la méchanceté, l'hypocrisie, la lâcheté, le « politiquement correct », la pensée tiède. Peut-être qu'en battant aujourd'hui en retraite d'un monde que je comprends de moins en moins, et qui n'est définitivement pas celui dont, enfant, j'avais rêvé, je peux encore sauver un peu de « ma vie ». Car tout cela était « ma vie », et ce n'est plus aux autres d'en disposer aussi légèrement qu'ils l'ont fait depuis si longtemps. « *Main du diable, coeur du Bouddha* » dit la calligraphie de O-Sensei Ogura affichée dans mon dojo... Je la vois chaque jour, et je m'imprègne comme à chaque fois de la force de cet enseignement essentiel que m'a laissé le Maître.

Je mesure aujourd'hui ce que représente un demi-siècle de découverte et de passion pour les arts martiaux, une passion que je me suis tout de même un peu épuisé à vouloir partager. Mais pouvait-il en être autrement ? J'ai reçu, tant et tant, et tellement aimé recevoir, que j'ai toujours trouvé comme une évidence de faire de mon mieux pour transmettre ce qui m'a été donné. Car je suis et resterai toujours fidèle aux idées que j'ai admises comme étant les miennes, il y a longtemps. Le reste découlait donc de source. Comme quelque chose à quoi il n'était pas question que je me dérobe. J'ai pris cela comme un devoir (le Giri japonais). Avec joie. Mais ce faisant, je n'ai cessé d'apprendre, avec un plaisir que je n'ai jamais dissimulé, et je ne cesserai d'apprendre que lorsque l'heure d'arrêter me sera imposée.

Je veux le dire aussi, avec force : quelles qu'aient pu être mes déceptions ici où là, elles ne sont finalement pas grand chose à l'heure du bilan, lorsque je pense à la chance d'avoir pu croiser certaines autres routes qui ont changé ma vie, et, quelque part, l'ont faite... Finalement, positifs ou négatifs, tous ces impacts sur mon parcours ont été la rançon d'une démarche « martiale » quotidienne et quasi obsessionnelle. Et je l'ai payée. Cette démarche était, et est encore, ma vie... Si c'était à refaire, je ferais les mêmes choix. Tant pis pour ceux qui ne les ont pas compris. Tant pis aussi si tant de « personnages » de ce curieux milieu Budo ont su habilement profiter de ma « table », au temps où ils avaient faim... Souvent, dans leur position d'aujourd'hui parfois bien reconnue sur la place, ce seul souvenir (de dépendance) peut être gênant, je comprends... Je peux les rassurer : chaque nouvelle année enfonce encore un peu plus leur passé dans un brouillard protecteur... Le temps est leur meilleur complice ! Ce qui restera enfoui dans mon coeur ne regardera bientôt plus personne.

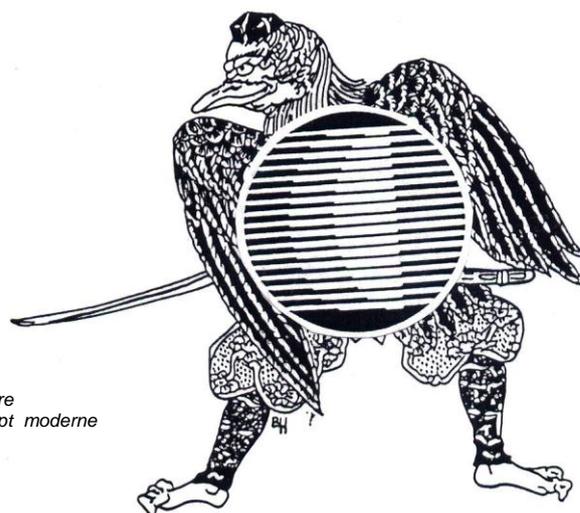
Tout cela est maintenant derrière moi ! Il m'arrive même, tout doucement, de sourire à l'évocation de certains souvenirs même pénibles... Bon signe. Peut-être pourrai-je un jour faire disparaître les derniers fantômes désagréables d'un simple éclat de rire !

Au moins ne pourra-t-on jamais me faire le reproche de ne pas m'être battu assez longtemps, sur tous les fronts. Oui, j'aurai « vraiment » essayé de faire bouger des choses... ! Et je crois avoir pas mal joué les prolongations, à un âge où bien d'autres sourient de leurs enthousiasmes passés et oubliés. L'heure est maintenue peut-être enfin venue, comme me la souhaite Serge, un ami de longue date qui m'écrit souvent de Bretagne, d'avoir « *une vue plus paisible au bout du chemin, celle des devoirs accomplis* » au retour « *d'un long voyage et d'un long combat solitaire* ». Cette année chinoise du « Rat » m'incite aussi il est vrai à adopter sur ce qui me reste de route un petit « pas du rat » ferme et tranquille, mais pas moins linéaire, dans lequel on retrouve d'ailleurs l'un des fondamentaux de la « Voie Tengu »... ! Peut-on imaginer un meilleur signe du temps ?

On n'est riche que de ses amis. Aujourd'hui, je me sens riche, au-delà du regret de tant de temps perdu pour tant de gens qui se sont au final avérés de piètre composition, riche de tant d'élèves où se comptent de réels amis fidèles depuis tant d'années, qui croient en mon combat, de tant de lecteurs qui m'écrivent encore, un mail, une lettre (comme celle qui vient encore d'arriver, de Olivier M., un karatéka qui doit avoir l'âge que j'avais lorsque j'eus le courage d'écrire la première fois à Monsieur Pléé, « *J'espère pouvoir obtenir rapidement un niveau suffisant pour participer à vos stages et ainsi, Monsieur, vous féliciter et vous remercier de vive voix de ce que vous faites pour nous, la nouvelle génération* », pour me dire que je ne me suis pas trompé. Sur tout. Sur tout le monde. Tout le temps.



Oeuvre de F. Tamarsky



Tengu, de la représentation légendaire
au concept moderne

J'espère que nombreux ont été les lecteurs de ces « mémoires » (je viens de leur consacrer quelques mois de mon temps), qui se sont rappelés leur jeunesse avec moi (soit que nous nous soyons connus en ces temps là , soit qu'ils aient vécu eux aussi ce même genre de tribulations) et qui y ont trouvé quelque intérêt. Leur seule prétention a été d'éclairer, avant que vienne le moment où je ne serai plus en état de le faire, quelques pages mouvementées d'une époque où l'on vivait les arts martiaux autrement dans ce pays (et ailleurs aussi). On peut toujours apprendre de l'expérience des autres. Ces pages ont voulu résumer la mienne, qui n'est « que » la mienne, pas davantage. Je n'ai voulu blesser personne. Si certains ont quand même pu se sentir quelque peu dérangés par certaines de mes histoires d'ancien combattant, je leur rappelle pour finir que j'ai fait au mieux pour assurer leur anonymat (encore qu'ils ne le méritent pas tous !). Pour le reste... il faudra bien qu'ils vivent avec, comme on dit. Et s'ils peuvent se regarder dans la glace en se brossant les dents, tant mieux pour eux. Quant à moi, j'ai eu un réel plaisir à voir dérouler ce long film d'un Budo vécu à travers un demi-siècle déjà. J'ai souvent souri très fort en écrivant ces chapitres, en me levant plus d'une fois pour interpeler mon épouse Gabrielle, qui fait de magnifiques pièces de Patchwork dans la pièce à côté (mais sans aucun rapport avec le Budo, non, définitivement non !), avec un « tu te rappelles... ? Untel... ? Unetelle... ? et cette histoire avec... ? ». Lorsque ce n'était pas elle qui me ravivait la mémoire... La sienne est encore meilleure que la mienne... C'est vrai, au fond, il faudrait encore que je vous raconte... Mais il suffit ! Avec toutes ces tribulations, celles que vous connaissez maintenant et celles que je préfère garder enfouies au fond de moi, il y a de fortes chances que je réussisse un jour à faire rire le Tengu ? Non ?

Je voudrais aussi remercier tous ceux qui, un jour ou l'autre, de près ou de loin, m'ont fait confiance, avant-hier, hier et encore aujourd'hui. Qui ont participé peu ou prou à « ma » vie, à « mon » aventure intérieure, qui sans eux n'auraient pu être. Je veux remercier ici ceux et celles qui, parfois, en touches délicates, ont poussé l'amitié jusqu'à me le faire savoir, d'une manière ou d'une autre. J'aimerais juste qu'ils gardent un jour de moi le souvenir de quelqu'un qui s'est bien battu, par respect pour cette énergie dont il fut un temps dépositaire, qui a fait du mieux qu'il a pu dans le domaine où il pouvait le faire le mieux, en faisant profiter au maximum autour de moi cette forme de « talent » qui lui fut donné à la naissance. Qui a eu la chance de pouvoir dire ce qu'il pensait utile de dire. Et puis qui, un jour, a dû passer le relais, car telle est la Loi Universelle. J'aimerais avoir été un chemin qui fut utilisé, puis pas complètement oublié, pas tout de suite oublié. Serait-ce-ce trop demander en échange ?

Je crois qu'il y a toujours des chemins, des horizons à atteindre, des montagnes d'où la vue est belle, des ébouissements inattendus, à condition de ne pas tourner le dos au « Ki » de l'univers. Le Budo est, je l'ai su depuis le tout début, et je suis en train de le prouver, un compagnon pour la vie. Et l'Art est éternel. Tous ceux qui prétendent se l'approprier n'étreignent que du sable qui, un jour, finira par leur couler entre les doigts. Mais ils auront fait illusion, un temps. Et cela leur aura suffi..., tant pis pour les dégâts collatéraux. On peut se répéter qu'on ne peut mentir sur tout, tout le temps, à tout le monde. Et que ceci est rassurant. Tout ce que j'ai personnellement (déjà) vécu, en bien comme en mal, n'est toujours que dans « l'ordre des choses », qui a toujours été celui qu'il est resté. Mais... cela changera quoi pour l'avenir collectif des hommes ? Bêtise, lâcheté, veulerie, hypocrisie, jalousie, fanatisme, intolérance, restent des caractères ancrés dans cette étrange espèce humaine. Qui se perpétuent avec beaucoup plus de force que tous les bons sentiments réunis de quelques uns à travers la planète... Dure leçon de l'Histoire. Le reste est anecdotique et dérisoire au vu de la dimension du rêve que l'on peut avoir en engageant sa vie. Ce rêve que j'ai eu, moi aussi, à ma manière, il y a 50 ans... Et que j'ai vécu passionnément, en conservant comme on dit un « profil haut » (engagé dans mes convictions, prêt à les défendre envers et contre tout, bien en vu de tout le monde, prenant consciemment des risques que j'ai toujours été prêt à assumer) qui, bien évidemment, attire l'attention de l'ennemi... Quand je vois aujourd'hui comment les arts martiaux se diluent pour survivre dans l'air du temps... Quand je vois ce que l'explosion médiatisée du « geste d'origine martiale », qui mute en n'importe quoi aujourd'hui pourvu que cela plaise, a laissé d'espace à l'art « martial » authentique...

Je n'en peux plus de tant d'hypocrisie, de discours fuyants, d'alibis pour l'asservissement du pratiquant dans un clientélisme qui peut aller jusqu'à tourner à la secte, de tant de bassesses au nom du sport, de tant de trahisons de la parole donnée dans un monde Budo où l'on cherche trop souvent l'exemplarité de ceux qui se disent en incarner la droiture et le courage « martial »...

Si la technique n'est pas au service de l'Homme, elle ne vaut rien. Aucune technique. Elle mènera toujours le pratiquant à une impasse. Et un expert qui est un modèle technique mais reste un piètre individu sur le plan de son comportement quotidien ne m'intéresse pas non plus. Or, il y en a tant qui, lorsqu'on les regarde vivre, sont de par leur seule existence un démenti flagrant de cette illusion, à laquelle j'ai moi-même cru si longtemps, qui donne à penser que la pratique du Budo est, par définition et invariablement, un chemin de transcendance pour le pratiquant. Trop de petits chefs y encombrent, et y font la loi, si flottants dans les tenues dans lesquelles ils paradent. L'habit ne fait décidément pas le moine, et le doigt qui pointe la lune attire toujours tant d'aveugles (je reste décent dans mon propos)... utiles.

*Une animateur de télévision français a écrit dans un livre autobiographique récemment paru qu'il a fait partie de ces gens qui « n'ont pas changé le monde, mais qui se sont bien amusés »... (à propos de la « génération 1968 », dont il fait partie). Il faut oser l'écrire... Pardon de le dire ici : je pensais quant à moi faire partie de tous ces gens qui cherchaient à changer le monde (mais, je le sais enfin, qui n'y sont pas arrivés), mais qui du coup n'ont guère eu le temps de s'amuser tellement ils étaient engagés, vraiment, eux... Qui n'ont jamais pris le temps de « s'amuser », tellement ils avaient pris leur engagement au sérieux... Mais ce sont aujourd'hui les autres funambules illuminés que l'on met en avant... que l'on cite en exemples. Le monde marche sur la tête. Et puis, sans sortir du sujet qui me préoccupe, je suis persuadé qu'une civilisation qui a décidé de ne plus se défendre contre les agressions du temps est une civilisation qui va « rendre les armes » et disparaître. C'est hélas la nôtre... Comment le lui faire comprendre... ? Je viens de recevoir un mail de François T., un pratiquant qui a dû interrompre un temps sa pratique et qui y revient, et qui me dit: « (...)...la mutation de la société et la conduite du monde justifient vos engagements, c'est pourquoi il n'est pas impensable (je reste *in fine* un optimiste incurable) que nos contemporains trouvent au CRB une modernité, ou une actualité vivifiante ». Je veux bien en prendre l'augure !*

Sachez, et soyez en convaincu, que cette Voie d'un Budo « juste » reste plus que jamais, de part sa simple existence, un défi à l'entreprise planétaire de fragilisation, de mise sous dépendance, et d'abêtissement de l'Homme... C'est pourquoi il faut la préserver et la transmettre encore. Avec courage et détermination ! Mais que de plus jeunes prennent la relève aujourd'hui...

Je crois qu'aujourd'hui il y a une Voie de l'ombre, une Voie dans l'ombre... une Voie de la raison, à laquelle je n'avais jamais cru avant. Il n'est peut-être pas trop tard pour moi pour la découvrir et la rejoindre. Pour pouvoir rester fidèle à la Voie, à l'abri de tant de bruits abrutissants et érosifs. Je m'interroge chaque jour...mais de moins en moins... Je pense que mon travail pour les autres est terminé. 50 ans d'engagement, d'incitation, de partage... C'est assez, non ? Tant pis si, dans ma tête, quelques autres « fichiers » vont rester ouverts, que je dois accepter de ne plus voir fermés avant la fin de mon temps. Je continuerai à m'interroger sur cette folie qui veut que la solution soit dans la mise en concurrence des techniques martiales alors que nous aurions tant besoin d'apprendre à nous « comporter » avec ces techniques, quelles qu'elles soient... Le savoir-faire devrait mener à un savoir-se-comporter, pour un savoir-être. J'ai peur que le déchaînement de cette folle et creuse gestuelle médiatisée à laquelle est soumis le vieux « savoir-faire-être » martial n'aboutisse dans peu de temps à un désintérêt total pour l'art martial véritable qui n'a pas su résister dans ce maelström de produits de substitution qui déferle depuis ces dernières décades. J'en suis même intimement convaincu. Dommage pour les générations suivantes, qui auront bien du mal à reconstituer quelque chose de censé avec des éléments si dispersés d'un puzzle laissé par celles qui auront brouillé avec légèreté une image qui les a tant servi. Qui disait déjà « après moi, le déluge... » ?

Allez... l'eau a bien coulé sous les ponts.

Je dis à la majorité de mes milliers d'élèves, et en particulier à ceux qui m'ont cotoyé si longtemps à Strasbourg (et qui, pour certains, continuent à le faire), « On a bien cheminé ensemble. On a (déjà) bien joué ensemble sur la Voie... On a fait du bon boulot ». A ceux qui sont partis, ou qui ne veulent plus se souvenir, voire qui gardent quelque rancoeur tenace parce que les « années CRB » ne leur ont pas apporté tout ce qu'ils en espéraient, et ce à des titres divers : laissez ces pages tournées, ou arrachées, si votre vie vous est plus douce sans elles aujourd'hui... Je vous ai permis de vivre un rêve, non ? Parfois d'avoir un métier, non ?... Je dis aussi à ceux que mes invariables propos énervent, à ceux que mon existence même agace, (mais si, mais si, c'est humain...) : prenez votre mal en patience, encore un peu... Et enfin, à tous ceux qui ne me veulent (toujours) pas que du bien, comme on dit : ne réveillez pas un Puma qui paraît assoupi... (c'est Pierre Hinder qui m'avait donné ce nom de Totem chez les scouts, en 1957. Un dernier clin d'oeil à toi, ami, avec qui tout a commencé un jour !). Ce chat sauvage garde, très longtemps paraît-il, une courbe de réactivité extrêmement rapide et surprenante, et il peut soudain faire des bonds d'une amplitude insoupçonnée...

Roland Habersetzer
(St-Nabor, été 2008)



Et pour le jour où vous vous mettrez, comme cela arrive à tout le monde, à traîner sur la route, voici un édito que j'avais écrit pour le « Ronin-infos » de mai 1996.....

« C'est vrai, il y a des jours;... (...). Des jours, ou des nuits, où l'on sent brutalement passer la vie, et où l'angoisse que l'on sent monter en soi bouleverse les perceptions que l'on avait jusqu'ici du temps, de l'espace, des êtres et des choses. On ne perçoit plus ni les mêmes langages ni les mêmes couleurs, on n'a plus les mêmes envies ni les mêmes espérances. Envie soudaine de s'arrêter, de souffler, de changer quelque chose dans sa vie, de remettre le compteur à zéro, sans être tout à fait sûr de vouloir repartir, surtout pas dans la même direction...C'est que le « flot de vie » en nous se perturbe, ralentit ou s'accélère, voire s'arrête un moment, remettant en cause l'harmonie intérieure, cet équilibre précaire de toutes ces émotions dont nous avons besoin pour nous sentir « vivre ». (...). C'est vrai, il y a des jours où la remise en cause de tout ce que l'on aime pose soudain d'abruptes questions sur des lendemains aux horizons flous. Et cela arrive un jour à tout le monde, n'importe quand, sans prévenir.

Je vous dirai alors qu'il faut penser à la « Voie » (Do, Michi, Tao). Plus intensément encore. En se rappelant que ce qu'elle peut vous apporter n'est accessible qu'au prix d'un effort quotidien et continu. C'est quoi, la Voie ? Une accumulation de petits bonheurs et de réalisations d'homme ou de femme vivant dans son temps. C'est une volonté et une démarche. Elle est ce qui vous « tire » en avant, à travers la pratique de votre art martial, qui agit comme un repère, vous fixe des objectifs, vous fait cheminer derrière une certaine conception de la vie. Il faut se dire que même dans la tourmente ce chemin reste éclairé pour celui qui le cherche encore. Il faut simplement continuer à marcher, avec ce « regard de montagne lointaine » (Enzan-no-metsuke) qui vous fait fixer l'horizon au-delà de tout ce qui peut encombrer la scène. Simplement placer un pied devant l'autre, pour ne pas s'engourdir au risque de s'arrêter pour de bon. Il faut continuer à suivre et à faire la trace, celle que d'autres emprunteront après vous, celle qui les fera rêver à leur tour, donc avancer...Une vie sans rêve n'est pas tout à fait une vie (...).

Mais je sais bien, aussi, qu'alors même comprendre ne suffit pas à éliminer le problème... Rappelez vous alors, même fugitivement, au plus profond de l'émotion du moment, que si vous le voulez vraiment vous pourrez garder la lampe allumée sur un chemin qui vous semble tout à coup se perdre dans la nuit, le vent, la pluie, le froid, l'indifférence des autres... Il suffit de vouloir vraiment, juste un peu, vraiment... Et la route se fera à nouveau plus large un jour, juste après le tournant que, simplement par une sorte d'instinct de survie (celui qui est cultivé par la pratique du Budo), vous aurez eu, malgré tout, le courage d'atteindre.

Cette route que nous avons un jour choisi de parcourir ensemble. »

à méditer...

« *Kyu Do Mu Gen* ». (« Suivre la Voie ne s'arrête jamais », maxime japonaise)

- « *Donc vous n'êtes pas heureux ici?*
- *Heureux? Si, petit frère. Mais non satisfait. Il y a entre les deux une différence énorme. Tu t'apercevras vite que la vie est une recherche perpétuelle.*
- *Une recherche de la perfection ? Voulut savoir Zilin.*
- *Pour certains, peut-être. D'autres comprennent que la perfection n'est pas de ce monde. Donc impossible à atteindre.*
- *Cela doit-il nous empêcher d'essayer, grand oncle ?*
- *Je ne le crois pas. Mais certains – un peu comme moi, j'imagine – n'ont pas envie de trouver la perfection, vois-tu.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que la vie ne peut exister que dans le conflit. Je pense souvent que le seul état de perfection dont nous sommes capables est la mort. »*

(dans « *Jian* », Eric Van Lustbader)

« *Fais face à la nature et à l'homme, et apprends* ». (maxime Samuraï)

« *Parler aux autres, ce n'est qu'une rumeur. Ce n'est rien. Mais que réponds-tu lorsque ton propre cœur interroge ?* » (extrait du *Hagakure*, le guide de l'éthique du Samuraï, la source du Bushido)

« *Parler de ce que l'on était autrefois, de sa force il y a tant d'années, n'a aucune valeur. L'important est la capacité de ce qu'on a aujourd'hui, c'est d'être capable de diriger les jeunes dès que l'on bouge. Il en va ainsi quel que soit le domaine des arts martiaux. Entre celui qui est capable d'agir en vieillissant et celui qui attend la mort en étant traité comme simple vieillard, la différence est aussi grande qu'entre le ciel et la terre... Il faut absolument acquérir quelque chose qui brille en vieillissant.* » (Kenichi Sawai, 1903-1988)

« *O Ananda, Je suis vieux et ivre d'années... Mon voyage touche à sa fin .* »
(Siddharta Gautama, extrait d'une citation du roman « *La parure du guerrier* », *Signe de Piste* 1978)

« *Le petit prince traversa le désert et ne rencontra qu'une fleur. Une fleur à trois pétales, une fleur de rien du tout...*

- *Bonjour, dit le prince.*
- *Bonjour, dit la fleur.*
- *Où sont les hommes, demanda poliment le prince.*

La fleur, un jour, avait vu passer une caravane :

- *Les hommes ? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les ai aperçus, il y a des années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup.*

(Antoine de St-Exupéry, extrait de « *Le petit prince* »)

Vous pourrez retrouver sur d'autres pages du site <http://www.tengu.fr/>

- l'historique des grades de Shihan Habersetzer, en toute transparence, et sans aucune confusion possible entre leurs sources d'attribution.*
- la liste complète de ses oeuvres entre 1968 et 2008*

Ces Mémoires ont été mis en pages et illustrés par Dominique EUGENE,
responsable du Dojo de FISMES (51 Marne - FRANCE)
et webmaster du site du CRB-Institut Tengu, sur lequel ils sont parus en exclusivité.
Toute utilisation partielle ou totale du texte et de ses illustrations ne peut être faite sans autorisation préalable.